



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIB. DOM.
LAVAL. S. J.





Z 193/3

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE

DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Par M. l'Abbé G O U J E T, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME DOUZIE'ME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE., aux
Colonne d'Hercules.
HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

o u

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA HUITIÈME PARTIE.

POETES FRANÇOIS.

HUGUES SALEL.



LIVIER de Magny avoit pleuré la mort d'Hugues Salel avant celle de Mellin de Saint Gelais. Ces trois Poëtes étoient amis , & s'encensoient mutuellement. Salel qui a mérité aussi les éloges de Clément Marot , naquit à Casals en Quercy vers l'an 1504. On ne sçait rien de sa famille , ni de sa première éducation. Livré de bonne heure

Tome XII.

A

**HUGUES
SALEL.**

à la passion des vers , qui saisit si violemment ceux qui sont nés pour la poésie , ce fut par-là qu'il se fit connoître. Ce talent lui acquit l'estime & l'affection du Roi François I. qui l'honora de la qualité de son Poëte , & le combla de biens. Comme il avoit embrassé l'Etat Ecclésiastique , il eut de la libéralité de ce Prince plusieurs bénéfices , entr'autres l'Abbaye de saint Cheron , Ordre de saint Augustin , Congrégation de France , dans le Faubourg de Chartres. Salel en fut le premier Abbé Commendataire. A la tête de ses œuvres , il prend de plus la qualité de Valet de Chambre ordinaire du Roi ; & dans sa traduction de l'Iliade , il est qualifié l'un des grands Maîtres-d'Hôtel du Roi.

Après la mort de François I. arrivée le 31 Mars 1547. il se retira dans son Abbaye de Saint Cheron , pour y passer le reste de sa vie dans le repos & la tranquillité. Ce fut en celieu qu'il mourut après une longue maladie , l'an 1553. âgé de quarante-neuf ans & six mois. Je n'ai pas trouvé de date plus précise. Il vivoit encore à la fin de Mars de l'année que je viens de citer , puisque l'Epître par laquelle Olivier de

FRANÇOISE. 3

Magny lui adresse ses *Amours*, est datée de Paris le 27 Mars 1553. Magny y souhaitoit à Salel *une parfaite santé, très-longue & très-heureuse vie* : il ne comptoit pas que son ami fût si près de la mort. A la tête de cette Epître, il nomme Salel, *Monseigneur de saint Chéron & de saint Sanson, Conseiller & Aumosnier ordinaire de la Roynie*. Pierre de Paschal, Gentilhomme de Languedoc, Historiographe du Roi, composa pour Salel une Epitaphe en prose Latine, qui nous instruit d'une partie des faits que vous venez de lire; & Olivier de Magny, dans sa pièce intitulée, *l'Ombre de Salel à M. d'Avançon*, en fait faire par le Poëte des remerciemens à Paschal. Etienne Jodelle & Claude Binet ont consacré à la mémoire du même deux autres Epitaphes en vers François: voici celle de Jodelle: c'est Salel qui y parle.

HUGUES
SALEL.

Quercy m'a engendré, les neuf sœurs m'ont appris,
Les Roys m'ont enrichi, Homere m'éternise,
La Parque maintenant le corps mortel a pris;
Ma vertu dans les Cieux, l'ame immortelle a mise.
Donc ma seule vertu m'a plus de vie acquise,
Plus de divin sçavoir, plus de richesse aussi,
Et plus d'éternité, que n'ont pas fait ici
Quercy, les Sœurs, les Roys, l'Iliade entreprise.

A ij

Celle de Claude Binet est plus badine
 HUGUES que panégyriste :
 SALEL.

Passant , or' que tu sois hasté ,
 Toutesfois ceste lourde pierre
 Te prie qu'estant arresté
 Tu sçaches ce qu'ell' tient en ferre ;
 Cy dessous gissent en repos
 De Salel Poëte les os.
 Or adieu , va-r'en , puis repose ,
 Je ne te voulois autre chose.

Bibl. Franç.
 seconde édit.
 t. IV. p. 11.
 & suiv.

Je vous ai suffisamment parlé ailleurs
 de la traduction en vers des douze pre-
 miers livres de l'Iliade , & du commen-
 cement du treizième que Salel avoit
 faite par l'ordre de François I. de l'*E-
 pître de Dame Poësie* où ce Traducteur
 s'attache principalement à faire l'éloge
 d'Homere , & de l'apologie qu'Olivier
 de Magny fit de son ami contre ceux
 qui prétendoient qu'il n'avoit traduit
 le Poëte Grec que sur quelques versions
 Latines.

Il est certain que Salel étoit savant ,
 & qu'en particulier il avoit bien étudié
 la langue Grecque. Tous ceux qui ont
 composé de son tems des Epitaphes en
 son honneur , ou qui durant sa vie ont
 eu occasion de parler de ses talens , lui
 rendent ce témoignage. Outre sa tra-

duction des douze premiers livres de l'Iliade, on sçait qu'il avoit encore traduit du Grec la Tragédie d'Hélène d'Euripide. Mais nous ne croions pas que cette traduction ait été publiée. Ses autres ouvrages se réduisent à quelques poësies, dont la plus grande partie a été imprimée au moins deux fois, en 1539. & en 1573. & à un *Dialogue non moins utile que delectable; auquel sont introduits les Dieux Jupiter & Cupidon, disputant de leur puissance; & par fin un antidote & remede pour obvier aux dangers amoureux.* Ce Dialogue est sans date; mais l'Epître dédicatoire, signée *Hugues Salel de Casals en Quercy*, est datée de Lyon le 28 Août 1538. Ainsi l'impression est de cette année, & apparemment de Lyon.

Les poësies de Salel sont en petit nombre, & ne répondent point aux éloges que les Poëtes de son tems lui ont prodigués à cette occasion. La plûpart d'ailleurs sont indignes de l'état qu'il avoit embrassé. Presque toutes roulent sur l'amour, & sont remplies d'expressions peu chastes, & de sentimens trop passionnés. Le Poëte avoit même si peur qu'on ne crût pas que ces sentimens avoient un objet réel,

A iij

HUGUES
SALEL.

que lorsqu'il commence à parler de sa passion , il a soin d'avertir & de protester qu'il n'en dira rien qui ne soit véritable. Il jure à *M. de Plays*, *Secrétaire & Valet de Chambre des Dames de France*, son grand ami, & il jure par le Dieu qu'il sert, c'est-à-dire par l'Amour,

Que tout cela que liras en ces vers

Et plus encor, est aussi véritable

Comme je veux que me soys charitable.

Il ne parle du mépris qu'il avoit fait d'abord de l'amour , il ne se glorifie de l'espèce d'insensibilité dans laquelle il avoit longtems vécu , que pour mieux exalter la victoire que l'amour avoit enfin remportée sur lui , & pour lui décerner un triomphe plus glorieux. C'est un esclave qui se vante de la perte de sa liberté , qui baise ses chaînes , & qui veut que tout le monde le trouve heureux de les porter. Encore s'il n'avoit dit à sa *Marguerite* que des douceurs amoureuses, on pourroit lui passer ces fadeurs , quoiqu'inexcusables dans un homme de son état : mais il a la sottise de s'amuser à louer dans sa Belle tout ce que la simple pudeur devoit l'empêcher de nommer , & de lui faire des demandes que le libertin a

peine à exprimer. Il ne tient presque point d'autre langage dans cette multitude de *Dizains* & de *Huitains*, qui composent une grande partie du recueil de ses poësies, de même que dans quelques-unes de ses Epîtres, dans plusieurs Ballades, & dans ses *Blasons* de l'*Anneau* & de l'*Epingle*; & il finit gravement toutes ces impertinences, par un *Chant Royal de la Conception de la Vierge Marie*.

HUGUES
SALEL.

Je n'ai guères trouvé dans ce recueil que trois pièces qui méritent quelque attention. La première, qui est fort longue, a pour titre : *Chasse Royale contenant la prise du Sanglier discord, par très-haultz & très puissants Princes l'Empereur Charles cinquiesme, & le Roy François premier de ce nom. Le Sanglier discord* est le Milanois, & il s'agit dans toute cette pièce, des entreprises des deux Rois sur ce Duché successivement promis, donné & enlevé à la France. Il y est aussi parlé de la venuë de l'Empereur en France, & en particulier de la réception qui lui fut faite à Bayonne en 1539. Il paroît que Salel y avoit suivi les Princes, enfans de François I. qui y avoient été envoyés pour recevoir Charles-Quint, & l'accompagner

A iiii

partout. Je fonde cette conjecture sur
 HUGUES un petit poëme que Salel dit avoir
 SALEL. présenté à l'Empereur dans cette Ville,
 & qui est tout à la louange de Charles-
 Quint, & pour l'inviter à se rendre
 promptement à la Cour de France.

François I. étant tombé malade vers
 le même tems à Compiègne, Salel cé-
 lébra la maladie & la convalescence du
 Roi, dans une pièce où il donne des
 preuves de son affection pour ce Prin-
 ce, & de sa reconnoissance pour les
 bienfaits qu'il en avoit reçus. La tris-
 tesse est plus propre que la joie à rame-
 ner l'homme à des réflexions sérieuses.
 Salel affligé de la maladie du Roi s'oc-
 cupe de la misérable condition de l'hom-
 me sur la terre, & il en ébauche le por-
 trait dans un poëme qu'il intitula par
 cette raison, *de la misere & inconstance*
de la vie humaine, & qu'il commence
 par cet Epilogue :

Il n'est pas dict, que tousjours faille escrire
 Propoz d'amour & matiere joyeuse ;
 Communément l'homme changer desire ,
 Et longue joye est souvent ennuyeuse :
 Qui veut sçavoir combien paix est heureuse ,
 Hanter luy fault guerre , noyse & contendz ;
 L'on juge aussi jeunesse vigoureuse
 Quand on est vieux : toute chose a son temps.

Le moment où Salel écrivoit ces vers ,
 étoit donc pour lui le tems d'occuper HUGUES
 sérieusement son esprit. Il examine SALEL.
 l'homme dans son poëme depuis le mo-
 ment de sa naissance jusqu'à celui de sa
 mort , & il trouve que tous les instans
 de sa vie sont marqués par quelque af-
 fliction , soit de corps , soit d'esprit.
 C'est une espèce de Commentaire sur
 ces paroles du livre de Job : l'homme
 né de la femme , vit peu de tems , &
 est rempli de beaucoup de miseres. Du
 reste, il n'y a rien que de fort commun
 dans ce poëme , & Salel n'y dit rien
 de plus en beaucoup de vers , que ce
 que M. Rousseau a exprimé depuis en
 si peu de mots dans ces Stances si con-
 nuës :

Que l'homme est bien durant sa vie

Un parfait miroir de douleurs ! &c.

Salel vit un triste effet de cette mi-
 sère humaine dans la mort précipitée
 de François de Valois, fils aîné de Fran-
 çois I. qui mourut empoisonné de la
 main de Sébastien Montecuculo, Gen-
 tilhomme Italien, lequel ayant été mis
 à la question, avoua en effet qu'il avoit
 mis du poison dans un verre d'eau que
 le Dauphin avoit bû , & découvrit

A v

HUGUES
SALEL.

ceux qui l'avoient engagé à commettre cet attentat. Salel pleura cette mort dans une *Eclogue marine* ou Dialogue dans lequel il introduit deux prétendus *Mariniers*, c'est-à-dire, Mellin de de Saint Gelais & Victor Brodeau, Poètes François, qui s'entretiennent de cet événement, & en gémissent alternativement, après s'être donnés réciproquement bien des loüanges qui me semblent fort déplacées.

Olivier de Magny qui ne voyoit rien que de merveilleux dans tout ce qui sortoit de la plume de Salel; fait, dans une Ode qu'il lui adresse, l'éloge suivant de l'*Eclogue marine* & de la *Chasse Royale* :

C'est luy qui plaignt doctement
Ce grand Dauphin qui revit ore,
Le regrettant si tristement,
Si délicatement encore,
Qu'à l'environ de luy les bois.
Alléchez du son de sa voix,
S'assemblerent tous pesse-messe,
Pour ouyr tant douce querelle.

Puis dresseant son vol merveilleux
Jusques au Ciel, chanta la Chasse,
Où du Sanglier trop orgueilleux
Il dit la deffaite non basse,

Consacrant au siècle à venir
De ce grand Roy le souvenir,
Je dy ce Roy dont la prudence
Flambe en éternelle évidence.

HUGUES
SALEL.

L'Eclogue marine est suivie de quelques Epitaphes qui n'ont rien d'intéressant, & d'un *Chant poétique auquel Cupido est tourmenté par Venus*. Celui-ci n'est qu'une traduction de l'*Amour crucifié*, ou plutôt de l'*Amour tourmenté*, sixième Idylle du Poëte Ausone. Cette pièce vous est trop connue pour que je m'y arrête, & je vous ai parlé ailleurs de quelques autres traductions & imitations qui en ont été faites. J'ignorois alors celle de Salel qui est naïvement racontée & assez bien versifiée. Bibl. Franç.
t. 6. p. 259.
& suiv.

Voilà tout ce que j'ai observé de plus important dans le recueil dont je vous entretiens.

Olivier de Magny, qui appelloit Salel son *Seigneur & Maistre*, a fait imprimer en 1553. à la suite de ses propres poësies quelques autres pièces de son ami qu'il auroit dû, ce semble, laisser dans l'oubli, où il paroît que l'Auteur vouloit qu'elles restassent. Ce nouveau recueil ne contient que les pièces suivantes : *Chant poétique présenté*

A vj

HUGUES SALEL. *au Roy le premier jour de l'an pour estrennes : trois Chapitres d'amour ; une Ode : deux Sonnets Italiens de Jean de Maumont , avec une réponse de Salel : & quatre Sonnets , le premier présenté au Roi (Henri II.) le jour de son entrée à Chartres , sous le nom de Mercure ; le second & le troisième présentés au même en son entrée à Orléans , l'un sous le nom de Liber pater & de Cérès , l'autre sous le nom de la Déesse Aurelie ; le quatrième aux Seigneurs de Ronsard & du Bellay.* Le Chant poétique , pièce longue & ennuyeuse , est un hommage que le Poète rendit à Henri II. lors de l'avènement de ce Prince à la Couronne. Les Chapitres d'amour sont un recueil de pensées diverses sur ce sujet , que Salel s'est cru permis de rimer. C'est une multitude de Stances , de trois vers chacune , divisées en trois Chapitres. Dans la moitié du premier , le Poète n'est occupé que de sa Maîtresse , dont il fait une beauté incomparable : cela devoit être puisqu'il l'aimoit. Dans la seconde partie , il vante l'Amour & ses effets , & en prend sérieusement la défense contre ceux qui croyoient avoir raison de le décrier. Il revient à sa Dame dans les deux autres

Chapitres : il ne tarit point sur ses loüanges , & il y entremêle celles des femmes en général , dont il a la bonté de plaindre le prétendu asservissement. HUGUES
SALEL.

Je ne vous rapporterai que ces cinq Strophes , au hazard de vous entendre rire des gémissemens de l'Auteur :

O pauvre sexe , hélas comme on te meine
Au tabouret ! Comme l'on te déguise
Les entremets de cette vie humaine !

Ta liberté , ta naïve franchise ,
Qui est un bien sur tous inestimable ,
Est à grand tort asservie & fumise.

Nature fit de matiere semblable ,
L'homme & la femme , & les unit ensemble ,
Pour estre l'un à l'autre secourable ;

Or maintenant dites que vous en semble ,
Dames d'esprit , trouvez-vous compagnie ,
Quand l'un commande , & l'autre de peur tremble ?

Certainement , c'est une tyrannie
Par les maris dessus vous usurpée ,
Et qu'on soit justement ; je le nie.

Il entreprend de le prouver ; mais vous me dispenserez de rapporter ses preuves ; il y en a assurément plusieurs que l'on ne s'attendroit pas de voir sortir de la plume d'un Ecclésiastique & d'un

**HUGUES
SALEL.**

Abbé. Olivier de Magny dit que ces Chapitres d'amour étoient faits depuis longtems , & que l'*Auteur les tenoit au fond d'un coffre , entre les papiers dont il faisoit moins de cas : a-t'il cru contribuer à la gloire de son ami en les en tirant ?* Et puisque Salel vivoit encore lorsque ces rapsodies furent mises au jour , n'auroit-il pas dû en arrêter la publication ? On a lieu au reste de penser qu'il le trouva mauvais , puisque nous n'avons pas ces productions si divines , qu'il est peu d'hommes de sçavoir qui ne les eussent admirées , dont Magny promettoit encore de régaler le public , si son ami ne se fâchoit pas de sa première hardiesse.

La Croix-du-Maine ajoute aux ouvrages de Salel , dont je viens de vous parler , *quelques vers de la nativité de Monsieur le Duc , premier fils de Monseigneur le Dauphin de France , imprimés à Paris , par Jacques Nyverd , l'an 1543.* Je ne me suis pas trop mis en peine de chercher ces vers , & il y a lieu de croire que vous n'y perdez rien.

OLIVIER DE MAGNY.

Olivier de Magny avoit bien sçu mettre à profit les exemples & les le-

cons d'amour que lui avoit donnés son Seigneur & Maître Hugues Salel. Ces deux Poètes étoient en quelque sorte compatriotes : Salel étoit de Cafals , comme vous l'avez vu , & Magni étoit de Cahors , l'un & l'autre dans le Quercy. Le dernier étoit fils de Michel de Magny , *pourvu d'une charge honorable* dans sa patrie , & de *Marguerite* de Parra. Dans une Ode qu'il adresse à son *pe-re mourant* , il dit que celui-ci n'étoit ni pauvre , ni riche ; qu'il avoit vécu sans ambition ,

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Oliv. de Ma-
gny , l. 3. P.
112. 113.

Constant en son adversité ,
Modeste en sa félicité ,
Et toujours aux siens secourable ,

sain de corps & d'esprit , & assez habi-
le dans les lettres.

Cependant il donne à sa mere tout
l'honneur de sa première éducation ;
car demandant pour elle après sa mort
le secours des Muses qu'elle avoit aimées
pendant sa vie , il dit :

..... Soudain que je sçez parler ,
Elle , pour plus heureux me rendre ,
Me fit aux études aller ,
Pour les douces lettres apprendre.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Et tant eust de soing de me veoir
Profiter en vostre sçavoir,
Que mille fois en sa présence,
Pour avoir quelque congnoissance
De cela que j'avois appris,
Elle me le faisoit relire;
Ou, pour exercer mes espritz,
Par cueur me le faisoit redire.

Elle avoit aussi attention de défendre
au maître de son fils, *de le traiter rude-
ment*; & Magny dit que ce moyen lui
rendoit

L'esprit plus ardent à l'estude.

• Joachim du Bellay qui avoit connu
ce Poète particulièrement, dit dans ses
allusions en vers Latins, *qu'il étoit grand
d'esprit, & petit de corps.* (a) Il paroît
qu'Hugues Salel l'attira de bonne heu-
re auprès de lui, puisque Magny en
lui dédiant ses amours au commence-
ment de 1553. se félicite de ce qu'il
l'avoit reçu autrefois *des siens dans sa
maison*, & le remercie des *biens qu'il en
avoit reçus*. Depuis ce moment, tous
les amis de Salel devinrent les siens, &

(a) *Magnus es ingenio, quamvis sis corpore parvus*,
&c.

Jean d'Avançon , Seigneur de Saint ~~Marcel~~ ^{OLIVIER}
Conseiller du Roi en son privé ^{DE MA-}
Conseil , depuis Surintendant des Fi- ^{GNY.}
 nances sous Henri II. qui avoit été le
 protecteur & le *Mécène* du premier ,
 accorda aussi la même faveur à Olivier
 de Magny , qu'il ne cessa d'employer
 utilement. Il lui donna sa confiance ,
 & le chargea de diverses affaires impor-
 tantes , le jugeant capable de s'en ac-
 quitter dignement.

Ce Magistrat ayant été envoyé en
 ambassade à Rome , de la part d'Hen-
 ri II. il prit avec lui Olivier de Ma-
 gny , qui paroît lui avoir été d'un grand
 secours dans ses négociations. Je ne puis
 cependant fixer ni le tems , ni le sujet
 de cette ambassade. Le Poëte ne dési-
 gne ni l'un ni l'autre. Je vois seulement
 par une pièce en vers Latins que Joa-
 chim du Bellay adressa à cette occa-
 sion à M. d'Avançon , sous le nom du
 Tibre , (*ad Janum Avansonium apud Sum-
 mum Pontificem Oratorem Regium , Tybe-
 ris*) que cette ambassade se fit sous le
 Pontificat de Jules III. & par consé-
 quent dans l'intervalle de 1550. à
 1555. & que le but principal étoit de
 veiller aux intérêts de la France en
 Italie.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Magny étant sur le point de se mettre en route , fit part de son voyage à son ami *Pierre de Paschal* , *Historiographe du Roi* :

Je m'en vois , Paschal , loing de toy ,
Avec l'Ambassadeur du Roy
Mon Avanson , qu'il me faut suyvre
En cette antique Cité libre ,
Que' ceux que Cybelle enfanta ,
Que ceux qu'une Louve allaita ,
Bâtirent jadis sur le Tybre.

Là je verray les rarités
Et les belles antiquités
De quoy cette Ville s'honore ;
Et là je pourray veoir encore
Nostre cher Pangeas si divin ,
Et nostre Bellay Angevin
Qui plus que cela la décore.

Je ne sçai si le Poëte retourna en France avec son protecteur ; ce qui est sûr , c'est qu'il fit sans lui , mais , sans doute , par ses ordres , d'autres courses en diverses provinces de France , qui lui causerent , selon son récit , beaucoup de peines , de fatigues & d'ennui , qui l'auroient beaucoup moins touché s'il eût été en la compagnie de M. d'A-

L. 1. des
Odes de Ma-
gny , p. 74.
75. &c.

vanfon. C'est ainfi qu'il s'en explique dans une Epître qu'il adreffa au dernier, pour foulager au moins une partie de fon affliction en fe procurant la confolation de s'entretenir de lui un moment.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Auprès de vous toute chofe me rid ,
D'un doux repos mon efprit fe nourrit ,
Mes ans je fème en fervice fertile ,
Et vous voyant rien ne m'eft difficile.
Mais loing de vous je n'ay plus de vigueur ,
Comme j'avois en l'efprit & au cœur , &c.

Il rappelle dans cette Epître tout ce qui lui avoit fait plus de plaifir à Rome , les curiosités de cette Ville , fes beaux monumens , & plus encore les divertiffemens & les galanteries de fes habitans , qu'il décrit affez au long & avec beaucoup de liberté.

Je me fouviens des belles antiquailles ,
Des beaux tableaux & des belles médailles ,
Que je voyois deffous vofre grandeur ,
Quand vous eftiez à Rome Ambaffadeur.

Je me figure une autre Dianore ,
Une autre Laure , ou une autre Pandore ;
Et m'eft advis qu'en long habit Romain ,
Un évantail ou pannache en la main ,
Je vois encore une brave Arthémife , &c.

OLIVIER
DE MA-
SNY.

Mais quelle différence, s'écrie-t'il , entre le pays où j'étois avec vous , & les contrées que je parcourre fans vous , entre mes plaisirs passés & mes peines présentes !

Je perds le bien duquel je m'estois pleu
A figurer tout cela que j'ay veu ;
Et suis contraint de délaisser arriere
Ces doux penfers que je faisois n'aguere ,
Pour , malgré moy , Seigneur , me dispenser
De m'amuser quelque tems à penser
Aux monts pierreux , aux desertes bruyeres ,
Aux longs chemins , aux personnes grossieres ,
Aux bois hideux , aux obscures cités ,
Aux pas fangeux , aux lieux inhabités ,
Aux chasteigners , & au pauvre ménage ,
Que je rencontre en faisant mon voyage.

Vous croirez peut-être à cette description , dont je ne vous rapporte qu'une partie , que le Poëte erroit dans les lieux du Nord les plus écartés. Il en étoit cependant bien éloigné : il parcouroit le Limoufin , le Périgord , l'Agénois , & quelques autres provinces voisines. En un mot , il ne sortoit point de la France. Mais tout pays étoit pour lui un désert lorsqu'il n'y rencontroit pas M. d'Avançon. Cet ennui , exagéré sans doute , le portoit à desirer de

retourner promptement auprès de son Mécène :

OLIVIER
DE MA-
GNY.

. . . . pour luy faire service ,
Soit deffouz luy quelque chose escrivant ,
Soit après luy au Conseil le suivant ,
Où près des Roys & près des plus grands Princes ,
Et près des Chefs des plus grandes Provinces ,
Pour son esprit & son parler doré ,
De tout chascun je le vois honnoré .

Le voyage qu'il fit chez les Suisses , le
chagrina encore davantage , si l'on en
juge par le dépit avec lequel il en par-
le dans ses soupirs , Sonnet 149.

J'aymeroy mieux coucher dix nuitz dessus la dure ,
Voire dix jours d'hyver demeurer tout botté ,
Suyvant la Cour du Roy nuyct & jour tout crotté ,
Mal fain , & mal garny d'argent & de monture .

J'aymeroy mieux me voir dans la prison obscure
D'un marane Espagnol , quinze jours garrotté ,
En danger quinze jours d'estre si mal traité ,
Que d'eau seule & de pain on fit ma nourriture .

J'aymeroy mieux avoir sur mer un grand oraige ,
Trente jours de reng en danger du naufrage ,
Mais que de ce danger n'advinsent les effects :

Que passer aux Grifons la Vrigue & la Berline ,
Le pont de Camogasc & le pont Arrasine ,
Avecque leurs Marrons & leurs Poiles infects .

OLIVIER DE MAGNY. Magny cependant n'avoit pas raison de se plaindre si fortement. Il est obligé d'avouer que les *Ordres qu'il exploitait* dans les courses qu'il faisoit, étoient en même tems une suite des devoirs attachés à *sa charge*, & un témoignage de la confiance que l'on avoit en lui. Il y a toujours dans un bon sujet de la satisfaction & de l'honneur à s'acquitter exactement de ses fonctions & à être utile à l'Etat.

Il est vrai que le Poëte écrivant à Magny son frere aîné, se plaint d'être assez mal récompensé ;

J'ay ja mis à servir le meilleur de mon âge ,
 J'ay ja plus voyagé que le Grec le plus fin ,
 Sans qu'à ma servitu j'aye peu mettre fin ,
 Ny gagner en servant tant soit peu davantage.

Mais il ne travailla pas toujours inutilement, puisqu'Henri II. l'honora d'une charge de l'un de ses Secrétaires, dont il fut revêtu le reste de ses jours. La Croix-du-Maine dit que la mort l'empêcha d'en jouir longtems; mais il n'a pas eu soin de nous instruire du tems de cette mort. Elle a dû arriver vers 1560.

Olivier de Magny écrivant à Jean du Thier, Seigneur de Beauregard,

Conseiller du Roi, Secrétaire d'Etat & de ses Finances, mort en 1559. dit : **OLIVIER DE MANGNY.**

J'ay disette de biens, & de vers abondance.

On peut croire le premier sur sa parole ; pour le second , les écrits en font foi. Quoique nous n'ayons pas toutes les poësies , il en reste assez pour faire preuve de son extrême fécondité. Cependant il étoit près de se fâcher quand on la lui remettoit devant les yeux : il vouloit qu'on le regardât comme un homme qui gémissoit sous le poids des affaires : témoin cette réponse à Lancelot de Carles , Evêque de Riez :

Soupirs de
Magny , Son-
net 13.

Tu ris , quand jete dy que j'ay tousjours affaire ,
Et penfes que je n'ay qu'à trasser des papiers ;
Mais oy je te supply par combien de sentiers
Il me fault tracasser , puis pense le contraire.
Mon principal estat c'est d'estre Secrétaire ;
Mais on me fait servir de mille autres mestiers ,
Dont celuy que je fais le plus mal volontiers ,
Est cil qui me contraint d'endurer & me taire.
Aussi je ne fers pas un maistre seulement ,
J'en fers deux , voire trois ; & faut qu'également
Pour leur plaire à trestous , à chacun d'eux je plaïse.
Le plus riche d'entre eux m'est chiche de son bien ,
Et tous ensemblement me livrent du mal aïse ;
Et bref servant en tout je ne profite en rien.

OLIVIER
DE MA-
ONY.

Je le veux ; mais c'est cela même qui prouve sa fécondité. Comment sans elle auroit-il pû au milieu de cette multitude d'affaires enfanter tant de milliers de vers ?

L'amour le fit rimer dès sa jeunesse ; & jettant dans la suite un œil de complaisance sur ces premières productions, il les réunit , les adressa à Hugues Salel , & les mit au jour en 1553. C'est ce qu'il appelle le livre de ses *Amours* , dans lequel il chante sa *Castianire* & sa passion pour elle , dans une soixantaine de Sonnets , qui ne méritent pas d'être lûs , & dans plusieurs Odes qui ne sont pas moins insipides. Il quitte cependant ce sujet si rebatu , & , selon moi , si ennuyeux , dans quelques Odes qu'il a consacrées à la louange de M. l'Abbé de Saint Chéron, c'est-à-dire , Hugues Salel , de Jean Bertrand , ou plutôt Bertrandy , Président au Parlement de Paris , que Diane de Poitiers fit nommer Garde des Sceaux ; d'un *Gentilhomme François docte entre les plus Savans* , mais qu'il ne nomme point ; de Jean de Maumont , & de Lyon Jamet , Seigneur de Chambrun , le même à qui Clément Marot avoit adressé quelques-unes de ses poësies. Magny finit son
recueil

recueil par une longue pièce qu'il intitule, *le Chant du desespéré*, parce qu'il y repasse ses infortunes, surtout en amour, mais sans nous apprendre aucun fait. Ronsard, Saint Gelais, Jodelle, Baif, Belleau, Denisot s'empresserent de louer ce livre d'amours : Dorat & Muret quitterent même les Muses Latines, pour toucher en sa faveur la lyre Françoisse : Etienne de Navieres, Claude Gruget, Jean de Castaigne, Bourdelois, & Claude Colet, Champenois, furent leurs échos. Magny fut très-flaté de ce concert de voix réunies pour chanter ses loüanges; il se crut au sommet du Parnasse, & ne pensa plus qu'à y répandre de nouvelles fleurs. Je doute que les Muses en aient été contentes.

Dès l'année suivante 1554. il publia ses *Gayetés*, que tout lecteur sage nommera à plus juste titre, ses obscénités. Il en fit présent à son ami Pierre de Paschal, en priant les Muses d'immortaliser également & son livre & le nom de cet ami :

Et vous Pégasides Décisses.....

Faiçtes que le nom de Paschal,

Le nom de Paschal & mon livre

Tome XII,

B

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Puissent d'âge en âge revivre,
Si bien qu'exemptés de mourir,
Ils ne puissent jamais périr.

Les Muses ne se sont pas trop prêtées
à ces vœux. La réputation littéraire
de Paschal mourut presque avec lui, &
les *Gayetés* de Magny sont oubliées de-
puis longtems. Tout ce qui pourroit
engager à les parcourir encore, c'est
que l'Auteur y louë quelques Ecrivains
de son tems qui nous sont peu connus
d'ailleurs, tels que Jean de Hamelin,
Etienné de Navieres, Poëte François,
Denys Durand, Cosme & Jean de Lo-
ménie, François de Charbonnier,
Gratien Chandon, Claude Martin,
François de Vernassal, Jean Castin,
Philippe le Brun, & quelques autres
dont les noms sont beaucoup moins
ignorés, tels que Ronsard, Lancelot
de Carles, Mellin de Saint Gelais,
Pontus de Tyard, Ambroise de la Por-
te, & Remi Belleau. Il dit de Jodelle,

A ce tout divin Jodelle

Qui nous cele

Trop longtemps ses doctes vers,

Et que le Ciel n'a fait naistre

Que pour estre

Miracle de l'Univers.

Une de ces *Gayetés* est adressée à *Corrydon*, serviteur de *Ronsard*, à qui l'Auteur recommande d'avoir un grand soin de son maître ; une autre est sur la convalescence de Michel-Pierre de Mauléon, ami de Paschal. Dans celle qu'il envoie à Ambroise de la Porte, Parisien, il nous fait connoître que ce dernier est l'Auteur d'un petit recueil de poësies anonymes, qui parut en 1553. à Paris sous le titre de *Livret de folastries*, à Janot Parisien, plus, quelques *Epigrammes Grecs* (c'est-à-dire, imités du Grec, en vers François) & des *Dithyrambes chantés au bouc de Etienne Jodelle*, Poëte tragique. Magny à qui Ambroise de la Porte envoya ce livre, dit que lui & sa maîtresse le lurent avec avidité, & qu'il les réjouit beaucoup l'un & l'autre. Si ce n'est pas un compliment, cet aveu fait aussi peu d'honneur à son esprit qu'à son cœur. J'ai de la peine à croire que ce recueil de turpitudes, fort grossièrement dites, pût amuser aujourd'hui la plus vile populace. L'Auteur de ces impertinences mourut en 1555. à l'âge de vingt-huit ans. Il étoit frere aîné de *Maurice de la Porte*, Auteur des *Epithètes Françaises* dont je vous ai parlé.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Bibl. Franç.
t. 3. seconde
édit. p 437.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Olivier de Magny finit ses *Gayetés* par une protestation qu'il fait à Remi Belleau de ne plus chanter l'amour : mais les sermens des Poètes ne sont pas irrévocables. Il y a longtems qu'ils ont fait à cet égard preuves d'inconstance. L'amour , & l'amour le plus profane , est encore l'objet principal des *soupirs* que notre Poète fit entendre à toute la France en 1557. dans les cent soixante-seize Sonnets qu'il publia alors , & qu'il dédia à M. du Thier de Beauregard , que j'ai déjà nommé. Il annonce ainsi lui-même la matière de la plus grande partie de ces petites pièces , lorsqu'il dit dans la fixième ,

Je chante en ces Sonnets une maltresse belle ,
Je chante les ennuyes que j'endure pour elle ,
Mon espoir & ma foy constante en mon tourment ,
&c.

Mais comme il traite dans les mêmes pièces divers autres sujets , il explique plus clairement son dessein dans le dernier Sonnet , en ces termes :

S'amour m'a fait le bien que de luy l'on desire ,
Lors j'ay escrit le bien que j'ay reçu de luy ;
Et s'il m'a tourmenté d'un langoureux ennuy ,
Ma langueur seulement j'ay pris peine à descrire.

Aussi quand mon Rousseau, enragé de m'eldire ,
M'a travaillé l'esprit comme il fait aujourd'hui ,
J'ay décrit ma constance , & l'injure de luy ,
Et c'est comme j'ay fait ces vers que je soupire.

OLIVIER
DE MA-
ENY.

Selon les passions où j'ay esté subinis ,
Ou bien , ou mal , d'amour ou de mes ennemys ,
J'ay décrit chacun jour la cause toute telle.

Et c'est pourquoy , du Thier , on void dedans ces
vers

Par cy , par là , meslés tant d'argumens divers ,
Et que plains de soupirs , *Souspirs* je les appelle.

Le Poëte composa ces Sonnets à Rome , où , éloigné des tendres engagements qu'il avoit contractés en France , il eut la foiblesse de se forger de nouvelles chaînes. Il voudroit nous persuader qu'il en sentoît la pesanteur , mais le ton dont il le dit ne prouve point qu'il en fut convaincu :

Je n'estois pas assez en France tourmenté ,
Sans qu'il fallust encore venir en Italye ,
Sentir le traict poignant de l'enfant d'Idalye ,
Et m'asservir encore à quelque autre beauté.

Soupirs ,
Sonnet 4.

Je n'avois pas l'amour en France assez chanté ,
Sans qu'il fallust mener à Rome ma Thalye ,
Et chanter derechef l'amoureuse folie ,
Pour adoucir encore une autre cruauté , &c.

Voyez aussi le cent quarante-septième
B iij

OLIVIER DE MAGNY. Sonnet , où il dit expressement qu'il étoit alors à Rome.

J'ai cependant observé que dans ces petites pièces , le Poète ne soupiroit pas toujours pour sa belle. Il moralise dans plusieurs, il invective dans d'autres contre un envieux qui le décrioit , & à qui il applique l'épithète de *Rousseau*. Quelques-uns sont employés à louer M. du Thier, Lancelot de Carles, Jean Brinon, Jean de Pardeillan, Fumée & autres , & en particulier Pierre de Paschal dont il vante beaucoup l'histoire de France souvent annoncée , mais qui n'a été vûe de personne , & que l'on prétend n'avoir jamais été qu'ébauchée. D'autres ne sont que des Complaintes où le Poète gronde la Fortune , exalte ses propres services , gémit de sa situation , s'en prend à ses protecteurs , & accuse presque ceux-ci d'inhumanité. Il est bon de l'entendre lui-même dans deux de ces Sonnets. Je choisis d'abord le cent quarante-sixième ; c'est à son ami Paschal que Magny se plaint ainsi :

Cependant, mon Paschal, que tu fais ton histoire,
Ton doux style égallant au mieux disant Romain ,
Icy , sans liberté , un espoir inhumain
Me tient pris en ses rets , & rit de sa victoire.

De cent papiers divers je brouille ma memoire ,
Je veille en travaillant du soir au lendemain ;
Autre tire le fruit du travail de ma main ,
Qui plus est évident & moins on le veut croire.

Ce n'est pas tout , Paschal , l'infame pauvreté
De tant de longs ennuy redouble l'aspreté ,
Et fait tous mes penfers aussi fresles qu'un verre :
Mais plus doux , si j'en ay , me feront les bienfaits ;
Car celui ne sçait pas que veut dire la paix
Qui n'a premierement esprouvé de la guerre.

Ces désagrémens lui causerent tant de
dégoût qu'il auroit abandonné son em-
ploi s'il n'eût crain d'être encore plu-
tôt oublié , & de tomber dans un état
pire que celui dont il se plaignoit. C'est
ce que l'on voit en particulier par le
Sonnet cent quarante-huitième.

Que feray-je , Truguet , dy moy que dois-je faire ?
Puisque j'oy ce Prélat qui me deult avancer ,
Ne faire en le servant sans fin que me tanser ,
De ce qu'il m'a promis exploitant le contraire.

Si des maux qu'on me fait , tousjours je me veur
raire ,
D'un trop mordant ennuy je me sens offenser ;
Et si je veux aussi ma plainte commencer ,
Je crains qu'on ne m'estime assez bon Secrétaire.

Pour faire doncques l'un & l'autre plus contens ,
Et pour garder que plus je ne perde mon tems ,
Ce sera le meilleur de nous partir d'ensemble.

B iiii

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Je me partiray donc ? non je demeureray.

Je demeureray , non : ainçois je partiray.

Dy moy , pour Dieu , Truguet , dy moy ce qu'il t'en
semble.

Jean de Pardeillan ne se contenta pas de faire l'éloge de ces Sonnets , il se crut encore obligé d'engager son ami à publier ses autres poësies, afin que Magny pût jouir de son vivant de la gloire qui, selon sa Panégyriste, devoit lui en revenir : car , dit-il ,

..... quoyque nous chantons ,

Nôtre immortalité ne nous sauve la vie.

Magny qui n'étoit pas moins avide de gloire , ne se fit pas beaucoup prier. Il revit toutes ses Odes , les distribua en cinq livres , & les mit au jour en 1559. C'est le recueil le plus considérable de ses œuvres poétiques. Je vous ai déjà parlé de quelques-unes de ces Odes dans le récit que je vous ai fait de la vie de ce Poëte , & ce que je vous en ai rapporté suffit presque pour faire connoître le goût lyrique de l'Auteur. Ce n'est sûrement ni un Pindare , ni un Horace , à moins qu'on ne dise qu'il ressemble au premier par le peu d'ordre qu'il a mis dans la plûpart de ses Odes , & au second par la morale Epicurienne qu'il y a versé à pleines mains , sur-

tout dans le cinquième livre. J'y ai trouvé cependant d'assez beaux endroits, & en plusieurs un certain feu qui montre que le Poète étoit capable de s'animer quand il vouloit s'en donner la peine, ou que quelque passion le faisoit. Mais souvent aussi il gâte les plus belles pensées par les expressions basses & triviales qu'il emploie, par des comparaisons peu justes, par son amour pour les diminutifs, qui le porte continuellement à estropier les termes de la langue, soit pour les ajuster à la mesure de ses vers, soit pour trouver des rimes, & plus souvent encore parce que suivant le mauvais goût de son siècle, il s'étoit imaginé qu'il y avoit de l'élégance & de la délicatesse dans ces manières de s'exprimer.

Il y a peu de ces Odes qui ne soient adressées à quelque personne distinguée par sa naissance, sa dignité, ou son amour pour les lettres; mais le recueil entier est dédié à M. d'Avanson. C'est un hommage que le Poète rendoit à son protecteur, & en même tems, comme il le dit, un acte de sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avoit reçus.

Quelque fin repreneur voudra dire, pourquoi

B v

OLIVIER
DE MA-
GNY.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Je ne donne ce livre à quelqu'autre qu'à toy ,
Quand il lira dedans les Odes que j'adresse
A maint Prélat & Prince , & à mainte Princesse ;
Mais le desir que j'ay d'ingrat ne demeurer ,
Me fait à leur grandeur mon devoir préférer , &c.

M. d'Avançon méritoit d'ailleurs cette préférence, parce que, de l'aveu de tous les Ecrivains de ce tems-là, il étoit le protecteur de tous ceux qui cultivoient les lettres en France, & qu'il n'usoit de son crédit & de ses richesses que pour leur faire du bien, ou leur en procurer. Olivier de Magny lui rend en particulier ce témoignage si flatteur dans un grand nombre d'endroits de ses poësies, & surtout dans ce recueil d'Odes où l'on en trouve plusieurs qui lui sont adressées. Les autres sont aussi décorées de noms illustres, comme de ceux de la sœur du Roi Henri II, de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, de Jean de Bourbon, Comte d'*Anghien* & de Soissons; des Cardinaux Alexandre Farnese, François de Tournon, Georges d'Armagnac; des Magistrats, Jean du Thier, Jean Bertrand ou Bertrandy, Nicolas Compain, Antoine Fumée, *grand Rapporteur de France*; des Poëtes ou autres Ecrivains,

Ronfard , Paschal , Jean Brinon , Jean de Pardeillan , Honoré Castellan , Médécin ; Honoré Blanchy , Pierre Gilbert , Toulousain , Jacques Guyon , Jean Castin , Nicolas Denisot , dit le Comte d'Alfanois , Joachim du Bellay , Guillaume Aubert , Maurice Séve , Remi Belleau , &c.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Les sujets de ces Odes sont extrêmement variés. On y lit des *Hymnes* à la *Santé* & à *Bacchus* ; des *vœux* au même , à Pan , à Pâlès , à Mercure , à Venus ; des *Chansons galantes* ; des *Epithalames* ; des regrets sur la mort de plusieurs des amis de l'Auteur , entr'autres d'Hugues Salel & de Mellin de Saint Gélais ; quelques Odes historiques , comme celle au sujet de la prise de Calais sur les Anglois en 1558. & celles où le Poëte décrit ses voyages & ses occupations , & je vous les ai fait connoître. Il y en a trois en forme de requête à M. d'Avançon & à MM. Bertrandi & Compain pour les solliciter en faveur de Pierre de Paschal : celui-ci poursuivoit alors quelque procès qui l'intéressoit beaucoup , mais dont le Poëte ne dit pas le sujet.

Dans la première de ces trois Odes , Magny fait également l'éloge de la Ju-

B vj

stice, du Roi Henri II. de M. d'Avan-
son & de Pierre Paschal. Dans la se-
conde à Jean Bertrandi, il fait enten-
dre qu'il avoit entrepris un ouvrage à
l'honneur de la famille de ce Magistrat,
mais qu'il avoit abandonné son dessein,
parce que son ami Paschal travailloit
sur le même sujet.

Quant à moy je faisois un hymne
De tes vertuz saintement digne,
Qui jà, ce me semble, avoit pris
Entre ceux qui sont mieux escritz.....
Lorsque mon Paschal me descœuvre
Les premiers traitz d'un divin œuvre
Qu'il trasse, Bertrand, doctement
Pour les Bertands tant seulement,
Où je vy si vivement peinte
La noblesse de tes ayeux,
Qu'aussi-tôt cette clarté sainte
Obscurcit celle de mes yeux :
Et cette divine merveille
Rompit l'entreprise pareille ;
L'entreprise que j'avançois
De compter ta race aux François.....
C'est pourquoy, Bertrand, je délaisse
Des Bertands l'antique noblesse,
Sans oser un labour tenter,

Pour aux François le raconter,
 Estimant trop mieux le silence,
 Puisque Paschal en veut parler,
 Qu'en parlant de telle excellence
 Seulement Paschal n'esgaller.

OLIVIER
 DE MA-
 GNY.

Ce n'est pas le seul écrit commencé Liv. 1. des
Odes, Ode 8
 & abandonné, sans doute, par Ma-
 gny. Au moins parle-t'il dans son Ode
 à M. du Thier d'une traduction qu'il
 avoit entreprise du Zodiaque de la vie
 humaine de Marcel Palingenius :

Tandis que mon ame ravie
 D'une non vulgaire fureur,
 Du Zodiaque de la vie
 Me fait poursuivre le labour, &c.

Et plus bas parlant du même travail,
 il ajoute :

Et fait qu'à l'œuvre entrepris
 Quelque heureuse fin je donne.

Olivier de Magny avoit pris beaucoup Ib. Ode 7,
 de goût pour ce poëme, dont il cite
 cette pensée dans son Ode au Cardinal
 Georges d'Armagnac :

Et c'est pourquoy Palingénie.
 Au Zodiaque de la vie,

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Nous dit qu'un simple Laboureur ,
Mais qu'il soit sain dans sa bourgade ,
Est plus heureux qu'un Roy malade ,
Qu'un Pape , ni qu'un Empereur.

Panegyriste jusqu'à la flatterie dans la plupart de ses Odes , notre Poète louë les Grands, ses amis, ou ceux qui pouvoient le servir , avec la même emphase qu'il fait l'éloge de ses maîtresses. Il n'écrit à personne qu'il ne l'élève presque jusqu'aux Cieux. Mais où il pousse cette adulation jusqu'à un excès intolérable , c'est dans la première Ode de son troisième livre , dans laquelle il gratifie Diane de Poitiers de toutes les vertus morales & chrétiennes , que l'histoire & la vérité se sont toujours accordées à lui refuser , & dans l'Ode suivante , où , pour plaire à cette maîtresse d'Henri II. il chante les loüanges du Jardin d'Anet.

Ailleurs il blâme ces caractères toujours portés à flater aux dépens du vrai , & il se donne lui-même pour un homme simple & véridique. Mais la morale des Poètes n'est pas plus constante que leur conduite. Lisez l'Ode de Magny sur la vertu , à *Pierre de Pardeil-
lan , Protonothere de Pangeas* , au pre-

mier livre de ses Odes, vous y verrez un Poëte qui se déclare l'ennemi de tous les vices des hommes, & qui sçait les démasquer. Parcourez cent autres endroits des mêmes Odes, c'est un écrivain plus licentieux lui-même que ceux qu'il reprend, & qui ne craint point de donner les mêmes leçons de libertinage qu'il avoit prises dans Horace, Ovide, Catulle, Gallus, Jean Second & Marulle, ses Poëtes favoris, & dont il recommande la lecture à ses amis. Voyez l'Ode dixième du second livre.

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Ce dernier recueil des ouvrages de Magny contient environ cent Odes, en y comprenant ses Chansons, un *Discours en inconstance d'amour*, à François Charbonnier, un *Devis rustique*, ou espèce d'Eclogue dont les interlocuteurs sont *Olivet & Janot*; & une longue pièce, mais où il y a beaucoup de naïf, *sur la mort du petit Chien Ploton*: Joachim du Bellay a traité le même sujet, & comme sa pièce est plus courte, le Pere Sanadon l'a préférée à celle de Magny, pour la traduire en vers Latins.

La Croix-du-Maine dans sa Bibliothèque Françoisse dit qu'Olivier de

OLIVIER
DE MA-
GNY.

Magny avoit fait imprimer en 1553. chez Arnoul l'Angelier, à Paris, un *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, fille du Roy très-Chrestien Henri II. avec plusieurs autres vers Lyriques*: Je n'ai point vû ce recueil.

JACQUES TAHUREAU.

Ambroise de la Porte qui avoit envoyé à Olivier de Magny son *Livret de folastries*, étoit lié d'amitié avec Jacques Tahureau, que la mort enleva la même année, & à peu près au même âge, l'an 1555. Mais la vie de Tahureau a été remplie de plus d'événemens que celle de la Porte, & le premier a beaucoup plus écrit aussi que le second.

Il étoit né au Mans, vers l'an 1527. de Jacques Tahureau, Juge du Maine, & de Marie Tiercelin, issue de l'ancienne famille des Tiercelins, Sieurs de la Roche-du-Maine en Poitou. Il célèbre cette famille dans ses poësies, où il fait entr'autres l'éloge de Charles Tiercelin, Sieur de la Roche-du-Maine, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi à Moulon; de ses trois fils, & en particulier de Charles

Tiercelin qui étoit Lieutenant de la ~~Compagnie~~ Compagnie de son pere ; d'Artus Tiercelin ; d'un autre du même nom & de la même famille, qui étoit Abbé d'Hermières , & Conseiller au Parlement de Paris ; de B. Tiercelin , Abbé des Chasteliers , & de Bernard du Gardieu , Seigneur de Salettes , que cet Abbé avoit eu pour Précepteur.

JACQ. TAHUREAU.

La noblesse de sa naissance n'empêcha pas Tahureau de se livrer aux lettres. Il étudia avec application les langues Grecque & Latine , y fit de grands progrès , & prit goût à la lecture des meilleurs Ecrivains. Il fit cependant quelque trêve avec les Muses , pour marcher sous les étendarts de Mars. L'occasion en étoit favorable. Henri II. étoit en guerre avec Charles-Quint. Tahureau endossa volontairement la cuirasse , & fit quelques campagnes. Il n'y a rien dans ses poësies qui nous apprenne s'il se distingua par sa valeur ; & l'on n'est pas tenu de croire que c'est par modestie qu'il n'a rien dit de ses succès. Les Poëtes sont tellement accoutumés à mettre dans leurs vers toutes leurs aventures , qu'ils ne sçauroient même se taire sur ce qu'ils ont intérêt de cacher.

Soit inconstance ou dégoût , Tahureau ne tarda pas à déposer les armes , pour reprendre ses exercices littéraires. Après avoir visité quelques-unes de nos Provinces ; il revint à Paris où il avoit déjà fait quelque séjour , y lia commerce avec les Poètes qui s'y distinguoient alors , prit rang avec eux sur le Parnasse , & s'acquit l'estime & la bienveillance de quantité de personnes illustres , entr'autres de Louis de Lorraine , Cardinal de Guise , à qui il eut l'honneur de présenter une Ode qui plût à cette Eminence ; d'Antoine d'Achon , Evêque de Tarbes , neveu du Maréchal de Saint André ; de Pierre Paschal ; & des Poètes Mellin de Saint Gelais , Jean-Antoine de Baïf , Joachim du Bellay , Ronfard , Jodelle , la Péruse , & autres.

Ep. dedic. de
ses premières
poësies.

Dans la suite songeant à un établissement plus solide , il retourna au Mans , & s'y maria. Mais une mort prématurée l'enleva peu de tems après : ce fut , comme je vous l'ai dit , en 1555. n'étant pas encore entré dans la vingthuitième année de son âge.

Etant à Paris , il avoit composé deux *Dialogues non moins profitables que facétieux , où les vices d'un chacun sont repris*

fort âprement , pour nous animer à les fuir & suivre la vertu. Lorsqu'il revint au Mans , il laissa une copie de ces Dialogues à Ambroise de la Porte. Mais celui-ci étant mort la même année que son ami , cet écrit demeura plusieurs années enseveli avec d'autres papiers , & il se seroit peut-être perdu sans l'attention de Maurice de la Porte , frere aîné d'Ambroise , qui le tira de l'obscurité où il étoit , & le mit au jour en 1566. c'est un in-8°. qui parut chez Gabriel Buon , à Paris. Tahureau avoit eu dessein d'y joindre un troisième & un quatrième Dialogue ; mais sa mort trop prompte l'empêcha d'y travailler. Il y a d'assez bonnes choses dans les deux qui nous restent , dont les interlocuteurs sont le *Démocritique* & le *Cosmophile*. Pasquier a eu tort de s'en moquer dans une Epigramme Latine , in *Democriti Scriptorem* , lib. 3. Epigr. 59. en ces termes :

JACQ. TA-
HUREAU.

Ep. dedic. de
Maur. de la
Porte , & E-
pith. Franç.
du même.

Nicer. Mén.
t. 34.

Omnia qui ridet , ridetur ab omnibus ipse.

Il devoit songer à son *Monophile* & à ses *Colloques d'amours* , Dialogues dont tout le monde auroit grand sujet de se railler , mais dont personne ne se moque , parce que personne ne les lit.

JACQ. TA-REAU fit imprimer in-4. à Paris, une **MUREAU. Oraison au Roy, de la Grandeur de son regne, & de l'excellence de la langue Françoisse: plus quelques vers dédiés à Madame Marguerite. La harangue est fort peu de chose; je n'y vois d'estimable que l'affection de l'Auteur pour son Roi, & son zèle pour la perfection de notre langue. Les poësies qui y sont jointes roulent sur divers sujets de morale.**

Il seroit à souhaiter qu'il eût eu assez de religion pour ne point traiter d'autres matières dans le recueil de ses autres poësies, qu'il avoit donné en 1554. à Poitiers, in-8°. Mais l'amour, dont **Sonn. de Ta-** il dit qu'il avoit commencé à sentir les **hur. feuell. 3.** aiguillons dès l'âge de quatorze ans, l'avoit rendu Poète: & de quoi un Poëte jeune & amoureux parlera-t'il, si ce n'est d'amour? Son *Admirée* (c'est le beau nom qu'il donne à sa maîtresse) étoit une Demoiselle de la Ville de Tours. Ses qualités répondoient à son nom; il la vit, & l'aima passionnément. Il le dit du moins; & en combien de façons ne le dit-il pas! L'amour est toujours babillard, mais je le crois encore plus causeur dans un Poète que

dans tout autre. Quelle abondance de ~~vers~~
 tours, d'expressions, de sentimens dans JACQ. TA-
 les *Sonnets, Odes & Mignardises amou-* HUREAU.
reuses de l'Admirée ? & toujours pour
 soupirer, demander ou se plaindre. Le
 Poète auroit voulu que tous ses amis,
 tous ceux à qui il écrivoit, eussent pris
 part à sa situation ; il les en sollicite,
 il les en presse dans les Sonnets & les
 Odes qu'il leur adresse. Je crois que les
 plus sages riront de sa folie, ou du
 moins le plaindront, mais je ne vois
 point qu'aucun ait tenté de le guérir.
 Ce qu'on auroit dû lui représenter, c'est
 qu'il deshonorait celle qu'il recherchoit
 & qu'il se deshonorait lui-même, en
 offrant dans ses poésies aux yeux d'une
 fille bien née toutes ces images indé-
 centes dont il a sali ses vers. Mais peut-
 être que ces avis eussent fait peu d'im-
 pression sur son esprit. On ne sçait que
 trop que les Poètes voluptueux se sont
 toujours maintenus dans la possession
 de s'affranchir à leur gré de la servitu-
 de des bienséances & des maximes de
 la raison. La passion de Tahureau va- Ibid. feuil.
 lut à la ville de Tours un éloge où le 4. & fol. 1.
 Poète fait presque de cette Ville une
 des merveilles de l'Univers : il eût trou-
 vé des beautés égales dans les lieux gla-

———— cés du Nord, s'ils eussent, comme
 JACQ. TA- Tours, renfermés son *Admirée*. Quels
 HUREAU. furent les fruits de cet amour ? Il ne le
 dit pas ; & assurément il nous importe
 fort peu de le sçavoir. Il paroît seule-
 ment qu'il revint dans sa patrie le cœur
 plus blessé qu'il ne l'avoit quand il sor-
 tit : voici au moins comment il s'en ex-
 prime dans ce Sonnet, le seul que je
 vous rapporterai de lui :

Voyez combien Amour est inconstant ,
 Voyez au moins combien il est volage ,
 Voyez comment il tourne le courage
 De ceux qu'il va comme moy tourmentant.

Tantost hélas (ce me sembloit) contant ,
 Et presque hors de son trop long servage
 Je m'asseuroy , délivré de la rage
 Du vain espoir qui va me démentant.

Je pensoy bien en changeant de contrée
 Que cette amour dans mes veines ancrée
 Relâcheroit quelque peu sa rigueur :

Mais sans arrest , j'à bien loin de la Seine ,
 Au bord du Clain , triste je me pourmeine ,
 Plus que jamais éprouvant sa fureur.

Tahureau est plus sensé dans ce qu'il
 appelle le *Recueil de ses premières poësies* ,
 qu'il dédia au Cardinal de Guise , la
 même année 1554. aussi n'y est-il point

question d'amour. C'est, ou un Ecrivain qui reclame la protection des Grands, ou un Poëte qui célèbre les actions glorieuses de ceux qui se distinguoient de son tems, ou un ami qui s'entretient familièrement avec ses amis. Selon la première qualité, il fait entendre sa voix à Henri II, à la Princesse Marguerite sa fille, aux autres enfans de France, au Cardinal de Guise. Il demande au Roi la permission de chanter ses victoires, & les faits remarquables de son regne, pourvû qu'il veuille soutenir sa foiblesse, encourager sa timidité, & considérer plus son zèle que sa capacité; & cependant il fait réellement tout ce qu'il demande la permission de faire. Il use du même art pour louer la Princesse Marguerite, & les enfans de France, & il demande adroitement à ceux-ci qu'ils le constituent leur Poëte: enfin dans l'Ode, ou plutôt l'Epître au Cardinal de Guise, il exalte l'amour de François I. d'Henri II. & du Cardinal pour les lettres & pour ceux qui les cultivoient, & il demande au dernier qu'il veuille bien lui servir de Mécène.

O que cent fois heureux j'estimerois l'ouvrage

Du labeur que j'ay pris en la fleur de mon âge,

JACQ. TA-
HUREAU.

JACQ. TA-
HUREAU.

S'il recevoit un coup si heureuse faveur

Qu'il pût estre avoué de ta haute grandeur ;

Et si pour le guerdon de ma tant douce peine ,

Ta hauteſſe vouloit me ſervir de Mécène :

Alors ſans craindre rien , contre tous envieux

Je hauſſeroy la teſte , & au plus haut des Cieux

Elevant ton renom , j'yrois prendre ma place

Au plus hautain ſommet de noſtre ſaint Parnaffe, &c.

Une des actions éclatantes qu'il célébre dans ſes autres Odes ; eſt la défaite de François , Marquis de Saluſſes , qui avoit ſi mal payé la France de toutes les obligations qu'il lui avoit. Le Poëte fait une ſortie très-vive contre ce Seigneur , attribué l'honneur de ſa défaite à Charles Tiercelin , Seigneur de la Roche-du-Maine , & fait valoir les ſervices que celui-ci avoit rendus au Royaume ſous François I. Il finit cette Ode adreſſée à M. Tiercelin même , par ces deux ſtrophes :

D'un Roy la grandeur ſeulement

Ne giſt aux richesses pompeuſes ,

Ni à s'accouſtrer richement

D'or , ni de pierres précieuſes ,

Ni dans un grand Palais doré

Se voyr d'un chacun honoré.

Mais bien à cherement traiter

Paſ

Par récompenses libérales,
Et à sagement contenter
Par ses douces faveurs Royales,
Ceux-là qu'il cognoist, comme toy,
Inviolables en leur foy.

JACQ. TA-
HUREAU.

La valeur & les glorieux exploits du
Maréchal de Saint André font le sujet
de l'Ode du Poëte à M. d'Achon Evê-
que de Tarbes, neveu de ce Maréchal.

Mais Tahureau ne monte pas tou-
jours sa lire sur un ton si haut. Ami des
Savans de son tems, & plus encore des
Poëtes, comme je vous l'ai fait obser-
ver, il aimoit mieux s'entretenir dou-
cement avec eux, que d'entonner la
trompette pour faire entendre les ex-
ploits de Mars. Il parloit alors des vers
d'autrui ou des siens, de l'avantage de
l'étude, des charmes que l'on trouve
dans la lecture des meilleurs écrits des
anciens & des modernes. Il s'intéressoit
pour le progrès des sciences & la con-
servation de ceux qui les cultivoient.
Il s'inquiétoit même quelquefois sur le
sort de ses amis, lorsqu'une longue ab-
sence les séparoit de lui. Quels vœux,
par exemple, ne fait-il pas pour Pas-
chal qui étoit alors à Venise? Quels
éloges ne donne-t'il pas au plaidoyer

Tome XII.

C

JACQ. TA- que fit celui-ci en présence du Sénat
MUREAU. contre les assassins de Jean de Mauleon,
 dont il demanda justice au nom de la
 France ; A quels Dieux de la fable ne
 s'adressé-t'il pas pour supplier que cha-
 cun veille à la conservation de son ami ?
 Avec quelle ardeur publie-t'il ailleurs
 les loüanges de Mellin de Saint Gelais,
 d'Hugues Salel', de Jean de la Péruse,
 qu'il qualifie de *premier Tragique de*
France, de Jodelle, de Ronsard, de Jean
 de Pardeillan dont il louë la *Colombe* ,
 c'est-à-dire , les vers que celui-ci avoit
 composés à l'honneur de sa maîtresse
 qu'il nommoit Colombe !

Ce commerce continuel que Tahu-
 reau avoit avec les Muses & leurs favo-
 ris , ayant été blâmé de ceux qui mé-
 prisoient la poësie , ou qui croyoient
 que le Poëte auroit dû lui préférer la
 profession militaire , il entreprit sa dé-
 fense & celle de l'art qu'il cultivoit.
 C'est le sujet de plusieurs de ses pièces ,
 qu'on liroit aujourd'hui avec plus de
 plaisir , si l'on n'avoit pas de meilleurs
 écrits sur cette matière. Il finit ainsi
 une de ces pièces :

Quant est de moy , rien plus je ne souhaite
 Que d'Apollon me voyr favoriser ,
 Et pour me voir son excellent Poëte

Pouvoir de l'eau d'Elicon épuiser ;

A celle fin qu'une belle couronne
Ceigne mon front de laurier couronné ,
Et que l'honneur qu'aux beaux esclits l'on donne ,
Soit quelquefois à mon livre donné.

JACQ. TA-
HUREAU.

Pendant qu'on vit , la palissante envie
Des bons esprits aboye le renom ,
Mais tost après se finissant la vie ,
On leur voyt rendre un perdurable nom,

Il espéroit de jouir de la même immortalité , & il auroit pû l'obtenir si le regne de la poésie eût été borné à son tems. Mais depuis que cet art a été manié par tant d'autres esprits si supérieurs , & que ses progrès ont suivi ceux de notre langue , on ne peut plus louer que les efforts de ces anciens ; & toutes ces Muses que Tahureau *convie* dans sa dernière pièce *en son pays du Maine* , pour y construire un nouveau Parnasse , auroient même de la peine d'être admises aujourd'hui à occuper quelque coin aux pieds de celui que nos Poëtes ont élevé. Il y a plusieurs éditions de poésies de Tahureau , & je les ai toutes consultées ; mais il est inutile de vous en faire ici le détail ; vous le verrez ailleurs.

V. le Catalogue à la fin du tom. 12.

Ce Poëte avoit un frere aîné , nom-

C ij

JACQ. TA-
HUREAU.

mé *Pierre* Tahureau, Sieur de la Chevalerie & du Chesnay, qui a composé quelques ouvrages, dont aucun n'a vû le jour. Il vivoit encore en 1584. lorsque la Croix-du-Maine, qui en parle, faisoit imprimer sa *Bibliothèque Françoisse*. Cet Ecrivain dit que Pierre Tahureau étoit alors âgé de cinquante ans, ou environ. Si cela étoit, il devoit être né vers l'an 1534. & ne pouvoit par conséquent être l'aîné de Jacques Tahureau né vers 1527. Ainsi il y a apparence qu'on doit donner à *Pierre* une dizaine d'années de plus; ce qui suffit pour rectifier tout. Jacques Tahureau parle de ce frere dans ses poësies, mais il se contente de dire qu'il aimoit les lettres, & qu'il les cultivoit.

JEAN DE LA PÉRUSE.

L'année 1555. fut fatale aux Poëtes. Outre Ambroïse de la Porte & Jacques Tahureau, dont je viens de vous parler, la mort enleva encore *Jean de la Péruse* qui mourut, comme les deux autres, à la fleur de son âge. Du Verdier dit que ce Poëte étoit né à Poitiers; il s'est trompé; il étoit de la ville d'Angoulême. La Croix-du-Maine &

Pasquier nous apprennent qu'il joïa un ~~_____~~
Rollet dans la Tragédie de Cléopâtre ,
 & un autre dans la Comédie d'Eugene ,
 deux pièces d'Etienne Jodelle son con-
 temporain & son ami. C'est tout ce que
 ces Ecrivains nous font connoître de la
 vie de la Péruse. Scévole de Sainte
 Marthe , qui en dit un mot dans l'élo-
 ge de Robert Garnier , regrette de ce
 qu'il étoit mort dans un âge peu avan-
 cé , prétendant que s'il eût vécu plus
 longtems , *il auroit été regardé , au juge-
 ment des Savans , comme l'Euripide Fran-
 çois.* Je crois que Sainte Marthe devi-
 noit fort mal.

JEAN DE
LA PERU-
SE.

Rech. l. VII.
ch. VI.

Elog. édit.
in - 4°. page
104.

La Péruse semble nous faire enten-
 dre qu'on l'avoit envoyé à Paris pour
 y faire ses premières études. Paris , dit-
 il dans une de ses Elégies ,

Paris a nos jeunes ans ,
 Puis quand nous sommes plus grans ,
 On nous achemine
 De Paris en un autre endroit ,
 Pour la Guerre , pour le Droit ,
 Pour la Médecine.

Il ne nous apprend pas s'il suivit quel-
 qu'une de ces professions , & l'on ne ti-
 re pas sur cela de plus grands éclair-

C iij

JEAN DE
LA PERU-
SE.

cissemens de cette multitude de pièces que les Poètes de son tems se hâterent de consacrer à sa mémoire. On voit par ses poësies qu'il fit un long séjour à Poitiers, & qu'il s'y lia d'amitié avec Jean Boiceau, Sieur de la Borderie, Poète François, Guillaume Bouchet & quelques autres moins connus, qu'il nomme dans son *Adieu à la ville de Poitiers*. Son goût pour la poësie l'avoit mis pareillement en commerce avec Olivier de Magny, Tahureau, Jodelle, Jean Bouchet, Buchanan, Jean-Antoine de Baïf, Maysonier, & même avec Ronfard. Ils s'écrivoient réciproquement en vers, & s'excitoient mutuellement à entreprendre quelque ouvrage qui fût capable de les immortaliser. La Péruse étant tombé malade, chacun s'intéressa à sa santé; mais personne, ce qui est naturel, ne s'y intéressa plus que lui-même. Il composa sur ce sujet une *Oraison*, ou prière dans laquelle il sollicite vivement le Ciel pour en obtenir sa guérison, promettant d'être très-reconnoissant de ce bienfait, s'il lui étoit accordé. Voici un des motifs sur lesquels il fonde sa confiance.

S'il est ainsi, mon Dieu, que je n'aie attendu
Autre moyen que toi pour r'avoir ma santé.

Si je n'ai point forgé dedans ma fantaisie

Mille Dieux abuseurs que feint la poésie ,

Si d'autre que de toi je n'ai cherché secours....

Guéri moi , ô Seigneur , & de ton Ciel m'envoie

Le jour tant désiré , que sain je me revoie.

JEAN DE
LA PERU-
SE.

Ses vœux ne furent point exaucés , & il se consola avec les Muses. Il fit cependant une triste peinture de son état dans une Ode qu'il destinoit à *F. Boissot son voisin & son ami* , mais que la mort l'obligea de laisser imparfaite.

Ses amis ne se contenterent point de répandre des larmes stériles sur son tombeau , ils s'occupèrent plus sérieusement de sa gloire en le faisant , en quelque sorte , revivre par ses écrits. Jean Boiceau & Guillaume Bouchet se chargerent de les recueillir , & ce fut par leurs soins qu'ils furent imprimés à Poitiers en 1556. in-4°. L'Épître en prose qui commence ce recueil est de Bouchet , & adressée à Boiceau. Le premier y témoigne , que l'amitié que lui & le sieur de la Borderie avoient eu pour la Péruse , étoit une amitié sincère & *intime* , fondée sur les talens & les excellentes qualités d'esprit qu'ils avoient remarqués dans le défunt , & qu'ils avoient toujours cherché l'occasion de lui faire plaisir. Que le sieur de la Bor-

C iiij

JEAN DE
LA PERU-
SE.

dérie n'avoit pû mieux marquer l'esti-
me qu'il faisoit des poësies de leur ami
commun , qu'en n'épargnant pas ses
soins pour les rassembler toutes , au-
tant qu'il lui avoit été possible. *Vous
avez pris beaucoup de peine* , dit Bouchet
à Boiceau , *à ramasser en un ce qui étoit
confusément épandu , & à découvrir ce qui
nous étoit caché , vous qui joignez tant
heureusement à la severe science des loix
les Muses plus douces , comme vous avez
fait apparôître par vos escrits.* Bouchet
ajoute , qu'il avoit joint son travail à
celui de Boiceau , afin de concourir
mutuellement à illustrer le nom de leur
ami , & à le faire passer avec honneur
à la postérité. Leur intention étoit bon-
ne ; si elle n'a pas été suivie , c'est que
notre poësie a acquis depuis bien des
degrés de perfection , que l'on ne pré-
voioit peut-être pas alors , & qui font
négliger depuis longtems ces ancien-
nes poësies.

Le recueil de la Péruse commence
par sa *Médée* , Tragédie en cinq actes ,
avec des chœurs , où l'alternative des
rimes masculines & féminines est ob-
servée. C'est cette pièce qui avoit fait
donner à la Péruse , par son ami Jac-
que Tahureau , le titre pompeux de

premier Tragique de France. Je vous ai déjà dit un mot de cette Tragédie, en vous entretenant des traductions & imitations des pièces de Sénèque le Tragique. Mais je me suis exprimé peu exactement, lorsque je vous ai dit que cette Tragédie avoit été *achevée* par Scévole de Sainte Marthe. Cette pièce étoit finie lorsque la Péruse mourut; mais il y avoit laissé quantité d'endroits imparfaits; & Sainte Marthe se chargea de la revoir & de la corriger. C'est ce que dit Vauquelin de la Fresnaye dans son Art poétique, où en parlant de la Tragédie, il ajoute :

JEAN DE
LA PERU-
SE.

Bibl. Fr. r.
6. p. 189.

L. 2. p. 76.

Péruse ayant depuis cette Muse guidée,
Sur les rives du Clain fit encenser Médée;
Mais la mort envieuse avançant son trépas,
Fit que ses vers tronqués parfaire il ne sçut pas:
Quand Sainte Marthe ému de pitié naturelle,
De ces doux orphelins entreprit la tutelle,
Sçavant les r'agença, leur patrimoine accrut,
Et grand peine & grand soin pour ses pupilles eut.

Les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François disent que cette Tragédie n'est qu'une traduction de la Médée de Sénèque. Ils me permettront de ne pas souscrire à un jugement si absolu. Ces deux Tragédies, celle du Poète Fran-

C v

çois & celle du Poëte Latin, commentent de même; & dans la suite de celle de la Péruse, je conviens qu'il y a beaucoup d'endroits imités ou même traduits de celle de Sénèque. Mais le Tragique François a beaucoup ajouté au Tragique Latin, quoique sa pièce soit plus courte; il a d'ailleurs renversé l'ordre des Scènes & le rang des personnages. Ce n'est donc, ce me semble, que fort improprement que l'on peut appeller sa Tragédie une traduction de la Médée de Sénèque; & l'on peut encore moins dire, que *ce n'en est qu'une traduction.*

Les autres poésies de la Péruse consistent en cinq Odes, diverses Epigrammes, quelques Sonnets, six Elégies, quatre Chançons amoureuses, & des petites pièces sous le titre de Mignardises, d'Etrennes, d'Amourettes, &c. Il adresse ses Odes à Antoine d'Achon, Evêque de Tarbes, à Jean Boiceau, Poitevin, Seigneur de la Borderie, à George Buchanan, à un *Envieux blâsmeur*, & à F. Boiffot son ami.

L'Ode à l'Evêque de Tarbes est avec *Strophes, Antistrophes & Epodes*. Le Poëte qui n'avoit que des idées grandes de la poésie & de ceux qui la cultivoient, y dit au Prélat :

Ne pense pas que les chants
 Qu'aux rives du Clain je chante,
 Meurent avecque les ans,
 Mon Prélat, car je me vante
 Que mon vers aura louange
 Jusqu'au peuple plus estrange,
 Et que ma Muse immortelle
 Rendra ma gloire éternelle;
 Chantant des vers autrement
 Que le Poëte vulgaire
 Estimé du populaire,
 Ne chante communément.

Sa présomption n'étoit pas trop bien
 appuyée, ses vers n'ont presque rien qui
 soit au-dessus de ceux des autres Poëtes
 du tems, & ont à peu près les mêmes
 défauts. Continuant cependant sur le
 même ton, & voulant pareillement ti-
 rer gloire de sa prodigieuse fécondité,
 il ajoute :

J'ay caché dix mille vers
 Pleins de graces nompareilles,
 Qui ne seront découverts
 Que pour les doctes oreilles :
 Le vulgaire populace
 Ne mérite telle grace,

C vj

Et la grand tourbe ignorante

N'est digne qu'on les lui chante ::

Car Apollon ne veut pas

Que celuy qu'il favorise

Ses vers divins profanise ,

Les chantant au peuple bas..

Le reste de cette Ode , qui est fort longue , est consacré à la loüange de la poésie , & la Péruse y fait voir par diverses exemples anciens & modernes , que les plus grands hommes doivent aux Poètes leur réputation. Cette idée , qui n'est pas sans fondement , a été répétée depuis une infinité de fois , & même de nos jours.

La peste ayant affligé la ville de Poitiers , la tendresse de la Péruse pour son ami Jean Boiceau , en fut allarmée ; il lui envoya une Ode pour le presser de se retirer à la Borderie , promettant de s'y rendre aussi pour lui faire compagnie. Comme ce Jean Boiceau ne nous est guères connu d'ailleurs , il faut vous rapporter ce qu'en dit la Péruse. Vous y apprendrez quelles étoient les occupations de ce Poitevin , & comment l'Auteur s'y prend pour tempérer la douleur qu'il ressentoit du malheur de sa patrie.

Laisse, ami, ces graves loix
Laisse cette face blesme ,
Il faut rire quelquefois ;
Ne rit pas Appollon même ?
Laisse tout, fors ta Musique ,
Ton luth , ta flutte , & t'en vien :
Pour estre mélancholique
On n'y gagna jamais rien.

Où voudrois-tu mieux aller
Qu'au lieu de ta Seigneurie ?
Où prendrois-tu plus bel air
Qu'il est à la Borderie ?
Toi venu , tu auras soin
De tost le me faire entendre ,
La Péruse n'est pas loin,
Tost à toy j'iray me rendre.
Là ton luth qui si doux chante ,
Là ta flute, là ta voix ,
Sur le bord de la Charante
M'endormiront maintes fois.

Là toy & moy chasserons.
Loin de nous la fâcherie ,
Là nous éterniserons
Le nom de la Borderie.
Le matin & la sérée ,
Par les bois & près de l'eau ,

JEAN DE
LA PERU-
SE.

Nous relirons ma *Médée*,
Ton *Aigle*, & ton *Robineau*.

Puis si la peste a pris fin,
Venu l'Hyver inutile,
Peu après la saint Martin,
Nous retournerons en Vile.
Là sans plus craindre la peste,
Nous relirons maintesfois,
Toi, les loix de ton Digeste,
Moi, mes amoureuses loix.

Là ne gagnant que ducats
A droit tu auras l'estime
Du meilleur des Advocats :
Et moi de ma basse rime
Je tâcherai de complaire
A celle qui m'a ravi,
Celle pour qui je veux faire
Cent mille vers, si je vi.

Jean Boiceau, Seigneur de la Borde-
nie, étoit donc un Avocat qui exerçoit
sa profession à Poitiers avec réputation,
& qui se méloit aussi de versifier. Je
n'ai point vû son *Aigle* & son *Robineau*.

Du Verdier, qui cite l'un & l'autre,
dit que le premier est une *Eclogue pas-
sionnée sur le vol de l'Aigle en France par*

le moyen de paix, où sont introduits des =====
Bergeres, Paix & France, imprimée à JEAN DE
 Lyon en 1539. in-16. & que le second LA PERU-
 est un Monologue traduit en langage SE.
 Poitevin, imprimé à Poitiers, & qui
 commence ainsi :

Le Menelogue de Robin
 Le quau a perdu son précez,
 Trinlati de Grec en Francez,
 Et di Francez in beau Latin,
 Et peuz diqui in Poitevin.

Du Verdier ajoute que Boiceau est encore Auteur de quelques Sonnets & autres compositions, & d'une Ode à Jean de la Péruse : celle-ci se lit en effet parmi les œuvres du dernier. Boiceau y entre dans le détail des maux que la peste causoit à la ville de Poitiers, de l'affliction qu'il en ressentoit, & demande à la Péruse de soulager sa douleur par ses vers. La description de la peste, telle que la Péruse la donne dans son Ode à Boiceau, est encore mieux touchée que ce qu'en dit le versificateur Poitevin : Je ne vous en rapporterai que ces trois strophes.

Contre ce mal rien ne peut,
 Ni bruvage, ni racine ;

Pour néant, si Dieu ne veut,
L'homme use de médecine.
Le malade plein de rage
Fuit, refuit, court furieux,
Et plein de mortel présage
Cherche toujours nouveaux lieux.

Le bon vieillart n'ose pas
Bailler aide à sa lignée :
La femme a craint le trépas,
Du mari s'est éloignée.
Le frere laisse le frere,
La sœur ne l'ose toucher ;
Et la pitoyable mere
De ses fils n'ose approcher.

Si quelcun plein d'amitié
L'ami pesté n'abandonne,
Le loier de sa pitié
C'est la mort qui le guerdonne.
Le plus près, plus se hafarde,
Et moins garder il se veut.
Celui du danger se garde
Qui s'esloigne tant qu'il peut.

L'Ode à Buchanan est à la louange
de ce fameux Ecrivain ; la Péruise, qui
ne s'intéressoit qu'aux vers, l'exhorte à
mettre au jour ses poësies Latines, de

peur qu'elles ne périssent s'il n'égligeoit de les publier lui-même. Dans l'Ode à un *envieux Blasonneur*, c'est-à-dire, à quelque rival de notre Poète, ou à quelque ennemi de sa gloire, la Péruse donne une nouvelle preuve de sa vanité poétique, lorsqu'il dit à son adversaire :

JEAN DE
LA PERU-
SE.

Oses-tu dresser la teste
Contre un Tragicque Poète,
Qui peut bien sans te toucher,
Par sa *Médée* en furie,
Comme l'orgueilleux *Marfie*,
Te faire vif escorcher ?

Je vous ai parlé de l'Ode à *Boissot*, & je ne vous dirai rien des *Etrennes*, *Mignardises* & *Amourettes*, adressées à la Francine de Jean-Antoine Baïf, à Jacques Tahureau & son *Admirée*, à *Jeanne*, aux Demoiselles de *Dampierre* & *Bertelot*, à l'*Amie de son ami* Guillaume Boucher, &c. Ces petites pièces n'intéressoient que les personnes pour qui elles étoient faites. J'en dis autant des Sonnets à Olivier de Magny, à Muret, à Ronfard, à Tahureau, à Maysonnier, & à quelques autres. Les quatre Chançons amoureuses sont en

JEAN DE LA PERUSE. petits vers. Dans la troisiéme, la Péruse fait dire à une fille que ses parens vouloient marier à un homme âgé pour lequel elle se sentoît de l'éloignement.

C'est un trop grand déplaisir
A pauvres jeunes pucelles ,
Se marier au plaisir
Des Parents , & non pas d'elles.

Et l'on m'a dit que le Droit
Ne permet au personnage
Son franc vouloir en endroit ,
Tant qu'il fait en mariage.

Puisque le Droit fait pour moi ,
Et la faveur de nature ,
J'aime mieux suivre la loi ,
Que la coustume trop dure.

Et point n'est sage celuy ,
Selon raison naturelle ,
Qui baille fillé à autrui
Sans savoir le vouloir d'elle.

Dans les Elégies & Epitaphes , la Péruse pleure la mort du Capitaine *Fayoles* , qu'il nomme son cousin , de François de Clermont , Seigneur de Dampierre, d'Anne de Polignac, Comtesse de Sancerre & de la Rochefoucaud,

& d'un fils de P. Chefnai , Banquier à ~~_____~~
 Poitiers. Le Capitaine Fayole fut tué JEAN DE
 au siège de Mets formé par l'armée de LA PÉRUS-
 Charles-Quint en 1552. L'Elégie sur SE.
 la mort du Seigneur de Dampierre con-
 tient un éloge historique de ce brave
 Militaire que nos histoires ont célébré.

Les Poètes François qui ont loué
 Jean de la Péruse , & dont on trouve
 les éloges au commencement ou à la
 fin des poésies de celui-ci , sont , ou-
 tre le Seigneur de la Borderie , Marc-
 Antoine Muret , Guillaume Bouchet ,
 N. L. R. de la Boiciere , Charles Tou-
 tain , R. Maiffonnier , Jean Bouchet ,
 Ronfard , Vauquelin de la Fresnaye ,
 J. Bougard *du Perche* , P. Marin Blondel
Lodunois , & Claude Binet. Mais pour
 lire tous ces éloges , il faut avoir les
 deux éditions des œuvres de la Péruse ,
 l'édition in-4^o. de 1556. que j'ai sui-
 vie , & celle de 1573. in-16. Celle-ci
 est dûë aux soins de *Claude Binet* , *Beau-*
vaisin , qui a dédié son édition , par une
 Epître en prose , à Messire *René de Voier* ,
Vicomte de Paulmy , *Gouverneur de Tou-*
reine , *Chevalier de l'Ordre du Roi* , *Gen-*
tilhomme ordinaire de sa Chambre , &c.
 Binet convient que les uns trouvoient la
Péruse quelque peu rude & obscur , les

~~JEAN DE LA PERU-
SE.~~ autres trop libre en la loy de ses vers , &
 outre ce , fort affecté aux sentences : & il
 prétend que ceux qui en jugeoient ain-
 si , étoient ou des envieux , ou des gens
 sans goût , & qui n'entendoient rien à
 l'art de la poésie. Tout éditeur doit flater
 son Auteur : c'est du moins l'usage ;
 & quelque peu raisonnable qu'il soit ,
 il n'est que trop constamment suivi : les
 modernes ne different pas en cela des
 anciens. Je vous parlerai de Claude Bi-
 net , après Grévin & Ronfard auxquels
 il a survécu.

PIERRE-MARIN BLONDEL.

A l'égard de *Pierre-Marin* Blondel ,
 dont je viens de vous citer une Ode à
 la Péruse , la Croix-du-Maine & du
 Verdier disent qu'il florissoit encore à
 Poitiers en 1584. & qu'il a composé
 quelques poésies ; mais ils n'en spéci-
 fient aucunes. Par l'Ode qu'il fit à la
 louange de la Péruse , on voit qu'il avoit
 composé quelques Comédies :

..... Va , ma Muse ,
 En quelque part que soit Péruse
 Va lui faire entendre ceci ;
 Et que si la Muse tragique

L'a favori , que la Comique
 Ne me dédaigne point aussi.....
 Que de bref , au moins si la vie
 Ne me faut , quelque Comédie
 Là bas je luy enverrai.

PIERRE-
 MARIN
 BLONDEL.

Blondel étoit ami de Pierre l'Anglois, Ecuyer, Sieur de Bel-Etat, Auteur de plusieurs ouvrages imprimés, & en particulier d'un *Discours des Hiéroglyphes Egyptiens, avec cinquante-quatre Tableaux Hiéroglyphiques*, &c. dont je connois une édition faite à Paris, pour Abel l'Angelier, l'an 1583. in-4°. Chaque Tableau est adressé à quelque personne distinguée dans l'Eglise, l'Etat ou les Lettres, & l'adresse est toujours en vers, qui sont fort mauvais.

PERNETTE DU GUILLET.

La ville de Lyon vit dans le même tems, c'est-à-dire, avant le milieu du seizième siècle, deux de ses citoyennes se distinguer dans la poésie, *Pernette du Guillet*, dite *Cousine*, & *Louise Labé*. La première mourut jeune, le 17 de Juillet de l'an 1545. Elle étoit engagée dans les liens du mariage, &

PERNETTE son mari lui survécut. C'est tout ce
DU GUIL- qu'on nous apprend de sa vie. Quant à
LET. ses talens, ils étoient grands, si An-

toine du Moulin, Mâconnois, n'a point exagéré dans l'éloge qu'il en fait. Il dit *aux Dames Lyonnaises*, à qui il adressa les poësies de du Guillet, qu'elle étoit *si parfaitement assurée en tous instrumens musicaux, soit en Luth, Espinettes & autres. que la promptitude qu'elle y avoit, donnoit cause d'esbahissement aux plus expérimentés* : il ajoute qu'elle s'étoit appliquée aux lettres dès sa première jeunesse, qu'elle parloit & écrivoit en Italien & en Espagnol, qu'elle étoit fort avancée dans l'étude de la langue Latine, & qu'elle se préparoit à acquérir la connoissance de la langue Grecque, lorsqu'une prompte mort l'enleva de ce monde. Du Moulin louë aussi sa vertu & sa bonne conduite qui la firent extrêmement regretter de son mari. Ce fut lui qui recueillit tout ce qu'il put retrouver des poësies de sa femme, & qui les donna à du Moulin, par les soins duquel elles furent imprimées à Lyon en 1545. même, c'est-à-dire, quelques mois après la mort de la Muse Lyonnaise.

Ce recueil de *Rymes de gentile & ver-*

tueuse Dame Pernette du Guillet, parmi lesquelles il y a quelques pièces en vers Italiens, est un amas de pensées diverses, la plûpart philosophiques, & en particulier sur l'Amour & l'Amitié, & la difference de l'un & de l'autre. Il paroît que l'Auteur n'avoit connu l'Amour que pour l'arrêter dans de justes bornes, & qu'elle ne lui avoit jamais sacrifié son devoir : voici comment elle s'exprime sur cela :

**PERNETTE
DU GUILLET.**

Sans congnoissance aucune en mon printemps j'estois ;

Alors aucun soupir encore point ne gestoïis ,
Libre sans liberté , car rien ne regrestoïis ,
En ma vague pensée
De molz & vains desirs follement dispensée.

Mais Amour tout jaloux du commun bien des Dieux,
Se voulant rendre à moy , comme à maints , odieux ,
Me vint escarmoucher par faulx alarmes d'yeux ;
Mais je veis sa fallace :
Par quoy me retiray , & luy quictay la place.

Je vous laisse penser , s'il fux alors fâché :
Car depuis en maints lieux il s'est toujours caché ,
Et quand à descouvert m'a veue , m'a lâché
Maints traicts à la volée :
Mais onc ne m'en sentis autrement affolée.

A la fin congnoissant , qu'il n'avoit la puissance
De me contraindre en rien luy faire obéissance.

**PERNETTE
DU GUIL-
LET.**

Tascha , le plus qu'il peust, d'avoir la congnoissance
Des archiers de vertu ,
Par qui mon cueur forcé fut soubdain abbatu.

Mais elle ne permit qu'on me feist autre outrage ,
Fors seulement blesser chastement mon courage ,
Dont Amour escumoit & d'envie & de rage :
O bien heureuse envie ,
Qui pour un si haut bien, m'a hors de moy ravie !

Ne pleures plus , Amour : car à toy suis tenüe ,
Veu que par ton moyen vertu chassa la nüe ,
Qui me garda longtems de me congnoistre nüe ,
Et frustrée du bien ,
Lequel , en le goustant , j'ayme Dieu sçait combien.

Du Guillet préféra donc la Philosophie à l'Amour. Elle fit ses délices de la première , & se crut assez maîtresse de ses sens pour oser défier l'Amour de l'attaquer. C'est ce qu'elle feint au moins dans le récit suivant , que je crois devoir encore vous rapporter , à cause de sa naïveté.

Combien de fois ay-je en moi souhaité
Me rencontrer sur la chaleur d'Esté
Tout au plus près de la clere fontaine ,
Où mon desir avec cil se pourmeine
Qui exerce en sa Philosophie
Son gent esprit , duquel tant je me fie ,
Que ne craindrois , sans aucune maignie ,
De me trouver seule en sa compagnie.

Qua

Que dy-je seule ? ains bien accompagnée
 D'honnesteté , que vertu a gagnée
 A Apollo , Muses & Nymphes maintes ,
 Ne s'adonnant qu'à toutes œuvres saintes.

PERNETTE
 DU GUIL-
 LET.

Là quand j'aurois bien au long veu son cours ,
 Je le lairerois faire appart ses discours :
 Puis peu à peu de luy m'escarterois ,
 Et toute nue à l'eau me gecterois :
 Mais je voudrois lors quant & quant avoir
 Mon petit Luth accordé au delvoir ,
 Duquel ayant congneu & pris le son ,
 J'entonnerois sur luy une chanson ,
 Pour un peu veoir quels gestes il tiendroît.
 Mais si vers moy il s'en venoit tout droît ,
 Je le lairerois hardiment approcher :
 Et s'il vouloit tant soit peu me toucher ,
 Luy gecterois , pour le moins , ma main pleine
 De la pure eau de la clere fontaine ,
 Luy gectant droit aux yeulx ou a la face.

O qu'alors eust l'onde telle efficace
 De le pouvoir en Acteon muer ;
 Non toutes fois pour le faire tuer ,
 Et dévorer à ses chiens , comme Cerf :
 Mais que de moy se sentist estre serf
 Et serviteur transformer tellement ,
 Qu'ainsi cuydast en son entendement ;
 Tant que Dyane en eust sur moy envie
 De luy avoir sa puissance ravie.

Combien heureuse & grande me dirois !

Tome XII.

D

PERNETTE
DU GUIL-
LET.

Certes Déesse-estre me cuyderois.

Mais pour me veoir contente à mon desir ;

Vouldrois-je bien faire un tel déplaisir

A Apollo , & aussi à ses Muses ,

De les laisser privées & confuses

D'un , qui les peult toutes servir à gré ,

Et faire honneur à leur hault chœur sacré ?

Ostez , ostez , mes souhaitz , si hault point
D'avecques vous ; il ne m'appartient point.

Laissez-le aller les neuf Muses servir ,

Sans se vouloir dessoubz moy asservir ,

Soubz moy qui suis sans grace & sans mérite.

Laissez-le aller , qu'Apollo je ne irrite ,

Le remplissant de Dêité profonde ,

Pour contre moy susciter tout le monde ,

Lequel un jour par ses écrits s'attend

D'estre avec moy & heureux & content.

Pernette du Guillet se fioit sur sa jeunesse , lorsqu'elle écrivoit ces dernières paroles ; mais comme je vous l'ai dit , son espérance fut trompée. Les Poëtes de son tems la pleurerent ; & l'on a recueilli à la suite de ses poësies les Epitaphes qu'ils composèrent en son honneur. La première est de Maurice Seve , dont je vous ai parlé ; les noms des autres ne sont point marqués. Comme ces Epitaphes ne nous apprennent rien , je ne vous en rapporterai aucune.

Les poësies de du Guillet furent réimprimées à Paris dès 1546. & à cette édition, qui pour le papier & l'impression est fort inférieure à celle de Lyon, l'on a joint diverses poësies anonymes, une de Mellin de Saint Gelais, & une autre de Victor Brodeau : je vous ai parlé de ces deux Poëtes. La première des poësies anonymes est le *Triumpe des Muses contre Amour* : je vous ai fait suffisamment connoître cette pièce ailleurs. La seconde a pour titre, les *Obseques d'Amour*. C'est une suite de la première pièce, & qui paroît du même Auteur. L'Amour ayant été mis à mort par la Muse Erato, qu'il avoit insultée, on pensa à en faire les obsèques. L'anonyme se chargea d'y inviter Venus & quelques autres Dieux & Déeses. Il vit le convoi, & parle de ceux qui composoient le deuil.

PERNETTE
DU GUILLET.

Bibl. Fr. t.
10. p. 127.

A son enterrement
J'avisay promptement
Plusieurs Religieuses ;
Et tous ses serviteurs
Parjures & menteurs,
Pleuroient en voix piteuses.

Le premier deuil menoit

D ij

Cyclops , qui ne craignoit

 PERNETTE
DU GUIL-
LET.

Des mesdisants la langue.....

Je vis au second deuil

Un Abbé , qui de l'œil

Triste & mélancolique

Sa Dame contemploit ;

Et à le voir sembloit

Un homme tout étique , &c.

Les autres pièces consistent en cinq Complaintes ou Epîtres amoureuses , dont deux sont signées C. G. P. & une L. P. A. C'est déjà trop de vous nommer ces pièces qui sont aussi mauvaises pour les sentimens que pour la versification. Du Verdier ne cite qu'une édition des poësies de Pernette du Guillet : il la met en 1552. à Lyon , par Jean de Tournes : Je n'ai point vû cette édition ; mais j'ai consulté les deux dont je viens de vous rendre compte.

LOUISE LABÉ.

Louise Labé avec les mêmes talens que Pernette du Guillet , ne se fit pas le même honneur du côté de la condui-

Hist. littér.
de Lyon , par
Colonia , t. 1
p. 542.

te & des mœurs. Née à Lyon vers l'an 1526. elle s'y est rendue célèbre par

son esprit & sa beauté. Ce dernier avantage lui fit donner le nom de la *belle Cordiere*, parce qu'elle étoit mariée, non à un Cordier, comme le dit du Verdier, mais à un Marchand qui faisoit commerce de cables & de cordes. C'est du moins la conjecture du Pere de Colonia, & elle a plus de vraisemblance que celle de du Verdier. Ce surnom donné à Louise Labé a passé à la rue où elle demouroit à Lyon, & on la nomme encore aujourd'hui la rue Cordière.

LOUISE
LABÉ.

Nicéron,
Mém. t. 23.
p. 242. & s.

Il n'est point de louanges que les contemporains de cette femme ne lui aient donné. La Croix-du-Maine l'appelle une femme très-docte, qui composoit fort bien en vers & en prose; & il ajoute qu'elle avoit pour anagramme ces mots, *Belle à soy* (souhait.) *Paradin* qui étoit à Lyon de son tems, & qui apparemment la connoissoit, dit dans son histoire de Lyon, « qu'elle «
« avoit la face plus angélique qu'hu- «
« maine; mais que ce n'étoit rien à la «
« comparaison de son esprit tant cha- «
« ste, tant vertueux, tant poétique, «
« tant rare en sçavoir, qu'il sembloit «
« qu'elle eût été créée de Dieu, pour «
« être admirée pour un grand prodige «

pag. 355,

LOUISE
LABÉ.

» entre les humains. Car encore , àjour-
 » te-t'il , qu'elle fût instituée en la lan-
 » gue Latine , dessus & outre la capa-
 » cité de son sexe , elle étoit admirable-
 » ment excellente dans la poésie des
 » langues vulgaires , dont rendent té-
 » moignage ses œuvres qu'elle a laissées
 » à la postérité. » Cet éloge est certai-
 nement outré , principalement sur l'ar-
 ticle de la vertu & de la chasteté. Vous
 verrez bientôt le contraire.

Jacques Peletier , du Mans , Méde-
 cin , Mathématicien & Poète , répète
 une partie de ces éloges dans l'Ode qu'il
 composa en l'honneur de la ville de
 Lyon , où après avoir détaillé ce qu'il
 avoit vû de plus remarquable dans cer-
 te Ville , il ajoute :

J'ay vû enfin Damoéselles & Dames ,

Pla sir des yeux , e passion des ames ,

Aux visages tant beaux.

Mais j'en ai vû sur toutes autres une

Resplendissant comme de nuit la Lune

Sur les moindres flambeaux.

Bien qu'elle soet en tel nombre si belle ,

La beauté est le moins qui soit en elle ;

Car le sçavoir qu'elle a ,

Et le parler qui soëvement distille ,

Si vivement animé d'un doux stile ,

Sont trop plus que cela , &c.

D'autres , à l'exemple de Peletier , ont composé pour la même des pièces de vers , & l'on en voit quelques-unes à la suite de ses œuvres. LOUISE
LABÉ.

Louise Labé savoit bien en effet les langues Françoise , Italienne & Espagnole , & avoit recueilli les livres les plus curieux qu'on eut publiés jusqu'à son tems en ces trois langues. Elle écrivoit bien pour son siècle , en prose & en vers , & joignoit à ces talens ceux du chant , l'art de jouer du luth & celui de manier fort bien un cheval ; ce qui montre qu'elle avoit eu de l'éducation. Plus hardie , ou plus téméraire que les autres personnes de son sexe , elle ne craignit pas de s'armer de la lance & de l'épée , & d'en faire usage , ainsi que le rapporte un anonyme dans une fort longue pièce à la louange de cette Héroïne , imprimée à la suite de ses œuvres. Je n'en citerai que ces vers.

Louise ainsi furieuse

En laissant les habits mols

Des femmes , & envieuse

Du bruit , par les Espagnols

Souvent courut , en grand' noise ,

Et maint assaut leur donna ,

Quand la jeunesse Françoise

D iiiij

Perpignan environna.

LOUISE

LABÉ.

Là sa force elle déploie,

Là de sa lance elle ploye

Le plus hardi affaillant,

Et brave dessus la selle,

Ne démontrait rien en elle

Que d'un Chevalier vaillant.

Le siège de Perpignan fut fait en 1542. *Louise* s'y trouva en habit d'homme, étant encore *Pucelle*, comme la nomme l'Auteur de la pièce que je cite, & avant que d'avoir senti les traits de l'amour: c'étoit par conséquent avant l'âge de quinze ou seize ans, puisque suivant la troisième de ses *Elégies*, l'amour se fit sentir à elle, & lui fit abandonner Mars, lorsqu'elle n'avoit pas encore vû *seize hyvers*. Mais aussi-tôt après ce siège, elle renonça aux exercices de la guerre, comme il paroît par la même *Elégie*, où elle dit que c'étoit déjà le *treizième Été*, que son cœur avoit été arrêté par l'amour. Car cette *Elégie* ayant été composée au plus tard en 1555. qui est l'année où Labé fit l'*Epître dédicatoire* des ouvrages qu'elle vouloit publier, il faut, pour trouver ces treize ans, remonter jusqu'à l'an 1542. qui fut effectivement celui

du siège de Perpignan. Il s'ensuit de tout cela que *Louise Labé* avoit près de vingt-neuf ans en 1555. & que par conséquent elle étoit née, comme je l'ai dit, vers l'an 1526.

LOUISE
LABÉ.

Dès qu'elle eut ouvert son cœur à l'Amour, celui-ci y fit des progrès si grands & si rapides, qu'elle ne tarda pas à gâter les meilleures qualités par un libertinage, qui quoique plus raffiné que celui des *Laïs* & des *Phrynés*, n'en étoit pas moins condamnable.

« Elle recevoit gracieusement en sa maison, dit du Verdier, Seigneurs, Gentilshommes & autres personnes de mérite avec entretien de devis & discours, Musique tant à la voix qu'aux instrumens, où elle étoit fort ducite, lecture de bons livres Latins, & vulgaires Italiens & Espagnols dont son cabinet étoit copieusement garni, collation d'exquises confitures, enfin leur communiquoit privément les pièces plus secrètes qu'elle eust. » L'Amour jusques-là n'étoit encore écouté qu'à demi. Mais, ajoute du Verdier, « pour dire en un mot, elle faisoit part de son corps à ceux qui sonçoient : non toutefois à tous, & nullement à gens mécaniques & »

Du Verdier ;
Bibl. p. 822.

D v

de vile condition, quelque argent.
 LOUISE. que ceux-là luy eussent voulu don-
 LABÉ. ner. Elle aima les savans hommes sur
 tous, les favorisant de telle sorte que
 ceux de sa cognoissance avoient la
 meilleure part en sa bonne grace, &
 les eût préféré à quelconque grand
 Seigneur, & fait courtoisie à l'un
 plustost gratis qu'à l'autre pour grand
 nombre d'escus; qui est contre la
 coustume de celles de son mestier &
 qualité. C'étoit la *Leontium* de son
 tems. Du Verdier dit que les Gentils-
 hommes qui la fréquentoient, l'appel-
 loient le *Capitaine Loys*, & qu'elle étoit
 d'une médiocre beauté: ce qui feroit
 croire que sa beauté tant vantée, con-
 sistoit moins dans la régularité de ses
 traits, que dans les charmes & les agré-
 mens de sa personne.

Les œuvres de Louise Labé paru-
 rent en 1556. à Lyon, & la même an-
 née à Roüen. L'Épître dédicatoire,
 du 24 Juillet de l'année précédente,
 est adressée à Clémence de Bourges,
 Lyonnoise, qui étoit aussi fort distin-
 guée par son mérite & sa science, &
 qui mourut jeune, sans avoir été ma-
 riée. Le Pere de Colonia en parle dans
 son Histoire littéraire de Lyon. Les

poësies de *Louise* consistent en trois Lou. sa
 Elégies & vingt-quatre Sonnets. Je LABÉ.
 crois que vous ne ferez pas fâché de li-
 re la troisiéme Elégie, parce qu'elle
 fert de preuves à la plus grande partie
 des faits que j'ai rapportés, & qu'elle
 vous fera connoître d'ailleurs en quoi
 consistoit le génie poétique de l'Auteur.
 Voici donc comment elle y parle d'el-
 le-même.

Quand vous lirez, ô Dames Lyonnoises,
 Ces miens écrits pleins d'amoureuses noïses;
 Quand mes regrets, ennuis, dépit & larmes
 M'orrez chanter en pitoyables Carmes,
 Ne veuillez point condamner ma simplesse,
 Et jeune erreur de ma fole jeunesse,
 Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieux
 Sè peut vanter de n'estre vicieux ?
 L'un n'est content de sa sorte de vie,
 Et toujours porte à ses voisins envie.
 L'un forçant de voir la paix en tétre,
 Par tous moyens tâche y mettre la guerre.
 L'autre croyant pauvreté estre vice,
 A autre Dieu qu'or ne fait sacrifice.
 L'autre sa foy parjure il emploira
 A decevoir quelqu'un qui le croira,
 L'un en mentant de sa langue lézarde
 Mille brocards sur l'un & l'autre darde.

Je ne suis point four ces plaister neô.

D vj}

LOUISE
LABÉ.

Qui m'eussent pû tant faire infortunée.
 Oncques ne fut mon œil mari, de voir
 Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvoir.
 Onc ne mis noise ou discord entre amis ;
 A faire gain jamais ne me soumis ;
 Mentir, tromper, & abuser d'autrui,
 Tant m'a déplu qu'à médire de lui.

Mais si en moi rien y a d'imparfait,
 Qu'on blâme Amour, c'est lui seul qui l'a fait.
 Sur mon verd' âge en ses laqs il me prit,
 Lorsqu'exerçois mon corps & mon esprit
 En mille & mille euvres ingénieuses,
 Qu'en peu de tems me rendit ennemies,
 Pour bien sçavoir avec l'aiguille peindre,
 J'eusse entrepris la renommée esteindre
 De celle-là, qui plus docte que sage,
 Avec Pallas comparoit son ouvrage.
 Qui m'eut vû lors en armes fiere aller,
 Porter la lance & bois faire voler,
 Le devoir faire en l'estour furieux,
 Piquer, volter le cheval glorieux,
 Pour Bradamante, ou la haulte Marphise,
 Sœur de Roger, il m'eust, possible, prise.

Mais quoi ? Amour ne put longuement voir
 Mon cœur n'aimant que Mars & le savoir ;
 Et me voulant donner autre souci,
 En souffriant, il me disoit ainsi :
 Tu pense doncq, ô Lionnoise Dame,
 Pouvoir fuyr par ce moyen ma flamme :
 Mais non feras ; j'ai subjugué les Dieux

Es bas Enfers , en la Mer & ès Cieux :

Et penfes-tu que n'aye tel pouvoir

Sur les humains , de leur faire favoir

Qu'il n'y a rien qui de ma main échape ?

Plus fort se penfe , & plutoft je le frappe.

De me blafmer quelquefois tu n'as honte ,

En te fiant en Mars , dont tu fais conte :

Mais maintenant voy fi pour perfister

En le fuyant me pourras réfister.

Ainsi parloit , & tout échaufé d'ire ,

Hors de fa trouffe une fagette il tire ,

Et décochant de fon extrême force ,

Droit la tira contre ma tendre écorce ;

Foible harnois , pour bien couvrir le cœur .

Contre l'Archer qui toujours eft vainqueur .

La brèche faite , entre Amour en la place ,

Dont le repos premièrement il chaffe ;

Et le travail qu'il me donne fans cefse ,

Boire , manger , & dormir ne me laiffe .

Il ne me chaut de Soleil , ne d'ombrage :

Je n'ai qu'amour & feu en mon courage ,

Qui me déguife , & fait autre paroître ,

Tant que ne peux moi-même me connoître .

Je n'avois vû encore feize Hivers ,

Lorsque j'entrai en ces ennuis divers ;

Et jà voici le treizième Eté

Que mon cœur fut par Amour arrêté .

Le tems met fin aux hautes pyramides ,

Le tems met fin aux fontaines humides ,

Il ne pardonne aux braves Colifées :

LOUISE
LABÉ.

Il met à fin les Villes plus prisées ;

LOUISE
LABÉ.

Finir aussi il a accoutumé

Le feu d'amour , tant soit-il allumé.

Mais las ! en moi il semble qu'il augmente

Avec le tems , & que plus nie tourmente.

Je laisse le reste de cette Elégie , où l'Auteur prouve par plusieurs exemples que l'Amour n'inquiète pas toujours ceux qu'il avoit d'abord tourmentés , & demande pour elle le même repos , qu'apparemment elle ne cherchoit pas , ou que peut-être même elle craignoit de trouver.

De ses vingt-quatre Sonnets , il y en a un qui est en Italien : c'est le premier. Elle vérifie dans le dix-huitième ce que je viens de dire , qu'elle aimoit le mal dont elle paroissoit se plaindre , lorsqu'elle dit :

Permets , m'Amour , penser quelque folie :

Toujours suis mal , vivant discrètement ;

Et ne me puis donner contentement

Si hors de moi ne fais quelque saillie.

Ce recueil commence par un Dialogue en prose fort ingénieux , sous le titre de *Débat de Folie & d'Amour*. Quoiqu'il ne soit point en vers , je ne puis me dispenser de vous en exposer le sujet : le voici. Jupiter avoit commandé à

tous les Dieux de se trouver à un festin qu'il vouloit leur donner. L'Amour & la Folie, dans le dessein de s'y rendre, se trouvent en même tems à la porte de son Palais. Mais elle étoit déjà fermée, & il n'y avoit plus que le guichet d'ouvert. La Folie voyant l'Amour prêt à mettre un pied dedans, s'avance pour passer la première. L'Amour poussé, s'irrite; la Folie lui soutient que c'est à elle à passer devant. Là-dessus ils entrent en dispute sur leurs prérogatives. L'Amour voyant qu'il ne pouvoit l'emporter par la raison, met la main à son arc & lâche une flèche à la Folie. Celle-ci plus subtile, évite le coup en se rendant invisible, & se venge un moment après de l'Amour, en lui arrachant les yeux, & en couvrant la place d'un bandeau qui ne peut lui être ôté. Venus se plaint de la Folie à Jupiter, qui veut prendre connoissance de ce différend. Apollon parle pour l'Amour, & Mercure pour la Folie. La cause débatue, Jupiter consulte les Dieux, & prononce ainsi son jugement. « Pour la difficulté & importance de vos différends & diversité d'opinions, nous avons remis votre affaire d'ici à trois fois, sept fois, neuf siècles. Et »

LOUISE
LABÉ.

**LOUISE
LABÉ.**

» cependant vous commandons vivre
» amiablement ensemble , sans vous
» outrager l'un l'autre. Et guidera Fo-
» lie l'aveugle Amour , & le conduira
» partout où bon lui semblera. Et sur
» la restitution de ses yeux , après en
» avoir parlé aux Parques , en fera or-
» donné. » Cette fiction a été tournée
depuis en bien des manières , & plu-
sieurs Poètes ont voulu se l'approprier.

Les œuvres de Louise Labé finissent
par vingt-quatre pièces de *divers Poë-
tes à sa louange* , dont une est en Latin ,
quatre sont en Italien , & le reste est en
Français. Pour de Grecque on n'y en
voit point , quoique du Verdier dise
qu'il s'y en trouve.

BONAVENTURE DES PERIERS.

J'aurois pû placer Bonaventure des
Periers après Clément Marot ou Dolet.
Il avoit été ami de l'un & de l'autre.
Le premier avoit trouvé en lui un Apo-
logiste : c'est des Periers qui est Auteur
de la pièce en vers , intitulée : *Pour
Marot absent contre Sagon* , qu'on lit dans
le recueil qui a pour titre : *les Disciples
& amis de Clément Marot contre Sagon ,
la Huéterie & leurs adhérens* : je vous ai

parlé de ce recueil. Dolet s'étoit servi en 1534. ou l'année suivante, de la BONAVENTURE DES PERIERS.
 main de des Periers pour mettre au net le premier tome de ses Commentaires sur la langue Latine, & c'est lui qu'il nomme dans le second volume du même ouvrage, *Eutychem de Perium, Heduum Poëtam.*

Si ceux qui ont parlé de ce Poëte, avoient eu connoissance de cette citation, ils n'auroient point été embarrassés à fixer le lieu de sa naissance. Gui Allard le dit natif de l'Ambrunois. La Biblioth. de Dauphiné, p. 172.
 Croix-du-Maine veut qu'il soit né à Bar-sur-Aube. Des Periers étoit d'Arnay-le-Duc, d'une famille ancienne. Les circonstances de sa vie ne nous sont point connues. Tout ce que l'on sçait, est qu'il a été Valet de Chambre de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, & sœur de François I. Il vivoit encore en 1539. puisqu'il fit le 15 de Mai de cette année le voyage de Lyon à Notre-Dame de l'Isle-Barbe, qu'il décrivit ensuite en vers. Mais il étoit mort le dernier jour du mois d'Août 1544. lorsque son ami, Antoine du Moulin, publia le recueil de ses poësies. Sa mort fut tragique, si l'on doit en croire Henri Etienne: cet Ecrivain

BONAVENTURE DES PERIERS. dit dans son Apologie pour Hérodoté, que des Periers, devenu fou, se perça de sa propre épée, malgré la vigilance de ceux qui le gardoient. M. le Duchat doute de ce fait, & demande où & de qui Henri Etienne l'avoit appris. Il est vrai qu'Etienne est le premier qui l'ait rapporté, & qu'il n'en donne point de preuves; mais il pouvoit en être bien informé, & ce fait n'avoit rien d'impossible.

Biblioth. des Auteurs de Bourg. pag. 176. & suiv. Nicer. Mém. 34. Des Periers a beaucoup contribué à la *Marguerite des Marguerites*, & à l'*Epitameron de la Reine de Navarre*, femme d'Albret, Roi de Navarre. On veut aussi qu'il ait eu au moins beaucoup de part aux *nouvelles Récréations & joyeux Devis*, recueil de contes, qui ont toujours été donnés sous son nom, & dont on a fait beaucoup d'éditions. D'autres les attribuent à Jaques Peletier & à Nicolas Denisot. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne peuvent être tous de des Periers, puisqu'il est mort avant le mois d'Août 1544. & qu'on trouve dans ces contes plusieurs faits qui sont postérieurs à cette année. Ainsi dans le dix-neuvième il est fait mention de la mort du Président Lizet, qui n'est arrivée qu'en 1554, dans le vingt-neuvième il

est parlé de celle de René du Bellay, ~~Evêque du Mans, qui est de l'an 1556.~~ **BONAVENTURE DES PERIERS.**
 Dans le soixante-huitième on cite le livre de Jean de Boteon de *Arcâ Noë*,

dont la première édition est de 1554. Ces contes d'ailleurs roulent la plupart sur des gens de l'Anjou, du Maine & du Poitou, pays peu connus de Bonaventure des Periers, mais très-fréquentés & pratiqués par Peletier & Denisot.

Il y a beaucoup plus de vérité à donner à des Periers le *Cymbalum Mundi*, ouvrage écrit en François, qui contient quatre Dialogues Poétiques fort antiques, joyeux & facétieux, & dont la première édition, suivie de plusieurs autres, est de 1537. L'Auteur le publia sous le nom de *Thomas du Clévier*; & dans son Epître à son ami *Pierre Tryocan*, il dit qu'il l'avoit traduit d'un livre Latin qu'il avoit trouvé dans la Bibliothèque d'un Monastère: c'est une pure supposition: l'ouvrage est originairement François, & de la composition de des Periers.

Henri Etienne le traite sans équivoque de *Livre détestable*, & on lit dans un Arrêt du Parlement rendu le 7 Mars 1537. avant Pâques, c'est-à-dire, 1538. que dès qu'il parut, on y trouva

Apol. pour
 Hérod. c. 12.
 & 26.

BONAVENTURE DES PERIERS. *de grands abus & hérésies.* L'Imprimeur, *Jean Morin*, avoit été mis en prison le jour qui précéda cet Arrêt, & dans la recherche qu'on fit chez lui, on trouva plusieurs livres hérétiques. Cette découverte rendit plus suspect celui de des Periers, que Morin avoüa en être l'Auteur. On ne douta point qu'il n'eût voulu, sous ses allégories, prêcher la prétendue Réformation. Il étoit attaché à une Cour où l'erreur étoit protégée ouvertement. Il étoit ami déclaré, & défenseur de Clément Marot, & l'on sçavoit qu'il avoit eu part à la Bible Françoisé d'Olivetan, imprimée en 1535. à Neufchatel, *in-folio*. On se crut donc obligé de sévir contre cet ouvrage, non pas parce qu'on le regardât comme impie & détestable, ainsi que l'ont prétendu une infinité d'Ecrivains, qui en ont parlé sans l'avoir vû, mais parce qu'il sembloit favoriser les hérésies qui s'introduisoient dans ce tems-là. Du Verdier qui l'avoit lû, & qui rapporte le sujet des quatre Dialogues, le traite plus favorablement. » Je » n'ai trouvé, dit-il, autre chose en ce » livre, qui mérite d'avoir été plus censuré, que la Métamorphose d'Ovide, les Dialogues de Lucian, & les

Bibl. de du
Verdier, pag.
1177.

livres de folastre argument , & de fic- «
 tions fabuleuses. » Aujourd'hui , dit M. le Duchat , ce petit livre est si peu intelligible , qu'on ne peut sans témérité en faire un procès à l'Auteur. Pour moi j'avouë que c'est la seule idée qui m'en est demeurée après l'avoir lû. Il m'a ennuié , & je n'y ai presque rien compris.

BONAVENTURE DES PERIERS.

Notes, sur l'Apol. pour Hérod. t. 2. p. 458.

Les poësies de des Periers recueillies par Antoine du Moulin , & dédiées à Marguerite de France , Reine de Navarre , sont plus intelligibles & n'ennuient pas moins. L'Auteur ne méritoit pas assurément les éloges que lui donne l'éditeur dans son Epître dédicatoire. Ce recueil commence par une traduction en prose du *Lysis* de Platon. Les principales pièces en vers qui suivent cette traduction , sont : *Queste d'amitié* , à la Reine de Navarre ; *du voyage de Lyon à Nostre-Dame de l'Isle en 1539.* il est du 15 Mai ; le *Blason du Nombril* ; Traductions de la prose de Pâques , du Cantique *Magnificat* & du *Nunc dimittis* ; un conte sur la foiblesse des femmes pour la passion de l'amour ; *Chant de vendange* ; des *mal-contens* , ou réflexions en prose sur cette vérité , que presque personne n'est content de son

BONAVENTURE DES PERIERS. état ; quelques Epîtres ; une Paraphrase de ces paroles des Proverbes , *qui est-ce qui trouvera une femme forte ?* une idée des quatre vertus , qu'on nomme Cardinales ; une déclamation contre les Astrologues , sous le titre de *Prognostication des Prognostications* ; des Epigrammes , des Chançons , des Rondeaux , quelques Epitaphes , & une pièce intitulée , *Caresme prenant, en Taratantara*. Les vers en *Taratantara* sont des vers de dix syllabes , dont le repos est après la cinquième : on les a vraisemblablement appelés ainsi , parce que ce mot répété en marque la cadence , & en fait la mesure. M. l'Abbé Regnier Desmarais , qui a composé une Epître morale en cette sorte de vers , a cru en être l'inventeur : mais outre ce *Caresme prenant* de des Periers , Christophe de Barrouso avoit donné dès 1501. à Lyon , in-8°. son *Jardin amoureux* , contenant toutes les regles d'amour , en cette espèce de vers : on peut en voir le commencement dans la Bibliothèque Françoisse de du Verdier , page 165.

Bibl. Franç.
t. 4. seconde
édit. p. 417

Antoine du Moulin n'a point réuni dans ce recueil des poësies de son ami , ni sa traduction en vers de l'Andrienne de Térence , dont je vous ai parlé

ailleurs , ni sa paraphrase du Cantique de Moïse , imprimée avec les *Psalmes traduits par Jean Poitevin* , à Poitiers , 1551. in-8°. Ce Cantique se trouve aussi avec les œuvres de Clément Marot , de l'édition de la Haye 1700. Des Periers avoit fait encore d'autres poësies , & du Moulin avouë qu'il en avoit recouvré plusieurs après l'impression du recueil dont je viens de vous rendre compte , & que les amis du défunt lui en faisoient espérer encore d'autres. Il promettoit d'en faire présent au Public ; mais ce présent n'est point venu , & le Public n'en a point sçu mauvais gré à du Moulin. La devise de des Periers étoit *Loisir & Liberté*.

BONAVENTURE DES PERIERS.

BERENGER DE LA TOUR.

Celle de Berenger de la Tour , autre ami d'Antoine du Moulin , de Charles Fontaine , de Guillaume de la Perriere , de Laurent de la Graviere , &c. étoit *soupir d'espoir*. Il paroît que l'Amour , qu'il chante si souvent dans ses vers , lui avoit fait choisir cette devise. Il étoit d'Albenas en Vivarais , & a vécu sous François I. & Henri II. C'est tout ce que je sçai de l'histoire de

**BEREN-
OER DE LA
TOUR.**

sa vie. Les Seigneurs d'Albenas sont célèbres dans l'Histoire de Languedoc dès le quatorzième siècle. Mais je n'ai aucune preuve que notre Poète fût de cette famille. On le voit tantôt à Bourdeaux, tantôt à Toulouse, se faisant des amis partout, & principalement entre les Poètes. La curiosité ou la nécessité des affaires l'obligeoit-elle à changer de séjour ? C'est ce que j'ignore.

J'ai vû de lui trois recueils de poësies diverses : le *Siècle d'or*, à Lyon, 1551. *Choréïde ou loüange du Bal, aux Dames*, en 1556. & l'*Amie des amies*, en 1558. Du Verdier & la Croix-du-Maine citent ces trois recueils, & en ajoutent un quatrième sous le titre de l'*Amie rustique* : je ne connois point celui-ci, & nos deux Bibliothécaires ne disent point quand il a été imprimé. Le *Siècle d'or* est dédié à M. de Brezé, Evêque de Viviers : c'est une description de l'âge d'or, chanté par les Poètes, & qui n'a existé que dans leur imagination. Cette pièce est suivie de la traduction du premier & du second chapitre des Lamentations de Jérémie, des Chants Royaux de *Vérité*, de *Foy & Hérésie*, de *Chrestienté*, de *Jesus-Christ & de la Vierge Marie*, d'un *Chant Elégiaque*.

Elégiaque de la République sur la mort de François I. de trois Epitaphes à l'honneur du même, d'une longue pièce intitulée, le *Cantique de Chrestienté*, c'est-à-dire, de l'Eglise qui se plaint des maux qu'elle a soufferts depuis son établissement, de la part des Payens, des Turcs, des Hérétiques & des mauvais Chrétiens. Suivent six Epîtres, où l'on n'apprend rien; une de ces pièces connues sous le nom de *Coqs à l'Asne*, ou *Coqs en l'Asne*, où l'on débite beaucoup de nouvelles & de fantaisies rimées, sans ordre & sans liaison; les regrets de Thibée sur la mort de Pirame; des Chançons amoureuses; treize Elégies qui ont encore l'amour pour objet; des Epigrammes; la *Conférence*, c'est-à-dire, le *Parallele de deux Demoiselles*, composé au nom du sieur de la Faye, *Licentié ès Loix*; les marques de *fol Amour*, d'*Amour honneste* & d'*Amour divin*; le *Blason du Miroir*; & enfin plusieurs Epitaphes & Enigmes.

Comme Berenger de la Tour écrivoit sous Henri II. après avoir fait un long panégyrique de François I. dans son *Chant Elégiaque* sur la mort de ce Prince, il louë ainsi Henri second :

Si nous perdons un si bon personnage ,

Tome XII.

E

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

François premier , Prince puissant & hault ,
 Nous jouïrons d'un Henri qui le vault :
 Car en son corps , on void la hardiesse ,
 Le propre cœur , l'esprit & la noblesse
 Qu'on vid en luy , ensemble l'amitié
 De ses sujetz : puis humaine pitié
 Y fait séjour : encor , en général ,
 On y congnoît le vouloir libéral
 De son feu pere , & sa bonté suprême ,
 Sa contenance , & sa Majesté même :
 Si que partout on eût prins maintefois
 (Reservant l'aage) un Henri pour François , &c.

Plusieurs de ses Epigrammes sont adres-
 sées à M. & à Madame de Crussol , à
 MM. du Faur , à M. Bertrand , Prési-
 dent à Toulouse , à Antoine du Mou-
 lin , de Mâcon , Poëte François , à
 M. de la Perriere , Toulousain , &c.
 Parmi les Epitaphes , la plus impor-
 tante est celle que l'Auteur fit pour
 Marguerite de Valois , Reine de Na-
 varre. Quelques-unes de ces petites pié-
 ces sont badines , telle que celle-ci pour
Janet de l'Orme :

Celuy qui gist icy dedens ,
 Fut appelé Janet de l'Orme :
 Lequel fut si bon en son tems ,
 Que tous ses voisins sont comens ,
 Que sans relever il y dorme.

L'Epître dédicatoire de ce premier recueil est datée d'Albenas le premier de Mai 1551.

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

Plusieurs des pièces qu'il contient , ont été réimprimées avec la *Choréïde ou loüange du Bal* , petit poëme du même Auteur , qui paroît avoir aimé à soutenir des paradoxes & à traiter des sujets singuliers. La Choréïde est en vers de huit syllabes. Toutes les raisons que le Poète allegue , pour justifier la Danse , & qu'il rime plus mal que bien , il les tire de l'ordre que Dieu a mis dans l'Univers , du cours du Soleil & de la Lune , de l'usage où les anciens & les modernes Idolâtres ont été ou sont encore de danser , de sauter ou de gesticuler dans leurs fêtes , de l'action de David qui dansa devant l'Arche , des exercices même militaires , & de plusieurs autres actions qui n'ont que peu ou point de rapport avec la danse. Il faut cependant lui rendre la justice , qu'il réproûve toute danse licentieuse , & dont les effets pourroient nuire aux bonnes mœurs.

L'Imprimeur , Jean de Tournes , adresse ce poëme aux Dames , suivant , dit-il , l'intention de l'Auteur , *qui le leur avoit dédié autrefois* : cette manière

E ij

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

de s'exprimer feroit croire que ce petit ouvrage avoit déjà paru avant 1556. Le même Imprimeur a rassemblé à la suite de ce poëme diverses autres pièces de Berenger de la Tour, qu'il semble donner comme n'ayant point encore paru, & dont le plus grand nombre se trouvoit déjà cependant dans le recueil de 1551. Celles que l'on trouve ici pour la première fois, sont un *Chant d'amour*, cinq ou six Epigrammes, dont une sur les Antiquités de Nîmes, & leur description par J. Robert, *Juge criminel audit lieu*, une seconde à la louange de Pierre Pascal, & une troisième adressée à Laurent Joubert, célèbre Médecin de Montpellier: un Dialogue traduit de Lucien, & un poëme burlesque intitulé, *Naséide dédiée au grand Roy Alcofribas Nazier*. Il y a beaucoup de naïveté dans ce poëme, & l'on sent bien que l'Auteur s'entendoit à badiner. On a donné diverses conjectures sur la cause de l'exil du Poëte Ovide, Berenger de la Tour ne va la chercher que dans le nez du Poëte :

A propos doncq des grands nez, je m'apprette

A vous narrer un secret difficile ?

Pourquoy mandé fut Ovide en exil ?

C'est pour autant que son grand nez faisoit

Trembler Auguste , & par cela n'osoit
 Laisser les murs de la Vile , ayant doute
 Que par son nez il ne l'occupast toute,
 Mais l'envoya aux neiges de Scytie ,
 Pour en sécher de froid une partie ,
 Et le sécher si bien , qu'à son retour
 A l'Empereur ne fit ce mauvais tour.

Plus loin l'Auteur pour faire l'éloge du
 nez , dit :

Au nez aussi , & non ailleurs ha place
 L'honneur de l'homme , & sans lui n'a point grace.
 Tirer le nez à quelcun , c'est outrage ;
 Donner au nez , c'est émouvoir la rage.
 Le descharger , lescacher , ou le tordre ,
 Par ce moyen on vient à l'honneur mordre.
 Et au contraire une ardeur on présume ,
 Lorsque d'un homme on dit , le nez luy fume :
 Il ha la mousche au nez , c'est lors à dire ,
 Qu'il est esmu de grand colere & d'ire.
 Et quand au nez on ne luy peut toucher ,
 Il montre bien qu'il ha son honneur-cher , &c.

Le dernier recueil des poësies de Berenger de la Tour , contient l'*Amie des amies* , imitation d'*Arioste* , divisée en quatre livres : je vous en ai parlé en vous entretenant des traductions & imitations Françoises des Poëtes Italiens. Je vous ai averti alors que ce poëme étoit suivi de quelques autres pièces en vers.

Bibl. Fr. c.
 VII. P. 359.

E iij

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

Voici les plus considérables. La première est un *Chant de vertu & honneur*, à *M. F. de l'Estrange*, *Evesque d'Allet* : c'est un éloge de la vertu, & une idée des combats que le vice lui livre. Cette pièce est par Stances, chacune de douze vers. Secondement, deux lettres, en vers de dix syllabes, la première à *C. de Vése*, *Proth. du Teil*, *Prevost de Valence*. Berenger y fait le récit d'un tumulte que des gens yvres avoient causé à Bourdeaux, ce qui l'engage à parler au long des dangereux effets de l'ivrognerie. La description montre que le tumulte eut de fâcheuses suites : en voici un trait :

Blasphémateurs, larrons & sacrilèges,
Voleurs aussi tenoient les premiers sièges :
Par violence alors fut fait égal
L'estat de guerre, ensemble le togal,
Celuy aussi du valet & du maistre :
O folle gent ! Ouy jusques à mettre
Leurs viles mains sur le sacré Senat.
Certes entre eux nul estoit qui donnast
Lieu à raison ; vertu y flétrissoit,
Et près d'un crime un autre crime yssoit.

La seconde lettre est *pour un Gentilhomme à son Ame d'alliance* : c'est-à-dire, que le Poète feint avoir été écrite à ce

Gentilhomme par son Ame , après qu'elle eut cessé d'animer son corps. Suivent deux autres lettres , dont l'une n'est qu'un compliment fait à une Demoiselle ; & l'autre fait l'éloge de M. Melon , Avocat au Parlement de Bourdeaux. L'Auteur le finit par un tendre Adieu à la ville de Bourdeaux , dont le séjour lui avoit plû.

BEREN-
GER DE LA
TOUR.

Après ces lettres , on trouve sous le titre de *vers épars* , des Billets en vers , entr'autres à M. de la Vie , Conseiller au Parlement de Bourdeaux , pour l'engager à juger un procès qu'avoit l'Auteur ; à Laurent Joubert , à Laurent de la Graviere , & à Charles Fontaine , l'un & l'autre Poètes François. Le plus grand nombre de ces Billets de la Tour est à *sa Toute* , ou de *sa Toute* , c'est-à-dire , à une Demoiselle qu'il aimoit , ou de cette Demoiselle. On a dans le même recueil des *Fragmens de contre-Amitié* , contenant diverses pièces adressées à Berenger de la Tour , & à sa louange ; enfin la *Moschéide* , *histoire tirée de Macaron en France* : c'est le combat des Mouches & des Fourmis , poëme burlesque , tirée de la *Moschea* , poëme Macaronique Elégiaque de Merlin Coçaie : mais l'original est en trois li-

E iij

104 BIBLIOTHEQUE
vres , & l'on n'en a qu'un dans l'imita-
tion.

LAURÉNT DE LA GRAVIERE.

Dans les *Fragmens de contre-Amitié* , que je viens de vous citer , on lit quelques vers que Laurent de la Graviere avoit composés à la loüiange de Berenger de la Tour. Les Poëtes ne sont point avarés d'éloges. Ceux surtout qui rimoi-ent au tems de notre vieille poësie , s'encensoient volontiers mutuellement. L'esprit de jalousie les possédoit peu. Berenger & la Graviere s'aimoient & s'estimoient ; chacun étoit sensible à l'honneur l'un de l'autre. La Graviere étoit Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuse , Capitaine & Gouverneur de Narbonne , & Lieutenant pour le Roi au pays de Languedoc. Il paroît que cette Province étoit la patrie du Poëte. Je vous ai déjà fait connoître sa traduction de cinq Eclogues du Mantuan , d'une vingtaine d'Epigrammes de Voul-té , & de deux pièces de Salmon Ma-crin. Les poëties de sa composition sont en petit nombre. Elles consistent en une quarantaine d'Epigrammes , & trente Epitaphes. Parmi les premières ,

Bibl. Franç.
t. 7. p. 42.
& 70.

il y en a qui m'ont paru fort libres : la Graviere traitoit les Muses comme des Courtisannes. Je n'ai trouvé d'ailleurs aucune de ces petites pièces qui pût intéresser , ni faire connoître la personne de l'Auteur : celle à *François de la Planché*, son cousin, n'apprend rien.

LAURENT
DE LA
GRAVIERE

Plusieurs des Epitaphes sont de pure imagination , & n'ont aucun objet réel. Les autres sont consacrées à la mémoire de diverses personnes distinguées par leur rang ou leur mérite, ou peuvent passer pour des hommages que le Poëte rendoit à ceux dont il avoit reçu des témoignages d'amitié ou de bienveillance. Il y en a pour Charles de Chabanne, Seigneur de la Palice, la Maréchale de Chabanne, Catherine de Levy & de Châteaumorand, *Sénéchal des Lannes*; pour André Tissier, Evêque de Rose, & suffragant de saint Flour, Nicole Saunois, qui avoit été Principal des Grammairiens au Collège Royal de Navarre à Paris; pour M. le Vicomte de Joyeuse. Ce recueil finit par une *Prosopopée servant d'Epitaphie à feu noble Jean-Paul de Joyeuse, mort & enseveli à Narbonne, l'an 1556.* Toutes ces pièces de Laurent de la Graviere furent imprimées deux ans après,

E v

en 1558. à Lyon. C'est tout ce que j'ai
 LAURENT vu des poësies de cet Ecrivain , & nos
 DE LA deux anciens Bibliothécaires, la Croix-
 GRAVIERE du-Maine & du Verdier, n'en connois-
 soient point davantage..

BARTHELEMI TAGAULT.

Je ne suis pas plus instruit de ce qui
 concerne trois autres Poëtes contem-
 porains de la Graviere , dont il faut
 aussi vous dire un mot. Cest trois Poëtes
 font *Barthelemi Tagault*, *Balthasar Bail-
 ly* , & *Etienne Thevenet*. Je n'ay vû du
 premier que le *Ravissement d'Orithye* ,
 imprimé en 1558. avec une dédicace
 à *M. Roger de Vaudetar* , *Conseiller en
 la Cour de Parlement* , & *Seigneur de
 Poully*. Le sujet de ce poëme est pris de
 la fable onzième du sixième livre des
Métamorphoses d'Ovide. Mais le Poë-
 te moderne l'a extrêmement étendu. Sa
 pièce a environ quarante pages , & con-
 tient plus de mille vers héroïques , où
 l'alternative des rimes masculines &
 féminines est exactement observée.
 C'est une description des amours ima-
 ginaires de Borée pour Orithye fille
 d'Erechtée, Roi d'Athènes, & de l'en-
 levement d'Orithye. Mais ce poëme est

froid & languissant. Il paroît par la dé-
dicace , qui est aussi en vers , que Ta-
gault étoit jeune quand il le composa :

BARTHEL.
TAGAULT.

. Mais , hélas ! Je ne sçay
Si , peu sçavant encor , j'en dois faire l'essay ,
Si n'est à cestuy-là , qui la jeune entreprise
Regarde d'un bon œil , & qui la favorise.

Et à la fin il dit que c'étoit son premier
ouvrage :

. Et comme fruit premier
De mes jeunes labeurs , vous la vien' dédier.

Le poëme fini , Tagaut s'adressant en-
core à M. de Vaudetar , lui promet de
faire quelque chose de mieux dans la
suite , & le remercie de l'attention qu'il
avoit pour lui , & pour ses talens nais-
sans : car , ajoute-t'il ,

Car certes ce fut vous qui premier excita
Ma barque , qui n'avoit encore enflé son voîle
Pour courir & voguer , dessous l'heureuse estoille
Qui luit sur vostre front , qu'est l'appuy de mon fort ,
&c.

BALTHASAR BAILLY.

Balthasar Bailly étoit Conseiller du
Roi à Troyes en Champagne. Touché
des vices de son tems , il les a déplorés

E vj

EALTHA-
SAR BAIL-
LY.

dans un poëme fait à Troyes le 24 Juillet 1576. qu'il a intitulé : *l'importunité & malheur de noz ans* : le sujet répond au titre. Son but principal est de montrer que les maux qui affligent les Villes, viennent des vices des Grands & du peuple, & qu'ils en font la punition. Cette première idée lui donne lieu de faire une description, quelquefois trop naturelle, des vices des Magistrats & autres Laïcs, & des Ecclésiastiques. Pour prouver sa these, il remonte jusqu'à la destruction des fameux Empires des Médes, des Perses, des Babiloniens, & fait voir que le crime seul a attiré leur destruction. Il s'étend beaucoup sur les désordres que les *Reistres* avoient causés en France, & dont il avoit été en partie témoin. Voici le portrait qu'il fait du peuple : il n'est point flaté :

C'est le plus envieux, ingrat & mal-disant,
C'est le plus fort mutin, le plus contredisant,
Le plus hault à la main, plus desireux d'avoir :
Bref qui fait tout au moins, & rien de son devoir.
Il veut estre veu tout, & veut tout gouverner,
Et s'il parle deux mots, ne fait que badiner.
Il parle de tous faits, & ne sçait rien de tout.
Il donne ordre à tout point, sans qu'il en vienne à bout.
Il a veu les Auteurs, & ne leur jamais rien,

Et ne sçait decider ni de mal , ni de bien.

Il corrige les Grands , & de son seul babil

Il sçait tous les moyens d'éviter tout péril.

Quelquefois il s'esgaye , & puis il se refâche ,

Et se fait comme il veur , ou fort , ou brave , ou lâche ,
&c.

BALTHA-
SAR BAIL-
LY.

Que de gens ressemblient à ce portrait ,
& sont peuples à cet égard. M. Bailly
a dédié son poëme à Claude de Bauf-
fremont , Evêque de Troyes : l'Epître
dédicatoire est en prose. Du Verdier est
le seul qui ait nommé l'Auteur & cité
son écrit , encore a-t'il oublié de mar-
quer la date de l'impression de celui-ci.

ETIENNE THEVENET.

Le même Bibliothécaire dit , en
parlant d'*Etienne Thevenet* : « il a «
écrit quelques Sonnets adressés pour «
estrennes à plusieurs notables person- «
nages , imprimés avec un sien livre «
en vers Latins , intitulé : *Xeniorum si- «
ve mittendorum ad amicos. Epigrammaton «
libellus* , par Denys Dupré. » L'exem-
plaire que j'ai vû des *Estrennes* en Son-
nets par Thevenet , est de 1574. chez
Denys Dupré , & ne contient qu'une
seule pièce fort courte en vers Latins.
Au commencement du recueil , on voit

ETIENNE
THEVENET

le portrait de l'Auteur, autour duquel on lit ces mots : *Stephanus Thevenetus Casariensis anno sua aetatis xx. M. D. LXXII.* Ainsi Thevenet n'avoit que vingt ans en 1572. Je ne sçai ce que signifie ici le mot *Casariensis* par lequel il paroît cependant que Thevenet a voulu désigner le lieu de sa naissance. Au feuillet dixième on apprend qu'il étoit fils d'un Avocat au Parlement de Paris. Son recueil est dédié à Charles de Dormans, Conseiller du Roi, Maître ordinaire en sa Chambre des Comptes à Paris, Seigneur Châtelain de Bièvre, &c. Thevenet le nomme son Mécène, & avouë qu'il en avoit toujours été favorisé. Il parle dans la même Epître dédicatoire d'une *Congratulation au Roi de Pologne*, qu'il avoit montrée à M. de Dormans : Je ne sçai ce que c'est. Thevenet n'a presque choisi que des noms illustres pour en parer ses Etrennes. On y lit ceux de Gilles Spifame, Evêque de Nevers, de Guillaume Ruze, Evêque d'Angers, & Confesseur ordinaire du Roi, de Jean de Hangest, Seigneur de Genly, Evêque & Comte de Noyon, de Messieurs de la Guesle & de Villemontée, l'un Procureur Général pour le Roi au Parlement de Par-

ers , l'autre Procureur du Roi au Châtelet , de François de Marseilles , Maître des Comptes , Seigneur de Maisons , du Président Brulart , de MM. Anjorant & Anroux , Conseillers , de M. Hugonis , Docteur en Théologie , Confesseur du Roi , de René de Voyer , Seigneur de Paulmy , des Poètes Dorat & Binet , des Demoiselles Isabelle Spifame , Jeanne Oudart , Camille , Lucrece & Diane de Morel , &c. Mais à l'exception de ces noms , on n'apprend rien dans ces Etrennes : chaque Sonnet contient ou un court éloge de celui à qui il est adressé , ou quelque souhait de l'Auteur ; pour des faits , on n'en trouve aucun.

MARTIN SPIFAME.

L'Evêque de Nevers , Gilles Spifame , & les autres personnes du même nom que Thevenet cite dans ses Etrennes , n'étoient pas les seules de cette famille avec qui notre Poète eut des liaisons. C'est à lui que *Martin Spifame* , *Gentilhomme François , Seigneur du grand Hostel & d'Aziz* , adresse le quarante-deuxième de ses Sonnets spirituels :

Thevenet , le malheur qui ruine la France ,

N'est la diversité de la Religion ,

**MARTIN
SPIFAME.**

Ne ce qui a causé toute dissension ;

C'est que chacun vouloit vivre en toute assurance, &c.

Je ne sçai à quel degré Martin Spifame appartenoit à l'Evêque de Nevers. Il est certain qu'il étoit proche parent de ce Prélat , & qu'il avoit pour lui beaucoup d'estime & de respect. Il témoigne l'un & l'autre dans le cinquante-cinquième de ses Sonnets , & dans le soixantième & dernier , qui est l'Epitaphe de cet Evêque. Ces Sonnets entremêlés de *Chansons* morales & de quelques prières fort dévotes , parurent d'abord à Bourges , j'ignore en quelle année. Mais l'Imprimeur y laissa un si grand nombre de fautes , que l'Auteur honteux de se voir ainsi défiguré , fit faire une nouvelle édition de ces poësies à Paris en 1583. Le recueil est dédié au Roi Henri II. Il y a beaucoup de piété & peu de poésie. Après les Sonnets & une longue pièce , aussi en vers , intitulée la *Loüange du Mariage contre Desportes* , adressée à *Henriette de Cleves* , *Duchesse de Nivernois* , on a imprimé du même Auteur une *Harangue* , en prose , de la parfaite amitié , & en quoi elle differe des autres , laquelle l'Auteur feint réciter en la présence d'une parfaite Amye ,

PHILIBERT BUGNYON.

Vous venez de voir un Gentilhomme qui n'a composé que des poësies spirituelles & morales, voici un grave Jurisconsulte, qui en la même qualité de Poète, n'a presque fait resonner que des sons amoureux. Ce Jurisconsulte est *Philibert Bugnyon*, né à Mâcon : il prenoit les titres de *Docteur ès Droits*, & d'*Avocat en la Sénéchaussée, Siège présidial de Lyon, & Parlement de Dombes*. Il fut depuis *Conseiller du Roy, & son Avocat en l'Election de Lyon & pays Mâconnois*. Il mourut vers 1590. Salmon Macrin avoit chanté sa *Gélonis*; Pontus de Thyard, sa *Positée*; Ronfard, sa *Cassandre*; Joachim du Bellay, son *Olive*; Muret, sa *Marguerite*; des Autels, sa *Sainte*; Bayf, sa *Méline*; Maurice Sceve, sa *Délie*; Bugnyon, à leur exemple, dont il s'autorise; & voulant, comme eux, monter sa lyre sur le ton amoureux, chanta sa *Gélasine*,

Qui vaut autant en François que *Riante*,
Allegre, amene, éveillée, plaisante,
Pour qui les Dieux laisseroient leur Olympe, &c.

 PHILIBERT
BUGNYON.

Cette Gélafine étoit une Demoiselle de Mâcon , sœur des Demoiselles de *Chanein* & de *Feurs*. Bugnyon qui à cause d'elle , avoit pris pour devise ces mots , *Vouloir & espérer*, ne soupira que pour elle , ne desira qu'elle , & malgré les obstacles qui s'opposèrent à son amour , ne perdit jamais l'espérance d'obtenir ce qu'il souhaitoit avec ardeur. Il ne dit pas si ses vœux furent exaucés , si sa persévérance fut récompensée. Tout ce que l'on voit dans ses *Erotasmes de Phidie & Gélafine*, c'est qu'il a exprimé en cent manières différentes sa passion pour celle qu'il recherchoit , & qu'obligé de quitter Mâcon pour aller à Lyon , il fit à l'objet de ses amours les plus tendres adieux , & qu'il conserva toujours l'espoir de parvenir à la fin qu'il se proposoit. Il y a lieu de croire que ce fut de Lyon qu'il envoya à sa Gélafine le recueil de ses souhaits & de ses soupirs , puisque ce fut dans cette Ville qu'il le fit imprimer en 1557.

Ce recueil contient cent quatorze Sonnets entremêlés de *Chants* , d'Epigrammes , de Rondeaux , d'Odes & d'Elégies , où l'on ne voit rien de plus que ce que l'Auteur a exprimé ainsi dès le second Sonnet :

Qui voudra voir une jeunesse vaine ,
Un court plaisir , un soucy douloureux ,
Une langueur , un torment amoureux ,
D'icy dedens lire prenne la peine.

PHILIBERT
BUGNYON.

Qui voudra voir comme Amour me pourmeine ,
Comme il m'esclave & me rend langoureux ,
Et comme il est sur moy aventureux ,
Contemple icy de deuil ma vie pleine.

Qui voudra voir quel profit vient d'aimer ,
Qui voudra voir qu'Amour est dous-amer ,
Jette les yeux sur ces mortelles plaintes.

Qui voudra voir la douce cruauté
De ma *Riante* , œillade sa beauté ,
Et sa valeur icy dedens dépeintes.

Voilà en effet tout l'anayse du livre ; on
sçait tout ce qu'il contient quand on a
lû ce Sonnet , & l'on ne doit pas être
renté d'en lire davantage , malgré les
éloges qu'ont donnés à ces fadaïses
amoureuses *Gratian Chandon* , *François*
Tartaret , *Châlonnois* , *Pierre Costau* ,
Jurisqueult *Parisien* , *Jean Allant* ,
d'Orléans , *G. de la Taillonniere* ,
Charles Fontaine & *B. du Tronchet* ,
dont Bugnyon a eu soin de recueillir
les loüanges.

Les *Erotasmes* de notre Auteur sont
suivis de deux autres pièces , aussi en

PHILIBERT
BUGNYON. vers, l'une intitulée, *Chant panégyrique de l'Isle Pontine*, l'autre qui a pour titre, la *Gayeté de May*. La première a pour but de célébrer le mérite & les amours de Pontus de Thyard; la seconde, de chanter les agrémens du mois de Mai, surtout par rapport à l'amour.

Bugnyon qui aimoit par préférence les sujets qui avoient trait à cette passion, avoit dès 1554. célébré en vers le mariage de Pierre de Rosel, Conseiller au Présidial de Nîmes, avec Demoiselle Françoisse de Savaz. Mais dans la suite changeant d'accords & de ton, il pleura la mort d'*Isabelle de Valois*, Reine d'Espagne, morte le 3. Octobre 1568. & celle de Jean de la Valette grand Maître des Chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, arrivée au mois de Juillet de la même année 1568. célébra dans ses vers l'heureux retour de Henri III. Roi de Pologne, puis Roi de France, & vanta la paix & ses avantages. Ces pièces ont toutes été imprimées séparément. Bugnyon montra dans d'autres écrits qu'il sçavoit la langue Grecque, comme dans ses notes sur l'Apologie de Lyfias, au sujet du meurtre d'Eratosthene, traduite par Jacques de Vintemille, & dans sa

traduction de la Harangue du même ~~Orateur~~
 Orateur Lyfias , contre les Marchands PHILIBERT
 de Bled de son tems. Je ne vous parlerai BUGNYON.
 point de ses ouvrages de Jurisprudence ,
 ni de quelques autres qui concernent
 l'histoire : ce n'en est point ici le lieu.
 Vous trouverez une liste de ces différens
 écrits dans nos deux anciens Bibliothé-
 caires la Croix-du-Maine & du Ver-
 dier , & dans la Bibliothèque des Au-
 teurs de Bourgogne , par feu M. l'Ab-
 bé Papillon.

JOACHIM DU BELLAY.

Joachim du Bellay dont Bugnyon
 loïioit les *Amours d'Olive* , s'est égale-
 ment distingué en son tems dans la poë-
 sie Latine & dans la Françoisé , ayant
 mieux réussi cependant dans la seconde
 que dans la première. Il naquit d'une
 famille noble & illustre vers l'an 1524.
 à Liré dans les Mauges , à douze lieues
 d'Angers : cette terre appartenoit à sa
 mere. Jean Besly étoit mal informé ,
 lorsqu'il a dit dans son Histoire des
 Comtes d'Anjou , page 82. qu'il étoit Nicer. Mém.
 bâtard. Il étoit fils légitime de Jean du ^{16.}
 Bellay , Seigneur de Gonor , & de Re-
 née Chabot , Dame de Liré. M. Bail-

let s'est aussi trompé en nommant Joa-
 achim du Bellay , Seigneur de Gonor ;
 DU BELLAY il ne l'a jamais été : cette terre avoit
 passé , après la mort de son pere , à Re-
 né du Bellay son frere aîné. Pour lui ,
 il eut la terre de Liré , dans laquelle il
 étoit né. Cette terre est de l'Anjou pour
 le temporel , mais de la Bretagne pour
 le spirituel , étant du Diocèse de Nan-
 tes : c'est par cette raison que du Bellay
 est appelé *Clerc du Diocèse de Nantes*
 dans les Registres de l'Eglise de Paris.

Il nous apprend plusieurs circonstan-
 ces de sa vie , ignorées de ceux qui ont
 parlé de lui , dans une Elégie Latine
 qu'il adressa vers l'an 1551. à Jean Mo-
 rel , Gentilhomme d'Embrun , son in-
 time ami. Selon cette pièce , ayant per-
 du dès l'enfance son pere & sa mere ,
 il fut confié à la tutelle de René du Bel-
 lay , son frere aîné , qui ne prit pres-
 que aucun soin de son éducation , &
 laissa sans culture les germes des talens
 qu'il avoit apportés en naissant. L'a-
 mour des lettres & des armes se faisoit
 sentir en lui également : il avoit dans
 sa famille des modèles qu'il auroit vou-
 lu imiter , soit en se poussant , comme
 eux , à la Cour , soit en suivant , à leur
 exemple , les étendarts de Mars , ou

Joach. Bell.
Renia , &c.
 1569. in-4^o.

en se faisant connoître par les talens de **JOACHIM DU BELLAY** l'esprit. Mais on le retenoit dans une forte de captivité , qui ne lui permet-

toit point de s'élever. Son frere mourut , & le jetta dans d'autres embarras. Il ne sortit de tutelle que pour se voir chargé de celle de son neveu , Claude du Bellay , Baron de Gonor , qui mourut jeune. Il trouva une maison presque ruinée , & des procès qu'il fallut poursuivre. Ces sollicitudes , peu convenables à un ami des Muses , durèrent plusieurs années. Joachim du Bellay y perdit la santé dont il avoit jouï jusquelà. Une maladie aussi dangereuse que douloureuse le retint deux ans au lit. Ce fut alors qu'il appella les Muses à son secours : il lut les Poëtes Grecs & Latins , sans négliger ceux qui avoient écrit en notre langue , & composa lui-même plusieurs pièces qui lui procurerent un accès à la Cour , & qui le firent estimer de François I. d'abord , & ensuite de Henri II. & de Marguérite , Reine de Navarre. La douceur , la facilité & l'abondance que l'on trouve dans ses vers , le firent même surnommer par quelques-uns *l'Ovide François*.

Le Cardinal Jean du Bellay , son proche parent , s'étant retiré à Rome

en 1547. après la mort de François I.
JOACHIM DU BELLAY Joachim du Bellay l'y suivit en 1549.
DU BELLAY ou l'année suivante : & il nous assure ,
que quoique d'une santé encore très-
foible , les courses qu'il fit en la com-
pagnie du Cardinal , n'étoient pour
lui que des parties de plaisir. Il aimoit
sa conversation , & y trouvoit beau-
coup de quoi profiter. Son séjour en
Italie fut d'un peu plus de trois ans. Ce
terme expiré, le Cardinal l'obligea de re-
venir en France , & l'y chargea de ses
propres affaires. Sa fidélité lui étoit con-
nuë , il avoit eu le tems de l'éprouver.
Joachim continua de lui en donner des
marques , après son retour en France.
Il nous assure qu'il employa bien des
jours & des nuits à la poursuite des in-
térêts de son parent , sans aucune autre
vûë que celle de l'obliger , & de lui
prouver son zèle & son attachement.
Il en fut mal récompensé. Il se fia à des
traîtres qui le desservirent : on empoi-
sonna ses actions les plus innocentes :
on lui fit perdre l'estime & la confiance
de son patron : on rendit même ses vers
criminels : on le fit passer pour irreligi-
eux , & toutes ces tracasseries le jet-
terent dans un abattement qui renou-
vella bientôt toutes les maladies dont il
avoit

avoit été attaqué. Tel est le récit qu'il ~~_____~~
 fait à son ami Morel : le reste de son JÔACHIM
 Elégie n'est plus qu'une Complainte & DU BELLAY
 une Apologie de sa conduite , & sur-
 tout de son amour pour la poésie. Il y
 louë adroitement Jean du Bellay , & il
 fait suffisamment entendre qu'il n'im-
 putoit qu'aux fausses préventions qu'on
 lui avoit données , la triste situation où
 il le laissoit. Comme il avoit rapporté
 d'Italie une surdité qui lui rendoit la
 compagnie moins agréable , il aima
 plus que jamais la retraite & la solitude,
 & rechercha plus à courtiser les Muses
 qu'à fréquenter le monde. Ce fut à l'oc-
 casion de cette incommodité qu'il com-
 posa son *Hymne de la surdité*, qu'il adressa
 à Ronfard , & dans laquelle il fait l'élo-
 ge de la surdité. Ronfard étoit , comme
 lui , atteint du même mal , comme on
 le voit par ces vers :

Tout ce que j'ay de bon , tout ce qu'en moy je prise ,
 C'est d'estre , comme toy , sans fraude & sans feintise,
 D'estre bon compaignon , d'estre à la bonne foy ,
 Et d'estre , mon Ronfard , demi-sourd comme toy :
 Demi-sourd , ô quel heur ! pleust aux bons Dieux que
 j'eusse ,
 Ce bonheur si entier , que du tout je le feusse !

En 1555. Eustache du Bellay , Evê-
 que de Paris , lui procura un Canoni-

Tome XII.

F

cat de son Eglise, dont il prit possession le 19 Juin de la même année : mais il ne le garda que jusqu'au 12 Juin 1556. comme le rapporte Ménage sur la foi des Registres de cette Eglise. M. Baillet s'est trompé dans ses jugemens des Savans, en disant qu'il étoit oncle de l'Evêque *Eustache*. Il n'étoit que son cousin germain ; puisqu'*Eustache du Bellay* étoit fils de René du Bellay & de Marguerite de Laval, lequel René étoit frere aîné de *Jean* pere de *Joachim*.

Anti-Baill. p.
23. 94. édit.
in-4°.

M. Baillet a fait une autre faute, qu'il a tirée de la Croix-du-Maine, & que d'autres ont copiée, lorsqu'il a avancé que Joachim du Bellay avoit été Archidiacre de Paris. Sur les Registres de cette Eglise, on ne trouve d'Archidiacre du nom de du Bellay, que *Louis du Bellay*, Chanoine de Paris, Trésorier d'Angers, & Curé de S. Severin de Paris, & *Eustache du Bellay*, depuis Evêque de Paris, qui lui succéda dans l'Archidiaconé. Joachim du Bellay mourut d'apoplexie la nuit du premier Janvier 1560. que suivant le Calendrier, qui étoit alors en usage en France, on comptoit 1559. avant Pâques. Il étoit âgé, suivant M. de Sain-

te Marthe , de trente-cinq ans , ou de JOACHIM
DU BELLAY
 trente-sept , selon M. de Thou. M. de
 Sainte Marthe ajoute qu'il étoit prêt
 d'être désigné Archevêque de Bour-
 deaux par le Cardinal Jean du Bellay ,
 c'est-à-dire , si ce fait est vrai , que ce
 Cardinal vouloit se démettre en sa fa-
 veur , de cet Archevêché. Il fut enter-
 ré dans l'Eglise de Paris en la Chapel-
 le de saint Crespin & saint Crespinien
 au côté droit du Chœur , proche le
 tombeau de Louis du Bellay , Chanoi-
 ne & Archidiacre de Paris. Il s'étoit
 fait lui-même son Epitaphe en vers La-
 tins. Beaucoup d'autres Poètes ont jet-
 té des fleurs sur son tombeau , & l'on a
 recueilli leurs vers à la suite du recueil
 des poésies de notre Auteur. Je me con-
 tenterai de vous rapporter ceux qu'on
 lit à la fin d'une Elégie de Guillaume
 Aubert sur le même sujet : c'est du Bel-
 lay lui-même qu'il fait ainsi parler.

Le nom de du Bellay montre assez mon lignage ,

Mon esprit est assez découvert par mes vers ,

Mes amis de ma vie ont fait bon témoignage ,

Mon renom immortel vole par l'Univers :

Je n'ay donc plus , passant , à te dire autre chose ,

Sinon qu'en ce tombeau ma seule ombre repose.

Dans la même Elégie , Guillaume Au-

F ij

bert peint ainsi le caractère de son ami :

JOACHIM
DU BELLAY

Du Bellay envers tous se monstre droiturier ,
Preudhomme , craignant Dieu , sage , discret , entier ,
Non ingrat du plaisir , de conscience bonne ,
Profitant à chascun , & n'offensant personne ,
Bening , libéral , humble , & doux à ses amis ,
Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
Il couvroit néantmoins sous son courtois langage ,
Un magnanime cœur tesmoing de son lignage.

Avant de partir pour Rome , Joachim du Bellay fit imprimer à Paris en 1549. sa *Défense. & illustration de la langue Françoisse* , qu'il dédia au Cardinal Jean du Bellay. C'est le seul de ses écrits qui soit en prose. Je vous en ai déjà parlé ailleurs. Ses premières poésies eurent l'amour pour objet. Il aimoit une Demoiselle d'Angers , nommée Viole , il la chanta sous le nom d'Olive , qui est celui de Viole retourné. Il consacra à sa louange cent quinze Sonnets , qui commencerent à lui faire des admirateurs , mais qui lui attirerent aussi des censeurs. Le Sonnet n'étoit connu que depuis peu en France , en notre langue : c'est un genre de poésie que nous venions d'emprunter des Italiens. Jacques Peletier qui étoit persuadé que du Bellay pouvoit lui

T. 1. édit. 1,
p. 28. 29.

donner du crédit , lui conseilla de s'en servir , & du Bellay montra qu'il pouvoit y réussir en effet. Guillaume Colletet , dont le jugement n'est pas à mépriser sur cette matière , dit même , « que de tout ce grand nombre de « Sonnets divers qui parurent dans le « seizième siècle , il n'y a guères que « ceux de notre Poëte qui ayent forcé « le tems. » Il remarque que ceux qu'il a faits sur les antiquités de Rome , & ceux qu'il a appellés ses *Regrets* , ont été estimés des personnes les plus intelligentes , & reçus du public avec des applaudissemens qui sembloient durer encore , à cause de quelques beautés naturelles qui n'ont pas vieilli comme a fait le langage. Du Bellay étoit si bien persuadé que ce genre de poésie devoit lui faire honneur , qu'il ne craint pas de dire dans son Ode à Ronsard *contre les envieux Poëtes* :

JOACHIM
DU BELLAY
Tr. du Sonnet.
n. 9. & 12.

Par moy les graces divines
Ont faict sonner assez bien
Sur les rives Angevines
Le Sonnet Italien.

Il seroit à souhaiter qu'il y eût eu plus d'égard à la décence & aux convenances

F iij

de son état. Mais les Poètes n'y regardent pas de si près ; & les Sonnets sur Olive ne sont pas les seules poésies amoureuses de notre Auteur. On en trouve beaucoup d'autres dans ses *vers Lyriques*, dans son *Recueil de poésie présentée à Madame Marguerite, sœur unique du Roy*, dans ses *divers Poèmes, partie inventions, partie traductions*. Ce ne fut que sur la fin de sa vie qu'il dit adieu à la galanterie, & qu'il songea à prendre des occupations plus sérieuses, & plus dignes d'un Ecclésiastique.

Il étoit à Rome lorsqu'il composa le *Livre des Antiquités de cette Ville, contenant une générale description de sa grandeur, & comme une déploration de sa ruine*. Ce livre, en y comprenant le *Songe ou vision sur le mesme sujet du mesme Auteur*, contient quarante-sept Sonnets, où il y a beaucoup de verbiage & de répétitions. Du Bellay adressa ce livre au Roi Henri II. comme un tableau qu'il offroit à ses yeux pour lui exposer ce que Rome avoit été & ce qu'elle étoit.

Ne vous pouvant donner ces ouvrages antiques
Pour vostre Saint Germain, ou pour Fontainebleau,
Je les vous donne, Sire, en ce petit tableau
Peint, le mieux que j'ay peu, de couleurs poétiques.

Le Poète s'étend beaucoup sur l'ancienne puissance des Romains , sur la splendeur ancienne de Rome , sur la grandeur & la magnificence qui la faisoient regarder comme la première Ville de l'Univers ; puis s'adressant au voyageur qui n'auroit point d'autre idée de cette Ville que celle qu'il en auroit prise dans les anciens Historiens , il l'avertit qu'elle n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle a été.

JOACHIM
DU BELLAY

Nouveau venu , qui cherches Rome en Rome ,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois ,
Ces vieux palais ces vieux arcs que tu vois ,
Et ces vieux murs , c'est ce que Rome on nomme.

Cet ouvrage a été traduit en vers Anglois par Edmond Spencer , & imprimé en cette langue à Londres en 1611. in-4°.

Ce fut encore à Rome que du Bellay composa ses *Regrets* qui sont contenus en cent quatre-vingt-trois Sonnets , la plupart adressés à quelques-uns de ses amis , c'est-à-dire , à quelques courtisans des Muses. C'est , selon moi , un de ses meilleurs ouvrages ; c'est du moins un de ceux que j'ai pris plus de plaisir à lire. Il y parle un langage différent de celui qu'il tient dans

F iijj

**JOACHIM
DU BELLAY**

son Elégie Latine à Jean Morel. Dans celle-ci , comme je l'ai observé , il proteste que toutes les courses qu'il faisoit en Italie , lui étoient agréables , parce que la présence & la compagnie du Cardinal Jean du Bellay lui faisoient oublier ses peines & ses fatigues. Dans les Regrets au contraire il est toujours monté sur le ton plaintif. Son séjour à Rome est un exil ; il n'y cesse de regretter sa patrie ; l'ennui le dévore , le chagrin l'abbat ; trois ans déjà passés hors de France , lui paroissent des siècles ; il est inquiet pour tous ses amis dont il se voit éloigné ; il est prêt de mourir si on ne le rend promptement à eux. S'il veut écrire quelque chose de gai ou de sérieux , son esprit est pesant , les pensées lui échappent , ses idées sont obscures , les larmes qu'il verse , effacent ce qu'il écrit. Comme Ovide exilé à Tomes ne s'occupoit que de Rome , ne soupiroit qu'après Rome , de même aussi il n'a de consolation qu'en se rappelant le souvenir de la France , & en se flattant de l'idée de la revoir bientôt.

France , mere des Arts , des Armes & des Loix ,
Tu m'as nourris longtemps du lait de ta mamelle :
Ores , comme un Aigneau qui sa nourrice appelle ,

Je remplis de ton nom les antres & les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me responds-tu maintenant, ô cruelle !
France, France, responds à ma triste querelle ;
Mais nul, sinon Echo, ne répond à ma voix.

JOACHIM
DU BELLAY

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'Hyver de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

Las tes autres Aigneaux n'ont faite de pasture,
Ils ne craignent le Loup, le vent, ni la froidure,
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

Et ailleurs :

Je me pourmene seul sur la rive Latine,
La France regretant, & regretant encor
Mes antiques amis, mon plus riche thrésor,
Et le plaisant séjour de ma terre Angevine, &c.
Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure & le point,
Et malheureuse soit la fâteuse espérance,
Quand, pour venir icy, j'abandonnay la France :
La France & mon Anjou, dont le desir me poingt.
Vrayment d'un bon oyseau gnydé je ne fus point,
Et mon cœur me donnoit assez signifiante
Que le Ciel estoit plein de mauvaise influence,
Et que Mars estoit lors à Saturne conjoint.
Cent fois le bon advis lors m'en voulut distraire,
Mais tousjours le destin me tiroit au contraire :
Et si mon desir n'eust aveuglé ma raison,
N'estoit-ce pas assez pour rompre mon voyage,

F v

Quand sur le seuil de l'huis, d'un sinistre présage,

JOACHIM Je me blessay le pied sortant de ma maison ?

DU BELLAY Il est vrai que les occupations qu'il avoit à Rome, convenoient peu à son génie & à son amour pour les lettres. Voici le compte qu'il en rend avec beaucoup de naïveté à un de ses amis.

Panias, veulx-tu sçavoir quels sont mes passe-temps ?
Je songe au lendemain, j'ay soing de la despence
Qui se fait chacun jour, & si fault que je pense
À rendre sans argent cent créiteurs contents.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point le temps,
Je courtise un Banquier, je prens argent d'avance ;
Quand j'ay despensé l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me présente un compte, une lettre, un mémoire,
Qui me dit que demain est jour de confistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers ;

Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie :
Avecques tout cela, dy, Panias, je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers ?

Malgré tous ces embarras, & plusieurs autres qu'il détaille dans le même ouvrage ; malgré l'accablement sous lequel il veut que l'on croie que la liberté de son esprit & sa santé gémissent ; on voit dans cinquante endroits de ses *Regrets* que tout étoit pour lui.

matière à réflexions, & dans celles qu'il fait on ne trouve nullement un esprit gêné. Rien de plus sensé que ce qu'il dit contre l'ambition, l'avarice, l'amour des dignités, la dissimulation, l'hypocrisie, l'ingratitude. Rien de plus vrai que le portrait qu'il fait de l'amitié. Rien de plus naturel que sa description des vices qui regnoient à Rome de son tems, de ce qui se passoit dans un Conclave, des brigues que l'on faisoit pour parvenir au souverain Pontificat, des mouvemens & des agitations qui précédoient, qui accompagnoient, & qui, pour l'ordinaire, suivoient l'élection d'un Pape. Je ne sçai pas si les Romains approuvoient la liberté avec laquelle il s'exprimoit sur ces différens sujets; mais j'ai de la peine à croire qu'elle fût soufferte aujourd'hui. Il paroît que du Bellay envoya ses *Regrets* en France, avant de pouvoir y retourner lui-même, & qu'il se contenta pour lors de les suivre en esprit là où il desiroit avec ardeur d'être réellement. Voici comment il exprime le congé qu'il donne à son livre.

Mon livre (& je ne suis sur ton aise envieux)

Tu t'en iras sans moy voir la Cour de mon Prince.

Hé chéuif que je suis, combien en gré je prinssé,

E vjj

Qu'un heur pareil au tien fust permis à mes yeux !

JOACHIM
DU BELLAY

Là si quelqu'un vers toy se monstre gracieux ,
Souhaite luy qu'il vive heureux en sa province :
Mais si quelque malin obliquement te pince ,
Souhaite luy tes pleurs , & mon mal envieux.

Souhaite luy encor qu'il face un long voyage ,
Et bien qu'il ait de veuë eslongné son mesnage ,
Que son cueur , où qu'il voise , y soit toujours présent.

Souhaite qu'il vieilHisse en longue servitude ,
Qu'il n'esprouve à la fin que toute ingratitude ,
Et qu'on mange son bien pendant qu'il est absent.

Jacques Peletier ne conseilla pas seulement à du Bellay d'établir en France le regne du Sonnet, autant qu'il seroit en lui, il le sollicita aussi de composer des Odes. C'est du Bellay qui nous l'apprend, non-seulement dans cette longue Epître au lecteur, qu'il mit au-devant de son Olive, mais encore dans sa pièce contre les *envieux Poëtes*, où il dit à Ronfard :

Peletier me fist premier
Voir l'Ode, dont tu es prince,
Ouvrage non coutumier
Aux mains de nostre province.
Le Ciel voulut que j'apprinse
A le raboter aussi, &c.

Mais ses Odes ne valent pas ses Son-

nets. On y voit bien qu'il avoit lû Horace , qu'il l'avoit même médité : il en emprunte souvent les pensées , mais il est bien loin de son génie. Une grande partie de ces Odes ne sont même guères que des espèces de Vaudevilles , ou des pensées morales qu'il entasse les unes sur les autres , & qui ne ressemblent à l'Ode que par le peu d'ordre qui y règne. Le feu , l'enthousiasme , l'ame de l'Ode y manquent , ou ne s'y font que très-faiblement sentir. Nous en avons vingt imprimées ensemble sous le titre de *vers Lyriques* , dans la dernière édition des œuvres de l'Auteur : elles sont sur différens sujets. Dans quelques-unes, le Poète chante sa patrie , ou l'Amour ; dans d'autres , il déplore les misères humaines , l'inconstance des choses qui passent avec le tems : il célèbre dans celles-ci le premier jour de l'année , celui des *Bacchanales* , le Printems ; dans celles-là il fait l'éloge de la France , du Roi Henri II. en particulier , exalte ses propres amis , & vante l'immortalité des Poètes. Parlant de lui-même dans celle qu'il composa en faveur des Poètes , il dit :

Cestuy quiert par divers dangers

L'honneur du fer victorieux :

JOACHIM
DU BELLAY

Cestuy-là par flots estrangers

Le soing de l'or laborieux.

JOACHIM
DU BELLAY

L'un aux clameurs du Palais s'estudie ,

L'autre le vent de la faveur mendie :

Mais moy que les Graces chérissent ,

Je hay les biens que l'on adore ,

Je hay les honneurs qui périssent ,

Et le soing qui le cœur dévore.

Rien ne me plaist , fors ce qui peut déplaire.

Au jugement du rude populaire.

Les lauriers pris des fronts sçavans

M'ont jà fait compaignon des Dieux , &c.

Ce n'est pas le seul endroit où du Bellay se louë lui-même : J'en ai trouvé cent où il tient le même langage : on le lui reprocha , on l'accusa de vanité ; il ne s'en défendit que foiblement ; & il fait même sur cela son apologie , comme sur plusieurs autres points , dans son Epître au lecteur , qui est au-devant de son Olive. Toutes les libertés qu'il prenoit , il les regardoit comme autant de privilèges de la poésie & des Poëtes. Les anciens lui avoient donné l'exemple , & il ne manque pas de s'en autoriser. Il pensoit même qu'il se rapprochoit d'autant plus d'eux , qu'il les prenoit sur cela pour modèles. Il auroit mieux fait de ne les imiter que dans ce

qu'ils ont de bon & de sensé.

Parmi les autres poësies, les plus considérables sont les Epitaphes d'un petit Chien & d'un petit Chat, pièces admirables pour le naturel, que le Pere Sanadon a si élégamment traduites en vers Latins, qu'il a fait réimprimer avec sa version, & que M. le Fort de la Morinière a données de nouveau dans le tome premier de sa *Bibliothèque Poétique*, in-4^o. un *Discours sur la poésie*, où il prouve qu'elle est encore plus utile aux Princes que l'histoire, pour perpétuer la mémoire de leurs actions : le *Poëte Courtisan* : c'est une raillerie assez délicate, tant de la Cour, que de ceux qui s'y montrent sur le pied d'adulateurs : quelques Elégies & Chançons : *Discours au Roy sur la trêve de l'an 1555.* *Hymne au Roy sur la prise de Calais* : les *Furies contre les infraçteurs de foy*. C'est un assez long poëme contre ceux qui manquent de fidélité aux Princes, & en particulier contre les violateurs des Traités faits avec Henri II. la *Complainte du désespéré* : *Discours sur la loüange de la vertu, & sur les divers errears des hommes*, à Salmon Macrin, Poëte Latin. Du Bellay fit cette pièce étant en Anjou, comme on le voit par ces deux dernières strophes.

JOACHIM
DU BELLAY

**JOACHIM
DU BELLAY**

Macrin , pendant qu'a jurée
 Dessus ta lyre enyvree
 Du nectar Aonien ,
 Tu refredonnes la gloire ,
 Qui consacre à la mémoire
 Ton Mécénas & le mien :

Ma Muse qui se pourmeine
 Par Anjou & par le Maine ,
 A faiçt ce discours plaisant :
 Riant les erreurs du monde ,
 Où en raison je me fonde ,
 Le sage contrefaisant.

Quelques poësies chrétiennes , des Epi-
 thalames , des Sonnets sur divers su-
 jets , & autres petites pièces. *Les tragi-
 ques Regrets de Charles V. Empereur.
 Complainte sur la mort du Duc Horace Far-
 naize.* Les Epitaphes de Leon Strozzi ,
 Prince de Capouë , de la Dame Sylvia
 Mirandola , du Seigneur de Bonivet ,
 de Clément Marot , de l'Abbesse de
 Caën , sœur du Cardinal de Châtillon ,
 des Seigneurs d'Essé , de Dampierre ,
 de Piene , du Vicomte de Brézé , du
 Président Antoine Minard , & deux ou
 trois autres qui n'intéressent point. *La
 Musagnœomachie , ou combat des Muses*

& de l'ignorance ; c'est fort peu de chose. *Entreprise du Roy-Dauphin pour le Tournoy , sous le nom des Chevaliers aventureux. Entreprise de M. de Lorraine , avec des inscriptions. Je ne vous dis rien de ses traductions de divers endroits de Virgile , & de plusieurs piéces de nos Poètes Latins modernes ; je vous en ai parlé ailleurs. Guillaume Aubert , dans l'Elégie sur la mort de du Bellay , que je vous ai déjà citée , expose ainsi plusieurs des sujets qui font l'objet des poésies de son ami. Après avoir dit que la mort l'avoit enlevé à la fleur de son âge , parce qu'il donnoit par ses vers l'immortalité aux autres , il ajoute :*

JOACHIM
DU BELLAY

Bibl. Franç.
t. 5. ch. 6.
& t. 7. ch. 4.
5.

Ainsi ces jours passés il sauva par son Art ,
De l'oublieux tombeau le Président Minard ,
Et du juste Minos lui donna en échange
Le nom & le renom , l'honneur & la louange.

Ainsi du Roy Henry il chanta la bonté ,
Ses gestes généreux , sa magnanimité ,
Ses vertus , ses hauts faicts , ses combats , ses allar-
mes ,
Et l'immortel renom qu'il conquit par les armes.
Puis nostre nouveau Roy luy fait pour le guerdon
De sa divine Muse , un magnifique don ,
Qu'il devoit chascun an sur son espargne prendre ,
Si l'envieuse mort l'eust souffert tant attendre :

Mais elle l'a ravy, car trop luy desplaisoit

La libéralité que le Roy luy faisoit.

**JOACHIM
DU BELLAY**

Les ouvrages de Joachim du Bellay ont été imprimés à Paris par Frédéric Morel, d'abord séparément en différentes années, & ensuite réunis en 1561. in-4°. & depuis plusieurs autres fois à Lyon & à Rouën. Guillaume Aubert, de Poitiers, Avocat au Parlement de Paris, a eu soin de l'édition que Morel donna à Paris en 1569. in-8°. & c'est sur celle-là que les suivantes ont été faites, & entr'autres celle de 1597. à Rouën. Voyez ce détail ailleurs. Frédéric Morel imprima aussi les poësies Latines de du Bellay, partie en 1558. & partie en 1569. Ces deux recueils sont in-4°. il me suffit de vous les indiquer : quoique j'aie lû ces poësies, je ne me suis pas chargé de vous en rendre compte.

Voyez le Catalogue.

ETIENNE DE LA BOETIE.

Etienne de la Boëtie, qui étoit pareillement Poëte Latin & François, mourut encore plus jeune que Joachim du Bellay. Il étoit d'une famille noble de Sarlat en Périgord, & ce fut dans cette Ville qu'il prit naissance. Son amour

pour les lettres & les heureuses dispositions que Dieu lui avoit données pour y réussir , se manifestèrent dès ses plus tendres années. Scévole de Sainte Marthe dans le second livre de ses Eloges , Michel de Montagne dans ses Effais & dans ses Lettres , & M. de Thou , au livre trente-cinquième de son Histoire , s'accordent tous à louer son discernement prématuré , & sa vaste érudition. Aussi M. Baillet lui a-t'il donné place parmi les *Enfans célèbres par leurs études*.

ETIENNE
DE LA
BOETIE.

« Il s'appliqua principalement , dit « M. de Thou , à la Morale & à la Po- « litique ; il avoit une prudence rare , « & beaucoup au-dessus de son âge ; il « auroit été capable des plus grandes « affaires , s'il n'eût pas vécu éloigné de « la Cour , & si une mort prématurée « n'eût pas empêché le public de re- « cueillir les fruits d'un si sublime gé- « nie. Nous sommes redevables à Mi- « chel de Montagne , son intime ami , « de ce qu'il n'est pas entièrement mort. « Il a recueilli & publié ses ouvrages , « qui font voir la délicatesse , l'élégan- « ce & la sublimité étonnante de ce jeu- « ne Auteur. » M. de Thou ajoute : « je ne puis omettre son *Antenoticon* « (ou Traité intitulé , la *Servitude vo-* «

ETIENNE DE LA BOETIE. » *lontaire*) qui fut pris par ceux qui le
 » publierent , en un sens tout-à-fait
 » contraire à celui que son sage & sça-
 » vant Auteur avoit eu en le compo-
 » sant. » Ce Traité se trouve au troi-
 » sième volume des Mémoires de Char-
 » les IX. La Boëtie n'avoit que seize ans ,
 » selon les uns , ou dix-huit , selon d'au-
 » tres , lorsqu'il le composa. M. Baillet
 » en porte un jugement fort différent de
 » celui de M. de Thou. » C'est un ou-
 » vrage , dit-il , qui a reçu de grands
 » éloges de la part de quelques Au-
 » teurs de conséquence ; & nous n'y
 » trouverions peut-être rien à redire si
 » la Boëtie avoit été quelque Athénien
 » vivant du tems de Xerxès ou de Phi-
 » lippe , ou bien quelque Romain vi-
 » vant sous Sylla ou César... Pour nous ,
 » nous pouvons nous contenter d'en
 » louer l'érudition qui y paroît toute
 » extraordinaire pour un jeune homme
 » de seize ans. » Ce qui est vrai , c'est
 » qu'on abusa de cet écrit , & qu'en 1573.
 » dans le tems que tout se préparoit à
 » une nouvelle guerre dans le Langue-
 » doc , on affecta d'y répandre ce Traité
 » pour disposer les esprits à la révolte.
 » Etienne de la Boëtie fut depuis Con-
 » seiller au Parlement de Bourdeaux , &

De Thou ,
 hist. l. 57.

il a été regardé comme l'oracle de cette Compagnie. Il sçavoit plus de Jurisprudence , il étoit plus versé dans la Politique, qu'on ne l'est ordinairement après avoir passé de longues années dans cette étude. On assure qu'il en donna des preuves en beaucoup de rencontres , & entr'autres dans des Mémoires qui furent trouvés parmi ses papiers sur l'Edit publié au mois de Janvier 1562. sous le regne de Charles IX. encore mineur.

ETIENNE
DE LA
BOËTIE.

Etienne de la Boëtie avoit joint l'étude des belles Lettres aux sciences qui convenoient à sa profession. Il sçavoit bien la langue Grecque , & si l'on en doit croire Scévole de Sainte Marthe, ses vers Latins , fruits de sa première jeunesse , ont tant de délicatesse & d'élégance que personne depuis Aufonne , n'a tant fait d'honneur à son pays. On n'a pas moins loué ses vers François , quoiqu'ils méritent à peine aujourd'hui notre attention.

Ce jeune Magistrat tomba malade d'une dissenterie le Lundi neuvième d'Août 1563. & mourut avec beaucoup de résignation , & dans de grands sentimens de religion , le Mercredi dix-huitième du même mois , sur les trois

ETIENNE
DE LA
BOETIE.

heures du matin, après avoir vécu trente-deux ans, neuf mois & dix-sept jours. Nous tenons cette datte si précise de Montagne qui ne le quitta presque point durant sa maladie, & qui nous en a conservé le détail, de même que celui de ses derniers sentimens, dans une lettre qu'il adressa à Pierre Eyquem, Ecuyer, Seigneur de Montagne, son pere. Selon la même lettre, la Boëtie mourut dans la Religion Catholique à Germignan à deux lieues de Bourdeaux. Il étoit marié. Par son testament, il laissa à Montagne ses livres & ses écrits.

Montagne voulant faire honneur à la mémoire de son ami, recueillit de ses écrits tous ceux qu'il crut mériter de voir le jour, & les fit imprimer par Frédéric Morel qui les publia en 1571. Le titre de ce recueil est, *la Ménagerie de Xenophon; les Regles de mariage de Plutarque; Lettre de consolation de Plutarque à sa femme; le tout traduit de Grec en François par feu M. Estienne de la Boëtie, Conseiller du Roy en sa Court de Parlement à Bordeaux; ensemble quelques vers Latins & François de son invention; item, un Discours sur la mort dudit Seigneur de la Boëtie, par M. de Mon-*

tagne. Ce discours est la lettre que je viens de citer ; & ce n'est pas la seule de Montagne que l'on trouve dans ce recueil. Il y en a quatre autres. La première imprimée au-devant de la *Ménagerie de Xénophon*, c'est-à-dire, de la manière de bien gouverner une famille, à M. de Lanfac, Chevalier de l'Ordre du Roy, Conseiller de son Conseil privé, Surintendant de ses Finances, & Capitaine de cent Gentilshommes de sa Maison : la seconde qui précède la traduction des *Regles de mariage de Plutarque*, à M. de Mesmes, Seigneur de Roissy, Conseiller du Roi en son privé Conseil : la troisième au-devant de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, est écrite à la femme même de Montagne. La quatrième lettre est adressée à M. de l'Hôpital, Chancelier de France, & se lit au-devant des vers Latins de la Boétie. Le court Avertissement que Montagne mit à la tête de ce recueil, ou plutôt à la suite de l'Épître à M. de Lanfac, mérite d'être rapporté.

« Lecteur, dit-il, tu me doistout ce dont tu jouïs de feu M. Estienne de la Boétie : car je t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust jamais »

ETIENNE
DE LA
BOETIE.

» espéré de te faire voir, voire ny qu'il
 ETIENNE » estimaſt digne de porter ſon nom en
 DE LA » public. Mais moy qui ne ſuis pas ſi
 BOETIE. » hault à la main, n'ayant trouvé au-
 » tre choſe dans ſa Librairie, qu'il me
 » laiffa par ſon teſtament, encore n'ay-
 » je pas voulu qu'il ſe perdiſt. Et de ce
 » peu de jugement que j'ay, j'eſpere
 » que tu trouveras, que les plus habi-
 » les hommes de noſtre ſiècle font bien
 » ſouvent feſte de moindre choſe que
 » cela : j'entens de ceux qui l'ont pra-
 » tiqué plus jeune ; car noſtre accoin-
 » tance ne print commencement qu'en-
 » viron ſix ans avant ſa mort, qu'il
 » avoit fait force autres vers Latins &
 » François, comme ſous le nom de *Gi-
 » ronde*, & en ay ouy réciter des riches
 » lopins. Meſme celuy qui a eſcrit les
 » Antiquitez de Bourges en allegue,
 » que je recognoy : mais je ne ſçay que
 » tout cela eſt devenu, non plus que
 » ſes poèmes Grecs. Et à la vérité, à
 » meſure que chaque ſaillie luy venoit
 » à la tête, il ſ'en déchargeoit ſur le
 » premier papier qui luy tomboit en
 » main, ſans autre ſoing de le conſer-
 » ver. Aſſeure-toy que j'y ay fait ce
 » que j'ay peu, & que depuis ſept ans
 » que nous l'avons perdu, je n'ay peu
 » recouvrer

recouvrer que ce que tu en vois : sauf **ETIENNE**
 un discours de la servitude volontai- **DE LA**
 re, & quelques mémoires de nos trou- **BOËTIE.**
 bles sur l'Edict de Janvier 1562. Mais
 quant à ces deux dernières pièces, je
 leur trouve la façon trop délicate &
 mignarde pour les abandonner au
 grossier & pesant air d'une si mal plai-
 sante saison.

Cependant quoi qu'en dise cet avis
 & le titre du recueil auquel il sert de
 préface, on ne trouve point de vers
 François dans cette petite collection.
 Ce ne fut que l'année suivante 1572.
 que Montagne les fit imprimer, avec
 une assez longue Epître en prose à M.
 de Foix, Conseiller du Roy en son
 Conseil privé, & son Ambassadeur à
 Venise. Cette Epître est datée de Mon-
 tagne le premier de Septembre 1570.
 Ce nouveau recueil qui n'est que de
 dix-neuf feuillets, a pour titre : *Vers*
François de feu Estienne de la Boëtie,
Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement
à Bordeaux, à Paris, par Frédéric Mo-
rel, Imprimeur du Roy, 1572. Ces vers
 ne contiennent que la *Traduction des*
plaintes de Bradamant, au xxxii Chant
de Loys Arioste, une longue Chanson en
cimetierce, & vingt-cinq Sonnets. Mon-

tagne dit que ces Sonnets furent faits
 pendant que la Boëtie étoit à la pour-
 suite de son mariage , en faveur de sa fem-
 me , & qu'ils sentent desja je ne sçai quel-
 le froideur maritale. Il trouve plus de vi-
 vacité , plus de force , plus d'élégance
 dans vingt-neuf autres Sonnets que la
 Boëtie avoit composés dans sa première
 jeunesse , & que Montagne fit imprimer
 depuis au chapitre 28 du livre pre-
 mier de ses *Essais* , de l'édition de 1588.
 in-4°. Pour moi je vous dirai qu'ils ne
 m'ont guères paru plus supportables
 que les autres. Ces vingt-neuf Sonnets
 ne contiennent presque autre chose que
 des plaintes amoureuses , exprimées
 d'un style assez rude , où éclatent les
 foiblesses & les emportemens d'une pas-
 sion inquiète qui se nourrit de soup-
 çons , de craintes & de défiances , dont
 elle paroît accablée. Jugez des autres
 par le troisième qui est , à mon avis ,
 un des meilleurs.

Fff. de Mont.
 édit de M.
 Coste , l. 1.
 ch. 28. aux
 notes.

C'est fait , mon cœur , quittons la liberté.
 De quoy m'esuy serviroit la défense ,
 Que d'agrandir & la peine & l'offense ?
 Plus ne suis fort ainsi que j'ay esté.

La Raison fut un temps de mon costé :
 Or révoltée elle veut que je pense

Qu'il faut servir & prendre en récompense ,

Qu'oncq d'un tel neud nul ne fust arresté.

S'il se faut rendre , alors il est saison ,

Quand on n'a plus devers soy la Raison.

Je vois qu'Amour , sans que je le déserve ,

Sans aucun droit se vient saisir de moy :

Et voy qu'encore il faut à ce grand Roy ,

Quand il a tort que la Raison luy serve.

ETIENNE

DE LA

BOETIE.

Ces vingt-neuf Sonnets ont été supprimés de toutes les éditions des Essais de Montagne postérieures à celle de 1588. jusqu'à celle de 1725. in-4°. où ils ont été rétablis. On trouve aussi dans la même édition les lettres & l'avis de Montagne dont je vous ai parlé.

JACQUES BEREAU.

Jacques Bereau , Poitevin , fut , comme la Boetie , Poète & Jurisconsulte , l'un par amusement & par goût , l'autre par état & par devoir. Ami des *Lettres humaines* & de la poésie dès sa jeunesse , il avouë qu'il y a employé *bonne part de ses jeunes ans , a ce tiré par quelque instinct de sa nature.* Mais suivant le conseil de ses parens & de ses amis , il fit sa principale étude des Loix , dans la vûe de *s'acquérir un moyen honnête,*

G ij

JACQ. BE-
REAU.

pour gagner quelque peu de bien & d'honneur entre les hommes. Il craignoit de n'obtenir ni l'un ni l'autre à la suite des Poètes, veu, dit-il, le peu de compte que l'on faisoit d'eux alors. Il étudia trois ans sous un nommé le Sage, qui ne nous est connu que par l'éloge qu'il en fait dans un de ses Sonnets. Condisciple de René Chopin, ils passerent ensemble une partie de leur jeunesse. Mais le nom du dernier est célèbre parmi les Jurisconsultes, & celui de Bereau en est entièrement ignoré. L'un fit honneur au Parlement de Paris par ses connoissances, l'autre fixé dans sa province, se borna à servir ses compatriotes dans la profession d'Avocat, ou par la plaidoierie, ou seulement par ses conseils. C'est ce qu'il dit dans ce Sonnet qu'il adressa au savant Barnabé Brissón, son compatriote, qui a été Conseiller d'Etat, & Président à mortier au Parlement de Paris.

Brissón, en attendant que l'occupation
De ton esprit heureux, & ta langue facunde
S'exerce en ce Palais le plus fameux du monde,
Où jeune tu t'acquièrs grand réputation :
Cependant qu'en Paris, où toute nation
Meut de sa grandeur confusément abonde,

Tu te vas augmentant de science profonde ,
Et de vertu épris de sainte affection :

JACQUES
BEREAU.

Icy je chante assis sur le bord aquatique
De mon-Loi doux-coulant maint Sonet poétique ,
Selon la passion qui m'en vient émouvoir.

Et que ferois-je mieux ? mon désastre me force
D'estre ici sans renom , n'ayant moyen , ni force
De me faire aux Barreaux ainsi comme toy voir.

Et ailleurs il dit :

Solitaire je vy en mon petit Village ,
Où à divers esbas mes ennuyx je deçoy.

Ainsi il paroît que le défaut d'occupation retenoit souvent Bereau à la campagne.

Les poésies qu'il composa , & qui étoient le fruit de son loisir , furent imprimées à Poitiers en 1565. in-4°. Bereau les dédia à Baptiste Tiercelin , Evêque de Luçon , d'une ancienne famille noble , qui vous est déjà connue par les poésies de Tahureau dont la mere étoit de cette famille. Le recueil de Bereau contient dix Eclogues. Dans la première adressée à l'Evêque de Luçon , le Poète fait déplorer à ses Bergers les malheurs de leur tems. La seconde , la quatrième , la cinquième , la sixième , la huitième & la neuvième

G iij

JACQUES
BEREAU.

ont l'amour pour objet. Ce sont beaucoup de sentimens tendres grossièrement exprimés. Bèreau chante dans la troisième les avantages & les plaisirs de la vie *rustique*. Il y oppose dans la septième les calamités de la guerre, & fait dans la dixième l'éloge de la paix qui fut publiée au mois d'Avril 1559. entre Henri II. Roi de France, & Philippe II. Roi d'Espagne. Ces dix Eclogues sont suivies de neuf Odes, d'une *Gayeté*, de trois Chansons & d'un *Adieu à l'Amour*. Des neuf Odes, les trois dernières sont traduites de l'ouvrage de Boëce, de la *consolation de la Philosophie*. La sixième est un Epithalame pour le mariage de Nicolas le Tourneur, Seigneur de Brebure, cousin de l'Auteur, & d'Anne le Vénier. On apprend dans les autres qu'il étoit aussi parent de Lancelot Voisin, & du sieur Jean le Tourneur, Seigneur de la Bossonnière : celui-ci étoit son oncle. Il louë dans quelques-unes Sébastien de Luxembourg, Seigneur de Martigues, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi en Bretagne ; Georges de la Trimouille, Seigneur de Roian ; Guy de Daillon, Comte du Lude, Gouverneur & Lieutenant pour le Roi en Poi-

tou ; Philippe de Château-Briand , Sei-
 gneur des Roches-Baritand. Les sujets
 des autres poëmes , que je me conten-
 terai de vous indiquer , sont : le *Ravif-*
sement d'Hylas ; Histoire d'Hippomene &
d'Atalante ; Complainte de France sur la
guerre civile qui fut entre les François ,
l'an 1562. Sur la paix faite entre les Fran-
çois après la guerre civile ; Epitaphe de
Claude de Belleville : & enfin quarante
 Sonnets sur divers sujets : le trente-neu-
 vième est l'Amour piqué d'une Abeille ,
 sujet pris de Théocrite ; & le quarantié-
 me est à la loüange de Ronsard , qu'il
 exhorte à continuer sa *Franciade*. Be-
 reau , dans le dix-huitième , querelle
 ainsi la fortune.

JACQUES
 BEREAU.

Je me plains à bon droict de cruelle fortune ,
 De ses aveugles yeux , de son iniquité ,
 Car dès le premier poinct de ma nativité ,
 Elle ne m'a montré jamès faveur aucune.

Au contraire tousjours m'a esté importune ,
 Par ne sçay quel Arrest de ma fatalité ,
 Et tousjours me combat de tant d'adversité ,
 Qu'un n'est plus malheureux sous le Ciel de la Lune.

On dit d'elle partout qu'elle est communément
 Et muable & legere , & qu'ordinairement
 Elle fait monter l'un , & l'autre précipite.

Je ne sçay pas comment les autres elle jouë ;

G iij

Mais quant à moy je tiens , sans muer l'opposite ,

Du sommet & degré le plus hault de sa rouë.

JACQUES
BEKEAU.

La Croix-du-Maine a oublié ce Poëte dans sa Bibliothèque Françoisë. Du Verdier en fait mention dans la sienne ; mais sans dire un seul mot de sa personne ; il s'est contenté de donner les titres des pièces que contient son recueil , & d'en extraire cinq ou six endroits.

JACQUES GREVIN.

Je n'ai point trouvé le nom de Beureau parmi ce grand nombre de Poètes & autres Ecrivains dont Joachim du Bellay parle avec honneur , ou qu'il se contente de citer dans ses poësies. Mais on y lit souvent celui de Jacques Grevin , qui lui a survécu , & qui a jetté des fleurs sur son tombeau.

Ce Poète naquit à Clermont en Beauvaisis vers l'an 1540. Il se rapelle plusieurs fois avec complaisance dans ses poësies le souvenir du lieu de sa naissance , & de ceux qui l'ont honoré par leurs talens. Il nous apprend dans son *Ode pour le tombeau de Pierre de Prong, son oncle* , qu'il perdit son pere de bonne heure , & qu'il dut son éducation à cet oncle : car seignant que Pierre de

Prong lui reproche de n'avoir encore
rien fait pour sa mémoire, il lui fait
dire : JACQUES
GREVIN.

Toy que j'ay premierement
Après la mort de ton pere
Eslevé soigneusement
Ainsi qu'une douce mere,
Abbreuvant tes jeunes ans
De la foy des anciens :
Et dès ta première enfance
Au giron de la science
T'aviandant aux secrets
Des Auteurs Latins & Grecs.

Et plus bas Grevin reconnoît qu'il doit
tout aux soins de cet oncle :

Car de tout ce que je puis,
Et qu'oravant pourray dire,
Son redevable j'en suis ;
Son redevable est ma lyre,
Et ma Muse & mes escrits
Et tout ce que j'ay appris.

Il y a lieu de croire que le Poète entend par la *foy des anciens* dans laquelle il fut élevé, le goût & la maniere de penser des Anciens. Quant à la Religion, on a des preuves que Grevin

G. V.

JACQUES GREVIN. a professé le Calvinisme, & qu'il est mort dans cette religion. Ses progrès dans les belles lettres, dans la poésie en particulier, dans la connoissance des Auteurs Grecs & Latins, & même dans la Médecine, furent si grands, que dès sa plus tendre jeunesse, il mérita les éloges de ses contemporains; ce qui lui a fait donner place par M. Baillet dans ses *Enfans devenus célèbres par leurs études*. Le savant Muret fut un de ses maîtres dans les Humanités, & Grevin se félicite d'avoir été un de ses disciples. Il n'avoit qu'environ dix-sept ans lorsqu'en 1558. on représenta au Collège de Beauvais sa Comédie intitulée *la Thésorière*, qui en 1560. fut suivie de la Tragédie de *Cesar*, en vers François & en cinq Actes. On l'accusa d'avoir pris cette dernière pièce du Latin de Muret, mais quand on vint à l'examen, on reconnut la fausseté de l'accusation.

Grevin fit imprimer sa Tragédie en 1562. & la fit précéder d'un *Discours en prose sur le Théâtre*: il y parle du plagiat dont il avoit été accusé: il ne nie pas qu'il n'ait profité de quelques endroits de la Tragédie de Muret; mais il assure & avec raison, que la sienne

est fort différente pour la conduite. Au commencement de 1560. on joua encore au même Collège la Comédie qui a pour titre les *Esbahis*, aussi en vers : nous l'avons, avec la *Thrésoiriére*, à la suite de la Tragédie de César. Dans l'avis qui précède la *Trésoiriére*, Grevin dit qu'il *avoit déjà mis en jeu* une autre Comédie, intitulée la *Maubertine*, & qu'il n'en privoit le public que *parce qu'elle lui avoit été dérobée*. Des talens si prématurés firent alors l'étonnement de l'Université & de la ville de Paris ; & tout le monde s'empressa d'applaudir au jeune Auteur & de l'encourager. Le fameux Ronsard se chargea en particulier de faire son panégyrique, & il n'épargna pas les expressions les plus flateuses. Il le mit fort au-dessus de Jodelle & de lui, quoique l'un & l'autre fussent depuis longtems en possession d'avoir les suffrages du public. M. Baillet, & ceux qui l'ont copié, prétendent que dans la suite la jalousie s'empara de l'esprit & du cœur de Ronsard, & qu'il ne put la cacher. Il est vrai que ce Poète ayant autrefois adressé à Grevin, dans le second livre de ses Amours, le Sonnet qui commençoit par ces vers :

A Phébus, mon Grevin, tu es du tout semblable.

Grevin.

JACQUES
GREVIN.

La Monn.
notes sur les
Enf. célèb.
par leurs ét.

Il rayâ depuis le nom de Grevin , & y substitua celui de Patouillet. Mais la jalousie n'eut aucune part à ce changement. Ceux qui l'ont pensé , ont ignoré que Grevin attaché au Calvinisme , oubliant toutes les louanges dont Ronfard l'avoit honoré , n'avoit pû lui pardonner son *Discours des misères du tems* , où les Sectateurs de la nouvelle Religion étoient maltraités , en haine de quoi il avoit de concert avec la Roche-Chandieu , Florent Chrétien & d'autres , travaillé à la composition d'une Satyre sanglante contre Ronfard , intitulée , le *Temple*. Que c'étoit cette ingratitude qui avoit donné lieu au changement du nom de Grevin dans le Sonnet cité , & à la suppression entière de l'Élégie où il lui donnoit le premier rang entre tous les Poètes François qui vivoient alors , & qui n'a été rétablie , sous le titre de *Discours à Jacques Grevin* , qu'après la mort de Ronfard , à la fin de la dernière partie de ses œuvres.

La poésie ne fit pas négliger à Grevin des études plus sérieuses. Outre celle des belles Lettres , il se livra aussi à la connoissance de la Médecine , & se fit recevoir Docteur en cette Faculté à Paris. Ce fut pendant qu'il étoit occu-

pé de cette étude qu'il eut occasion de ~~connoître~~ JACQUES GREVIN.
 connoître Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, Médecin. Cette fille Olympe de Grev. P. 32. & 34.
 avoit de l'esprit, des talens, des graces extérieures, Grevin n'étoit que dans la vingt-unième année de son âge, il en devint amoureux, la rechercha en mariage, & lui témoigna sa passion dans ce grand nombre de Sonnets, de Chançons, & autres poësies qu'il publia sous les titres d'*Olympe* & de *Jeux Olympiens*. Mais son amour ne fut pas récompensé; Nicole Etienne épousa Jean Liébault, Docteur en Médecine, Dijonnois, qui mourut en 1596. Grevin s'en consola, sans doute, en acceptant la main de quelque autre : on voit qu'il étoit déjà marié lorsqu'il fut connu de Marguerite de France, qui avoit épousé en 1559. Emmanuel Philibert, Duc de Savoie. Cette Princesse fut si charmée de l'esprit, du mérite & des bonnes qualités de notre Poëte, Médecin, qu'elle l'emmena avec elle à Turin, aussi-bien que sa femme, & qu'elle se servit toujours de lui, non-seulement en qualité de Médecin, mais encore en celle de Conseiller dans les affaires les plus importantes. Grevin ne jouit pas longtems de ces avantages : il

De Thémist. hist. l. 47.

JACQUES
GREVIN.

mourut à Turin le 5 Novembre 1570. n'ayant pas encore trente ans accomplis. Marguerite de France le regretta sincèrement : elle se plaignit d'avoir perdu en même tems dans sa personne son Médecin pour les maladies du corps, & son *consolateur pour les inquiétudes de l'esprit*. Elle lui fit faire des funérailles magnifiques ; & tant qu'elle vécut ; elle retint toujours auprès d'elle sa veuve & sa fille qu'elle avoit tenuë sur les fonds de Baptême, & qu'elle avoit nommée *Marguerite Emmanuelle*, & elle leur fit toutes sortes de biens.

Page. 48. Grevin dit dans son *Olympe*, que ce fut l'amour qui le rendit Poëte. Cette manière de s'exprimer n'est pas exacte. Avant d'avoir chanté ses amours, il avoit déjà fait connoître ses talens pour la poësie Latine & François. Il nous reste peu de ses vers Latins ; mais il nous a conservé lui-même un grand nombre de ses vers François. Dès 1558. il publia un *Hymne sur le mariage de François, Dauphin de France, & de Marie Stuard, Reine d'Ecosse* : & les *Régrets de Charles d'Autriche, Empereur, cinquième du nom : ensemble la description du Beauvaisis, avec quelques autres œuvres*. La rime alternative des masculins & des féminins, qui étoit

déjà observée par la plûpart des Poètes ~~de son tems~~, ne se trouvant point dans ce recueil, c'est une preuve que cette regle dont l'observation fait une beauté dans notre poésie, lui étoit encore inconnue, ou qu'il la regardoit comme indifférente. Ce défaut n'empêche pas que ces poèmes n'aient quelques agrémens dans leur sujet. & dans leur conduite, qui ont pû les faire estimer dans le seizième siècle. Les *Regrets* contiennent une partie de l'histoire de son tems, & son ouvrage sur le Beauvaisis peut plaire encore à cause de quelques descriptions naïves qui y sont répandues, & qui montrent que Grevin étoit né Poète, quoiqu'il n'en eût pas encore acquis tout l'art, ni pratiqué toutes les regles. Ses amours d'*Olympe* sont divisés en deux livres. Le premier parut en 1560. précédé d'une Épître en prose, à Gérard de l'Escuyer, Prothotaire de Boulin, où l'Auteur fait l'éloge & l'apologie de la poésie. Le premier livre de l'*Olympe* est un mélange de Sonnets & de Chançons, où tout respire la passion qui enflammoit l'Auteur. Il est suivi de Stances de neuf vers qui tiennent toutes le même langage. Grevin leur a donné le titre de *Jeux Olympiques*.

ou Olympiens, par allusion au nom dont

JACQUES il avoit gratifié sa maîtresse :

GREVIN.

Ce vers sera par moy nommé l'Olimpien ,

En mémoire du nom que j'aime & que j'honore, &c.

Ce sont des espèces d'Epigrammes à la façon des Grecs , sans sel & sans pointe , en rimes entrelassées , mais pleines de sentimens assez tendres. Le second livre de l'Olympe ne fut publié qu'en 1562. Ce sont encore des Sonnets & des Chançons , mais entremêlées de *Pyramides*, *Villanelles*, & autres pièces galantes faites à l'imitation des Italiens & des Espagnols. Ce second livre parut à la suite du *Théâtre* de l'Auteur , c'est-à-dire , de la Tragédie & des deux Comédies dont je vous ai parlé. On ne doit pas être étonné des applaudissemens que ces trois pièces attirèrent à leur Auteur , lorsqu'elles parurent , l'on peut dire que Grevin effaça en ce genre tous ceux qu'il avoient précédé. Huit ou dix Poètes , comme lui , auroient mis , dit-on , le Théâtre François sur un pied assez passable. Sa versification est coulante , surtout dans ses Comédies ; & ses plans sont assez bien faits.

La *Thrésoirière* avoit été faite par l'ordre du Roi Henri II. pour être jouée aux

Hist. du Th.
Fr. t. 3. p.
313

nôces de Madame Claude, Duchesse de Lorraine; mais quelques obstacles en diffèrent la représentation : elle fut jouée à Paris au Collège de Beauvais,

JACQUES GREVIN.

après la Satyre qu'on appelle communément les Vaux, le 5 de Février 1558. C'est ce qu'on lit après le titre de cette Comédie. Au commencement de celle qui est intitulée, les Esbahis, on lit : Ceste Comédie fut mise en jeu au Collège de Beauvais à Paris, le 16 jour de Février 1560, après la Tragédie de Jules-César & les jeux satyriques appelés communément les Vaux. Les Auteurs de l'histoire du Théâtre François conjecturent que la *Thrésoirière* est la même Comédie que la *Maubertine*, que Grevin dit lui avoir été dérobée, mais j'aime mieux m'en rapporter au témoignage même de Grevin qui distingue ces deux pièces. Au reste, si les deux Comédies peuvent mériter aujourd'hui quelque attention de la part des amateurs de ces sortes de poëmes, ce ne peut être qu'à cause de leur naïveté, & de quelques intrigues qui y sont assez bien démêlés : car pour les sentimens, ils ne sont ni fort nobles, ni fort relevées, & l'on a aujourd'hui trop de goût & trop de lumières pour souffrir que des pièces de ce caractère, quand

JACQUES GREVIN. elles feroient revêtuës de toute la pureté & de toute la délicatesse que notre langue a acquises , fussent représentées dans nos Colléges & en présence de la jeunesse.

Avec l'Olympe de Grevin , on a imprimé sa *Gélodacrie* (ou Mélange de ris & de larmes , c'est-à-dire , de poésies gaies & sérieuses) en deux livres , des Elégies , des Odes , une *Pastorale* ou *Chant nuptial d'Elisabeth , Reine d'Espagne , & de Marguerite , Duchesse de Savoie* , l'Epitaphe du Roi Henri II. & quelques autres pièces. M. de Thou estimoit beaucoup la *Gélodacrie*. Parmi les Odes , il y en a où le Poète s'est proposé d'imiter Pindare , d'autres où il a pris Horace pour modèle. Celles qu'il intitule , l'une le *Luth* , l'autre l'*Epée* , sont ingénieuses. Il seroit seulement à souhaiter que là , comme en plusieurs autres endroits de ses œuvres , il eût été un peu plus curieux de l'observation de la rime. Dans une de ces Odes il a célébré le retour de Claude de France , Duchesse de Lorraine , lorsqu'elle quitta ce pays en 1559. Dans une autre il fait l'éloge du sieur de Lannay & de son livre intitulé , *Histoires prodigieuses*. Quelques-unes sont des

Epithalames faits à l'occasion du mariage de Jacques Charpentier, Docteur en Médecine, de Jean Rochon, Docteur de la même Faculté, &c. L'Ode à Robert Etienne est à sa louange & à celle de l'art de l'Imprimerie. Sa Pastorale montre qu'il avoit bien lû Théocrite & Virgile, & qu'il en avoit sçu profiter.

JACQUES
GREVIN.

On estime encore son *Proefme sur l'histoire des François & hommes vertueux dans la Maison de Médicis*, imprimé en 1567. Cet ouvrage est sûrement de Grevin, quoiqu'il ne porte point son nom. La Croix-du-Maine & du Verdier le lui donnent, & Colletet dit qu'il le sçavoit par tradition. Ce dernier ajoute, « que c'est un des beaux & judicieux petits ouvrages de son temps, & qui exécute fort bien ce qu'il promet dans son titre. »

Je n'ai point vû ses *Emblèmes d'Adrian le jeune, dit Junius, mises en vers François*, & imprimées en 1567. ni celles de Jean Sambucus, traduites de même en vers, & qui sont de 1568. Mais j'ai vû ses *Oeuvres de Nicandre, Médetin & Poète Grec*, traduites pareillement en vers François. C'est un volume in-4^o. imprimé à Anvers en 1567. Jean de

JACQUES GREVIN. Gohorris ou de Gorris avoit déjà donné de ce Poète une traduction Latine très-élégante : Grevin en entreprit une en vers François, & l'adressa au premier traducteur par une longue Epître en vers héroïques, où après avoir inséré adroitement l'éloge de notre langue, celui de Nicandre & de Jean de Gorris, il feint que la Muse François l'engagea à renoncer aux vers amoureux pour ne plus s'occuper qu'à chanter les merveilles de la nature, & lui conseilla de se servir de la poésie pour faire connoître aux François les *Thériacques & les Contrepoisons* de Nicandre. Grevin y consentit, quoiqu'il connût la difficulté de l'entreprise, & on lui a sçu gré de n'en avoir point été trop effrayé. Son ouvrage, devenu rare, a toujours été estimé de ceux qui se sont appliqués à l'étude de l'histoire naturelle. Il finit sa traduction par ces vers qu'il adresse à son ami :

Toy aussi, de Gorris, qui as l'esprit divin,
Favorise toujours l'esprit de ton Grevin,
Qui poursuivant les pas d'une Muse parfaite
S'est fait, comme l'Auteur, Médecin & Poète :
Favorise-noy donc, qui premier des François
Ay montré mon langage à ce Poète Gregois.

Grevin joignit à sa version un abrégé de la vie de Nicandre , un traité des venins , rempli de recherches curieuses , divisé en deux livres , où il est amplement discours des bestes vénimeuses , Thériacques , poisons & contrepoisons ; & un Discours sur les facultés & vertus de l'Antimoine , contre ce qu'en a écrit M. Loys de Launay , Médecin de la Rochelle. Ce discours , daté de Paris le premier Janvier 1566. est adressé à M. de Carnavalet , Chevalier de l'Ordre du Roi , & Gouverneur de Monsieur. Ces écrits ne sont pas les seuls que Grevin ait composés en qualité de Médecin : on lui donne encore une traduction de l'ouvrage Latin de Jean Wier , Médecin du Duc de Clèves , de l'Imposture & tromperies des Diables , des enchantemens & sorcellerie : les Portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain , gravés en taille douce par l'ordre de Henri VIII. Roy d'Angleterre ; avec l'Abrégé d'André Vésal traduit du Latin , & l'explication des figures ; enfin une traduction des Préceptes de Plutarque , de la manière de se gouverner en mariage. Si tant d'ouvrages montrent la fécondité de l'Auteur & sa facilité à écrire , ils prouvent aussi qu'une vie aussi courte

JACQUES
GREVIN.

que la sienne , a dû être extrêmement laborieuse.

JACQUES GREVIN. Ronfard rappelle une partie de ces ouvrages dans l'Elégie qu'il adressa à Grevin , où il dit entr'autres :

Jodelle le premier , d'une plainte hardie
 Françoisment chanta la Grecque Tragédie ,
 Puis en changeant de ton , chanta devant nos Rois
 La jeune Comédie en langage François ,
 Et si bien les sonna que Sophocle & Ménandre ,
 Tant fussent-ils sçavans , y eussent pû apprendre.
 Et toy , Grevin après , toy mon Grevin encor
 Qui dores ton menton d'un petit crespé d'or ,
 A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années ,
 Tu nous a toutesfois les Muses amenées ,
 Et nous as surmontés qui sommesjà grisons ,
 Et qui pensions avoir Phébus en nos Maisons.
 Amour premièrement te blessa la poitrine
 Du dart venant des yeux d'une beauté divine ,
 Qu'en mille beaux papiers tu as chanté , afin
 Qu'une si belle ardeur ne prenne jamais fin.
 Puis tu voulus sçavoir des herbes la nature :
 Tu te feis Médecin , & d'une ardente cure
 Doublement agité , tu appris les mestiers
 D'Apollon qui t'estime & te suit volontiers ,
 Afin qu'en nostre France un seul Grevin assemble
 La docte Médecine & les vers tout ensemble.

Claude Binet ne lui donne pas de moindres éloges dans la *Complainte* qu'il

a faite sur la mort, & qui fut imprimée
en 1573.

JACQUES
GREVIN.

Si Grevin a dû être flaté de ces éloges, il ne l'a pas moins été, sans doute, de voir une partie de ses poësies traduites les unes en vers Grecs, les autres en vers Latins, par Jean Dorat, Florent Chrestien, & peut-être par quelques autres beaux esprits de son siècle.

ETIENNE JODELLE.

Etienne Jodelle, sur qui Ronfard donne la supériorité à Jacques Grevin, comme vous venez de le voir dans les vers que je viens de citer, naquit à Paris l'an 1532. d'une famille noble, & fut Seigneur de la terre du *Limodin* que Jodelle écrivoit toujours *Lymodin*, contre la foi des titres originaux qui n'autorisent que la première ortographe. Il se distingua de bonne heure dans le monde par ses poësies Françoises. Dès l'an 1549. n'ayant encore que dix-sept ans, on vit de lui des Sonnets, des Odes, & d'autres pièces de poésie qui lui firent alors beaucoup plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Nicer. Mém.
t. 28.

Baill. jugem.
des Sav. in-
4°. t. IV.

Préf. des œuv.
vr. de Jodel-
le.

La connoissance qu'il avoit des lan-

ETIENNE
JODELLE.

Hist. du Th.
Fr. t. 3. pag.
278. & suiv.

gues Grecque & Latine, l'ayant mis en état de lire les Auteurs Dramatiques qui ont écrit dans ces deux langues, il forma le dessein de les imiter, & de donner à sa nation des pièces d'un goût tout autre que celles qu'elle étoit en possession de voir depuis plus de cent cinquante ans. Ce projet étoit digne d'un homme d'esprit, disent les Auteurs de l'histoire de notre Théâtre, mais il falloit en même tems avoir le courage de s'élever contre un Spectacle accrédité, autant par une dévotion mal entendue, que par une longue habitude. Jodelle rempli de ses idées, composa la Tragédie de *Cléopâtre captive*, sujet qu'il prit dans les Historiens, parce qu'il ne vouloit emprunter des Anciens que la forme de leurs pièces. Il lut cette Tragédie à ses amis, en reçut des complimens, & fut excité à la faire paroître. Cela n'étoit pas aisé : où trouver des Comédiens ? La difficulté cependant ne subsista pas longtems. Jodelle & ses amis, dont Jean de la Péruze & Remi Belleau étoient du nombre, se chargerent du soin de la représenter. L'Hôtel de Reims parut propre à leur dessein : on dressa dans la cour un Théâtre, où la Tragédie fut représentée,

sentée & honorée de la présence du Roi Henri II. & des personnes les plus ELIENNE
JODELLE.

plaudi universellement. Cette pièce fut encore jouée au Collège de Boncour , « où toutes les fenestres , dit Pasquier , « estoient tapissées d'une infinité de per- « sonnages d'honneur , & la cour si plei- « ne d'Escoliers , que les portes du Col- « lége en regorgeoient. Je le dis , con- « tinuë Pasquier , comme celuy qui y « estois présent , avec le Grand Tour- « nebus (Turnebe) en une mesme cham- « bre ; & les entre-parleurs estoient tous « hommes de nom : car mesme Remy « Belleau & Jean de la Péruse jouïoient « les principaux roulets. » On ajoute dans l'histoire du Théâtre François , comme étant encore les propres paroles de Pasquier , qu'Henri II. donna à Jodelle « cinq cens escus de son es- « pargne , & lui fit tout plein d'autres « graces , d'autant que c'estoit chose « nouvelle & très-rare. » Je ne trouve point cette circonstance à l'endroit cité de Pasquier , dans l'édition de 1723.

Ce succès engagea le Poëte à de nouveaux efforts ; mais plus déterminé que jamais à ne point copier les mœurs étrangères , il fit une Comédie dont

Tome XII.

H

Pasquier , Recherch. livre VII. ch. 6. p. 704. édit. de 1723.

tous les caractères étoient François.
 ETIENNE Cette Comédie, dont Pasquier a fait
 JODELLE. deux pièces, intitulant l'une *Eugene*,
 & l'autre la *Rencontre*, avoit pour titre
Eugene ou la *Rencontre* : elle fut jouée à
 la suite de Cléopatre, au même Hôtel
 de Reims, & par la même société : &
 depuis au Collège de Boncour, où Pas-
 quier qui nous en a rendu compte, se
 trouva encore. Ces deux pièces donne-
 rent à Jodelle une réputation supérieu-
 re. La Cour & la Ville admirèrent ses
 productions : les Poètes célébrèrent son
 nom & son heureuse hardiesse. Ron-
 sard se distingua entre les autres :

Et lors Jodelle heureusement sonna
 D'une voix humble, & d'une voix hardie,
 La Comédie, avec la Tragédie ;
 Et d'un ton double ores bas, ores hault,
 Remplit premier le François eschaffault.

L. 2. p. 76. Jean Vauquelin de la Fresnaye qui
 avoit assisté à la représentation de Cléo-
 patre, lui rend le même témoignage
 dans son Art poétique :

Jodelle, moi present, fit voir sa Cléopatre
 En France des premiers au tragique Théâtre ;
 Encore que de Baif un si brave argument
 Entre nous eut été choisi premièrement.

La Tragédie de *Didon se sacrifiant*, ETIENNE
JODELLE.
 suivit de près les deux pièces dont je viens de parler ; & dans la suite elle fut jouée , ainsi que ses aînées : mais on en ignore le succès. Le Poète composoit ces pièces avec beaucoup de rapidité. L'éditeur de ses écrits , Charles de la Mothe , Conseiller au grand Conseil , dit à cette occasion dans la préface qu'il a mise au-devant des œuvres de son ami : « Nous ne pouvons céler « aux lecteurs une chose quasi incroya- « ble , c'est que tout ce que l'on verra « composé par Jodelle , n'a jamais esté « fait que promptement , sans estude « & sans labeur. Et pouvons-nous , avec « plusieurs personnages de ce temps , « tesmoigner que la plus longue & diffi- « cile Tragédie ou Comédie , ne l'a ja- « mais occupé à la composer & escri- « re , plus de dix matinées : mesme la « Comédie d'*Eugene* fut faicte en qua- « tre traites. » Aussi ces pièces sont-elles remplies de défauts dans la forme & dans la conduite. Le Poète n'y a point observé la coupe des rimes masculines ou féminines. Le premier Acte de Cléopatre , par exemple , est en vers Alexandrins , & tous féminins. Le second a la même mesure de vers , mais mêlés

ETIENNE
JODELLE.

Rech. l. vii.
c. 6.

de masculins & de féminins. Les trois derniers Actes sont tantôt en vers de dix syllabes , & tantôt en vers de douze avec les mêmes défauts. Il n'y a que les chœurs qui sont à rimes croisées & rimées exactement. Pasquier nous apprend pourquoi ces pièces furent ainsi versifiées. » Jodelle a , dit-il , suivi l'exemple de Marot , qui dans les poèmes qu'il estimoit ne devoir pas estre chantés , comme Epîtres , Élégies , Dialogues , Pastorales , ne garde jamais l'ordre de la rime masculine & féminine , mais seulement dans ses Chançons & Pseaumes. Jodelle , à la manière des anciens Poètes , n'a eu de même que rarement égard à cet ordre de rimes. Mais dans tous les chœurs , qu'il estimoit devoir estre chantés par de jeunes gars ou filles , il l'a scrupuleusement observé. »

Avec une si grande fécondité , récompensée par des succès si flatteurs , on se seroit attendu de voir enfanter à Jodelle un plus grand nombre de pièces que nous n'en avons. Il s'en tint cependant aux trois que je viens de nommer. Et voici la raison qu'il en rend. » J'avois des Tragédies & des Comédies , les unes achevées , les autres

penduës au croc , dont la plûpart m'a-
voient esté commandées par la Roi-
ne , & par Madame , sœur du Roy ,
sans que les troubles du tems eussent
permis d'en rien voir , & j'attendois
une meilleure occasion. » Ce fut la ré-
ponse qu'il fit au Procureur du Roi de
la Ville qui étoit venu lui demander ,
au nom du Prevôt des Marchands &
des Echevins , s'il ne pouvoit pas leur
donner quelque pièce de Théâtre pour
être représentée en présence de Henri
II. qui avoit mandé qu'il iroit souper
à l'Hôtel de Ville le Jeudi 17 Février
1558. parce qu'après le recouvrement
qu'il venoit de faire de Guines & de la
Comté d'Oye , son intention étoit de
passer le Carême à Paris.

Jodelle ajouta à cette réponse , *ce pe-*
tit mot assez poëtiquement dit , ainsi qu'il
s'exprime lui-même , « que cette an-
née la fortune avoit trop tragique-
ment joiué dedans ce grand échafaut
de la Gaule , sans faire encore par de
faux Spectacles , reseigner les vérita-
bles playes. » Mais au lieu d'une Tra-
gédie , il proposa qu'on lui permît
d'inventer *quelques mascarades , ou muet-*
tes , ou parlantes , accommodées au tems,
au lieu & aux circonstances. Sa propo-

ETIENNE
JODELLE.

Disc. de Jod.
à la tête de
son Rec. d'in-
script.

H. iij

ETIENNE
JODELLE. fiction ayant été acceptée, comme il n'avoit que quatre jours pour exécuter son dessein, il alla aussi-tôt examiner le lieu où se devoit faire l'assemblée, & se mit à travailler lui-même, & à conduire les ouvriers qu'il avoit besoin d'employer pour les figures & les inscriptions dont il vouloit orner l'Hôtel de Ville. Ces inscriptions, toutes de son invention, étoient en vers Latins. Voici en quoi consistoient les autres décorations exécutées sur ses plans & ses desseins.

Le portail de l'Hôtel de Ville étoit surmonté d'une arcade élevée, sur laquelle il avoit fait peindre des Trophées à l'antique, des Armes & des Enseignes ennemies. Au milieu de ces Trophées, il avoit fait tracer une *longue Ovale*, ou d'un côté l'on avoit représenté la ville de Calais, & de l'autre celle de Guines, avec des inscriptions Latines. Au-dessous de l'arcade, & *sur la grande frize du portail*, qu'il avoit fait couvrir, dit-il, si proprement, qu'on croyoit voir un marbre noir nouvellement ajouté, on lisoit trois vers Latins en lettres d'or. Il y avoit aussi des devises aux deux côtés de l'arcade sur deux grandes colonnes Doriques. Les por-

tes, l'escalier, la salle, avoient pareillement leurs ornemens & leurs devises. ETIENNE
JODELLE.
 Jodelle en fait un long récit & une description très-détaillée dans le discours qui précède son recueil d'inscriptions, & auquel je crois devoir vous renvoyer : il y rend justice au Peintre, nommé *Baptiste*, dont il s'étoit servi pour exécuter ses desseins ; & il n'arrête pas moins son lecteur sur ce qu'il avoit projeté de faire, si on lui avoit accordé plus de tems, que sur ce qu'il avoit fait réellement.

J'observerai seulement, après lui, que dans la salle destinée à l'assemblée, il avoit fait peindre douze vers Latins, dans lesquels il exprimoit tout ce que le Roi avoit fait de plus remarquable depuis son avènement à la Couronne. Il les avoit tirés de la *Pyramide de Charles Cardinal de Lorraine*, qui est, dit-il, un petit œuvre que je fis dernièrement d'environ six cens vers héroïques, autant beaux, comme je crois, qu'aucuns qui soient encore sortis de moi, sans excepter même ceux que j'ay faits d'une beaucoup plus longue haleine. Sa première intention avoit été de présenter cette pyramide poétique au Cardinal ; mais, ajoute-t'il en gémissant, « mon désastre accoutu- »

H iij

————— » mé l'a pendu au croc , comme tous
 ETIENNE » mes autres labeurs , lesquels si je ne
 JODELLE. » pensois avoir bien faits... je les brusle-
 » rois eux & mes livres.... car j'ay tou-
 » jours senti les malheurs d'une desti-
 » née , tellement enchainée queue à
 » queue , & se rencontrans tellement au
 » point , qu'il a fallu qu'en toutes en-
 » treprises , en despit de moy , la char-
 » te me soit demeurée au poing.....
 » Qu'est-ce que j'ay jamais voulu faire
 » voir de moy , qu'une affaire , une ma-
 » ladie , une débauche d'amis , un dé-
 » faut ou une perte d'occasion , une
 » entreprise nouvelle , ou une envie ,
 » n'ait empêché d'être vû ? » Si on l'en
 » croit , il eût été bon guerrier , s'il eût
 » pû suivre son inclination pour les ar-
 » mes : il eût pû diriger les affaires les
 » plus importantes , si l'envie & la ja-
 » lousie ne l'en avoient pas éloigné. Ses
 » plaintes sur tout cela ne finissent point ;
 » mais je ne suis nullement d'humeur
 » de vous en fatiguer en les rappor-
 » tant.

Pour surcroît d'infortune ses *Masca-*
rades , préparées pour la fête dont il
 s'agit , réussirent fort mal. La premiè-
 re étoit une représentation du Navire ,
 des Argonautes , avec personnages par-


lants , où lui-même jouïa le rolle de Jason. Son dessein étoit que le Vaisseau fût porté sur les épaules , que Minerve accompagnât les porteurs , qu'Orphée , l'un des Argonautes , marchât devant eux , *sonnant & chantant à la louange du Roy une petite Chanson en vers François* , qu'il rapporte , & que comme Orphée attireroit à lui les rochers , deux rochers le suivissent en effet avec Musique au-dedans. Mais l'exécution ne répondit point à ses vûës. Les Acteurs réciterent mal les vers qu'ils avoient appris ; leur mémoire fut infidelle ; ils prononcèrent de mauvaise grace ce qu'ils avoient retenu : le trouble , causé par le chagrin & le dépit , le saisit lui-même & le déconcerta : enfin la Musique ne répondit pas mieux à ses vœux & à l'attente de l'assemblée. Tout le reste de la représentation n'eut pas un meilleur succès , & la risée seule fit place aux applaudissemens que le Poète s'étoit promis.

Perfuadé que ceux qu'il appelle ses ennemis en prendroient droit pour le rendre méprisable , autant qu'ils le pourroient , aux yeux de la Cour & de la Ville , il publia en 1558. même , le *Recueil des Inscriptions , Figures , Devises*

H v

ETIENNE JODELLE. & *Masquarades ordonnées en l'Hostel de Ville à Paris, le Jeudi 17 Février précédent* : & il y joignit d'autres *Inscriptions en vers héroïques Latins*, qu'il avoit aussi composées pour les *images des Princes de la Chrestienté*. Il adressa ce Recueil à ses amis, par une longue Epître en prose, dans laquelle il se plaint avec amertume du soulèvement qu'il prétend avoir été excité contre lui par un grand nombre de personnes, qu'il accuse, sans les nommer, de jalousie, d'envie, d'injustice. Il fait l'éloge de ses *Devises*, de ses *Inscriptions*, & de tout ce qu'il avoit ou exécuté, ou projeté pour la fête, qui lui avoit causé tant de travail dans la préparation, & tant de chagrin dans l'exécution. Cette Epître est suivie d'une Elégie sur le même sujet, du Discours historique & apologétique, dont je vous ai donné une légère idée, enfin du recueil d'*Inscriptions*, qu'il n'avoit point fait entrer dans ce discours, d'une seconde Elégie où il répète les plaintes qu'il avoit déjà faites ; & d'une pièce en vers François où il querelle sa Muse, & qu'il a intitulée par cette raison, *Chapitre à sa Muse*.

Une autre aventure qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant, avoit

déjà contribué à donner de lui une idée  peu avantageuse. Il étoit allé à Arcueil ETIENNE
 près de Paris , passer le Carnaval avec JODELLE.
 les autres Poètes qui composoient la
Pleïade Française si connue alors. Tous
 s'y amusèrent à faire des vers , à l'imi-
 tation des Bacchanales des Anciens.
 Traversant un jour le Village , ils ren-
 contrèrent un Bouc , qui leur donna
 occasion de plaisanter , tant parce que
 c'étoit l'Animal qu'on offroit à Bac-
 chus , que parce qu'il leur vint en pen-
 sée de le présenter à Jodelle , comme
 une récompense qui lui étoit due selon
 l'usage des Anciens. L'Animal , orné
 de fleurs , fut effectivement amené à Jo-
 delle , durant que les convives étoient
 à table ; ce qui leur donna occasion de
 rire pendant quelque tems , après quoi
 on le renvoya. Mais cette action qui
 n'avoit peut-être rien de criminel en
 elle-même , fut très-mal interprétée
 par les ennemis de Ronfard & de Jo-
 delle. Ils firent courir le bruit qu'on
 avoit sacrifié ce Bouc à Bacchus , &
 que c'étoit Ronfard qui avoit été le sa-
 crificateur ; & l'on traita d'impies tous
 ceux qui avoient assisté à cette cérémo-
 nie. Ronfard réfuta cette calomnie dans
 sa *Réponse aux injures & calomnies de je*

~~ne sçay quels Prédicans & Ministres de~~
 ETIENNE Genève : quelques autres Poètes en firent
 Jodelle. aussi l'apologie ; mais ces justifications
 n'effacerent point entièrement les mau-
 vaises impressions que cet événement
 avoit faites sur quelques esprits.

Jodelle se fit encore plus de tort par
 sa conduite & par sa manière de pen-
 ser. Philosophe un peu cynique , il se
 plaignoit toujours d'être négligé , & il
 ne savoit ni faire sa cour , ni profiter
 de sa réputation. Livré à ses plaisirs ,
 il eut trop peu de biens pour les satis-
 faire longtems. L'indigence se joignit
 à ses infirmités , & il mourut âgé de
 quarante-un ans , au mois de Juillet
 1573. Gentillet dans son *Discours sur*
les moyens de bien gouverner , & quel-
 ques autres après cet Auteur , ont dit
 que Jodelle avoit eu une fin tragique ,
 & qu'ayant mangé tout son patrimoi-
 ne comme un Epicurien , il étoit mort
 de faim misérablement , comme un
 Athée. C'est trop dire. Son prétendu
 Athéisme n'a eu d'autre fondement que
 l'avanture d'Arcueil. Pour son indigen-
 ce , elle devint réelle , & par sa faute ;
 mais il est difficile de croire qu'il soit
 mort de faim. Il avoit trop d'amis , &
 étoit trop considéré pour avoir été ex-

posé à une pareille disgrâce. On assure
 que ses talens ne se bornerent pas à la
 poésie, qu'il étoit de plus bon Orateur,
 qu'il entendoit l'Architecture, la Pein-
 ture & la Sculpture, & qu'il manioit
 fort bien les armes.

ETIENNE
 JODELLE.

Charles de la Mothe, son ami, qui
 prit soin de faire imprimer ses poésies,
 finit ainsi la préface qu'il a mise au-
 devant. « Jodelle en son extrême foi-
 ble fit un Sonnet, qui est la derniè-
 re chose par luy composée, qu'il nous
 récita de voix basse & mourante, nous
 priant de l'envoyer au Roy Charles
 IX. ce qui ne fut pas fait, pour n'a-
 voir eu besoin de ce que, plus par
 colere que par nécessité, il sembloit
 requerir par icelui. »

Alors qu'un Roy Péricle Athenes gouverna,
 Il aima fort le sage & docte Anaxagore,
 A qui (comme un grand cœur soy-même se devore)
 La libéralité l'indigence amena;

Le sort, non la grandeur, ce cœur abandonna;
 Qui pressé, se haussa, cherchant ce qui honore
 La vie, non la vie, & repressé encore
 Plurost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina.

Voulant mourir par faim, voilà son chef funeste.
 Péricle oyant ceci, accourt, crie & déteste
 Son longoubly, qu'en tout réparer il promet.

ETIENNE
JODELLE.

L'autre tout résolu , lui dit , (ce qu'à toy , Sire ,
Désaisné , demi-mort , presque-jé puis bien-dire)

Qui se sert de la lampe , au moins de l'huile y met.

Quoique la Mothe dise que la colere plus que la nécessité , a dicté ce Sonnet , on est bien tenté , après l'avoir lû , de croire , que c'est la dernière qui a fait parler la colere ; & ce sentiment est fondé de plus sur cette Strophe d'une pièce de vers faite sur le trépas de Jodelle , qui se trouve à la fin des œuvres de cet Auteur.

Jodelle est mort de pauvreté :

La pauvreté a eu puissance

Sur la richesse de la France,

O Dieu ! quel trait de cruauté !

Le Ciel avoit mis en Jodelle

Un esprit tout autre qu'humain ;

La France luy nya le pain ,

Tant elle fut mere cruelle.

Les Oeuvres & Meslanges poétiques d'Etienne Jodelle , que Charles de la Mothe eut soin de recueillir , parurent en 1574. à Paris , in-4°. Le titre de *Premier volume* , qu'on y lit , sembloit annoncer qu'il devoit être suivi d'un autre. Il n'en a pas cependant paru davantage : on a seulement donné une seconde édition de ce volume , un peu

plus ample, l'an 1583. in-12. On n'y a point mis le *Recueil des Inscriptions*, ETIENNE &c. que Jodelle avoit publié lui-même JODELLE. dès 1558. Ce qu'on y a inséré ne consiste que dans les pièces suivantes : les *Amours*, en quarante-sept Sonnets : *Trois Chapitres d'amour* : treize *Chansons* : une *Elégie* : une *Ode sur la Devise de Nœud & de Feu* : *Epithalame de Madame Marguerite*, sœur du Roy, *Duchesse de Savoye* : *Contr'Amours* en sept Sonnets : *Inscription pour une structure entreprise par la Reine mere du Roy* : *Elégie envers mesurés, à la France* : *Discours contre l'arriere Venus* : cent deux Sonnets sur divers sujets : l'*Hymenée du Roy Charles IX.* *Ode sur la naissance de Madame*, fille du Roy Charles : *Epître à Madame Marguerite de France*, sœur du Roy Henri II. devant qu'elle fût mariée : *Chapitre en faveur d'Orlande excellent Musicien* : cinq *Odes* : *Chapitre à sa Muse*, déjà imprimé dans le recueil des *Inscriptions* : le *Discours de Jules-César avant le passage du Rubicon*, ou plutôt partie de ce *Discours*, puisqu'il devoit contenir dix mille vers, & qu'il n'en a qu'environ deux mille : *Tombeaux*, au nombre de neuf : *Cantique Chrétien* : les trois pièces Dramatiques, dont j'ai parlé : *Ode de la chasse*,

au Roi : Ode à M. le Comte de Dammartin.

ETIENNE Du Verdier ajoute à ces poësies une
JODELLE. *Ode de la Noblesse*, imprimée à Poitiers
 l'an 1577. in-8°. & il a oublié une au-
 tre Ode à André Thévet, imprimée
 à la tête du livre de celui-ci, intitulé :
les Singularités de la France Antarctique,
 &c. à Paris 1558. in-4°. Cette Ode,
 qui est longue, est à la loiiange de Thé-
 vet & de son livre.

Les poësies de Jodelle furent très-estimées, lorsqu'elles parurent. On y trouvoit, dit son éditeur, la propriété des mots fort bien observée, les phrases & les figures judicieusement & adroitement placées. On y remarquoit, ou du moins on croyoit y remarquer de la majesté & de l'élégance dans son style, de la subtilité dans ses inventions, de la noblesse & de la grandeur dans ses idées, beaucoup de suite & de liaison dans son discours, de l'harmonie & de la gravité dans la structure de ses vers, dans lesquels il avoit tâché d'éviter les chevilles.

Tant que bruïra un cours impétueux,
 dit Joachim du Bellay dans un de ses
 Sonnets :

Tant que fuïra un pas non fluctueux,
 Tant que soudra d'une veine immortelle :

Le vers Tragic , le Comic , le Harpeur ,

Ravisse , coule , & vive le labeur

Du grave , doux & copieux Jodelle.

ETIENNE
Jodelle.

C'est ainsi qu'on pensoit alors ; & tel étoit le sentiment de Jodelle même , dit Pasquier , livre 7. ch. 6. « Il me « souvient , ajoute celui-ci , que le gou- « vernant un jour entr'autres sur sa poë- « sie (ainsi vouloit-il estre chatouillé) « il lui advint de me dire , que si un « Ronfard avoit le dessus d'un Jodelle « le matin , l'après-dinée Jodelle l'em- « porteroit de Ronfard. »

Il se trouva cependant des personnes d'un meilleur goût , qui n'en portoient pas un jugement si flateur. Tel étoit le Cardinal du Perron , qui avoit coutume de dire , que Jodelle ne faisoit rien qui vaille , & qu'il faisoit des vers de *Pois pillés* , mauvaises farces qui divertissoient la populace. Le jugement de ce Cardinal est maintenant celui de tout le monde. C'est ce que M. Guéret a fort bien exprimé dans son livre de la *Guerre des Auteurs* , où il représente Jodelle revenant parmi nous , & tout surpris de se voir enseveli dans l'oubli avec les autres Poètes de son tems , & d'apprendre que son siècle , qu'il regardoit comme l'âge d'or des Poètes François,

ne passoit plus que pour un tems de barbarie & de ténébres.

ETIENNE
JODELLE.

Guerre des
Aut. p. 122.
& suiv. édit.
de 1671.

» On nous respectoit, lui fait-on di-
» re, comme des hommes extraordi-
» naires, on nous adoroit, si je l'ose
» dire; la Cour nous prodiguoit l'en-
» cens que nous sommes aujourd'hui
» obligés de lui donner en tremblant,
» & il n'y avoit point de bonheur égal
» à celui de posséder nos bonnes gra-
» ces. Nous étions de la faveur & du
» cabinet; les Rois eux-mêmes lioient
» commerce avec nous; nous leur ap-
» prenions à grimper sur le Parnasse,
» & souvent ils faisoient des vers à no-
» tre loüange. Ainsi nous étions maî-
» tres du goût de la Cour: on ne se for-
» malisoit pas de voir dans nos poësies
» des épithètes obscures & fabuleuses,
» des cacophonies, ni des hiatus; & ce
» que nous appellons licence entre
» nous, passoit pour beauté dans le pu-
» blic. Nous faisions de la langue ce
» qu'il nous plaisoit, nous l'assujettis-
» sions à tous nos besoins, & quand la
» nécessité nous obligeoit de la violen-
» ter dans ses termes, personne n'y
» trouvoit à redire: mais on croyoit au
» contraire que nous avions droit d'en
» user ainsi, & qu'elle dépendoit de

notre caprice. D'ailleurs le Mystère « nous faisoit valoir , nous ne divul- « guions pas , comme aujourd'hui , les « secrets de l'Art , nous les cachions « sous des ténèbres savantes , & la do- « ctrine étoit si généralement répandue « dans toutes nos pièces , qu'on s'ima- « ginoit que pour être Poète , il falloit « avoir une connoissance universelle de « toutes choses. »

ETIENNE
JODELLE.

Sorel avoit dit avant M. Guéret , que Jodelle étoit un de ces Poètes qui avoient voulu faire changer de forme à notre langue , en la rendant à demi-Grecque , comme ont taché de faire Ronsard & du Bartas ; qu'ils firent si bien qu'ils gâterent la Cour , & qu'ils introduisirent une espèce de barbarie dans la langue par leurs mots composés , leurs termes appellatifs & leurs périphrases ; qu'ils entrèrent si avant dans l'esprit & dans le cœur des Grands de l'un & de l'autre sexe , que sans les troubles du Royaume qui survinrent , ils auroient fait une infinité de disciples , & auroient perdu entièrement la langue. Guillaume Colletet étoit encore moins favorable aux poésies de Jodelle , comme je le vois par cet extrait de la vie de ce Poète qui est tombé entre mes mains.

» De tous les Poètes , dit Colleter ,
 ETIENNE » qui composoient cette fameuse Pléiade
 JODELLE. » de , qui du tems de Henri II. mit
 » presque la poésie Française au com-
 » ble de ses honneurs , il n'y en a point
 » de qui les œuvres me plaisent moins
 » que celles de Jodelle, sans en excep-
 » ter même celles de Baïf & de Pontus
 » de Thyard. Je me suis quelquefois
 » contraint à le lire , & j'ai tâché de
 » trouver quelque chose d'agréable en
 » ses écrits , pour ne le point tant mé-
 » priser comme je fais , ou du moins
 » n'en avoir pas tant d'aversion : mais
 » comme après l'avoir lû la première
 » fois , je ne l'ai jamais repris qu'avec
 » dédain , je ne l'ai jamais aussi quitté
 » qu'avec plaisir. Là-dessus il me sou-
 » vient qu'ayant un jour prêté ses œu-
 » vres à Nicolas Bourbon , qui me les
 » avoit demandé à lire sur la grande ré-
 » putation qu'avoit eue Jodelle , je fus
 » étonné qu'il me les renvoya dès le
 » lendemain , avec un billet contenant
 » entre autres ces mots , *minuit præsenti-
 » tia famam* (il perd de sa réputation
 » en le voyant.) Car après la lecture
 » de quelques pages , il en fut si mal
 » satisfait , qu'il ne put jamais se ré-
 » soudre de passer outre... Peut-être ,

après tout , n'avons-nous de Jodelle « ETIENNE
 que ce qu'il a fait de plus mal : & ce « JODELLE.
 qui me le fait croire d'autant plus , «
 c'est que l'Auteur de la préface ap- «
 pelle ce premier volume , l'*Adoles-* «
cence de Jodelle , promettant de nous «
 faire voir ensuite ce qu'il fit en son «
 âge viril. » Colletot rapporte le pre-
 mier Sonnet des amours de Jodelle , &
 ajoute : « Quoique la conduite & les «
 pensées de ce Sonnet ne soient pas «
 mauvaises , cependant l'élocution qui «
 compose , sans doute , la plus noble «
 partie de notre poésie , en est si basse «
 & si rude , que je ne m'étonne pas si «
 ces vers ne forcent pas les siècles. Ce «
 n'est pas qu'il n'y en ait d'autres qui «
 ne valent mieux que celui-ci , & qui «
 n'ayent une élocution plus hardie & «
 plus pompeuse ; mais après tout , il y «
 a toujours du Jodelle , je veux dire , «
 toujours de la négligence & de la du- «
 reté prosaïque. La *Chanson* qu'il fit «
 pour répondre à celle de Ronsard , «
 qui commence par ces mots , *Quand* «
j'étois libre , &c. a je ne sçai quoi de «
 noble & de généreux dans ses pen- «
 sées ; mais je trouve des graces dans «
 celle de Ronsard que j'ai cherchées «
 vainement dans celle de Jodelle. Com- «

» me ce dernier étoit d'un esprit fort
 ETIENNE » sourcilleux voyant que les autres Poë-
 JODELLE. » tes s'adonnoient à célébrer hautement
 » la beauté de leurs maîtresses , lui par
 » un privilège spécial voulut faire un
 » livre , qu'il intitula *Contr'amours* , en
 » haine d'une Dame qu'il avoit autre-
 » fois passionnément aimée , & dont le
 » premier Sonnet fit honte à la plupart
 » de ceux qui se mêloient de poétiser
 » de son tems , tant il est hardi. » Pas-
 quier a rapporté ce Sonnet : c'est celui
 qui commence par ces vers :

Pasq. Rech.
 l. 7. c. 6.

Vous , qui à vous presque égalé m'avez
 Dieux immortels dès la naissance mienne , &c.

» Il faut avouer , continuë Colletet ,
 » que si tous les Sonnets de Jodelle
 » étoient de la force de celui-ci , je ne
 » lui aurois pas donné le dernier rang
 » dans la *Pléïade* dont j'ai parlé ; mais
 » il ne se trouve pas de même dans les
 » ouvrages de Jodelle , ni pour les pa-
 » roles , ni pour la mesure des vers....
 » Son *Discours de Jules-César avant le*
 » *passage du Rubicon* , qui contient en-
 » viron deux mille vers , & qui devoit
 » se monter à dix mille pour le moins ,
 » est bien une des plus ennuyeuses pié-
 » ces qu'on ait jamais lû , s'il est vrai

que quelqu'un , après en avoir lû les « deux premiers feuillets , ait jamais « pris la patience de la lire entière. Son « poème contre *l'arrière Venus* , est , à « mon avis , un des plus supportables « de ses poèmes ; il y a de beaux en- « droits , & même de beaux vers. » Col-
 letet parle avec mépris des trois pièces
 de Théâtre de Jodelle. Je vous ai dit le
 jugement que les autres en portoient.
 Etienne Tabourot , dans ses *Bigarrures*
ingénieuses , au chapitre des *vers rap-*
portés , croit que Jodelle est l'Auteur
 de cette bizarre invention , & Colletet
 le pense aussi dans son *Discours du Son-*
net , nombre 14. où il dit entr'autres :
 « Etienne Jodelle , Parisien , fut le «
 premier de nos François , qui pour «
 régaler les premières œuvres poéti- «
 ques d'Olivier de Magny , composa «
 ce Distique rapporté : »

ETIENNE
 JODELLE.

Bigarr. ch.
 13. édit. de
 1603.

Phébus, Ampur, Cypris, veut sauver, nourrir &
 orner,

Tes vers, & chef, d'ombre, de flamme, de fleurs.

Cette invention n'étoit pas sûrement
 capable de faire honneur à son Auteur.
 Vous pouvez lire sur ce sujet tout le
 nombre XIV. du Discours de Guillau-
 me Colletet , que je viens de vous citer.

PIERRE DE RONSARD.

La fameuse Pléïade, à laquelle Jodelle fit quelque honneur, avoit été formée par Pierre de Ronsard, à l'imitation de celle des Grecs. Ce Poète s'y adjugea le premier rang, & ceux qui la composèrent avec lui, furent, outre Jodelle, Joachim du Bellay, dont je vous ai parlé, Jean-Antoine de Baïf, Pontus de Thyard, Remi Belleau & Jean Dorat.

Le vrai nom de famille de Ronsard, ce que Claude Binet n'a pas remarqué dans sa vie, étoit Rouffart. Jean Bouchet, de Poitiers, que je vous ai fait connoître, parle souvent dans ses Epîtres de Louis de Ronsard pere de Pierre, & ne le nomme jamais autrement que Louis de Rouffart. Je vous ai cité l'Epître cent vingt-sixième : elle est adressée, comme vous l'avez vû, à Messire Louis-Rouffart, Chevalier, Maître-d'Hôtel de M. le Dauphin, & Sieur de la Poissonniere. On prononçoit encore Rouffart en 1550. ce qui paroît par une Elégie de Salmon Macrin, imprimée cette année-là, sur la mort de sa *Gelonis*. On sçait par tradition que

Bibl. Fr. t.
n.º. article de
Jean Bouch.

que Ronsard étoit rousseau, & c'est apparemment parce que la plupart de ceux de cette famille naissoient roux, qu'ils eurent le nom de Roussart qu'on a depuis prononcé Ronsard. C'est la remarque de M. de la Monnoye.

PIERRE DE
RONSARD.

Jug. des Sav.
de Baill. t. IV.

Claude Binet dit que cette famille tiroit son origine des confins de la Hongrie & de la Bulgarie, où l'on voyoit une Seigneurie appelée le Marquisat de Ronsard : & Ronsard confirme ce sentiment dans son Elégie à Remi Belleau, où il dit :

Disc. de la
vie de P. de
Rons. par Cl.
Binet.

Plus bas que la Hongrie en une froide part

Est un Seigneur nommé le Marquis de Ronsart.

Binet ajoute que Baudouin, le premier de cette famille qui se soit fait connoître, passa en France à la tête d'une compagnie de Gentilshommes, pour offrir son secours & celui des siens, au Roi Philippe de Valois qui étoit alors en guerre contre les Anglois; que le Roi, pour reconnoître son zèle & ses services, le combla de bienfaits; ce qui déterminâ Baudouin à se marier & à s'établir dans le Vandômois.

Quoi qu'il en soit de cette origine, Pierre de Ronsard naquit le sixième, ou, selon d'autres, le onzième de Sep-

Tome XII.

I

PIERRE DE
RONSARD.

tembre 1525. (non 1524. comme le dit Binet) au Château de la Poissonniere dans le Vendômois, de Louis de Ronfard , Chevalier de l'Ordre , & Maître-d'Hôtel du Roy , & de Jeanne de Chaudrier , qui étoit aussi d'une famille noble. Louis avoit quelque teinture des lettres , & même de la poésie , & Binet dit qu'il a entendu réciter à Ronfard des vers de son pere , qui n'étoient pas sans mérite. Le fils fut envoyé à Paris à l'âge de neuf ans , pour y continuer , au Collège de Navarre , les études qu'il avoit commencées dans la maison paternelle. Mais quelques dispositions qu'il eut pour les sciences , trop de rigueur de la part de ses maîtres , le dégoûta au bout de six mois. Son pere en fut averti , le fit venir à Avignon où le Roi étoit alors , & le fit entrer , en qualité de Page , chez Charles , Duc d'Orléans , un des fils de François I. Le Prince le donna peu de tems après à Jacques Stuart , Roi d'Ecosse , qui étoit venu pour épouser la Princesse Marie de Lorraine ; ce qui procura à Ronfard une occasion favorable de voir l'Ecosse & l'Angleterre. Il demeura deux ans & demi dans le premier Royaume , & six mois dans le second.

De retour en France, & dans la Mai-
 son du Duc d'Orléans, ce Prince qui PIERRE DE
 avoit pour lui une affection particuliè- RONSARD.
 re, l'envoya pour quelques affaires se-
 cretes en Flandres & en Zélande, avec
 ordre de passer de nouveau en Ecosse.
 Ce dernier voyage pensa être funeste
 à Ronsard : le vaisseau sur lequel il s'é-
 toit embarqué fut agité d'une furieuse
 tempête : tout l'équipage se sauva avec
 peine, & vit le vaisseau se briser au
 port. En 1540. Ronsard ayant quitté
 Charles d'Orléans, accompagna La-
 zare de Baif, que le Roi envoyoit à la
 Diète de Spire ; & il ne fut pas plutôt
 revenu de ce voyage, qu'il en fit un
 autre en Piémont avec M. de Langey.
 Ces voyages lui donnerent lieu d'ap-
 prendre l'histoire & la langue des pays
 où il fut obligé de séjourner ; mais il
 en remporta aussi diverses maladies qui
 lui causerent une surdité dont il fut in-
 commodé toute sa vie.

Ronsard sut mettre cet accident à
 profit. Comme il le rendoit moins pro-
 pre à la société & surtout à faire sa cour
 aux Grands, il reprit l'étude avec le
 consentement de son pere, qu'il perdit
 peu de tems après, le 6 de Juin 1544.
 Devenu encore plus libre par cette

PIERRE DE RONSARD. mort , il alloit tous les jours prendre les leçons du célèbre Jean Dorat , qui demouroit alors chez Lazare de Baif , où il instruisoit dans les lettres Jean-Antoine de Baif , fils de ce Maître des Requêtes ; & lorsque Dorat eut été nommé Principal du Collège de Coqueret , Ronsard & le jeune de Baif suivirent leur maître dans ce Collège , & se piquerent d'une noble émulation en s'excitant mutuellement à l'étude. Le premier demeura cinq ans avec Dorat , pendant lesquels il fit de grands progrès dans les langues Grecque & Latine , dans la connoissance des Poëtes , même François , & dans toutes les autres parties des belles Lettres. Il prit aussi les leçons d'Adrien Turnebe , & acquit l'estime & l'affection de tous ceux dont il ne paroissoit rechercher que les lumières.

Il demouroit encore au Collège de Coqueret , lorsqu'il traduisit en vers François le *Plutus* d'Aristophane , qu'il fit représenter publiquement dans le même Collège. Je vous ai parlé ailleurs de ce fait , & de ce qui nous reste de cette pièce. Les applaudissemens qu'elle attira au traducteur l'engagerent à lire avec attention tous les Poëtes Grecs

Bibl. Franç.
t. 4. seconde
édit. p. 216

& Latins, dont Jean Dorat lui expliquoit les endroits difficiles. Mais cette étude qui auroit dû former son goût, le gâta : au lieu de se contenter d'imiter les Grecs, il voulut asservir notre langue à leurs tours, & même à leurs expressions.

PIERRE DE
RONSARD.

Les premiers fruits de sa veine furent cependant très-bien reçus du public. Il gagna le prix des jeux floraux, & les Magistrats de Toulouse lui firent présent d'une Minerve d'argent massif, au lieu d'une fleur qui lui étoit dûë. Ronsard la donna depuis au Roi Henri II. qui la reçut avec beaucoup de plaisir. Les Magistrats de Toulouse rendirent aussi un décret par lequel ils nommerent Ronsard par excellence le *Poète François*. Sa réputation naissante lui attira beaucoup d'envieux, qui se déchaînerent contre ses ouvrages : il en eut de si foibles, qu'il ne daigna pas leur répondre, mais il en trouva de redoutables à la Cour. Mellin de Saint Gelais tâchoit de détruire la prévention favorable qu'on avoit pour une Muse qui, selon lui, n'avoit que de l'enflure : il en disoit son sentiment, même en présence du Roi, ce qui obligea, dit-on, Ronsard à faire cette espèce de prière :

Hist. de la
Poës. Fr. par
Merves.

Parn. Fr. de
M. Titon du
Till.

PIERRE DE
RONSARD.

Ecarte loin de mon chef
Tout malheur & tout méchef;
Preserve-moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fais que devant mon Prince
Deformais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Je n'ignore pas qu'il y en a qui donnent un autre sens à ces vers ; mais les circonstances de la vie de Ronsard me portent à croire que celui-ci est le plus véritable. Ce Poète & Saint Gelais partagerent pendant quelque tems tous les beaux esprits ; mais le Roi se déclara pour Ronsard , & fit entièrement pancher la balance. Quel triomphe pour un Poète, prévenu que la poésie étoit née en France avec lui ! Il ne regarda plus le Parnasse, qu'avec les mêmes yeux qu'un conquérant envisage un pays qu'il vient de soumettre ; il se crut en droit d'y renverser tout , & d'y établir de nouvelles loix. Joachim du Bellay avoit soutenu que la langue Françoisse étoit assez riche & assez belle pour traiter toutes sortes de sujets , & pour exprimer les pensées les plus ingénieuses.

Ronsard au contraire la trouva très-pauvre : il soutint qu'il falloit l'enrichir de termes Grecs & Latins ; il força les Muses Françaises à parler le langage d'Athènes & celui de Rome ; ce qu'il nous apprend lui-même par ces vers , où il parle en véritable Souverain :

PIERRE DE
RONSARD.

. Je fis de nouveaux mots ,
J'en condamnay des vieux.

Il affectoit d'ailleurs de faire entrer tant d'érudition dans ses ouvrages , que ses Maîtresses mêmes avoient besoin d'un Commentaire pour entendre les vers qu'il faisoit pour elles : témoin le Sonnet qu'il composa pour une Demoiselle de Blois , à laquelle il parle comme il auroit fait à la fille de Priam :

Je ne suis point ma guerrière , Cassandre ,
Ni Mirmidon , ni Dolope soudard ,
Ni cet Archer dont l'homicide dard ,
Tua ton frere , & mit l'Asie en cendre , &c.

C'est ce qui a fait dire à M. Despréaux , après avoir loué Marot , au chant premier de son Art poétique :

Ronsard qui le suivit , par une autre méthode
Régla tout , brouilla tout , fit un art à sa mode ,
Et toutefois longtems eut un heureux destin ;
Mais sa Muse en François parlant Grec & Latin ,

Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque,

PIERRE DE RONSARD. Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Les ennemis de Ronsard lui reprochoient aussi, qu'il affectoit trop d'imiter Pindare, il répondit :

Si dès mon enfance,
Le premier en France,
J'ay pindarisé,
De cette entreprise
Heureusement prise,
Je me vois prisé.

Depuis ce tems-là, quand quelqu'un affecte un style trop recherché, ou en vers, ou en prose, on dit, *il pindarise*.

Le faste de la Muse de Ronsard fit échoier quantité de Poètes, qui croyoient que pour bien écrire en vers, il ne falloit qu'entasser beaucoup de mots Grecs & Latins, & montrer beaucoup de science, pour mettre l'esprit des lecteurs à la torture.

Malgré tant de défauts, aucun Poète ne fut ni mieux récompensé alors, ni plus loué que Ronsard. Comme il avoit embrassé l'Etat Ecclésiastique, Charles IX. lui donna les Prieurés de Croix-Val & de saint Cosme-lez-Tours, & l'Abbaye de Bellozane. Ce Prince lui faisoit de plus quelque pension. M.

de Thou dit qu'il posséda aussi la Cure d'*Evailles*, sur quoi il raconte ce fait. Les Protestans ayant fait, dit-il, de grands ravages dans la Touraine & le Vendômois, & leur fureur ayant enflammé celle de la populace déjà irritée contre eux, la Noblesse prit les armes pour arrêter le cours de ces violences, & choisit Ronsard pour les commander. « Ce génie sublime (c'est « M. de Thou qui parle) charmé des « agrémens, des commodités & des dé- « lices qu'il trouva dans la province, « avoit accepté la Cure d'*Evailles*. Ce « n'étoit pas un de ces Ecclésiastiques « qui regardent le Sacerdoce & les fon- « ctions Pastorales comme un engage- « ment à une vie sérieuse, ou comme « un frein à la liberté & à la licence « que les Poètes se donnent.... Comme « les amusemens & les plaisirs de la vie « tranquille qu'il menoit depuis que- « qué tems, ne lui avoient pas fait re- « dre ses anciennes inclinations, l'oc- « casion qui se présentoit, réveilla celle « qu'il avoit pour les armes. Ainsi Ron- « sard qui ne pouvoit plus souffrir l'in- « solence de ceux qui alloient impuné- « ment piller les Temples, forma une « troupe de jeunes Gentils hommes, il

PIERRE DE
RONSARD

Hist. l. 30.
an. 1562.

» se mit à leur tête , & châtia sévère-
 » ment un grand nombre de ces bri-
 » gands. Mais sçachant qu'il arrivoit
 » un corps de troupes du Mans (que
 » les plus sages d'entre les Protestans
 » faisoient venir eux-mêmes pour ré-
 » primer les furieux de leur parti) il se
 » retira dans son Presbytère. » M. de
 Thou date ce fait de l'an 1562. Ron-
 sard n'avoit alors qu'environ trente-sept
 ans. Je ne sçai où étoit située cette Cu-
 re d'*Evailles* , & je suis tenté de croire
 que M. de Thou s'est trompé en lui
 donnant ce bénéfice , puisque Ronsard
 assure en plusieurs endroits de ses poë-
 sies , qu'il n'a jamais été honoré du Sa-
 cerdoce.

Quant aux éloges qu'il avoit déjà re-
 çus , comme Ecrivain , & surtout com-
 me Poète , & ceux dont il fut comblé
 depuis , ils ne pouvoient être plus :
 Liv. 82. grands. Le même M. de Thou ne craint
 pas de dire qu'il a égalé les plus fa-
 meux Poètes de l'Antiquité , qu'il en a
 même surpassé plusieurs , & qu'il a été
 le Poète le plus accompli depuis le re-
 gne d'Auguste. Les deux Scaliger ,
 Adrien Turnebe , Marc-Antoine Mu-
 ret , Etienne Pasquier , Scévole de Sain-
 te Marthe , Pierre Pithou , M. du Per-

ron , & plusieurs autres Savans lui ont assigné les premières places sur notre Parnasse ; les Etrangers , je dis même ceux qui ont eu en leur tems la réputation d'excellens Critiques , l'ont voulu faire passer pour le plus grand Poëte de notre nation , & quelques-uns même lui ont donné rang immédiatement après Homere & Virgile. Marguerite , Duchesse de Savoie , si renommée par ses vertus & par son sçavoir , en faisoit une estime particulière , & eut soin de faire connoître son mérite à Henri II. son frere qui l'honora de ses bienfaits. François II. Charles IX. & Henri III. eurent pour lui les mêmes sentimens & la même attention. Charles IX. en particulier , grand amateur de la poësie , lui montra toujours une grande affection : Ce Prince prenoit plaisir à s'entretenir avec lui ; il lui écrivoit même en vers , en quoi il le regardoit comme son maître. Il ordonnoit dans tous ses voyages , qu'on eût soin de loger Ronsard dans le Palais ou dans la maison qu'il occuperoit. On voit dans les œuvres de notre Poëte quelques vers de ce Prince , qui font connoître la tendresse qu'il avoit pour lui : tels sont ceux-ci :

L vjj

PIERRE DE
RONSARD.

Ronsard , je connois bien que si tu ne me vois ,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois :
Mais pour t'en souvenir , pense que je n'oublie
Continuer tousjours d'apprendre en poésie ;
Et pour ce , j'ay voulu t'envoyer cet Ecrit ,
Pour enthousiaser ton phantastique esprit.

Donc ne t'amuses plus à faire ton mesnage :
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage ;
Il faut suivre ton Roy qui t'aime par sus tous ,
Pour les vers qui de-toi coulent braves & doux ;
Et crois , si tu ne viens me trouver à Amboise ,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

Dans une autre occasion Charles IX.
écrivit encore à Ronsard ces vers qui
font beaucoup d'honneur au Prince &
au Poète :

L'Art de faire des vers , dût-on s'en indigner ,
Doit estre à plus haut prix que celui de regner .
Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais Roy je les reçois , Poète tu les donnes .
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur ,
Eclatte par soy-même , & moy par ma grandeur .
Si du côté des Dieux je cherche l'avantage ,
Ronsard est leur mignon , & je suis leur image .
Ta lyre qui ravit par de si doux accords ,
T'asservit les esprits , dont je n'ay que les corps ;
Elle s'en rend le maître , & te sçait introduire
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire .

Les poësies de Ronsard furent aussi _____
 d'un grand soulagement à Marie Stuard PIERRE DE
 Reine d'Ecosse, qui les lisoit souvent RONSARD.
 dans le tems de sa captivité, & qui trou-
 voit que cette lecture diminuoit la pé-
 santeur de ses chaînes. Ronsard de son
 côté la payoit de son affection pour lui
 avec la monnoie dont les Poëtes ont
 coutume d'user, il la louoit dans ses
 vers. Marie encore plus généreuse,
 chargea le sieur Nauson son Secrétaire
 de lui remettre, en présent, un buffet
 de deux mille écus, où il y avoit un
 vase en forme de Rosier, représentant
 le Parnasse, & un Pégase au-dessus,
 avec cette inscription si flateuse :

A Ronsard l'Apollon de la source des Muses.

Doit-on être surpris, après tant de dis-
 tinctions, que Ronsard soit si souvent
 dans ses vers le panégyriste de lui-mê-
 me. Il en a fallu beaucoup moins à plu-
 sieurs Poëtes modernes pour leur faire
 perdre la tête en les enflant de l'orgueil
 le plus insupportable. Ronsard eut en-
 core un autre défaut qui lui fut plus
 nuisible que la vanité que lui inspire-
 rent les caresses des Grands, & les
 louanges des beaux esprits de son siè-
 cle : on voit par beaucoup d'endroits

de ses écrits que l'amour & la galanterie l'ont souvent occupé. Comme il ne s'en tenoit pas aux seuls sentimens , & qu'il étoit d'une complexion délicate , la goutte & plusieurs autres indispositions l'attaquerent dès la cinquantième année de son âge ; & il n'eut plus depuis qu'une santé extrêmement languissante , fruit ordinaire d'une vie déréglée. Cette situation l'obligea de passer les dernières années de sa vie , tantôt dans son Prieuré de Croix-Val , tantôt dans celui de Saint Cosme , près de la ville de Tours. Il mourut dans celui-ci le 27 Décembre 1585. Sa gaieté ne l'abandonna point , même dans les derniers momens , & il conserva jusqu'à la fin une grande présence d'esprit. Près de quitter ses amis , il leur dictoit encore des vers , qu'il composoit sur le champ : les derniers qu'il fit sont deux Sonnets où il excite son ame d'aller trouver Jesus-Christ , & d'avoir recours à sa miséricorde. C'étoient les derniers soupirs d'un Poëte qui vouloit au moins se montrer Chrétien en expirant. Il fut enterré sans aucune pompe. Mais vingt-quatre ans après sa mort , Joachim de la Chétardie , Conseiller-Clerc au Parlement de Paris , étant Prieur-Commen-

dataire de saint Cosme , & faisant ré-
 parer son Prieuré , se servit de cette PIERRE DE
 occasion pour faire dresser à Ronfard RONFARD.
 un tombeau de marbre , qu'il orna de
 la statuë du Poëte , faite par un habile
 Sculpteur de Paris.

On avoit été moins négligent à Pa-
 ris. Dès le 24 Février 1586. on y fit
 au défunt un service très-solemnel dans
 la Chapelle du Collège de Boncour :
 plusieurs Seigneurs & une partie du
 Parlement y assisterent : il y eut une
 Musique très-nombreuse en voix & en
 instrumens : le Roi y envoya sa Musi-
 que ; & Mauduit , un des meilleurs
 Musiciens de ce tems-là , & ami de
 Ronfard , fut le compositeur. Jacques
 Davy du Perron , qui fut depuis Car-
 dinal , prononça son oraison funébre
 dans la cour du même Collège , que
 l'on avoit eu soin d'orner. Cette pom-
 pe fut honorée d'un concours si consi-
 dérable de personnes de tout état ,
 que le Cardinal de Bourbon & plu-
 sieurs autres Princes & Seigneurs furent
 obligés de s'en retourner , n'ayant pû
 fendre la presse. A l'issuë de l'oraison
 funébre , qui fut fort applaudie , on
 déclama une Eclogue Françoisë sur le
 même sujet , composée par Claude Bi-

net. Le lendemain 25, George Critton fit réciter par Pierre Perreau, de Moulins, un de ses disciples, un discours Latin & une pièce en vers écrits dans la même langue, l'un & l'autre à la louange du défunt, & pour en déplorer la perte. Ces deux pièces étoient de la composition même de Critton, qui en les faisant imprimer, les adressa à Jean Galland, Principal du Collège de Boncour, où ce discours & ces vers avoient été prononcés publiquement. Toutes les Muses Grecques, Latines, Françoises & Italiennes s'empressèrent aussi de jeter des fleurs sur le tombeau de Ronfard; & tous ces témoignages dictés par la douleur, l'estime & l'affection, furent recueillis dès lors, & répandus dans toute la France. Ronfard s'étoit contenté de composer ces six vers qu'il desiroit être gravés sur son tombeau :

Ronfard repose icy, qui hardy dès l'enfance
Destourna d'Hélicon les Muses en la France,
Suivant le son du Luth & les traits d'Apollon.
Mais peu valut sa Muse encontre l'aiguillon
De la mort, qui cruelle en ce tombeau l'enferme :
Son ame soit à Dieu, son corps soit à la terre.

Ronfard avoit obtenu pour l'impres-

tion de ses œuvres, des Lettres patentes pour dix ans, datées de Reims le 11 Juin 1557. & ce privilège ser voit pour les différentes pièces de poésie qu'il composoit, & étoit appliqué à chacune de ces pièces en particulier. Depuis il obtint d'autres Lettres patentes données à Villiers-Coterets le 23 Février 1558: où il est qualifié Maître Pierre de Ronsard, Conseiller & Aumonier ordinaire du Roi, & de Madame de Savoie. Il se servit de ces Lettres patentes pour l'impression du recueil de ses œuvres qu'il donna lui-même en 1567. en six parties, qui forment quatre volumes in-4°. Depuis sa mort, Jean Galland donna ses soins à une nouvelle édition, qui parut en 1604. en dix volumes in-12. & c'est sur celle-là qu'ont été faites les éditions de 1609. & de 1623. en deux volumes in-folio. On trouve dans ces trois dernières éditions des Commentaires qui sont souvent nécessaires pour faire entendre le texte, mais qui souvent aussi ont plus d'érudition, & quelquefois plus de verbiage, que d'utilité. Muret a commenté le premier livre des amours, Belleau le second, Nicolas Richelet la seconde partie du second.,

PIERRE DE
RONSARD.

 PIERRE DE
 RONSARD.

les Sonnets pour Hélène & les Hymnes , le même Richelet & Jean Besly les Odes , Pierre de Marcaffus les *vers d'Eurymedon & de Callyrée* , les Sonnets & Madrigaux pour Astrée , le Bocage Royal , les Mascarades , les Elégies , les Poèmes & la *Françiadé* , & Claude Garnier le reste. Le premier a adressé son Commentaire à Adam Fumée , Conseiller au Parlement de Paris , le second a dédié le sien à M. de Saint François , *Conseiller du Roy en son privé Conseil* , & Evêque d'Evreux. Ceux de Richelet sont adressés à M. de la Bergerie , à Achilles de Harlay , premier premier Président du Parlement de Paris , à Nicolas de Verdun , qui a été revêtu de la même dignité. Les autres Commentateurs ont fait aussi quelques dédicaces , dont le détail me paroît assez inutile.

Je viens aux poësies mêmes de Ronsard. Elles sont divisées en dix parties dans l'édition que je suis , qui est celle de 1623. La première partie est toute consacrée à l'amour , digne sujet pour la plume d'un Ecclésiastique , & qui étoit revêtu de plusieurs bénéfices. Il falloit que le Poëte eût une grande fécondité & une passion bien vive pour

chanter sur tant de tons différens dans
 cette prodigieuse quantité de Sonnets, ^{PIERRE DE}
 de Chançons & d'Élégies qui compo- ^{RONSARD.}
 sent ses livres d'amours, tantôt sa Cas-
 sandre, tantôt son Hélène & sa Marie,
 ou quelque'autre Iris semblable. Je ne
 suis pas moins surpris de la patience &
 de la simplicité du savant Muret, qui
 s'est amusé à commenter sérieusement
 tant de sottises amoureuses. Ces ten-
 dres sentimens, ces galanteries portées
 à l'excès, ces désespoirs métaphori-
 ques, ces morts idéales, plaisoient beau-
 coup au siècle de Ronsard, & le Poète
 croyoit, sans doute, que la postérité
 s'intéresseroit encore à ses *Amours*. Il s'est
 trompé. Personne ne les lit plus depuis
 longtems; & si quelqu'un s'en rappel-
 le encore le souvenir, ce n'est que pour
 plaindre l'Auteur d'avoir si mal usé de
 ses talens. Il laissa même pendant sa vie
 la patience de plusieurs de ses lecteurs,
 & ce qu'il attribuoit à envie & à jalou-
 sie pouvoit bien ne venir que d'un dé-
 goût juste & fondé. Il se flatoit trop,
 lorsqu'il se comparoit à Hercule qui
 terrasseroit tous ces prétendus ennemis
 de sa gloire, comme on le voit par ce
 Sonnet, qui ne prouve guères que sa
 vanité.

PIERRE DE
RONSARD.

De foins mordans & de fouscis divers
Soit fans repos ta paupière éveillée :
Ta lèvre soit de noir venin mouillée ,
Tes cheveux soient de viperes couvers.

Du sang infet de ces gros lézars vers
Soit ta poitrine & ta gorge souillée ,
Et d'une œillade envieuse & rouillée ,
Tant que voudras , guigne moy de travers :

Tousjours au Ciel je leveray la teste ,
Et d'un écrit qui bruißt comme tempeste
Je foudroiray de tes monstres l'effort :

Autant de fois que tu seras leur guide
Pour m'assaillir , ou pour sapper mon fort .
Autant de fois me sentiras Alcide.

Le premier livre des amours ne concerne que la première Maîtresse du Poëte , qu'il désigne sous le nom de Cassandre : c'étoit , dit-on , une Demoiselle de Blois. Il la sollicita envain de répondre à sa passion , inutilement il la tenta par les éloges sans nombre qu'il lui prodigua , par les promesses les plus flatteuses ou les plus séduisantes qu'il lui fit : envain il invita le Peintre *Janet* d'orner le portrait de cette fille de toutes les couleurs qu'il lui indiqua lui-même dans la pièce qu'il adressa à ce Peintre : envain il s'efforce de prouver

Dans son Elégie à Muret que son amour étoit légitime, & qu'il devoit être écou-
té & récompensé, il se vit obligé d'y
renoncer, de s'éloigner de sa Cassandre, & de se retirer en Anjou. Mais
comme il portoit toujours sa passion
avec lui, il ne tarda pas à être épris
dans cette province d'une autre beauté,
pour laquelle il fit de nouveau cou-
ler ces Sonnets, ces Elégies, ces Chan-
sons, ces Madrigaux, qui composent
le second livre de ses amours, & qui
n'ennuient pas moins que le premier,
quoiqu'on y trouve fréquemment, com-
me dans l'autre, du feu, de l'imagina-
tion, du génie poétique. Sur la fin de
ce second livre, on trouve un *Chant pa-
storal* fort long, où l'Auteur parle avec
Jean-Antoine de Baïf : l'un & l'autre
étoient amoureux, & s'entretiennent
par conséquent de leurs amours. Le ti-
tre de cette pièce est le *Voyage de Tours,*
ou les Amoureux.

Marie, c'étoit le nom de la nouvel-
le Maîtresse de Ronfard, l'infortunée
Marie vit ses attraits & sa vie s'éclipser
pendant que le Poète redoubloit au-
près d'elle ses soins & ses assiduités. Quel-
le conduite tenir dans cette événement ?
Vous le devinez aisément. Ronfard se

PIERRE DE
RONSARE.

PIERRE DE RONSARD. **consola en Poète :** il ajouta au second livre de ses amours une seconde partie qu'il remplit de ses regrets & des éloges de celle que la mort lui avoit enlevée. Et ce qui acheva de tempérer sa douleur , c'est qu'il se persuada qu'il serviroit de modèle aux amoureux & aux Poètes des siècles suivans.

Quelqu'un après mil ans de mes vers estonné
Voudra dedans mon Loir , comme en Permesse boire ;
Et voyant mon pays , à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel Poète soit né.

Le goût de Ronsard pour les sujets de galanterie lui fit produire encore ces pièces diverses qu'il a réunies sous le titre de *Vers d'Eurymedon & de Callirée* , où il chante la passion violente que le Roi Charles IX. eut dans sa jeunesse pour Mademoiselle d'Atrie, de la Maison d'Aquaviva , depuis Comtesse de Châteaувilain ; & cette multitude de Sonnets , d'Elégies , de Chançons , pour *Astrée* , pour *Hélène* , & pour quelque autre Iris vraie ou imaginaire , qu'il ne nomme point , qui finit la première partie de ses poésies.

Je ne suis pas le premier qui ait observé en lisant cette prodigieuse quantité de Sonnets de notre Auteur , qu'il

y en a peu dont la conclusion réponde directement au commencement, que PIERRE DE RONSARD. beaucoup sont remplis d'allusions & même d'expressions tirées de la Fable ou de l'Histoire Grecque, qui les rendent durs & obscurs; & que ceux qui ont plus de naturel & de politesse, ne sont presque que des traductions de Pétrarque & de quelques autres Poètes, soit Latins, soit Italiens.

Le jugement qu'on porta de ces Sonnets, lorsqu'ils parurent, étoit plus favorable. M. du Perron, dans l'Oraison funèbre de Ronsard, ne craignit pas de dire, « que les amours de ce Poëte, qui consistent principalement en ces Sonnets amoureux, contenterent de telle sorte ceux qui les lurent, qu'ils ne virent jamais rien de plus agréable. » Toute la Cour, selon lui, en fut charmée. Pasquier dit seulement, que dans les amours de Cassandre, il se trouve cent Sonnets qui prennent leur vol jusqu'au ciel; mais il ajoute que ceux que Ronsard composa depuis pour Marie & pour Hélène sont fort inférieurs aux premiers. La raison qu'il en donne, « c'est que Ronsard en ses premières amours voulut contenter son esprit, & que dans les secondes & »

» troisièmes, il n'écrivit que pour plai-
 PIERRE DE » re aux Seigneurs & aux Dames de la
 RONSARD. » Cour. » Guillaume Colletet qui rap-
 Disc. du Son- porte ce jugement de Pasquier, dit,
 net, n. 7. » que s'il y a beaucoup de doctrine dans
 » la Cassandre, il trouve qu'il y a beau-
 » coup plus de douceur & de délica-
 » tesse dans les autres. Ce que Ronsard,
 » ajoute-t'il, reconnut franchement
 » lui-même, lorsqu'il dit que sa Muse
 » étoit blâmée à son commencement,
 » pour être trop sçavante & trop obs-
 » cure; mais qu'il s'étoit depuis peu un
 » peu plus accommodé au sentiment
 » du vulgaire. »

La seconde partie des œuvres de Ronsard contient ses Odes: c'est par là principalement qu'il a rendu son nom célèbre. Scaliger reconnoissoit qu'il avoit beaucoup de talens pour les vers Lyriques: & le Pere Rapin avouë, qu'il y a de la noblesse & de la grandeur dans ses Odes; mais il ajoute que cette grandeur *devient fade & niaise* par cette affectation de paroître savant, qui ne l'a point quitté dans aucun de ses ouvrages. On convient communément que Ronsard est le premier qui ait employé le mot d'Ode en notre langue, & il s'en vante lui-même dans son Epître
 au

au lecteur qu'on lit dans la première édition de ses Odes : *J'osay*, dit-il, le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom Ode, comme on voit par le titre d'une, imprimée sans mon nom dans le livre de Jacques Peletier, du Mans ; celui-ci confirme la même chose dans son Art poétique, au chapitre où il traite de l'Ode : *ce nom d'Ode*, dit-il, a été introduit de nostre temps par Pierre de Ronsard. Il est aussi le premier qui a mis en usage dans notre poésie ce genre de poème. Il le dit, non-seulement dans la même Epître que je viens de citer, où il s'étend beaucoup sur cet article, mais encore dans l'Ode quatrième du premier livre, & dans son poème à Jean de la Péruse, au troisième livre de ses poèmes. Rapportant à Dieu dans ce dernier endroit ce que les beaux esprits de son tems avoient fait pour enrichir notre langue, il parle ainsi de la part qu'il y avoit.

PIERRE DE
RONSARD.

De sa faveur en France réveilla

Mon jeune esprit, qui premier travailla

De marier les Odes à la Lyre,

Et de savoir sur ses cordes élire

Quelle Chançon y peut bien accorder.

Non sans labeur j'entrepris si grand chose :

Mais le destin qui tout en tout dispose,

Tome XII.

K

PIERRE DE
RONSARD,

M'y avoit tant, ains de naître, adonné,

Qu'en peu de jours je m'y vis façonné :

Par deux chemins suivant la meilleur trace

Des premiers pas de Pindare & d'Horace, &c.

Nous avons sur le même sujet les témoignages de Joachim du Bellay dans sa *Musagnomachie*, c'est-à-dire, dans la guerre des Muses & de l'ignorance, dans le soixantième Sonnet de son *Olive*, & dans l'Épître au lecteur que le même Poète a mise au-devant de la seconde édition de ses dites amours d'Olive. Ménage a ramassé ces témoignages dans ses observations sur le second livre des poésies de Malherbe.

P. 277. édit.
de 1689, in-
12.

Les Odes de Ronsard sont partagées en cinq livres : il y en a sur toutes sortes de sujets. La poésie Lyrique, dit-il lui-même, embrasse l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrime, joustes & tournois, & peu souvent quelque argument de Philosophie : & telle est en effet la matière des Odes de Ronsard. Vous voyez par-là combien elle est variée. Chacun des cinq livres est adressé au Roi Henri II. Celles des Odes qui sont à la louange de quelqu'un, sont dans le goût de Pindare : le Poète a imité principalement Anacréon dans les autres,

Plusieurs ont été faites à l'occasion des événemens qui se sont passés de son tems : tels sont la paix faite en 1550. entre Henri II. & Edouard VI. Roi d'Angleterre , la victoire remportée à Cérizoles par François de Bourbon , Comte d'Enguien , le combat singulier entre le sieur de la Chasteigneraie & Gui de Chabot , Seigneur de Jarnac , la mort de Charles de Valois , Duc d'Orléans , troisième fils de François I. la naissance de François , Dauphin de France , fils du Roi Henri II. le mariage d'Antoine de Bourbon & de Jeanne , Reine de Navarre , les Ordonnances faites en 1550. par Henri II. la mort de la Reine de Navarre , la maladie de Charles IX. Les personnes les plus connues qu'il louë dans d'autres Odes , sont après les Souverains , à qui plusieurs de ces Odes sont adressées , Charles , Cardinal de Lorraine , le Chancelier de l'Hôpital , les Poètes Joachim du Bellay , Jean Dorat , Guillaume des Autels , Jean de la Péruse , Jodelle , Jean-Antoine de Baïf , Remi Belleau , Jean Martin, *Poète & Architecte*. Il y louë aussi Pierre Paschal , qui passoit pour écrire en Latin avec beaucoup de pureté & d'élégance , le Sieur

PIERRE DE
RONSARE.

PIERRE DE RONSARD. de Robertet , Louis Maigret , de qui l'on a divers ouvrages en prose & en vers François, de la Brosse & quelques autres. Passerat , selon Ménage , préféroit au Duché de Milan l'Ode que Ronsard adresse au Chancelier de l'Hôpital ; & Balzac & Teissier disent que Galland , ami de notre Poète , estimoit la même Ode une fois autant que le Duché de Milan : voilà des hyperboles.

Le poème intitulé , la *Franciade* , fait la troisième partie des œuvres de Ronsard , dans l'édition que je suis. Ce poème divisé en quatre chants , & précédé d'une longue *Préface touchant le Poème héroïque* , est en vers de dix syllabes. C'est le moindre de tous les ouvrages de Ronsard , au jugement de ses amis comme de ses envieux. Le Poète l'avoit composé pour Charles IX. la mort de ce Prince le lui fit abandonner après le quatrième livre.

Si le Roy Charles eût vécu ,
J'eusse achevé ce long ouvrage ;
Si tost que la mort l'eut vaincu ,
Sa mort me vanquit le courage.

Claude Binet s'est envain efforcé de

nous persuader que le seul défaut de ce poëme est de n'être point fini ; les préjugés de l'amitié , le défaut de critique & de connoissance des regles de l'art l'aveugloient sur les autres défauts de cet ouvrage. Il regne partout dans ce poëme je ne sçai quoi de dur & de sec qui fatigue le lecteur le plus patient : l'ordonnance de la fable n'est point naturelle ; le genre de vers que l'Auteur a choisi convient peu au poëme héroïque , & en dégrade la majesté ; les répétitions y sont trop fréquentes ; les absurdités n'y manquent point. Il y a en plusieurs endroits un défaut de vraisemblance qui n'étoit pas pardonnable à un Poëte qui se piquoit de raisonner conséquemment. Francus , le Héros du poëme , veut pénétrer dans l'avenir , il fait évoquer les ombres par la Magicienne Hyante , qui lui fait paroître successivement tous les Rois qui doivent être assis sur le trône de France : elle en raconte l'histoire , elle particularise les faits du regne de chacun , & si elle ne pousse ses récits que jusqu'à la fin de la première race , c'est que le Poëte n'a qu'ébauché sa Franciade. Toute payenne qu'on la suppose , elle parle de Jesus-Christ , de l'Eglise , du

PIERRE DE
RONSARD.

K iij

PIERRE LE
RONSARD.

Baptême , du mépris des Idoles , comme auroit pû faire le Chrétien le plus zélé & le mieux instruit. Francus enseveli comme elle dans les ténèbres les plus épaisses du Paganisme , l'écoute avec admiration , & ne pense seulement pas à lui demander l'intelligence de tant de merveilles dont il ne devoit comprendre aucune. Que de fables d'ailleurs , & de fables ridicules , amenées dans ce poëme les unes après les autres ? Que de minuties dans les descriptions ? Ronsard s'amuse , par exemple , à décrire le bruit que fait une coignée en frappant contre un arbre , le nombre des planches que l'on scioit pour bâtir un navire , combien de clouds l'on y employoit , &c. Mais je ne porterai pas plus loin l'examen de cet ouvrage , qu'on ne lit plus depuis longtems. Vous pouvez en voir une censure plus rigoureuse & plus suivie dans le treizième livre du *Berger extravagant* de Sorel. Il est vrai que dans le même livre Sorel répond à cette critique ; mais cette réponse est si foible , qu'il est aisé de voir qu'il ne l'a faite que parce qu'il s'est engagé à dire le pour & le contre sur la poësie & sur les Poëtes. On doit convenir au reste que

Ronsard étoit âgé & accablé d'infirmités lorsqu'il entreprit la *Franciade*, & qu'il n'étoit presque plus que son ombre, comme le dit Papire Masson dans son éloge. PIERRE DE RONSARD.

On a joint à la *Franciade* l'*Elégie* de Ronsard sur le livre de la Chasse du feu Roi Charles IX. recueilli & ramassé par la diligence de M. de Villeroy ; quelques vers dont Charles IX. a honoré notre Poète, & les réponses que celui-ci y fit. Le *Bocage Royal*, dédié à Henri III. Roi de France & de Pologne, qui suit ces vers, & qui fait la quatrième partie des œuvres de Ronsard, est un recueil de poésies diverses, divisé en deux livres, presque toutes consacrées à l'éloge de la Maison Royale. Henri III. Charles IX. Elizabeth, Reine d'Angleterre, Philbert, Duc de Savoie, Prince de Piémont, le Cardinal Charles de Lorraine, François de Montmorenci, Maréchal de France, M. de Foix, Conseiller au Parlement de Paris, depuis Ambassadeur en Angleterre, sont loués l'un après l'autre dans le premier livre de ce *Bocage*. Le second contient, outre quelques pièces sur divers sujets, les Panegyriques de la Reine Catherine de Médicis, de Margue-

K iiij

PIERRE DE
RONSARD.

rite de France, Reine de Navarre, dufieur *Cecile*, Sicilien, de Jean Galland, Principal du Collège de Boncour, de M. de Chiverny, Chancelier de France, de Jacques-Auguste de Thou, alors Maître des Rêquêtes. Ronsard ne s'oublie pas lui-même dans ces éloges qu'il prodigue aux autres : il louë son propre génie, il vante ses travaux, & se plaint de n'être pas récompensé selon son mérite : l'autre jour, dit-il à Catherine de Médicis, me promenant tout pensif,

. J'accusois la Fortune

La mere des flatteurs, la marastre importune

Des hommes vertueux, en vivant condamnés

A souffrir le malheur des Astres mal tournés ;

Je blasmois Apollon, les Graces & la Muse,

Et le sage mestier qui ma folie amuse :

Puis pensant d'une part combien j'ay fait d'escri,

Et voyant d'autre part vieillir mes cheveux gris

Après trente & sept ans, sans que la destinée

Se soit en ma faveur d'un seul point inclinée,

Je hayssois ma vie, & confessois aussi

Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.....

Quand nous aurions servi quelque Roy de Scythie,

Un Roy Got ou Gelon, en la froide partie,

Où le large Danube est le plus englacé,

Nostre gentil labour seroit récompensé.

Est-ce là le langage d'un homme qui

avoit des bénéfices & des pensions ?

Ronsard feignant dans la même
pièce qu'un Devin l'aborde & lui
demande d'où il est , quels sont
ses parens , ce qu'il a fait , il ré-
pond :

PIERRE DE
RONSARD.

. Je suis de Vendômois ,
Je n'ay jamais servy autres maistres que Rois ,
J'ay longtemps voyagé en ma tendre jeunesse ,
Desireux de loüange , ennemi de paresse ,
A la fin Apollon & ses sœurs-volontiers
En l'Antre Thesprien m'apprirent leurs mestiers ;
A bien faire des vers , à bien pousser la lyre ,
A sçavoir fredonner , à sçavoir dessus dire
Les loüanges des Rois , & en mille façons
A sçavoir marier les chordes aux chansons ;
Ils me firent dormir en leur grotte secrète ,
Me laverent trois fois ; & me firent Poëte ;
M'enflammerent l'esprit de furieuse ardeur ,
Et m'emplirent le cœur d'audace & de grandeur.

Pour le prouver , il fait l'énumération
des Princes & des Princesses dont il
avoit chanté les loüanges ; de François
I. de Henri II. de Catherine de Mé-
dicis ,

Et du Duc d'Orléans qui jeune m'a nourry.

Il avouë que plusieurs lui avoient fait
du bien ; mais il prétend qu'il n'en a

K. v

PIERRE DE RONSARD. jamais reçu qui ait été proportionné à son mérite & à ses talens ; & sa vanité le rendant satyrique , il ne tient pas à lui , qu'on ne croie que le vice seul étoit récompensé. Le détail dans lequel il entre sur cela n'est ni décent , ni conforme à la vérité. Cependant , comme si ses plaintes étoient aussi-bien fondées qu'elles l'étoient peu , le dépit le faisoit , & il feint qu'il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que celui d'abandonner la France.

Toy qui viens après moy , qui voirras en maints lieux
De mes escrits espars le titre ambitieux
De Francus , Francion & de la Franciade ,
Qu'égalier je devois à la Greeque Iliade ;
Ne m'appelle menteur , paresseux , ny peureux ;
J'avois l'esprit gaillard & le cœur généreux
Pour faire un si grand œuvre en toute hardiesse ,
Mais au besoin les Rois m'ont failly de promesse ;
Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers.....
Pour ce j'ay résolu de m'en aller d'icy
Pour traîner autre part ma plume & mon foucy
En estrange pays , servant un autre Prince :
Souvent le malheur change en changeant de province.
Car que ferai-je icy sans aide & sans support ?
L'espoir qui me tenoit , se perdit par la mort.
Du bon Prince Henry lequel fut l'espérance
De mes vers & de moy , & de toute la France.
Le Devin à qui il fait ces plaintes , l'ar-

rête , le console , le raille , lui donne des avis , & lui promet l'appui de Catherine de Médicis , dont il louë la science & la vertu. PIERRE DE RONSARD.

Les Eclogues , en deux livres , & les petites pièces intitulées , les *Mascarades* , *Combats & Cartels faits à Paris* , & *au Carnaval de Fontainebleau* , finissent le premier volume des poésies de Ronsard , de l'édition de 1623. & forment la quatrième & la cinquième partie des œuvres de cet Ecrivain. Guillaume Colletet dans son *Discours du poëme Bucolique* louë les Eclogues de Ronsard beaucoup plus qu'elles ne valent : il les juge *si belles , si éclatantes , d'un stile si doux & si pastoral , qu'à son gré il n'y a rien de plus beau dans toutes les œuvres de Ronsard*. Sorel , dans le treizième livre de son *Berger extravagant* , les met au contraire presque au niveau de rien. Il y a un peu d'excès de part & d'autre. Le génie de Ronsard se montre dans plusieurs de ces Eclogues , comme en beaucoup d'autres endroits de ses poésies. Mais il est vrai qu'il n'a nullement connu la nature & le caractère du poëme Bucolique. « C'est un usage assez ordinaire chez les modernes , dit le célèbre M. de Fontenelle , de mettre en Eclogues » Disc. du poëme Bucol. n. 9.
Disc. sur la nat. de l'Eclog. p. 150. éd. de 1741.

K. vj.

PIERRE DE
RONSARD.

» des matières élevées. » Ronsard y a
mis » les loüanges des Princes de la
» France, & presque tout le pastoral
» de ces Eclogues consiste à avoir ap-
» pellé Henri II. Henriot, Charles
» IX. Carlin, & Catherine de Médi-
» cis, Catin. Il est vrai qu'il avouë lui-
» même, qu'il n'a pas suivi les regles,
» mais il auroit mieux valu les suivre,
» & éviter le ridicule que produit la
» disproportion du sujet & de la forme
» de l'ouvrage. C'est ainsi que dans sa
» première Eclogue il tombe justement
» en partage à la Bergere Margot, de
» faire l'éloge de Turnebe, de Budé
» & de Vatable, les premiers hommes
» de leur siècle en Grec ou en Hébreu,
» mais qui assurément ne devoient pas
» être de la connoissance de Margot. »
J'ajoute, après le Pere Rapin dans ses
Réflexions sur la poésie, que Ronsard
n'a rien de tendre, ni de délicat dans
toutes ses Eclogues; ce qui revient au
jugement que M. Despréaux en porte
au second chant de son Art poétique :

On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Eycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.

Le second volume des œuvres de **PIERRE DE RONSARD.**
 Ronsard contient ses Elégies, ses Hymnes en deux livres, ses Poèmes, en autant de livres, des Sonnets divers, les Gaïetés, Discours des misères de ce tems, Remontrance au peuple de France, Réponse à quelques Ministres, les Epitaphes & quelques autres pièces. Il faut encore vous dire un mot de ces écrits.

L'Hymne qui n'étoit destinée qu'au culte des Dieux & aux Mystères de la Religion, a été employée par Ronsard à toute sorte de sujets. On prétend qu'il est le premier qui ait introduit ce genre de poésie en France en notre langue, & que les pièces qu'il a composées sous ce nom d'Hymnes, sont les meilleurs de tous ses ouvrages. On a beaucoup loué en particulier celles des quatre saisons de l'année, & celle sur l'Eternité. Pasquier, Papire Masson & quelques autres n'en parlent qu'avec admiration. Il faut convenir qu'en général il y a du génie dans la plupart de ces pièces, qui sont presque toutes de la jeunesse de l'Auteur; mais la philosophie n'y est pas toujours exacte, la morale n'y est nullement pure, l'érudition y est trop prodiguée, & le défaut de préci-

PIERRE DE
RONSARD.

sion y diminuë souvent la force de la poësie & des raisonnemens. Le fréquent mélange de la Fable avec l'Histoire, la Philosophie & la Théologie en forme aussi souvent un tout bizarre, & quelquefois ridicule.

Réflex. crit.
sur l'Elég. par
Michault, p.
209.

L'Elégie ne fit pas de grands progrès entre les mains de notre Poëte. Il ne paroît même pas qu'il en ait bien connu le caractère. Dans le grand nombre de pièces qu'il nous a laissées sous le titre d'Elégies, on trouve des allégories trop recherchées, des descriptions vagues, d'ennuyeuses digressions, des préceptes placés au hasard, une diction dure & peu correcte, quelquefois barbare. Ronsard confond aussi l'Epithalame qui est un poëme gai, avec l'Elégie qui est un poëme triste & plaintif. Tantôt ce sont des points de morale, & tantôt des chansons Bachiques ou amoureuses dont il fait le fond de ses pièces Elégiaques. Il y en a une qui est un Dialogue rempli d'imprécations, où il introduit des vieillards dont les discours sont très dissolus. Dans une autre, qu'il intitule *Invective*, il se répand en injures contre un jeune homme, mais avec si peu de ménagement que sa Muse y fait le vrai personnage d'une Harangère.

Dans ses poèmes il n'embrasse pas moins d'objets que dans ses Hymnes & ses Elégies. Ce sont, pour la plûpart, des espèces d'Epîtres en vers, qu'il adresse aux Grands ou à ses amis. Dans quelques-unes, il choisit, pour les entretenir, un sujet particulier, qu'il se contente d'effleurer, & qu'il ne suit même pas toujours. Plusieurs de ces prétendus poèmes sont à la louange de Marie Stuart, Reine d'Ecosse. Dans d'autres il fait l'éloge des Poètes & autres Ecrivains de son tems, avec qui il étoit lié, ou dont il vouloit se concilier l'amitié. Ici il discourt de la profession des Armes, de l'exercice de la Chasse, de celui de la Poësie, de quelques points de Philosophie, ou de quelques événemens de son tems. Là il s'amuse à décrire un Chat, une fleur, ou quelque moindre production de la nature. Mais, comme je l'ai observé, tous ces discours sont remplis d'écarts auxquels souvent on n'a aucun lieu de s'attendre.

Je vous ai déjà fait connoître le caractère des Sonnets de notre Poète : ceux qu'on a recueillis à la suite de ses poèmes, n'ont rien qui puisse leur mériter plus d'attention que les premiers. La seule différence que j'y trouve n'est

PIERRE DE RONSARD. que dans les sujets. Dans les Sonnets du premier volume, c'est l'amour qui en est presque l'unique objet; les autres sont de courts éloges de ceux à qui ils sont adressés. Je laisse là les *Gayetés* & les *Epigrammes sur la Genisse de Myron*, traduites du Grec, pour vous parler un moment des *Discours des miseres de ce temps, dédiés à Catherine de Médicis*.

Ronsard entreprit ces discours pour laisser à la postérité une description des maux qui troublèrent le Royaume sous la minorité de Charles IX. & en particulier de ce que la France eut à souffrir de la part des Calvinistes, contre lesquels le Poète montre beaucoup de zèle & de vivacité. Il n'y a que deux de ces Discours qui soient adressés à Catherine de Médicis. Dans le troisième, Ronsard instruit directement le Roi Charles IX. à qui il donne des avis fort judicieux sur le manière dont il doit gouverner, & comment il faut qu'il se conduise en particulier au milieu des désordres qui regnoient de son tems. La même matière, celle des malheurs de la France, est traitée dans trois autres Discours, dont l'un est adressé à Guillaume des Autels, le second à Louis des Masures, l'un & l'autre Poë-

tes François, & le troisiéme, qui est sous le titre de *Remontrance* au peuple François. Voici ce que dit le Poëte, dans le premier Discours, de la division où l'hérésie avoit jetté les différens membres de l'Etat.

PIERRE DE
RONSARD.

Ce Monstre arme le fils contre son propre pere ,
Le frere factieux s'arme contre son frere ,
La sœur contre la sœur , & les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains :
L'oncle hait son neveu , le serviteur son maître :
La femme ne veut plus son mary reconnoître :
Les enfans sans raison disputent de la foy ,
Et tout à l'abandon va sans ordre & sans loy.

L'Artisan par ce Monstre a laissé sa boutique ,
Le Pasteur ses brebis , l'Advocat sa pratique ,
Sa nef le Marinier , son traficq le Marchand ,
Et par luy le prend'homme est devenu méchant ;
L'Escolier se débauche , & de sa faulx tortuë
Le Laboureur façonne une dague pointuë.....
Morte est l'autorité : chacun vit en sa guise :
Au vice desreglé la licence est permise :
Le desir , l'avarice , & l'erreur insensé
Ont c'en dessus dessous le monde renversé.
On fait des lieux sacrés une horrible voirie ,
Une grange , une estable , & une porcherie....
Tout va de pis en pis : le sujet a brisé
Le serment qu'il devoit à son Roy mesprisé , &c..

Ronsard s'éleve dans ces Discours, tan-

PIERRE DE RONSARD tût contre Luther & Calvin, tantôt contre Théodore de Bèze qu'il accuse de souffler partout le feu de la révolte, quelquefois contre le Cardinal de Châtillon qui protégeoit les nouveaux hérétiques & leurs erreurs. Il instruit les uns, il tâche de confondre les autres; il les presse tous de reconnoître l'Unité, de sacrifier leurs opinions à la vraie Doctrine de l'Eglise, de rentrer dans leur devoir, & de désarmer ceux qui ont épousé leur querelle.

Ces Discours irritèrent les partisans de la Religion prétendue réformée, & plusieurs y répondirent. Dès 1563. on vit paroître un écrit in-4^o. contenant trois réponses en vers; la première par A. Zamariel, c'est-à-dire, par le Ministre Antoine de la Roche-Chandieu: les deux autres par B. de Mont-Dieu, que Bayle soupçonne être encore le Ministre que je viens de nommer, mais que Claude Binet, la Croix-du-Maine & du Verdier regardent comme un Auteur différent, dont le nom leur étoit inconnu. Ces trois pièces parurent à Orléans, quoique le nom de la Ville y soit supprimé. La réponse du prétendu Zamariel est entièrement conforme aux principes des Protestans, qui re-

jettent la tradition , n'admettent que
 l'Ecriture-Sainte , & ne considerent
 l'autorité de l'Eglise Romaine que com-
 me une autorité purement humaine.
 C'est sur cela principalement qu'il in-
 siste dans son écrit , & c'est dans la mê-
 me vûë qu'il introduit la Théologie qui
 s'adresse à Ronsard , & le censure avec
 aigreur des reproches qu'il avoit faits
 aux nouveaux Sectaires. La fin de cer-
 te pièce est intitulée , *Métamorphose de
 Pierre Ronsard en Prestre* ; ce n'est qu'u-
 ne déclamation injurieuse. Les deux
 réponses de B. de Mont-Dieu , sont à
 peu près dans le même goût. La pre-
 mière , qui est adressée à Catherine de
 Médicis , fait l'apologie de la préten-
 due Réforme , menace , charge d'in-
 jures le Pape & l'Eglise Romaine , en-
 treprend de donner des avis à la Reine
 sur la manière dont elle doit élever
 Charles IX. & les sentimens qu'elle doit
 lui inspirer. Ronsard n'entre presque
 pour rien dans cette première réponse.
 Mais dans la seconde , il est attaqué
 avec vivacité , repris avec emporte-
 ment , & l'Auteur cherche à élever sur
 les ruines de sa réputation , celle de
 Calvin , de Théodore de Bèze , & de
 quelques autres chefs du parti. Le sieur

PIERRE DE
 RONSARD.

de Mont-Dieu a cependant l'équité de
 PIERRE DE blâmer Béze sur ses poésies amoureuses.
 RONSARD.

De Béze en sa jeunesse aimant la poésie
 Se feignit amoureux , & ceste fantaisie
 (Dont il n'est à louer) si fort l'enforcela ,
 Que sa folie même en ses vers decela ;
 Donnant ce néantincoins évident tesmoignage ,
 Qu'il esgalloit tous ceux qui vivoient de son aage ,
 Et tant heureusement , que les meilleurs esprits
 Luy apprestoyent desja la couronne de pris ,
 Comme au plus suffisant qui aux rives de Seine .
 Eust appris les accords de la Muse Romaine.

Le Poëte ne semble au reste condamner les poésies amoureuses de Béze , que pour reprocher le même crime à Ronsard ; en quoi il a encore raison.

Florent Chrestien , l'un des plus savans hommes de son tems , Calviniste alors , mais réuni depuis à l'Eglise Catholique , se présenta la même année 1563. pour seconder , mais en se masquant sous un nom supposé , les deux Ministres dont je viens de parler , dans la guerre qu'ils faisoient à Ronsard. Son écrit , aussi en vers , & auquel on croit que Grevin eut part , est intitulé , *seconde Réponse de F. de la Baromie à Messire Pierre de Ronsard , Prestre , Gentilhomme Vandômois , Evesque futur. De*

même que la Roche-Chandieu & B. de ~~Mont-Dieu~~ PIERRE DE
RONSARD. Chrestien invective contre le Pape , le Clergé & toute l'Eglise Romaine , remet sous les yeux de ses lecteurs toutes les calomnies qui avoient été tant de fois réfutées dès-lors , & dont il reconnut depuis la fausseté ; reproche à Ronsard sa vanité , en quoi il n'étoit que trop bien fondé ; s'efforce de le faire passer pour un ignorant , qui ne brilloit que par une érudition qu'il puisoit dans des traductions , ou qu'il devoit au zèle de ses amis , lui fait un crime de l'aventure d'Arcueil , dont je vous ai parlé à l'article de Jodelle , le taxe d'ambition , attaque ses mœurs , & le charge d'injures de toute espèce. Il porte même l'excès jusqu'à s'efforcer de rendre méprisables plusieurs des amis de Ronsard dont le sçavoir & les talens n'étoient contestés de personne. On ne reconnoît dans ces portraits que celui de Pierre Paschal. Quoique d'un ton ironique , il est moins chargé que les autres , & la vérité y est beaucoup moins blessée :

Quant à ton cher Paschal , tout le monde confesse

Qu'il est docte & sçavant , l'Italie & la Grece

Le cognoissent fort bien , car par tout l'Univers

On ne lit que le nom de Paschal en tes vers.

**PIERRE DE
RONSARD.**

Puis l'attente qu'on a de sa Françoisé histoire
Fera graver son nom au dos de la mémoire,
Histoire qui jamais peut-être ne mourra,
Car peut-être qu'aussi jamais ne vivra.

Faites place vous tous dont la plume faconde
Soit Grecque, soit Latine, a estonné le monde :
Voicy je ne sçay quoy qui quelque jour naîtra
Plus grand que Tite-Live, & qui rabaissera
La gloire d'Hérodote & du grand Diodore,
Du grave Thucydide, & de Polybe encore.

Venez, Muses, venez pour accoller Pâschal,
Donnez-luy le chapeau digne d'un Cardinal....
C'est luy qui a premier d'une façon nouvelle
Fait croire qu'il estoit Historien fidelle
Sans rien mettre en escrit : c'est luy qui finement
Entretenoit un Roy de mines seulement,
..... qui s'est fait donner gage
Pour faire, disoit-il, un historique ouvrage,
Lequel, non commencé, sortira, ce dit-on,
Plus tard que l'an d'Harpale & que l'an de Meton, &c.

Cette longue Satyre de Florent Chrestien est suivie d'une autre encore plus mordante, intitulée, le *Temple de Ronsard, où la légende de sa vie est brièvement descrite*, c'est-à-dire, que le Satyrique imagine un temple, où l'on aura soin de graver le portrait de Ronsard, ses attributs, & les actions principales de sa vie. Le portrait est ridicule, les at-

tributs font insultans , & la calomnie
dicte la plus grande partie des faits , & **PIERRE DE**
envenime les autres. **RONSARD.**

Le même esprit & le même goût de Satyre regne dans une autre pièce , pareillement en vers , qui parut encore la même année 1563. sous le titre de *Remontrance à la Royne Mere du Roy sur les Discours de Pierre de Ronsard des miseres de ce temps*. J'ignore qui est l'Auteur de ce libelle séditieux & plein d'emportement.

Ronsard ne garda guères plus de ménagement dans la réponse qu'il fit à ces libelles , & qui contient plus de quinze cens vers. Il se feroit fait plus d'honneur en les méprisant , ou , s'il vouloit répondre , il devoit y observer plus de modération. Mais il a rendu satyre pour satyre , & injures pour injures. Il se justifie cependant avec assez de solidité au sujet de l'avanture d'Arcueil , dont ses adversaires avoient pris droit de l'accuser d'Athéisme ou d'Idolâtrie ; & montre qu'on avoit enflé cet événement de circonstances dont il n'avoit point été accompagné , & que dans le fond ce n'avoit été qu'un simple jeu , qui n'avoit eu rien de sérieux. Selon son ordinaire , il se vante encore dans cet-

te réponse avec un excès insupportable; & il y a lieu de croire que cet amour propre irritoit du moins autant ses adversaires que les reproches qu'il leur avoit faits. On se blesse aisément de la supériorité que l'on voit que les autres veulent affecter sur nous.

Ronsard ne se contenta pas de la réponse dont je viens de parler, il en fit une seconde en prose, sous le titre d'*Epître au lecteur par laquelle l'Auteur succinctement répond à ses calomnieurs*. On a mis cette réponse à la fin du second volume de ses œuvres, dans l'édition de 1623. Elle y précède l'*Art poétique François*, petit écrit en prose, que je vous ai fait connoître ailleurs. Dans cette Epître, Ronsard attaque principalement le sieur de la Baronnie, c'est-à-dire, Florent Chrestien : il l'accuse d'ingratitude envers lui, d'irréligion, d'hypocrisie, d'avoir l'esprit & le cœur corrompu, & censure avec sévérité le Sonnet de cet Ecrivain, qu'on lit à la tête de sa *Réponse* donnée sous le nom de *F. de la Baronnie*. Cette nouvelle sortie de Ronsard lui attira une réplique en prose, pleine d'aigreur & d'amertume, qui parut en 1564. in-4°. sous ce titre : *Apologie ou Deffense d'un homme Chrestien*

Chrestien pour imposer silence aux sottes re-
prehensions de M. Pierre Ronsard, soy di-
sant non-seulement Poète, mais aussi Mai-
stre des Poëtaſtres, par laquelle l'Auteur
reſpond à une Epistre ſecretement miſe au-
devant du recueil de ſes nouvelles Poëſies.

PIERRE DE
RONSARD

Chreſtien y fait auſſi l'apologie de ſon
Sonnet cenſuré par Ronsard : mais il
tâche de faire croire que l'Auteur de ce
Sonnet & celui de la répoſe donnée
ſous le nom de la Baronnie, ne ſont
pas une ſeule & même perſonne ; en
quoi il n'a aucunement perſuadé ſes
lecteurs. Je n'ai point vû d'autres pié-
ces de ce procès. Il paroît qu'il y en
eut encore quelques-unes, puis-
que Ronsard dit dans ſon *Epistre au lecteur*,
en ſ'adreſſant à ſes adverſaires : « Vous
donc, quiconque ſoyez, qui avez
fait un Temple contre moy, un Enfer,
un Discours de ma vie, une ſeconde
Reſpoſe, une Apologie, un Traité
de ma Nobleſſe, un Prélude, une
fauſſe Palinodie en mon nom, une
autre tierce Reſpoſe, un Commen-
taire ſur ma Reſpoſe, mille Odes,
mille Sonnets, & mille autres tels fa-
tras qui avortent en naiſſant ; je vous
conſeille, ſi vous n'en eſtes ſaouls,
d'en écrire davantage, pour eſtre le

Tome XII.

L

» plus grand honneur que je puisse re-
 PIERRE DE » cevoir , & , pour dire vérité , colon-
 RONSARD. » nes de mon immortalité. » C'est finir
 par une fanfaronnade. Quelque stoïcisme que Ronsard affecte ici , j'ai de la peine à croire qu'il eût vû si tranquillement ses ennemis continuer à écrire contre lui. Les réponses que nous avons de lui , & dont je viens de vous dire un mot , montrent trop son impatience & son dépit , pour persuader que la continuation de cette guerre ne l'eût point ébranlé.

Avant l'*Epistre au lecteur* contre Florent Chrestien , on a imprimé dans le second volume de l'édition que je suis , une multitude d'Epitaphes composées par Ronsard , & quantité de Sonnets , d'Odes , d'Hymnes , d'Elégies , de Poèmes & de fragmens , qui n'avoient point été mis en leur rang dans le recueil de ses œuvres , & dont il paroît que le Poète avoit eu dessein de supprimer la plus grande partie. Je crois qu'on auroit bien fait de ne conserver que les Epitaphes ; ces sortes de pièces ne sont pas inutiles pour l'histoire : elles constatent des faits & des dates. Plusieurs de celles que l'amitié ou l'occasion a fait sortir de la plume de notre

Poète, sont de longs panégyriques, comme les Epitaphes de Charles IX. de Marguerite de France, Duchesse de Savoie, qui contient en même tems l'éloge de François I. & des Princes ses enfans ; celles de M. d'Annebaut, de MM. de la Roche-Pofay, d'Anne de Montmorenci, Connétable de France, de Philippe de Comines, Historien de Louis XI. du Seigneur de Scillac, d'André Blondet, Lyonnais, Seigneur de Rocquancourt, de Claude de l'Aubespine, d'Anne de l'Esrat, Angevine, & de plusieurs autres. On trouve dans le même recueil des Epitaphes pour le Poète Marulle, Adrien Turnébe, Jean de la Péruse, Nicolas Vergece, savant Grec, Remi Belleau, Hugues Salel, Jean Brinon, Jean Martin, François Rabelais, &c.

Enfin la collection des œuvres de Ronsard est terminée par l'histoire de sa vie composée par Claude Binet, une Eclogue du même, dont je vous ai parlé ci-dessus, & le recueil des pièces que la mort du Poète a occasionnées, & dans lesquelles les Muses Grecques, Latines, Françaises & Italiennes, se sont réunies pour pleurer sa mort, & chanter ses louanges. Les Auteurs de

L ij

ces pièces sont Jean Dorat, Nicolas Goulu, Claude Binet, George Criton, Pierre de Luer, Germain Valens ou Vaillant, Ponthus de Thyard, Pierre Binet, Jean-Antoine de Baïf, Jean Passerat, Jacques-Auguste de Thou, Robert Garnier, Amadis Jamyn, Jean Cléric, Président aux Requêtes au Parlement de Paris, Scévole de Sainte-Marthe, Etienne Pasquier; Pierre Pithou, Antoine Loisel, Jean Galland, Berthaud, Nicolas Rapin, Louis d'Orléans, Jean Héroard, Médecin du Roi, Frédéric Morel, Paul Melisse, Chevalier Romain, le Jurisconsulte Antoine Hotman, Robert Etienne, Cailliet, Charles de la Guesle, Claude Ménard, Conseiller au Parlement de Paris, Durant, Colletet, Claude Garnier, & plusieurs étrangers.

Vous voyez par cette énumération qu'il n'y a peut-être pas de Poète qui ait été tant regretté, tant loué, ni par de si grands hommes. Qui n'auroit cru, après un concert si glorieux, si unanime, que Ronsard n'eût joui à jamais de l'immortalité qu'il s'étoit promise, & pour laquelle seule il s'étoit flaté de travailler? Mais presque toute cette gloire étoit déjà évanouie lorsque Mal-

herbe parut , & ce Poète lui donna , en quelque sorte les derniers coups. On lit dans sa vie écrite par M. de Racan , « qu'il avoit effacé plus de la moitié de son Ronfard , & qu'il en cottoit à la marge les raisons. Un jour , ajoutez-on , Yvrande , Racan , Coulombey & quelques autres de ses amis , le feuillettoient sur sa table , & Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé : pas plus que le reste , dit-il. Cela donna sujet à la compagnie , & entr'autres à Coulombey , continuë l'Historien , de lui dire , que si l'on trouvoit ce livre après sa mort , on croiroit qu'il auroit pris pour bon ce qu'il n'auroit pas effacé , surquoi il lui répondit qu'il disoit vrai , & tout à l'heure il effaça le reste. » Ce mépris de Malherbe pour Ronfard , irrita contre le premier Richelet , qui en qualité de commentateur du Poète , avoit quelque raison de croire que ce mépris retomboit sur lui-même. Il s'en vengea par une Epigramme qu'il fit contre Malherbe : ce qui n'a pas empêché Balzac de porter contre Ronfard un jugement presque aussi rigoureux.

« Ce Poète si célèbre & si admiré , dit-il dans un de ses Entretiens , a ses »

Divers Tr.
d'hist. & de
moral. p. 22.
& Notes de
Ménage sur
Malh. édit.
de 1689. p.
547.

Trente-unième
Entretien
de Balzac.

PIERRE DE
RONSARD.

» défauts & ceux de son tems. C'en'est
 » pas un Poète bien entier, c'est le
 » commencement & la matière d'un
 » Poète. On voit dans ses œuvres, des
 » parties naissantes & à demi animées,
 » d'un corps qui se forme & qui se fait,
 » mais qui n'a garde d'être achevé.
 » C'est une grande source, il le faut
 » avoier; mais c'est une source trouble
 » & boueuse; une source, où non-
 » seulement il y a moins d'eau que de
 » limon, mais où l'ordure empêche de
 » couler l'eau. Du naturel, de l'ima-
 » gination, de la facilité, tant qu'on
 » veut; mais peu d'ordre, peu d'éco-
 » nomie, point de choix, soit pour les
 » paroles, soit pour les choses; une
 » audace insupportable à changer & à
 » innover; une licence prodigieuse à
 » former de mauvais mots & de mau-
 » vaises locutions; à employer indiffé-
 » remment tout ce qui se présentait à
 » lui, fût-il condamné par l'usage,
 » traînât-il par les ruës, fût-il plus ob-
 » cur que la plus noire nuit de l'hyver,
 » fût-ce de la rouille & du fer gâté.
 » La licence des Poètes Dithyrambi-
 » ques, la licence même du menu peu-
 » ple, à la fête des Bacchanales, & aux
 » autres jours de débauche, étoit moin-

dre que celle de ce Poète licentieux ; & si on ne dit pas absolument que le jugement lui manque , c'est lui faire grace de se contenter de dire que , dans la plûpart de ses poèmes , le jugement n'est pas la partie dominante , & qui gouverne le reste. Pour la doctrine , dont on parle , & la connoissance des bons livres , ceux qui en parlent , se moquent des gens d'en parler ainsi.... Appellent-ils doctrine une lecture cruë & indigeste ; de la Philosophie hors de sa place , des Mathématiques à contre-tems , du Grec & du Latin grossièrement & ridiculement travestis. »

Si ces jugemens de Malherbe & de Balzac sont bien fondés , si nos meilleurs Ecrivains les ont adoptés depuis longtems , on ne peut douter que M. le Marquis Scipion Maffei ne se soit écarté de la vérité & des regles d'une saine critique dans les loüanges excessives qu'il a données à Ronsard , & dans les marques d'estime qu'il lui a prodiguées en plusieurs occasions. On le lui a reproché , & l'on a eu raison. Mais je crois aussi que l'Auteur des *Réflexions sur les ouvrages de Littérature* , n'y a pas suffisamment pensé , lorsqu'il lui a fait

Græner , Réflex. sur l'ouvr. de Litt. t. 7. P. 322.

un crime d'avoir dit que Ronfard étoit
 PIERRE DE *plein de l'esprit poétique.* Je vous l'ai dé-
 R. NSARD. ja dit ; on ne peut refuser cet esprit à
 Ronfard : les présens qu'il avoit reçus
 de la nature de ce côté-là , étoient
 grands , on les apperçoit en mille en-
 droits de ses écrits ; mais il les a défigu-
 rés , ces présens , par un zèle mal en-
 tendu pour une poësie , dont il n'avoit
 pas approfondi le caractère. Justement
 épris de ce qui fait le charme ou la ri-
 chesse des poësies Grecque & Latine ,
 en possédant à fonds les langues , mais
 ne connoissant nullement le génie de
 la sienne , qui n'étoit encore , pour ain-
 si dire , qu'au berceau , destitué d'ail-
 leurs de ce goût , qui n'a commencé de
 se former que sous Malherbe & Balzac ,
 il crut trop facilement que pour élever
 notre langue au véritable ton héroïque ,
 il n'étoit question que d'en charger les
 vers de toutes les licences & de toutes
 les hardiesses qu'il trouvoit dans les vers
 Grecs & Latins. Vous pouvez lire cet-
 te réflexion plus étendue , & prouvée ,
 pages 305. & suivantes du tome xviii.
 de l'ouvrage périodique , intitulé le
Pour & Contre , volume qui , comme
 je vous en ai peut-être déjà averti ,
 est de M. le Fevre de Saint Marc dont

le goût & le discernement sont connus d'ailleurs. Pour moi, je laisse Ronfard, pour vous dire un mot de l'Auteur de sa vie, qui étoit aussi Poète.

CLAUDE BINET.

Je vous ai déjà nommé cet Auteur. C'est Claude Binet, né à Beauvais d'une famille honnête, & qui a produit plusieurs Ecrivains. Claude vint jeune à Paris, & fit une partie de ses études sous Jean Dorat. Il s'appliqua dans la suite au Droit, & fut reçu Avocat au Parlement de Paris. Il y a lieu de croire qu'il se fixa dans cette Ville, où l'exercice de sa profession, le commerce avec les gens de lettres, & la poésie occuperent la plus grande partie de son tems. Il nous apprend lui-même qu'il n'avoit pas plus de quinze ou seize ans lorsqu'il connut Ronfard. Il avoit déjà lû & goûté les poésies de cet Ecrivain tant vanté alors, & desirant, comme lui, d'occuper quelque place sur le Parnasse, il s'exerça dans le même genre, fit part à Ronfard de ses premières productions, gagna son estime, & forma avec lui une liaison intime qui n'a fini que par la mort du premier. Ces deux

Disse, sur la
vie de Ronf.
à la fin.

Lv

CLAUDE
BINET.

Poètes se visitoient fréquemment , & lorsque Ronsard séjournoit dans la province , il avoit soin de donner souvent de ses nouvelles à Binet , ou de faire connoître dans ses poësies qu'il le mettoit au nombre de ses plus chers amis.

Binet ne montrait pas moins de zèle pour Ronsard : c'étoit son héros , il ne l'appelloit que son Maître , il ne voyoit point de plus grand homme que lui , il prenoit son parti en toute rencontre , il le défendoit contre ses adversaires , il eût voulu étendre sa gloire jusqu'aux extrémités du monde.

Ce zèle & cette affection lui méritèrent la confiance de Ronsard. Ce Poëte n'avoit rien de caché pour lui ; il lui faisoit part des pièces mêmes dont il n'a jamais voulu hazarder l'impression , telles que les Satyres que Charles IX. lui avoit laissé la liberté de composer , mais que nous n'avons point. Dans les derniers tems de sa vie , après avoir revû toutes ses œuvres ; après les avoir corrigées , & les avoir mises dans l'ordre où nous les voyons , ce fut Binet qu'il choisit pour en être le dépositaire , & qu'il chargea de les mettre au jour. Il en supprima seulement les Satyres. » On n'en verra jamais , dit-il à Binet ,

que ce qu'on en a veu , nostre siècle «
n'estant ny digne, ny capable de cor-
rection. »

CLAUDE
BINET.

Je ne crois pas cependant que Binet ait beaucoup contribué aux éditions des œuvres de Ronsard, qui parurent après la mort de ce Poète. Ce fut Jean Galland, Principal du Collège de Boncour, qui en prit soin. Ce fut lui aussi qui fit faire dans son Collège cette pompe funébre dont je vous ai parlé à l'article de Ronsard. Binet, comme je vous l'ai dit au même endroit, fit réciter, après l'oraison funébre prononcée par M. du Perron, une Eclogue Françoisë qu'il avoit composée à l'honneur du défunt. Cette Eclogue, imprimée d'abord séparément, a toujours été depuis réunie aux œuvres de Ronsard. Elle est intitulée : *Perrot. Eclogue maslée de Claude Binet, sur le tréspas de Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandômois, à Monseigneur le Duc de Joyeuse, Admiral de France.* Les interlocuteurs sont, *Thoinet, Berger, Philin, Chasseur, & Claudin, Pêcheur. Gallantin*, que l'on dit dans cette Eclogue avoir apporté la nouvelle de la mort de *Perrot*, c'est-à-dire, de Pierre Ronsard, c'est Jean Galland, qui avoit été recevoir les

L vj

_____ derniers soupirs de son ami.

CLAUDE
BINET.

Outre cette Eclogue, Binet adressa à François son fils, un *Discours* en prose, de la vie de Pierre de Ronsard. Je vous l'ai déjà cité. Quoique ce *Discours* sente trop le panégyrique, on ne laisse pas d'y apprendre les circonstances principales de la vie du Poète, & quel étoit son goût, son génie, son caractère. Binet y a mêlé plusieurs vers Latins & François qu'il avoit composés à la loiiange de son Maître, & les commencemens de deux ou trois poèmes de Ronsard même, qui n'avoient point été achevés. Lorsque ce *Discours* parut en 1586. in-4°. Binet y joignit son Eclogue, & tout ce qu'il put recueillir de pièces Grecques, Latines, Françaises & Italiennes, qui avoient été faites sur la mort de Ronsard. Plusieurs de ces pièces avoient été adressées à Binet lui-même, que l'on supposoit avec raison prendre beaucoup de part à la douleur commune.

Dès 1573. Binet faisant imprimer la Médée & les autres poésies de Jean de la Péruse, crut devoir joindre à ce recueil celui de ses propres poésies, ou du moins de celles qu'il avoit composées jusqu'à cette année, & qui lui pa-

surent mériter d'être rassemblées. Je n'y ai cependant presque rien trouvé qui puisse piquer aujourd'hui la curiosité du lecteur. Les pièces de ce petit recueil, qui est dédié par un Sonnet, à René de Voyer, Vicomte de Paulmy & de la Roche, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, sont : *Ode triomphale sur l'arrivée d'Elisabeth d'Autriche, Royne de France* ; divers Sonnets, Quatrains, Sixains & Dizains, & quelques Epigrammes ; vœu d'un Berger à la Déesse Venus : Vœux d'un Marinier au Dieu Neprune : *Chant forestier, ou le Chasseur, au Seigneur Amadis Jamyn* ; pièce fort longue, toute à la louange de Ronfard, chez qui Jamyn avoit demeuré dans sa jeunesse : *Gayeté du Printemps à ses amis, les invitant aux champs* : autre *Gayeté*, où l'Auteur vante les beautés de quelque solitude dans laquelle il se plaisoit à se retirer : *Déploration des miseres humaines sur la mort de Maître Jean Binet* ; c'étoit son oncle ; il passoit pour habile Jurisconsulte, & faisoit aussi des vers Latins & François. Claude Binet lui avoit quelque obligation, & il en étoit fort aimé, ce qui lui fait dire :

CLAUDE
BINET.

Ainsi pour toy j'alambique mon ame

Par l'esgout de mes yeux ,

CLAUDE
BINET.

Oncle très-cher , grande part de mon mieux ;

Et voudroy que la lame

Qui seul t'encloist nous eût enurés tousdeux.

Car soit qu'ardent le Digeste ou le Code

Te tinssent en leur sein ;

Soit qu'Apollon aux gais bors de Terrain

T'empêchast sur une Ode ,

Ou sur un vers d'une aigre douceur plein ,

J'estoy l'objet de ta fureur divine

Et de tes vers suerez ,

Quand tu plantois les vers lauriers sacrés

Dans ma tendre poitrine ,

Qui verdit or' de soucis & regrets.

Egalement sensible à la perte de ses amis comme à celle de ses parens , Binet pleura aussi la mort de Grevin , de Claude Despenſe , de Jacques Prevosteau , d'Hugues Salel , & de quelques autres , dont il parle avec une grande effusion de cœur dans ses poësies. Jacques Prevosteau étoit Chartrain : il mourut d'un catharre qui tomba sur ses yeux.

Pag. 175. Selon Dom Liron dans sa Bibliothèque Chartraine , Prevosteau fut premier Régent au Collège de Montaigu à Paris , étoit Poëte Grec , Latin & François , Philosophe & Orateur , composa un Hymne triomphal sur l'entrée du Roi Charles

IX. & de la Reine son épouse dans la ville de Paris le 6 Mars. 1571. & mourut dans la même Ville vers 1572. âgé de vingt-huit à trente ans. Son Hymne a été imprimé à Paris chez Niverd en 1571. Binet fait entendre que Prevosteau avoit aussi composé des vers contre l'Amour qui l'en punit en lui ôtant la vûe. Voilà des fictions de Poëte.

CLAUDE
BINET.

Une des pièces les plus curieuses du recueil de Binet, est celle qui est intitulée l'*Aymant, au Seigneur Anselme Tabellion Chaumunnois*. Le Poëte y fait assez bien la description de l'Aimant, & de l'aiguille aimantée, ou de la Boussole, & de l'utilité de celle-ci pour la navigation. La *Complainte amoureuse du Satyre*, une longue chanson galante, & quelques Anagrammes qui n'apprennent rien, terminent ce recueil.

Les Poëtes s'amuse de tout, & se plaisent souvent à badiner sur les sujets les plus frivoles. Claude Binet ne démentoit point ce caractère. Etienne Pasquier étant allé faire visite aux Dames des Roches durant les grands jours de Poitiers de l'an 1579. & ayant aperçu une puce sur le sein de Catherine des Roches, fille de Madelene Nepveu, épouse du sieur Fredonnoit, Sei-

CLAUDE
BINET.

gneur des Roches, tout le Parnasse Latin & François voulut prendre part à cette rare découverte. Cette puce occupa alors les plus graves esprits de ce tems-là, Achille de Harlay, depuis premier Président, Barnabé Brissot, depuis Président au Parlement de Paris, René Chopin, Jean Binet, Antoine Loisel, Pierre Pithou, Scévole de Sainte-Marthe, Jean Mangot, Avocat Général au Parlement de Paris, & plusieurs autres. Claude Binet augmenta le nombre de ces beaux esprits oisifs, & fit sur le même sujet cinq ou six pièces, tant en vers Latins qu'en vers François. On les trouve dans le recueil de ces niaiseries, qui fut imprimé en 1583. in-4.^o. & depuis avec les œuvres de Pasquier.

Ce dernier étant aux grands jours de Troye en Champagne l'an 1583. donna encore lieu à une autre badinerie, qui enfanta pareillement un grand nombre de pièces. Cet Avocat s'avisa de vouloir se faire tirer, mais le Peintre oublia de mettre des mains à son portrait. Il n'en fallut pas davantage pour engager quantité de beaux esprits à donner sur un sujet si peu considérable des témoignages multipliés de leur fé-

condité. Claude Binet fit l'*Apologie de la Main*, pièce en prose, qui a été insérée dans les lettres d'Etienne Pasquier, & dans le recueil des autres écrits en prose & en vers, qui furent composés sur le même sujet, & que l'on a parmi les œuvres du même Pasquier. C'est tout ce que j'ai vû des poësies & autres écrits de Binet.

CLAUDE
BINET.

On cite encore de lui une *Ode sur la naissance & sur le Baptême de Marie Elizabeth de Valois*, fille unique de France, imprimée en 1572. l'*Adieu de France au Roi de Pologne* (Henri III.) & l'*Adieu du Roi de Pologne à la France*, le tout contenant environ six cens vers, imprimés en 1573. *Adonis, ou le trespas du Roi Charles IX.* Eclogue : les *Daulphins, ou le retour du Roi*, Eclogue *Marine*, avec un Epithalame sur le mariage du Roi Henri III. les *Plaisirs de la vie rustique & solitaire* : enfin les Oracles des douze Sybilles, extraites d'un livre antique, mis en vers Latins par Jean Dorat, & en vers François par Claude Binet, avec les figures des Sybilles portraites au vif par Jean Rabel, à Paris, en 1586. in-folio.

FLORENT CHRESTIEN.

Florent Chrestien n'eut aucune part à ces puérilités qui amusèrent quelque tems Clâude Binet. Ennemi de Ronfard & de ses partisans, avec qui cependant il se réconcilia dans la suite, il méprisoit leurs travaux, & ce mépris passa jusqu'à leur personne. Vous en avez vû des preuves dans les écrits qu'il fit contre Ronfard en vers & en prose. Ceux qu'il fit en vers ne sont pas les seuls par lesquels il montra ses très-minces talens pour notre poésie. Je vous ai déjà parlé de sa traduction en vers François des quatre livres de la Venerie d'Oppien, Poète Grec d'Anazarbe, de celle de la Tragédie de Buchanan, intitulée, *Jephté, ou le Vœu*, & de sa version du *Cordelier, ou le Saint François*, du même Buchanan, & du premier chapitre des Lamentations du Prophète Jérémie. La traduction d'Oppien lui fit quelque honneur; ce Poète n'étoit pas facile à rendre en notre langue; & il avoit fallu de la patience, de l'érudition, & une grande connoissance de la langue Grecque pour en faire une version exacte & fidelle. Le *Jephté*

Bibl. Franç.
seconde édit.
t. 4. p. 332.
& t. 7. pag.
119. 124.

de Buchanan ne méritoit guères la peine que Florent Chrestien prit de le traduire. Pour le *Cordelier ou le Franciscain*, comme Buchanan s'étoit deshonoré en composant cette Satyre indécente, son traducteur n'a mérité que le blâme en la mettant en François.

Je ne vous louërai pas davantage son *Hymne Généthliaque sur la naissance de M. le Comte de Soissons fils*, ni sa pièce intitulée, le *Jugement de Paris*, *Dialogue joué à Anguien-le-François*, à la naissance du fils de M. le Prince de Condé. Ces deux écrits imprimés en 1567. peuvent être des preuves de son zèle pour les Princes dont il y fait l'éloge, elles n'en sont aucunement de son goût, ni de son talent poétique. Chrestien joignit au *Jugement de Paris*, un *Cartel*, avec quelques *Stances & Sonnets faits pour les Tournois à Valery en l'an 1567.*

Florent Chrestien, Auteur de ces écrits & de beaucoup d'autres plus dignes de sa grande érudition, mais qui ne sont pas de mon sujet, naquit à Orléans l'an 1540. Il étoit fils de Guillaume Chrestien, Gentilhomme, originaire des confins de la Bretagne, qui s'attacha à la Médecine, & s'y rendit si habile qu'il devint Médecin du Duc de

FLORENT
CHRESTIEN

FLORENT Bouillon d'abord, & ensuite du Roi
CHRESTIEN François I. & de Henri II. son successeur. On a de lui plusieurs ouvrages concernant sa profession. Son fils s'est appelé en Latin *Quintus Septimius Florens Christianus* ; mais *Florent* étoit son seul nom de Baptême ; il a pris celui de *Quintus*, parce qu'il étoit le cinquième enfant que sa mere eut mis au monde ; & celui de *Septimius*, parce qu'il étoit né dans le septième mois.

Micer. Mén. Il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur
 t. 34. aux langues Grecque & Latine, & s'y rendit très-habile. Henri Etienne fut son Maître pour le Grec. Son mérite le fit choisir pour diriger les études de Henri, Prince de Bearn, qui fut depuis Roi de Navarre, & ensuite Roi de France, sous le nom de Henri IV. Dans la suite s'étant retiré à Vendôme, il y fut fait prisonnier par les Ligueurs, lorsque ceux-ci s'emparèrent de cette Ville. Mais le Roi de Navarre paya sa rançon, & le délivra. Florent après avoir professé longtems le Calvinisme, revint quelques années avant sa mort à la Religion Catholique, dans laquelle il mourut à Vendôme au commencement du mois d'Octobre 1596. Il n'avoit pas accompli sa cinquante-sixième

année. MM. de Thou & de Sainte-
 Marthe donnent de grandes loüanges **FLORENT**
 à ses ouvrages & à son style. Tout ce **CHRESTIEN**
 qu'ils lui reprochent est d'avoir été trop
 mordant & satyrique; & ce reproche
 est juste; il ne falloit point l'affoiblir en
 prétendant que son cœur n'avoit aucu-
 ne part à tant d'invectives qui sont sor-
 ties de sa plume. On y voit trop de pas-
 sion pour se le persuader. Il est vrai que
 Ronsard & le célèbre Gui du Faur de
 Pibrac se réjouirent de le voir se récon-
 cilier avec eux. Mais ce n'est point une
 preuve qui puisse excuser les emporte-
 mens précédens de Chrestien, ni les
 faire attribuer à sa seule vivacité natu-
 relle.

L'AUTEUR ANONYME
du Conte du Rossignol.

De tous ceux qui ont parlé de Florent
 Chrestien, je ne connois que la Croix-
 du-Maine qui lui attribue une pièce en
 vers, intitulée, le *Compte du Rossignol*,
 dont ce Bibliothécaire ne marque au-
 cune édition. J'ai vû ce conte imprimé
 à Lyon en 1547. & cette date est une
 preuve que cet écrit ne peut être de
 Florent Chrestien, né en 1540. De

CONTE DU ROSSIGNOL qui est-il donc ? Je l'ignore. Voici quel en est l'objet. Le Héros de cette pièce est un jeune homme de bonne famille, nommé Florent, épris de l'amour le plus vif pour une Demoiselle noble, que le Poète nomme Yolande. A toutes les déclarations les plus claires que Florent fait de sa passion, Yolande ne répond qu'en fille sage & vertueuse. Nulle attaque, quelque répétée qu'elle soit, ne peut affoiblir sa résistance. Elle insinué même à son amant d'étudier la Philosophie morale & la Nature. Florent résiste quelque tems : cette étude lui paroît trop sèche, & trop peu conforme à son inclination. Il se laisse cependant persuader à la fin, plus par condescendance que par attrait ; & passe trois années dans cette étude. Après ce terme qu'il envisageoit comme celui qui devoit aussi mettre fin à ses peines, il revient auprès d'Yolande, lui rend compte de ce qu'il a fait, & lui parle de nouveau de son amour. La belle qui ne cherche qu'à l'éloigner, lui demande ce que fait le Rossignol quand il a vû sa femelle, & ne consent à prêter l'oreille à sa passion, que lorsqu'il l'aura satisfaite sur cette question. Voilà Florent plus déconcerté que jamais.

La question proposée lui paroît une énigme qu'il ne peut deviner. Affligé, confus, désespéré, il se retire. Une vieille qu'il rencontre, l'interroge sur le sujet de sa douleur, se rit de sa simplicité & de son ignorance, l'instruit de ce qu'il devoit répondre. Ravi de cette découverte, il revient à la hâte auprès d'Yolande, & résout la question qu'elle lui avoit faite, conformément à l'instruction que la vieille venoit de lui donner. Yolande se sert de l'explication qu'il vient de faire, pour moraliser, en appliquant à la passion de l'amour ce qu'il vient lui-même d'exposer; & le résultat est que le jeune homme n'a plus que des sentimens raisonnables. Ce conte ne m'a pas paru mal tourné. L'Auteur avoit pour devise, *Plus que moins.*

CONTE DU
ROSSIGNOL

GUI DU FAUR DE PIBRAC.

Gui du Faur de Pibrac qui oublia les invectives de Florent Chrestien, & rechercha même son amitié, selon le témoignage de M. de Thou, naquit à Toulouse l'an 1529. de Pierre du Faur, Président au Parlement de cette Ville. Il étoit le quatrième de cinq freres.

GUI DU FAUR DE PIBRAC. C'étoit un homme bien fait , de beau-
 coup d'esprit , d'une grande politesse ,
 d'une probité incorruptible , & d'un
 zèle sincère pour le bien public. Après
 ses études faites à Paris , il passa en Ita-
 lie avec Pierre Bunel , son compatrio-
 tre , qu'on avoit chargé de sa conduite.
 Il demeura quelque tems à Padouë , &
 y prit des leçons d'André Alciat , qui
 eut lieu d'admirer la capacité de son
 disciple. De retour à Toulouse en 1548.
 n'ayant pas encore vingt ans , il fré-
 quenta le Barreau , où il acquit une
 grande réputation. Quelque tems après
 il fut fait Conseiller au Parlement , &
 ensuite Juge-Mage. Il acquit tant de
 réputation dans ces emplois , que le
 Roi Charles IX. le choisit en 1562.
 pour être l'un de ses Ambassadeurs au
 Concile de Trente. Pibrac y soutint
 avec vigueur les intérêts de la Couron-
 ne. A son retour , le Chancelier de l'Hô-
 pital , qui vouloit l'approcher de la
 Cour , le fit nommer en 1565. à la
 charge d'Avocat Général au Parlement
 de Paris ; & en 1570. Charles IX. le
 fit Conseiller d'Etat.

Henri, Duc d'Anjou, ayant été élu
 Roi de Pologne le 9 Mai 1573. Char-
 les IX. voulut que Pibrac accompagnât
 le

le nouvel élu dans ce Royaume, & ce Prince ayant succédé en 1574. sous le nom d'Henri III. à Charles, mort le 30 Mai de la même année, donna à ce digne Magistrat une charge de Président au Mortier : c'étoit en 1577. Pibrac fut aussi Chancelier de la Reine de Navarre & du Duc d'Anjou. Il mourut à Paris le 27. Mai 1584. âgé de cinquante-cinq ans, & fut inhumé dans le Chœur des grands Augustins, où on lisoit autrefois son Epitaphe en prose Latine, avec plusieurs vers François qui-avoient été gravés aux deux côtés de son tombeau, entr'autres ceux-ci :

GUI DJ
FAUR DE
PIBRAC.

Pibrac dont l'honneur & la gloire
Eclate par tout l'Univers,
Ne veut ny prose ny des vers
Pour en conserver la mémoire.

Ces vers & l'Epitaphe nous ont été conservés par M. Piganiol de la Force au tome VI. de sa Description de Paris. L'Epitaphe Latine porte que Pibrac est mort le 2 de Mai : mais on prétend que ce ne fut que le 27, comme l'a marqué Charles Pascal qui a écrit sa vie.

Pibrac avoit épousé Jeanne de Custos;
Tome XII. M

GUI DU FAUR DE PIBRAC. Dame de Tarabel, qui n'est morte qu'en 1612. » Pibrac, dit M. de Thou, écrivait en Latin avec élégance, & avoit beaucoup de talent pour la poésie Française; ce qui fit naître d'abord quelques petites jalousies entre lui & Ronfard, qui le piqua vivement; mais elles se convertirent bientôt dans ces hommes illustres, tous deux amoureux de la gloire, en une estime & une amitié mutuelle. »

Nous avons de M. Pibrac plusieurs ouvrages, Plaidoiers, Harangues, Lettres Latines & Françaises; mais on ne connoît guères aujourd'hui que ses Quatrains moraux, qui ont été entre les mains de presque tout le monde, jusque vers le milieu du siècle passé. L'Auteur n'en donna d'abord que cinquante: ils parurent en 1574. in-4°. à Paris. Dans la suite, il ajouta à différentes reprises soixante-seize autres Quatrains; ainsi il y en a en tout cent vingt-six.

Rien ne fait mieux comprendre combien ces Quatrains ont eu de vogue, que cette multitude d'éditions qu'on en a données, & ce grand nombre de traductions qu'on en a faites en toutes sortes de langues. Les Turcs, les Arabes, les Persans les ont traduits. Florent

Chrestien les mit en vers Grecs & Latins, qui furent imprimés en 1584. l'année même où mourut Pibrac; & la même année il en parut encore une autre traduction Latine en vers héroïques par Augustin Prevost, Secrétaire du Roi. L'année suivante Jean Richard, de Dijon, en fit une nouvelle traduction en Latin que Colletet, qui parle au long des Quatrains de Pibrac, & de ses traducteurs, ni M. Baillet, n'ont point connue. L'an 1600. Christophe Loisel, Professeur d'Humanités, mit ces mêmes Quatrains en vers Latins, & en 1641. Pierre du Moulin, Ministre Calviniste, les traduisit en Grec. En 1666. Nicolas Harbet, Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances, Avocat au Parlement de Bourgogne, fit imprimer à ses dépens, in-4^o. lesdits Quatrains traduits en autant de distiques Latins. L'Allemagne a aussi fourni plus d'un traducteur. Le Jurisconsulte François, Charles Févret, a fait sur le même ouvrage un Commentaire Latin. Ce n'est guères qu'un badinage poétique, mais un badinage utile: il n'a paru qu'en 1667. quelques années après la mort de l'Auteur, arrivée en 1661. On en

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

Collet. Disc.
de la poésie
mor. n. 53.

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

doit l'édition à Messieurs Jacques Févret, Seigneur de Magny, & Antoine Févret, Seigneur de Saint Mémin, tous deux fils de Charles.

En 1687. un anonyme changea les *Quatrains de M. de Pybrac en sixains*, à la manière dont on parle aujourd'hui; c'est-à-dire, qu'il en réforma le langage, & qu'il crut donner plus de jour aux pensées de l'Auteur, en les étendant un peu: il y ajouta des *Annotations qui expliquent les endroits les plus difficiles, pour l'instruction des enfans*. En 1720. il se fit encore à Paris une refonte générale des mêmes Quatrains; on les habilla à la mode, on leur donna l'air & le style du tems, dans la vûe de les réconciler avec le beau monde.

Le dernier Editeur des Quatrains de Pibrac, M. l'Abbé de la Roche, a pensé différemment: il a jugé qu'il valoit mieux imprimer ces vers tels qu'ils sont originairement, que de les montrer sous une autre forme. Son édition, chargée de remarques critiques, morales & historiques sur chaque Quatrain, a paru en 1746. avec les Quatrains des sieurs Faur & Matthieu, sur la vie, sur la mort & sur la caducité des choses humaines. M. l'Abbé de la Roche

convient qu'il se rencontre dans les Quatrains de Pibrac quelques poësies & quelques expressions qui ne sont pas selon l'analogie de la foi, ni dans toute la pureté du Christianisme; mais le Poëte ne s'étoit proposé que de former des hommes selon la lumière de la raison, & tels qu'on les veut dans la société. C'est cependant un inconvénient pour les lecteurs, & le nouvel Editeur n'a pas eu tort de tâcher d'y remédier par ses notes, dont beaucoup sont autant de correctifs, dont il sera facile d'user. Il n'a pas oublié de faire connoître les trois Auteurs dont il publie les Quatrains, ni de faire observer que M. Tilton du Tillet a placé dans son Parnasse le célèbre Pibrac parmi les Perrens, les Regniers, les Rapins, montrant par-là qu'il le juge digne, comme eux, de l'immortalité. Le suffrage de ce grand amateur de notre Poësie & de notre Musique, doit être mis en ligne de compte, & ne fait pas peu d'honneur à notre Poëte.

M. l'Abbé de la Roche examine en passant quelle est la vraie, ou du moins la principale cause de l'oubli où sont tombés les Quatrains de Pibrac. On ne s'en

M iij

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

Mémoire de
Trév. cités
p. 108. 109.

prendra pas aux maximes qu'on y expose. Les vérités de la Morale ne sont pas en elles-mêmes sujettes aux vicissitudes ; elles sont les mêmes dans tous les tems. Si ce n'est pas la matière qui a causé la disgrâce des Quatrains, il vient aussitôt dans l'esprit que c'est donc la forme. La langue a changé considérablement dans le dernier siècle, & on veut aujourd'hui dans la structure des vers une exactitude d'autant plus gracieuse qu'elle est plus gênante. N'en étoit-ce pas assez, pour que des vers estimés autrefois & recherchés, aient cessé de l'être, & pour blesser l'oreille, après l'avoir flatée quand ils parurent ? Cette considération, que M. l'Abbé de la Roche fait valoir, pourra contenter la plupart des lecteurs qui ne se donnent pas la peine d'approfondir. Cependant, disent les Auteurs des Mémoires de Trévoux, nous avons des vers plus anciens que les Quatrains, qui ont les mêmes désavantages du côté du style & de la versification, & on ne laisse pas de les lire avec plaisir. On ne les lit même que trop. Pense-t-on que si Marot avoit mis en Quatrains, cette morale licentieuse qu'il pratiqua toute sa vie, on ne liroit pas ces Quatrains aus-

si volontiers que les Rondeaux & plusieurs autres petites pièces qui nous restent de lui ? Le vieux langage ne rebuteroit pas ; il auroit même quelque chose de gracieux. Ce n'est donc pas, ni les mots, ni les tours qui ne sont plus d'usage, que nous dédaignons ; ce sont plutôt ces sentences accumulées les unes sur les autres, & exposées souvent, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une trop grande nudité. Notre goût ne souffre que difficilement les sentences, même dans l'Histoire, si elles n'y sont déguisées habilement, & comme fonduës dans la substance de l'ouvrage.

Dans plusieurs éditions des Quatrains de Pibrac, on a inséré du même une pièce de près de quatre cens vers intitulée, les *Plaisirs de la vie rustique* : on ne la donne que comme l'extrait d'un plus long poëme que M. de Pibrac avoit composé sur ce sujet. La manière dont s'expriment les éditeurs de cet extrait m'avoit porté d'abord à croire que c'étoit tout ce qui avoit jamais été publié de ce poëme. Je me suis détrompé en consultant un recueil de poësies Latines de Sébastien Roulliard ou Roillard, de Melun, Avocat au Parlement de Paris, imprimé en 1578. à Paris, in-

M iij

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

8°. chez Pierre Label. J'y ai trouvé une traduction en vers Latins du poëme de Pibrac , avec le texte plus complet que dans les éditions des Quatrains du même ; & l'on y apprend quelques circonstances de la vie de l'Auteur que l'*Extrait* n'offre point. Dans ce poëme , selon l'édition de Roulliard , le Poëte commence par célébrer le lieu d'où il avoit tiré le nom de *Pibrac*. C'étoit un Château , situé près de la Garonne , qui lui venoit du côté de sa mere. L'Auteur en fait la description , & ajoute , parlant de lui-même , qu'après sa naissance , la Déesse de l'éloquence le baisa , lui fit part de ses trésors , & lui prédit ce qu'il feroit dans la suite :

J'oüy qu'elle disoit , ayant trois fois juré ,
Cet enfant , quelque jour , d'un parler mesuré
Des plus doctes François charmera les oreilles ,
Soit qu'il veuille conter les antiques merveilles
Des vieux Grecs & Romains , ou d'un accent plus bas
Demesler dextrement les processifs desbas ,
Accouplant comme il faut l'honneste avec l'utile,
Et la douce équité avec la loy civile ;
Ou que pour soulager par un plaisir nouveau
Le journalier travail du pénible Barreau ,
Il guide de sa voix les Muses à la dance ,
Et les face mouvoir aux sons de la cadence :

Ou soit que commandé pour la France vanger ,
Il veuille s'opposer à l'écrit étranger ,
Et défiant le temps d'une plume immortelle
Souttenir courageux de son Roy la querelle.

GUI DU
FAUR DE
PIBRAC.

Quoique le Poète n'ait usé de cette fiction que pour se loier lui-même, il voudroit nous persuader qu'il ne se reconnoît pas parfaitement dans ce portrait, que celui-ci est trop flaté, que la copie est demeurée au-dessous de l'original. *Je puis* seulement dire avec vérité, ajoute-t'il :

Que j'ay veu mille fois le Sénat de la France
Honoré mes discours d'un étonné silence ;
Et que par un sentier de peu d'hommes frayé
Je me suis des premiers de mon ordre essayé
Faire voir au Barreau la Romaine richesse,
Et le champ plantureux de la féconde Grece.

Il attribué ce succès à l'étude qu'il avoit faite des ouvrages de Démosthene; ou plutôt, dit-il,

. Du vray Dieu j'ay mon estre
De luy seul la raison, le parler, le sçavoir,
Le discours, l'intellect, la force, le vouloir.

Il convient aussi qu'il devoit beaucoup aux lumières de Pierre Bûnel, qui l'avoit instruit dans l'éloquence & dans la philosophie; & la reconnoissance lui

M. v

dicte cet éloge qu'il consacre à la mé-

GUI DU moire de ce Savant :

FAUR DE
PIBRAC.

Je te saluë donc , toy voisin héritage
De ce docte Banot , vray bonheur de nostre aage ,
Qui jadis escrivait , Cicéron effaçoit ,
Quant à l'envy de lui quelque Epistre traçoit ,
Et comme un Socratès par sa docte ignorance ,
Des Sophistes bavards confondoit l'arrogance.
Le premier & plus grand de mes heurs est d'avoir
Jouï presque trois ans du fruit de son sçavoir ,
Lorsque par amitié la peine il daigna prendre
De m'ouvrir les secrets du Maître d'Alexandre ,
Et sur le moule vieux de l'Orateur Romain
Dressa les jeunes traits de ma flouette main.
Que si mort il ne fut si tôt , j'eusse peut-estre
Mérité d'estre dit disciple d'un tel Maître.

M. de Pibrac marque , en finissant ce poëme , en quel lieu & en quel tems il le composa , & pourquoi il ne l'a point achevé.

Ces vers je composois au lieu de ma naissance ,
Plein d'honneste loysir , lorsque Henry de France ,
Eils & Frere de Roy , & l'honneur des Valois ,
De cent canons battoit les murs des Rochelois ;
Et eusse poursuivi les biens du labourage :
Mais la mort de mon fils m'en oste le courage ,
Et trouble tellement de douleur mon esprit ,
Que j'en laisse imparfait pour jamais cet écrit.

Ce poëme fut donc composé en 1573. GUI DU FAUR DE PIBRAC.
 M. Baillet ne la point citée dans ses ju-
 gemens des Savans, à l'article de Pi-
 brac, & le pere Nicéron n'a connu de
 la traduction de Rouillard que l'édi-
 tion faite en 1605. Tom. IV.
Nicéron,
Mém. t. 27.
p. 254.

Dans la description de l'entrée de Charles IX. à Paris le 6 de Mars 1571. imprimée l'année suivante in-4.^o. on lit cinq Sonnets de Pibrac. Ce Magistrat zélé pour la gloire de son Prince & de sa patrie, voulut faire connoître par ces poësies combien il s'y intéressoit, & ces Sonnets valent bien les pièces que Ronsard, Baif, Amadis Jamyn & quelques autres, composèrent sur le même sujet, & qui sont réunies dans la même description.

ANTOINE FAURE.

Vous venez de voir qu'on a joint plusieurs fois aux Quatrains de Pibrac ceux du *Président du Faur*. M. l'Abbé de la Roche, qui a imité en cela quelques-uns de ces anciens éditeurs, ne sçait à qui donner cette seconde centurie de Quatrains. Il conjecture qu'elle est de Pierre du Faur, de la branche de Saint Jory, un des plus savans hom-

M. vj

ANTOINE
FAVRE.

mes de son siècle, mort en 1600. après avoir été premier Président du Parlement de Toulouse. Cette conjecture n'a aucun fondement. Colletet dans son discours de la poésie morale, nombre 54. a eu plus de raison de faire Auteur de ces Quatrains Antoine Favre, pere du célèbre Favre de Vaugelas. Ces Quatrains sont en effet de ce Magistrat, & ce ne sont pas les seules poésies Françoises que nous ayons de lui.

Il étoit né à Bourg en Bresse le 4 Octobre 1557. de Philibert Favre, Avocat fiscal du Duc de Savoie en Bresse, & de Bonne de Châtillon. Lorsqu'il eut fait ses études d'Humanités & de Philosophie à Paris, il alla étudier le Droit à Turin où il fut reçu Docteur à l'âge de vingt-deux ans. Son éloquence & sa capacité l'ayant distingué depuis en qualité d'Avocat au Sénat de Chambery, le Duc de Savoie lui envoya des provisions de la charge de *Juge-Mage des Provinces de Bresse, Bugey, Valromey & Gez.* Trois ans après, le même Prince le tira de ce poste pour lui faire remplir une place de Sénateur dans le Sénat de Chambery. Il y avoit douze ans qu'il s'acquittoit avec honneur & applaudissement des fonctions

attachées à cette place , lorsque M. & ~~Madame~~ Madame de Nemours prièrent le Duc de Savoie de permettre que ce Magistrat présidât pendant quelque tems à leur Conseil du Duché de Genevois , & qu'il travaillât à accommoder les contestations qu'ils avoient avec le Duc de Ferrare. Ce Prince y consentit , mais en accordant en même-tems à Antoine Favre de jouir , malgré son absence , des honneurs & des émolumens de sa charge de Sénateur. Sa Présidence du Genevois dura quatorze ans , pendant lesquels il fit deux voyages en Italie pour les intérêts de la Duchesse de Nemours. Il vint depuis à Paris , séjourna neuf mois en France , présida ensuite à Annecy , & en 1610. fut nommé , par le Duc de Savoie , premier Président du Sénat de Chambery. Au mois de Juillet de la même année , le Prince lui envoya des lettres de Gouverneur de Savoie & de toutes les Provinces deçà les Monts. En 1618. ayant été envoyé à Paris avec le Prince Maurice, Cardinal de Savoie , & saint François de Sales , pour y traiter & conclure le mariage de Victor Amédée , Prince de Piémont , avec Christine de France , Louis XIII. à qui il

ANTOINE
FAVRE.

ANTOINE
FAVRE.

fut présenté, lui offrit la charge de premier Président du Parlement de Toulouse; mais Favre s'excusa de l'accepter. Il mourut à Chambéry le premier Mars 1624. âgé de soixante-six ans. Si vous êtes curieux de connoître dans un grand détail la vie de cet illustre & savant Magistrat, son testament & ses ouvrages, vous aurez recours aux vies des Jurisconsultes anciens & modernes, par Taisand, édition de 1737. in-4°. depuis la page 187. jusqu'à la page 246.

Je ne dois vous parler que des poësies de M. Favre. Taisand lui donne une Tragédie en vers François, dont le sujet est *Gordian & Maximin*; M. de Beauchamp dit qu'elle a été imprimée en 1596. in-8°. sans marquer le lieu de l'impression, & lui donne pour titre, les *Gordians & Maximins, ou l'Ambition*. Je n'ai point vû cette pièce. Les Auteurs de l'Histoire du Théâtre François n'en ont point parlé. Taisand ajoute qu'Antoine Favre a fait encore les *Entretiens spirituels*, une *Centurie de Sonnets sur l'Amour divin*, un *Discours des Mystères du saint Sacrement & du Rosaire*, & une *Centurie de Quatrains monaux*. Je ne sçai si l'Historien a voulu

faire entendre que chacun de ces écrits a été imprimé séparément ; il n'en marque aucune édition. J'en ai vu une qui comprend dans un seul volume imprimé en 1602. tout ce que Taisand vient de détailler. Le titre de ce recueil , dont le Pere Nicéron n'a fait aucune mention dans son abrégé de la vie de M. Favre , est *Entretiens spirituels d'Antoine Favre , divisés en trois Centuries de Sonnets : la première de l'Amour divin & de la Pénitence : la seconde du très-saint Sacrement de l'Autel : la troisième du saint Rosaire , avec une Centurie de Quatrains*. Toutes ces poésies spirituelles ou morales , dédiées à *Madame Marguerite , Princesse de Savoie* , font plus d'honneur à la probité , à la vertu & à la piété de de l'Auteur , qu'à ses talens pour la poésie. M. Favre , après s'être édifié lui-même en composant ces vers , paroît n'avoir eu pour but que d'édifier & instruire les autres en les publiant. Il marque ainsi son intention dans le Sonnet préliminaire qu'il adresse à son livre :

ANTOINE
FAVRE.

Mém. de
Nicér. t. 19.

Allez , mes Entretiens , & sans adieu me dire ,
Allez , puisqu'il vous plaît , quelque autre entrete-
nir ;
Mais voyez bien surtout de ne point revenir
Sans rendre plus devots , ceux qui voudront vous
lire.

**ANTOINE
FAYRE.**

Bien qu'encor vous n'ayez appris l'art de bien dire ;

Si vous ferois-je tort de plus vous retenir :

Que si ces grands Ronfards ne daignent vous tenir ,

Plaîsez tant plus à qui se plaîse à vous relire.

La Muse ne vous a d'un Catulle enfantez ,

Ny d'autre nul de ceux qui pour les vanitez ,

Ont par leurs vers plus beaux diffamé leur mé-
moire.

Non , non , vous estes nez beaucoup plus noblement ;

Vostre Pere est le Ciel , moi son vil instrument ;

Heureux si j'ay pour vous moins d'honneur , plus
de gloire.

On ne peut que loier ces sentimens:
ils sont rares dans un Poëte.

PIERRE MATTHIEU.

Je ne séparerai point les Quatrains
moraux de Pierre Matthieu, puisqu'on
les trouve communément réunis avec
ceux de Pibrac & du Président Favre.
Ce Poëte étoit fils de Pierre Matthieu,
Francomtois. Il naquit à Salins le 10.

Décembre 1563. C'est ce qu'on ap-
prend d'un Distique imprimé à la suite
de sa Tragédie d'Esther. Quoiqu'on y
exalte fort sa naissance , on croit que
sa famille n'avoit rien de relevé. Il pa-
roît du moins que sa fortune fut mé-
diocre , puisqu'après avoir fait ses Hu-

Hist. du Th.
Fr. t. 3. p.
435. & suiv.

manités à Valence, Matthieu, très-
jeune alors, accepta avec plaisir la place de Principal du Collège de Verceil en Piémont. Dans ce poste, il employa ses heures de loisir à cultiver la poésie, pour laquelle il se sentoit un attrait dominant. Ce fut dans cette Ville qu'il composa sa première Tragédie, intitulée *Clytemnestre*, & un autre ouvrage Dramatique sous le titre de *Tragédie de l'Histoire Tragique d'Hester*, qui parut pour la première fois en 1578.

PIERRE
MATHIEU.

L'accueil trop favorable qu'on fit à cette dernière pièce, engagea Matthieu à présenter dans la suite à ceux de Verceil un méchant poëme, à qui il donna le nom de Pastorale, ou *Eclogue de l'ingrat exercice de la poésie*. Il n'y a que deux interlocuteurs *Pollux & Elpizon*. Sous le nom du premier, l'Auteur instruit d'une partie de ses aventures, & des obligations qu'il avoit aux Seigneurs d'Orléans: mais, ajoute-il,

J'avois desja passé de mes ans le tiers lustre,
Quand je vins habiter de Borgogne le lustre :

il veut parler de la ville de Besançon.
Là, continue-t'il,

Là j'ay osé chanter avec plusieurs Orphées
Du très-grant Philippot la vie & les trophées.

PIERRE c'est-à-dire , Philippe II. Roi d'Es-
MATHIEU. pagne , alors Souverain de la Franche-
 Comté. Plus bas il dit :

J'ay fait la scene en la publique place ;
 J'ay fait ensanglanter un horrible eschaffaut ,
 Harranguéant les Rois tantost bas , tantost haut.....
 Voilà comme Phœbus a pris de moy soucy :
 Mais je le veux quitter.....
 Je veux suivre plutost l'argenteux Galien ,
 Ou le doré parquet du bruit Bartholien , &c.

c'est-à-dire , embrasser la profession de Médecin , ou celle d'Avocat. En 1584. Matthieu fit imprimer , avec l'approbation de Pierre Maignen , Docteur en Théologie & Chanoine de Besançon , la Tragédie d'Esther , la prétendue Pastorale que je viens de nommer , & quelques autres petits ouvrages de sa composition. Il dédia ce recueil à Madame de la Villeneuve , de la Maison de Granvelle , & à Madame d'Achey , de celle de Peloux. Dans sa préface , il demande en grace qu'on excuse les imperfections de ces écrits , en considération de sa jeunesse , & de l'importunité de ses amis , qui les lui ont arrachés. Ces raisons triviales n'étoient que pour couvrir , autant qu'il étoit en lui , son amour propre. » Que si , dit-il , ce

premier coup d'essay va droit , je se-
 rai encouragé davantage à produire
 autres compositions , qui , comme il
 me semble , auront plus d'emphase
 que cette nombreuse cadence de vers
 François , desquels j'ai fait apprentif-
 sage à Verceil..... Ce Carme (la Tra-
 gédie d'Esther) que j'ay façonné lour-
 dement , n'ayant , ainsi que les au-
 tres , pour patrons Eschyle , Sopho-
 cle , Euripide , Paccuvius , Accius ,
 ou Sénèque , la traduction desquels
 est plus facile quel'argument que j'ay
 choisi. » On sent aisément en effet que
 ce qui l'empêcha de publier alors la
Clytemnestre , est que , soit par amour
 propre , soit pour paroître plus excusa-
 ble , en suivant une route nouvelle ,
 sans y être guidé par les anciens Tra-
 giques , il se donnoit bien de garde
 d'exposer dans cette Tragédie une tra-
 duction de Sénèque estropiée si mal
 adroitement. C'est la réflexion des Au-
 teurs de l'Histoire de notre Théâtre.

Matthieu qui voioit , sans doute ,
 que les fades loüanges dont il venoit
 d'accabler le Roi d'Espagne , ne lui
 produiroient rien , se retira à Lyon ,
 ou , pour se servir de son expression ,
 il embrassa le *deré parquet du bruit Bar-*

PIERRE *tholien* : il y suivit le Barreau en qualité d'Avocat au Présidial de cette Ville. Là , l'envie de rimer le possédant toujours , faute de nouveaux sujets , il prit la résolution de refondre son poëme d'*Ester* , & d'en composer deux Tragédies , l'une sous le nom de *Vasthi* , & l'autre qu'il intitula *Aman*. Ces deux pièces ne parurent cependant imprimées qu'en 1589. suivies de la *Clytemnestre* , retouchée & mise dans la meilleure forme que l'Auteur put lui donner , & terminées par la Pastorale ou Eclogue dont j'ai parlé. Matthieu prend dans ce recueil la qualité de *Docteur ès Droits*. Il prétendoit que tout lecteur verroit dans la Tragédie de *Vasthi* , à laquelle il joignit un petit abrégé de l'histoire des Rois de Perse , les *tristes effets de l'orgueil & désobéissance* , la *louange d'une Monarchie bien ordonnée* , l'*office d'un bon Prince pour heureusement commander* , sa *puissance* , son *ornement* , son *exercice* , *éloigné du luxe & dissolution* , & la *belle harmonie d'un mariage bien accordé*.

Ces trois Tragédies de Matthieu sont en cinq actes avec des chœurs. La première est dédiée à M. le Duc de Nemours , Gouverneur de Lyon ; la se-

conde , aux Consuls & Echevins de la même Ville ; & la troisiéme , je veux dire , *Clytemnestre , ou l'Adultere puni* , à M. le Marquis de Saint Sorlin , frere du Duc de Nemours. J'ai lû ces trois piéces , & elles m'ont beaucoup ennuié ; j'en avois même fait l'analyse ; mais j'aime mieux vous renvoyer à celle que vous trouverez dans le tome troisiéme de l'Histoire du Théâtre François.

Les Quatrains moraux de Pierre Matthieu , le seul des ouvrages en vers de cet Ecrivain , qu'on lise encore quelquefois , a pour titre , *Tablettes ou Quatrains de la vie & de la mort* : il est divisé en deux parties , dont chacune contient cent Quatrains. Si ceux de la *vanité du monde* sont aussi de lui , ce sera une troisiéme *Centurie* à ajouter aux deux autres. Le bon sens & l'amour du vrai se font sentir partout dans ces Quatrains. Moliere , en mettant sur la scène un vieillard qui parle contre les Romans de Cyrus & de Clélie , lui fait dire à sa fille :

Lisez moi comme il faut , au lieu de ces sornettes ,

Les Quatrains de Pibrac , ou les doctes Tablettes

Du Conseiller Matthieu , l'ouvrage est de valeur ,

Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

PIERRE
MATHIEU.

Sganar. ou le
Cocu imag.
act. 1. sc. 1.

J'ignore à quel âge Matthieu com-
 PIERRE posa les Quatrains. On ſçait ſeulement
 MATHIEU. qu'après l'impreſſion de ſes Tragédies,
 il diſcontinua ce genre d'écrire pour
 ſ'attacher à l'hiſtoire de France ; dans
 laquelle il a mal réuſſi. Son ſtyle mêlé
 de métaphores & d'exemples tirés des
 anciens Poètes , n'eſt rien moins qu'un
 ſtyle hiſtorique. Ces traits d'érudition
 déplacés rendent déſagréable la lectu-
 re de ce qu'il a compoſé ſur notre hiſ-
 toire. Il fut cependant eſtimé d'Henri
 IV. qui lui donna la place de du Hail-
 lan avec une penſion. Après la mort
 de ce Prince, Louis XIII. ſe l'attacha.
 Matthieu ſuivit le Roi au ſiège de
 Montauban , & y fut attaqué de la
 maladie qui regnoit dans le camp. S'é-
 tant fait transporter à Touloſe , il y
 mourut peu de jours après le 12. Oc-
 tobre 1621. âgé de près de cinquante-
 huit ans , & fut enterré dans le Cloî-
 tre de ſaint Etienne de cette Ville.
 Germain d'Apchon , ſon ami , dans un
 Sonnet qu'il lui adreſſe , n'a pas craint
 de le comparer à Euripide , comme
 vous le verrez par ces ſix derniers vers.

Si Homere vivoit , avec ſe Mantoïan ,
 Le Mignon de Mécene , & le vieux Aſcréan ,
 Il auroit eu Ronſard , ou du Bartas pour guide.

Ainsy pour un Pindare , un Ovide , on a veu
Desportes , du Bellay , qui ont toux Pinde beu :
Pour Sophocle Garnier , Matthieu pour Euripide.

CHARLES TOUTAIN.

Pierre Matthieu n'étoit point encore né lorsque Charles Toutain , Sieur de la Mazurie , Poète Latin & François , donna sa Tragédie d'Agamemnon. Je vous ai parlé de cette pièce , en vous faisant observer qu'elle n'étoit presque qu'une traduction de Sénèque. Toutain étoit né à Falaize. On apprend dans ce qui nous reste de ses écrits , qu'il eut pour maîtres dans les belles Lettres le célèbre Ramus & Paschal , apparemment Charles Paschal. Ayant passé de l'étude des Humanités à celle du Droit , il s'y appliqua , particulièrement sous Chauvin & François Duaren. Ce sont eux , dit-il , dans le cinquième de ses chants de Philosophie ,

Bibl. Fr.
seconde édit.
t. 6. p. 197.
198.

Par lesquels j'ay compris en la civile loi
Depuis dix & huit mois le chemin volontaire.

Il avoue cependant qu'il ne prit que peu de leçons de Duaren. Il exerça dans la suite la charge de Lieutenant

général du Vicomté de Falaise. C'est

CHARLES tout ce que je puis vous dire de sa vie.
TOUTAIN. Il vivoit encore en 1584. mais je crois qu'il étoit alors dans un âge avancé. Outre sa Tragédie d'Agamemnon, dédiée à Gabriel le Veneur, Evêque d'Evreux, avec qui l'Auteur avoit d'étroites liaisons, j'ai vû de lui *deux livres de Philosophie & d'Amour*, imprimés avec cette Tragédie en 1557. in-4^o.

Le *Livre des Chants de Philosophie*, qui est le premier de ces deux livres, contient lui-même plusieurs chants. Le premier, à Gabriel le Veneur, roule principalement sur la nature de l'Âme & son immortalité : il est en vers héroïques. Le second est en vers mêlés : ce sont des espèces de Stances, dont le premier vers de chacune est de douze syllabes, & les autres sont de cinq. Toutain fait connoître dans ce second chant, qui est adressé à Jacques des Buats, Vicomte de Falaise, quelle est la bizarrerie des hommes dans leur conduite & dans leurs opinions. Et comme ce sujet est fécond, il le continue dans le troisième chant, où on lit aussi l'éloge de Jean de la Boullée, à qui il est dédié. La mesure des vers de ce troisième chant est le même que dans le second.

second. L'Amitié fait le sujet du quatrième chant. Toutain l'adresse à Jean Vauquelin de la Fresnaye, Poète François, son ami particulier, & qui l'a souvent loué dans ses poésies. Ces deux Poètes avoient beaucoup d'affection l'un pour l'autre, & une grande conformité de goût, d'inclination & de talens. Le cinquième chant est, comme le premier, en vers héroïques. Je n'y ai point trouvé de dédicace. Toutain, dans ce dernier chant Philosophique, parle de lui-même, de ses amis, de son siècle, & en particulier de Gabriel le Veneur dont il fait l'éloge, & à qui il souhaite la pourpre Romaine, & même le souverain Pontificat. Ce chant commence ainsi :

- Toujours ingratement je vivois odieux ,
- Si mes vers ne rendoient les immortelles graces
- Que je dois à tousjours pour trois causes aus Dieux.
- Pour m'avoir fait & homme & capable des traces
- De la saine raison , & m'avoir les esprits
- Tiré du borbier des brutales disgraces.
- Secondement pour estre & natif au pourpris
- Du giron de la France , & non dans la rudeffe
- D'autre peuple quelconque étrange & mal appris.
- Tiercement pour m'y voir parmi la gentillesse
- D'un siècle si divin , & pour estre à l'endroit
- Droitement survenu de leur gentile apresse.

CHARLES Ceux de ses amis dont il parle avec
TOUTAIN. éloge dans le même chant , sont Baïf ,
 Vauquelin , Tahureau , duquel il regrette la mort , Sainte-Marthe , Maisonnier le jeune , Chantecler , Vigneau , Pierre de Montfort , qui étoit son parent , Dorat , qui avoit revû sa Tragédie d'Agamemnon , & qui avoit loué ses premiers essais dans une pièce envers Latins qu'on lit à la suite de l'Agamemnon ; Jacques de la Moriciere , avec qui il avoit fait quelque voyage , & plusieurs autres dont les noms ne sont plus connus aujourd'hui.

Le *Livre des chants d'Amours* contient quatorze chants : c'étoit un fruit de sa première jeunesse , & l'on ne s'en apperçoit que trop en le lisant. Il y entretient de ses amours sa Corinne , l'Evêque même d'Evreux , Jean Vauquelin , Jean-Antoine de Baïf , & tous ceux qui avoient la complaisance de l'écouter , peut-être même de lui applaudir. Toutes ces poésies qui sont fort mauvaises , finissent par une Elégie Latine que Toutain adresse à son livre. Il avoit invoqué la même Muse Latine pour louer Guy le Fevre de la Boderie , & son poëme de la *Galliade* , ou de la révolution des Arts & des Scien-

ces. Dans l'Épître à M. le Veneur, qui est au-devant de sa Tragédie d'Agamemnon, Toutain dit qu'il s'étoit d'abord proposé l'Elégie sur l'imitable façon de la Grecque & de la Latine ; mais je ne crois pas qu'il ait rien fait imprimer en ce genre. Ses Sonnets imprimés avec les *Foresteries* de Jean Vauquelin de la Fresnaye, en 1555. in-4°. ne valent pas mieux que ses Chants de philosophie & d'amour. A l'égard de ses *Martiales du Roy au Château d'Alaiz*, citées par la Croix-du-Maine, & imprimées, selon ce Bibliothécaire, en 1581. à Paris, je n'en porterai aucun jugement, n'ayant point vû ce livre.

CHARLES
TOUTAIN.

REMI BELLEAU.

Charles Toutain survécut à presque tous les Poètes qui composoient la Pléiade Françoise formée par Ronfard. Il est sûr au moins qu'il avoit vû mourir avant lui Ronfard lui-même, Jodelle, Joachim du Bellay, Remi Belleau, & peut-être quelques autres. Remi Belleau, dont je ne vous ai encore parlé que parmi les traducteurs d'Aratus & d'Anacréon, naquit à Nogent-le-Rotrou, ville du Perche.

Biblioth. Fr.
secon le édit.
t. 4. p. 161.
241. 246.

N ij

au commencement de l'année 1528.

REMI
BELLEAU. Quand nous n'aurions pas sur ce fait
les témoignages de presque tous ceux
qui ont parlé de lui, nous avons le sien
dans une Ode qu'il composa à l'occa-
sion de la rédaction de la Coutume du
Perche, & qui a été imprimée au-de-
vant de cette Coutume, à la suite de
*l'Histoire des Comtés d'Alençon & du
Perche*, par Gilles Bry. Belleau com-
mence ainsi cette Ode :

O Terre en qui j'ay pris naissance,
Terre qui ma premiere enfance
Alaitas de ton cher tetin,
Mais hélas, qui ne me fus guere
Ny mere nourrice, ny mere,
Me traînant ailleurs le destin.

Toutefois je m'estime encore
Heureux, que mon labeur t'honore,
En te rendant comme je puis,
Par une si basse escriture,
Le payement de la nourriture
Qu'autrefois dedans toy j'ay pris, &c.

Si ces vers nous rendent certains du
lieu de la naissance de Belleau, ils nous
apprennent en même-tems qu'il n'y re-
gut guères que la première éducation.

On ſçait en effet qu'il fut attaché de bonne heure à René de Lorraine, Marquis d'Elbeuf, Général des Galeres de France, & qu'il le ſuivit dans le voyage que ce Prince fit en 1557. en Italie, pour l'expédition de Naples, & en divers autres endroits. Ce Seigneur fut ſi content de l'eſprit & des talens de Belleau, qu'il lui confia la conduite & l'éducation de Charles de Lorraine ſon fils, qui fut depuis Duc d'Elbeuf, & grand Ecuyer de France.

REMI
BELLEAU.
Nicer. Mém.
t. 31.
Parn. Fr. de
M. Tiron du
Till. in-fol.

Belleau s'appliqua avec beaucoup de ſoin à la poéſie Françoisé, & il y réuſſit au goût de ſon ſiècle; ce qui l'a fait mettre au nombre des ſept Poètes, dont on forma la Pléiade Françoisé. On admiroit ſurtout ſa naïveté & ſa facilité à décrire les choſes dont il vouloit parler, & l'on trouvoit ſes peintures ſi vives & ſi naturelles, que Ronſard avoit coutume de l'appeller le *Peintre de la nature*. Comme le goût a bien changé depuis ce tems, on n'en porte plus un Jugement ſi favorable. Cette idée ſi avantageuſe ne ſubſiſtoit même preſque plus, lorsque Regnier écrivoit ſa neuvième Satyre, où, ſans nommer Malherbe, il le fait parler ainſi de Belleau, & de pluſieurs autres Poètes du même tems:

N iij

REMI
BELLEAU.

Reg. Sat. p.
125. 126. éd.
de 1739. in-
8.

Ronsard en son mestier n'estoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantastique & rétif;
Des Portes n'est pas net, Du Bellay trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la Ville,
Il a des mots hargneus, bouffis & relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.

Le Cardinal du Perron portoit de Belleau un jugement encore plus sévère, puisqu'il le mettoit au-dessous de Jodelle pour lequel il n'avoit que du mépris.

La langue Grecque étoit fort connue de notre Poète : on le voit par ses traductions des phénomènes d'Aratus & des Odes d'Anacréon, dont je vous ai parlé. Il avoit aussi du goût pour les représentations Théâtrales ; & nous avons vu qu'il joua un des principaux rôles dans la Cléopâtre & la Rencontre, composées par Jodelle. Il mourut à Paris dans la maison du Duc d'Elbeuf, le 6. Mars 1577. ayant à peine commencé sa cinquantième année. Ses amis portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'à l'Eglise des grands Augustins, où il fut enterré. On lisoit autrefois dans le Chœur de cette Eglise, lieu de sa sépulture, une Epitaphe en prose Latine, & une autre en vers François.

Pigan. de la
Force, des-
cript. de Pa-
ris, t. 6. p.
182. 183.

Celle-ci étoit de Ronfard , & ne confistoit que dans ces quatre vers :

REMY
BELLEAU

Ne taillez , mains industrieuses ,
Des pierres pour couvrir Belleau ,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses pierres précieuses.

Ronfard fait ici allusion au poëme de Belleau , intitulé les *Amours & nouveaux eschanges des Pierres précieuses , vertus & propriétés d'icelles* , qui avoit paru en partie en 1576. un an avant la mort de l'Auteur , & que l'on regarde comme l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur.

Quoique Belleau ait toujours vécu dans la Religion Catholique , il a laissé échapper dans sa Comédie intitulée la *Reconnue* , un trait qui a rendu sa foi suspecte à quelques-uns. Cette pièce roule sur une jeune Religieuse , qui après sept années de profession , quitte le voile , pour embrasser la Religion prétendue réformée , tombe en partage à un Capitaine , lors de la prise de Poitiers par le Maréchal de Saint André en 1562. est conduite à Paris , & confiée à une personne Catholique qui lui ayant trouvé un parti sortable ,

N iiiij

raisonne ainsi dans la Scène quatrième
du troisiéme Acte.

REMI
BELLEAU.

S'ils sont bien mariés ensemble ,
J'espere qu'ils feront du fruit :
La fille est bonne , & a bon bruit ,
La fille est douce & gracieuse ,
Elle n'est fiére ni fascheuse ,
La fille n'est pas un brin sotte :
Je crains qu'elle soit Huguenotte
Seulement , car elle est modeste ,
En paroles chaste & honneste ,
Et tousjours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du Seigneur.

T. 3. P. 345. Je vous renvoie pour l'analyse de
cette pièce à l'Histoire du Théâtre
François. Toutes les œuvres poétiques
de Belleau ont été recueillies plusieurs
fois. Outre celles dont j'ai déjà fait men-
tion, on y trouve un *Discours de la vanité*,
V. le Catal. pris de l'*Ecclésiaste de Salomon* : des *Eclo-*
gues sacrées, prises du *Cantique des Can-*
tiques : la *Bergerie*. Le discours de la
vanité est une traduction libre de l'*Ec-*
clésiaste en vers : elle parut pour la pre-
mière fois en 1576. Belleau marque
dans une Epître préliminaire , datée
du 30. Juillet 1576. qu'il avoit com-

mencé cette version plus de trois ans auparavant, mais qu'une maladie de langueur, qui l'avoit arrêté deux ans entiers, l'avoit longtems empêché de la continuer. Les Eclogues sont adressées à la Reine par une Epître du 12. Août 1576. Colletet les mettoit fort au-dessous de celles de Godeau. La *Bergerie*, divisée en une première & seconde journée, avoit été imprimée séparément dès 1572. avec une Epître en prose à Charles de Lorraine, Marquis d'Elbeuf, datée de Paris le 19. Juin de la même année. C'est un recueil de diverses poësies que Belleau avoit faites pour la plûpart dans sa première jeunesse, & qu'il a assez mal-adroitement liées ensemble par des discours en prose. Ce qui a fait dire à Sorel, dans ses remarques sur le treizième livre de son *Berger extravagant*, que Belleau ayant voulu coudre toutes ces poësies, l'a fait d'une plaisante façon. « Car, dit-il, « il ne va en aucun lieu où il n'y ait de « la tapisserie avec de grands poèmes « écrits dessus; & quelquefois mieux, « il voit des Bergers en peinture qui « sembloient chanter les vers qu'il rap-
porte. »

A la fin de la seconde journée, le

N v.

Poète a inféré ses *Baisers*, à Nicolas Hanequin, Sieur du Fay; sur un chifre, au Seigneur de Nogent; Pièce en vers, à M. Nicolas, Secrétaire du Roi, la Cigale, traduite du Latin de Passerat, & adressée à celui-ci; Epitaphe d'un petit Chien, nommé Travail, au Sieur de la Chargue; vers à Robert Garnier, Poète tragique; Epithalame au Sieur Scevole de Sainte Marthe; les amours de David & de Bersabée, pièce impertinente; Complainte d'une Nymphé sur la mort de Joachim du Bellay, &c. Cette Complainte avoit déjá paru en 1550. in-4°. & on la trouve à la suite des œuvres de du Bellay, sous le titre de *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay, Angevin*. Les interlocuteurs sont *Thonet, Bellin*, & une *Nymphé de la Seine*.

Remi Belleau a encore enchassé dans ses deux journées d'autres pièces qu'il avoit déjà publiées, telles sont: *Chant de la paix*, imprimé en 1559. *Tombeau de M. François de Lorraine, Duc de Guise*, en 1566. Ce Duc de Guise est celui qui fut tué devant Orléans par Poltrot l'an 1563. *Epithalame de M. le Duc de Lorraine & de Madame Claude, fille du Roy Henry II.* en 1559. *Larmes*

*sur le trespas de M. René de Lorraine ,
Marquis d'Elbeuf , & de Louise de Rieux ,
sa femme , en 1566.*

REMI
BELLEAU.

Je ne sçai pourquoi l'on n'a pas réuni aux œuvres de Belleau , l'*Ode* sur le lieu de sa naissance , qu'il composa , comme je vous l'ai dit , à l'occasion de la rédaction de la Coutume du Perche , ni deux autres pièces , l'une intitulée *l'Innocence prisonnière* , & l'autre qui a pour titre , la *Vérité fugitive*. Du Verdier nous apprend que ces deux poëmes ont été mis en Latin par Florent Chrestien. Je n'ai vû que la traduction du second , imprimée à Paris en 1561. in-4°. Je n'ai pas besoin de vous répéter que Belleau a fait de savans Commentaires sur la seconde partie des amours de Ronsard ; je vous l'ai fait observer lorsque je vous ai entretenu de ce dernier.

On a eu pour Belleau le même zèle que pour Ronsard & plusieurs autres Poëtes. Après sa mort on honora sa mémoire de quantité de vers Grecs , Latins & François. Les vers François sont de Passerat , de Ronsard , de Philippe Desportes , d'Amadis Jamyn , de Troussilh , de la Jessée , de George du Tronchay , de J. le Fevre , & d'un

N vj

REMI
BELLEAU.

Poète qui ne s'est désigné que par ces lettres , F. D. B. H. Le recueil de ces pièces a paru en 1577. chez Mamert Patisson , à Paris , in-4°. On auroit pû y ajouter l'Ode que Jacques de Courtin de Cissé adressa sur le même sujet à Claude Binet , où le Poète exprime ainsi ses regrets.

Doncques la mort fiere , inhumaine:
A ravi mon gentil Belleau ,
Belleau qui d'une douce peine
Avoit épuisé toute l'eau ,
Qui va distillant Cristalline
De la Fontaine Chevaline.

.
Ah Muses , divines Princeesses ,
Que ne pleurez-vous aujourd' huy
Ces impitoyables détreffes
Qui vous comblent de tant d'ennuy ,
Perdant Belleau , vostre brigade
Perd'un des feux de sa Pléyade.
Combien de fois troupe sacrée
Dessous la nuiteuse serée
L'avez-vous vû suivre vos pas ,
Quand yvre de vos gentilleffes
Il savouroit les doux appas
De vos graces enchantereffes.

Ah cruauté trop impiteuse ,
 Ah Parque par trop rigoureuse ,
 Du Bellay mort , tu nous devois
 Laisser Belleau tenir sa place ;
 Mais toujours tu range à tes loix
 Ce qui ça bas a plus de grace :

REMI
 BELLEAU.

JACQ. DE COURTIN DE CISSÉ.

Ce Jacques de Courtin de Cissé ,
 dont vous venez de lire les vers , étoit
 compatriote de Belleau , ou du moins
 de la même Province. Il étoit fils de
 Jacques Courtin qui , selon Gilles Bry ,
 fut *le dernier Bailly du Perche en robe
 longue*. Le même Historien ajoute que
 ce Bailli « étoit homme de bonnes
 lettres , d'un esprit poli , de grande
 réputation , qu'il avoit exercé vingt
 ansentiers l'état d'Advocat en la Cour
 de Parlement ; & qu'il fut tué l'an
 1572. en la forêt de Bellesme. » Jac-
 ques de Courtin , son fils , ne lui sur-
 vécut que de quelques années , étant
 mort le 18. Mars 1584. n'ayant qu'en-
 viron vingt-quatre ans. Dans un âge si
 jeune , il s'étoit déjà fait un grand nom
 par ses talens , & surtout par ses poë-

Hist. d'A-
 lençon & du
 Perche , pag.
 373. & p. 49.

JACQ. DE
COURTIN
DE CISSÉ.

lies. Comme il s'étoit trouvé *aux grands jours de Poitiers* avec Etienne Pasquier, Claude Binet, & plusieurs autres beaux esprits de ce tems-là, il avoit, comme eux, célébré la Puce de Mademoiselle des Roches : l'on trouve de lui sur ce frivole sujet, dans le recueil intitulé, *Fol. 15. la Puce des grands jours de Poitiers*, une imitation en vers François d'une pièce de Joseph Scaliger en vers Latins.

Dès 1581. Jacques de Courtin, âgé seulement de vingt ou de vingt & un ans, avoit donné un recueil de ses poësies, qu'il avoit dédié à Anne de Joyeuse, Seigneur d'Arques, Chambellan du Roi, Conseiller d'Etat, & Capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté. L'Epître dédicatoire est fort courte ; c'est un compliment, selon le goût ordinaire de ces pièces. Courtin y avouë que les poësies qu'il offre à M. de Joyeuse sont *de bien petite valeur* ; & cependant il veut qu'on croie que les *Graces & l'Amour ont conduit l'œuvre*. On ne conviendra que du second. Ce Poëte est intarissable lorsqu'il chante les amours de sa *Rosine*. Quoi ? deux livres de Sonnets, remplis de sentimens tendres, exprimés souvent avec beaucoup de platitu-

de , pleins de morts métaphoriques , & de tout ce langage ennuyant d'un homme transporté par la passion , qui répète les mêmes pensées , les mêmes figures , les mêmes tours , qui dit à sa belle beaucoup de choses qu'elle ne croyoit pas , sans doute , ou que la pudeur du moins l'obligeoit de condamner ! En vérité , rien ne méritoit moins ces éloges pompeux que tant de personnages connus ont prodigué à l'Auteur , & qu'il a eu soin de recueillir à la tête de ses *Oeuvres*. Joseph Scaliger , Claude Binet , Jean Bonnefons , Guillaume Goffelin , Jacques Durant & les autres , avoient bien de la complaisance de reste pour s'être amusés à tant vanter ce qui ne méritoit presque que leur mépris. Le seul endroit passable que j'aie remarqué dans les deux livres d'amours de notre Poète , est ce Sonnet du premier livre.

JACQ. DE
COURTIN
DE Cissé.

Si l'Amour est un feu , d'où me vient cette glace ;
S'il est vrai qu'il est Dieu , que n'est-il dans le Ciel :
Que ne se nourrit-il de nectar & de miel ,
Sans que dedans mon cœur sa demeure il pourchasse.

S'il n'est rien que douceur , d'où vient cette disgrâce ,
S'il est humain à tous , pourquoi ne m'est-il tel ?
S'il n'aime que la paix , d'où vient le trait cruel.

Qu'il élance dans moy , afin que je trespasse.

JACQ. DE
COURTIN
DE Cissé.

S'il n'a point de flambeau , qui me consume ainsi ?

S'il n'est que du plaisir , qui me donne soucy ?

S'il fait libre un chascun , qui doncques me captive ?

O contraires effets ! Quand je pense savoir

La nature d'Amour , las ! je n'y puis rien voir ,

Sans plus sa cruauté rend mon ame captive.

Loüé avec excès par les Poètes de son tems , Jacques de Courtin leur rend quelquefois flateries pour flateries. J'en ai trouvé plusieurs exemples dans ses deux livres d'amours : tel est cet éloge qu'il fait de Robert Garnier , Poète tragique aussi mauvais que fécond :

Docte Garnier qui d'une docte audace

As animé le François échafaut ,

Et qui premier d'un style grâve-haut

Feis vergongner l'Arhénienne grace.

On a toujours lû , & tant qu'il restera du jugement & du goût parmi les hommes , on lira toujours avec satisfaction les pièces des anciens Tragiques Grecs : qui est-ce qui pourroit aujourd'hui supporter la lecture d'une seule des Tragédies de Garnier ?

Jacques de Courtin a joint à ses deux livres des amours de Rosine , plusieurs autres pièces , où je n'ai guères

vû que de la prose rimée : telles sont l'Epithalame d'Anne de Joyeuse, son Mécène, & de Marguerite de Lorraine ; les Odes, à Jacques de la Guelle, Seigneur de la Chaux ; à M. de la Scale, c'est-à-dire, à Joseph Scaliger, fils de Jules-César Scaliger, qui prétendoit être de la même Maison que les de la Scala, Souverains de Vérone, & dont le Poète entretient la vanité en autorisant cette prétention chimérique ; à Jacques de Thiboutot, Ecuyer, Seigneur de Bascon & de la Mare ; à Jean Bonnefons ; à François de la Guelle, Sieur du Bouchet ; à Guillaume Goffelin ; à Claude Binet, ami de Ronfard ; & à Jacques Durant, qui résidoit alors en Auvergne. L'Ode à Claude Binet, est sur la mort de Remi Belleau : je vous en ai parlé à la fin de l'article de celui-ci. Celle à Guillaume Goffelin, de Caën, duquel on trouve un court éloge dans les *Origines de la ville de Caën*, par feu M. Huet, nous apprend que ce savant étoit livré à l'étude des Mathématiques. Courtin lui dit :

JACQ. DE
COURTIN
DE CISSÉ.

P. 350. 352.

Laisse aujourd'hui ton subtil Diophante,
Ton Ptolomée, & de peine savante
Ne monte plus aux Cieux,

Les nombres sourds , & les discretz encore ,

Et l'art caché du docte Pythagore

Ne font que trop fâcheux.

JACQ. DE
COURTIN
DE Cissé.

Courtin qui préféroit l'étude des Poëtes à celle des Mathématiciens , auroit voulu inspirer le même goût à Goffelin : prenons , lui dit-il ,

Prenons un peu le bien disant Catulle ,

Prenons Properce , & le mignard Tibulle ;

Le Poëte Téïen

M'aggrée plus que le grave Pindare :

J'aime beaucoup la gentillesse rare

Du doux Venuſſien.

Que je me plais , quand d'une ſainte cure

Je lis , ravi , leur parlante peinture !

Je ne quitteroy point

L'heur que je ſens , pour les thréſors qu'enferme

Dedans ſes flancs la rondeur de la terre ,

Tant ce doux heur me point.

A tous propos on me dit que la Muſe

De ſes chanſons folatrement m'abufe :

Mais quoy , je me plais tant

En ſa fureur , que plus on me la blâme ,

Plus je l'adore , & plus je ſens mon ame

Qui la va pourſuivant.

Chacun apporte en naiſſant quelque vice :

Que veulent-ils ? ce gentil exercice

Me ravit maintesfois :

Py suis enclin ; si je pense autre chose

Je sens soudain dedans ma bouche close

S'évanouir ma voix.

JACQ. DE
COURTIN
DE CISSÉ.

Voilà les sentimens naturels d'un jeune Poète amoureux ; mais ils n'étoient guères capables de faire impression sur l'esprit d'un homme aussi accoutumé que Goffelin l'étoit aux connoissances graves & sérieuses. Courtin a eu lui-même dans sa vie , quelque courte qu'elle ait été , des intervalles plus dignes de son esprit & de ses talens , & plus conformes à la raison & au Christianisme : on le voit par sa traduction en vers des Hymnes de Synésius, Evêque de Ptolémaïde. Outre la connoissance de la langue Grecque , il a fallu beaucoup d'application pour faire cette traduction. Rappelez-vous ce que je vous en ai dit ailleurs.

Bibl. Fr. t.
6. article des
Hymnogr.

JACQUES PELETIER.

Jacques Peletier qui a réuni en lui seul les qualités de Poète , de Philosophe , de Médecin , de Traducteur , de Mathématicien , étoit mort deux ans avant Courtin de Cissé. Je vous ai déjà entretenu plusieurs fois de ce trop fécond Ecrivain , de ses écrits sur l'or-

JACQUES PELETIER tographe François, de son Art poétique, de ses traductions d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Martial, de Pétrarque, des éloges qu'il a donnés à la célèbre Lyonnoise, Louise Labé; je pourrai vous dire un mot ailleurs de ses ouvrages de Mathématique. Il faut vous donner maintenant une idée de sa vie & de ses poésies.

Il étoit né au Mans le 25. Juillet 1517. Comme Jean Peletier, son frere aîné, professoit la Philosophie & les Mathématiques au Collège de Navarre à Paris, il vint faire ses études dans le même Collège, & il y fut disciple de son frere qui s'appliqua à former ses mœurs & son goût. Dans la suite il passa au Collège de Bayeux, dans la même Ville, & il en étoit Principal, lorsqu'en 1547. il prononça dans l'Eglise de Nôtre-Dame l'Oraison funébre d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, mort au commencement de cette année.

On voit par une de ses lettres qu'il avoit étudié le Droit près de cinq ans, mais que dégoûté de cette étude il reprit celle de la Philosophie qui l'avoit d'abord attaché, & à laquelle il préféra encore depuis celle de la Médecine. Cefut son frere, dont il se faisoit un de-

Sammarth.
élog. p. 80.
De Thou,
hist. l. 76.
Nicer. Mém.
l. 21.

voir de suivre les avis, qui lui avoit ~~conseillé~~ JACQUES PELETIER conseillé ce dernier parti. Peletier l'em-
 brassa d'abord avec ardeur, il y fit quelques progrès, & tout sembloit lui
 annoncer des succès plus flatteurs, lorsqu' vers 1550. il quitta Paris, & séjourna successivement à Bourdeaux,
 à Poitiers & à Lyon. Le Languedoc le posséda aussi quelque tems, comme on le voit par une Epigramme
 qu'Etienne Forcadel lui adressa. La Poës. de Forcad. édit. de 1579. p. 170. ville de Lyon lui ayant plû, il y demeura quelques années, & en fit l'éloge dans une Ode où il inséra celui
 de Louise Labé. Le Pere de Colonia Voyez ci-devant l'article de Louise Labé. a publié cette Ode dans le tome second
 de son Histoire littéraire de Lyon. Il servit aussi quelque tems de Secrétaire
 à René du Bellay, Evêque du Mans. En 1557. Peletier écrivant à Pontus
 de Thyart, lui marquoit qu'il se dispo-
 soit à partir pour Rome, où on lui promettoit quelque poste honorable &
 avantageux. S'il a fait ce voyage, l'Italie ne le posséda pas longtems, puisqu'il revint à Paris à la fin de 1558.
 lassé, à ce qu'il mandoit à son frere, de ses courses & de ses voyages.

Son inquiétude naturelle ne lui permit pas cependant de s'y fixer encore :

JACQUES PELETIER quelques années après il alla en Savoie, & fit quelque séjour à Annecy, où il composa un poëme sur ce qu'il avoit vû de remarquable dans ce pays. Il ne termina ses voyages que vers l'an 1573. Il fut fait alors Principal du Collège du Mans à Paris, & mourut dans ce poste au mois de Juillet 1582. puisque Scévole de Sainte-Marthe dit qu'il décéda dans le même mois que Philippe Strozzi, Lieutenant Général de l'Armée navale Françoisse, qui fut défait par la flotte Espagnole près de l'Isle de Saint Michel; ce qui arriva le 26. Juillet 1582. Peletier avoit alors soixante-cinq ans. Les illustres Magistrats du même nom, qui ont fait tant d'honneur depuis à la Magistrature, sont de la même famille.

Je connois quatre recueils des poëties de Peletier. Le premier, imprimé en 1547. contient, outre la plus grande partie de ses traductions dont je vous ai parlé, la description des quatre saisons de l'année; une invitation à Ronfard *de venir aux champs*; une ennuyeuse lamentation, intitulée, le *Chant du désespéré*; une invective contre un médisant, aussi peu chrétienne que de mauvais goût; autre invective assez sensée,

contre ceux qui blâment les Mathématiques; une plainte sur les grandes chaleurs de l'année 1547. une Ode de JACQUES PELETIER
 Pierre de Ronsard, *des beautés qu'il voudroit en sa mie*, avec la réponse de Peletier; compliment à une Dame; exhortation à un Poète Latin pour l'engager à écrire en François: c'est une apologie de notre langue; je vous en ai parlé ailleurs; compliment à la Reine de Navarre; *Congratulation sur le nouveau regne de Henry deuxième de ce nom*; diverses petites pièces, qualifiées d'Epigrammes, parmi lesquelles on trouve les Epitaphes de Guillaume du Bellay, Seigneur de Langey, & celle de François I. Roi de France; les *loüanges de la Court, contre la vie du repos*, & la réponse de l'*Homme de repos*: ce sont deux espèces de plaidoyers où le pour & contre est également débattu; toutes les pensées en sont communes, &, comme dans tout le reste, la versification en est fort mauvaise. Ce premier recueil finit par une Epître à Mellin de Saint Gélais, dans laquelle Peletier crie contre ses propres envieux, exagere les difficultés & les peines des traducteurs, & s'efforce de faire goûter son bizarre système d'ortho-

graphie. J'ai déjà fait usage ailleurs de
 JACQUES cette Epître.

PELETIER. Le second recueil a paru en 1555. On y retrouve plusieurs des pièces qui étoient déjà dans le premier. Le reste n'a rien d'intéressant. Ce seroit perdre le tems de lire aujourd'hui ses amours des amours, en quatre-vingt-seize Sonnets; son Amour volant, son Parnasse, son Uranie, & cinquante autres pièces où l'Auteur ne se montre ni bon Philosophe, ni Poète, même médiocre. Je ne fais pas plus de cas de ses Epigrammes, Sonnets, Odes, Epithalame & autres poësies, qu'il publia la même année 1555. à la suite de son *Art poétique François*: la seule pièce de ce troisième recueil qui peut mériter quelque attention, est l'Ode où il fait l'éloge de la ville de Lyon & de Louise Labé: je vous ai fait connoître cette pièce.

Le quatrième recueil est de 1581. un an avant la mort de l'Auteur. Peletier y traite des sujets plus importants que dans les autres: on y reconnoît la gravité de l'âge: presque tout y est philosophique: ce sont les *louanges* de la Parole, des trois Graces, de l'Honneur, de la Fourmi, de la Science. Le
 premier

premier éloge est adressé à Jacques de Billy, Abbé de S. Michel en l'Erme. JACQUES PELETIER y traite de la Parole en Physicien & en Moraliste : il y parle aussi de l'origine des langues , de l'utilité qu'on peut retirer de leur étude , & des abus qu'on en peut faire. Par les *trois Graces* , le Poète entend principalement la bonté, la beauté & l'ordre : mais ce second poème est fort confus , & les idées de l'Auteur n'y sont aucunement liées , ni suivies : il est dédié aux Dames des Roches , mere & fille. Dans le troisième poème , à Scévole de Sainte-Marthe , Peletier examine ce qui fait le véritable honneur dans chaque condition , & montre que c'est de faire dans chacune ce qui convient , & d'être vertueux dans toutes. Il combat les idées chimériques que la plupart des hommes se font de l'honneur. L'éloge de la Fourmi , ou , comme dit Peletier , *du Fourmi* , n'est presque qu'une exhortation au travail. La louange de la Science est partagée en deux poèmes , adressés l'un & l'autre à Messieurs du Faur , distingués par leur esprit & par leurs talens. Peletier passe en revûe dans ces deux poèmes presque toutes les sciences , & prouve en peu de mots

les avantages de chacune.

JACQUES PELETIER Ces différens éloges sont suivis , 1^o. de deux chants , l'un sur *Jupiter* , l'autre sur *Saturne* : c'est une addition que Peletier avoit faite à son *Uranie* , ou Description astronomique du ciel : 2^o. d'une traduction de quelques endroits de Virgile , sçavoir de la tempête décrite dans le premier livre de l'*Enéide* ; de la Renommée , que le Poète Latin peint dans son quatrième livre ; & du Rameau d'or , décrit au sixième livre. Peletier finit ce recueil par une Remontrance , aussi en vers , qu'il s'adresse à lui-même. Il s'y interroge sur l'emploi qu'il a fait du tems , sur ses travaux , en particulier sur ses poésies ; il se fait quelques reproches , & se louë encore davantage. Peletier a suivi dans toutes les poésies de ce recueil le ridicule systême d'ortographe qu'il s'étoit formé , & dont il ne cesse de faire l'apologie dans la plus grande partie de ses écrits , ce qui rend la lecture de ces poésies fort désagréable & difficile.

CLAUDE TURRIN.

Quelques mauvaises que soient les poésies de Peletier , il y a du moins

plus de variété que dans celles de Claude Turrin , Dijonnois. Ce dernier n'a presque chanté que son amour pour Chrétienne de Baiffey , Demoiselle de Saillant. Quoique né, comme il le dit, d'une famille inférieure à celle de cette Demoiselle , & avec une fortune qui n'étoit pas proportionnée à la sienne, il osa prétendre à l'honneur de son alliance , soupira deux ans pour elle , & quitta *Accurse & Barthole* , c'est-à-dire , l'étude du Droit civil qu'il avoit à peine effleurée à Padouë , pour faire entendre en vers une *infinité de soupirs , de larmes & d'angoisses amoureuses* qui n'avoient que son amour pour objet. Il lut dans cette vûë Théocrite , Anacréon , Pétrarque & les autres Poètes où la tendresse & la galanterie regnent le plus , il en prit les sentimens , & en exprima les pensées le moins mal qu'il put ; & ce jeune Ecrivain qui paroît avoir eu assez de talens & de capacité pour se faire honneur par des études plus sérieuses & plus utiles , perdit son tems & ses soins à poursuivre inutilement une félicité imaginaire, dont il sentoît quelquefois le néant, mais qu'il n'eut jamais la force & le courage d'abandonner. Il vivoit encore en 1566.

CLAUDE
TURRIN.

Turr. Eleg.
2. l. 4. Eleg.

O ij

& il se dispoſoit alors à offrir à ſa maî-
 treſſe le recueil de ſes poëſies , comme
 on le voit par l'Epître en proſe qu'il lui
 adreſſe , & qui eſt datée de Dijon le 20.
 Juillet de l'année que je viens de citer.
 Mais étant mort peu de tems après ,
 Maurice Privey , Secrétaire de M. des
 Arches , Maître des Requêtes , & le
 ſavant François d'Amboiſe , Pariſien ,
 ſuppléerent à ce qu'il n'avoit pû exé-
 cuter. Le premier ſe chargea de ra-
 maſſer tout ce qu'il pourroit trouver
 des poëſies du défunt , le ſecond les re-
 vit & les corrigea. Ce recueil fut im-
 primé à Paris en 1572. in-8°. Après
 le portrait de Chrétienne de Saillant ,
 on lit deux Sonnets de Turrin à la mê-
 me , un troiſième Sonnet de Maurice
 Privey à *Damoifelle Jacqueline*. Turrin ſa
 couſine ſur le livre de *Claude Turrin ſon*
frere , un quatrième de François d'Am-
 boiſe au Sieur Privey , & un cinquié-
 me d'Airar du Perier , Gentilhomme
 Dauphinois. Le recueil même des poë-
 ſies de Turrin contient deux livres d'E-
 légies , un livre de Sonnets , quatre
 Chanſons , deux Eclogues & neuf Odes
 ſuivies de trois Sonnets Italiens & d'un
 François. Ce dernier eſt adreſſé à ſa
 maîtreſſe ; il étoit juſte que ce recueil

dont elle est presque l'unique objet ,
commençât & finît par elle.

CLAUDE
TURRIN.

On n'apprend presque rien dans ces poësies , qui concerne la personne de l'Auteur. Turrin n'y fait même aucune mention de son voyage d'Italie. Cette circonstance ne nous a été conservée que par Claude de Pontoux, qui s'exprime ainsi dans le deux cens dix-neuvième Sonnet de son *Idée*.

D'avoir passé les Monts pour courir l'Italie ,
Turrin , il te doit estre ores un grand tourment ;
Ores il me doit estre un grand soulagement ,
Tu avois à Dijon une parfaite amie :

Et j'avois dedans Dole une fiere ennemie :
La tienne d'un doux œil te traitoit doucement ,
La mienne d'un rude œil me traitoit rudement ,
Ne me passant jamais que de mélancholie.

Tu as laissé ton heur pour estre malheureux ,
J'ay laissé mon malheur pour estre bienheureux ,
Je plorois dans Bourgongne & je rîz dans Padouë :

Tu riois dans Bourgongne , & dans l'adouë étant
Tu vas chez Bartholin tes amours regrettant ,
Voilà comment de nous ce petit Dieu se joue ,

Turrin tient un langage bien différent dans ses poësies ; il s'y plaint continuellement des rigueurs de sa maîtresse.

La plus grande partie de la seconde

O iij

CLAUDE
TURRIN.

Elégie du premier livre , est prise de Théocrite. Dans la neuvième du même livre , Turrin qui ne connoissoit d'autres biens en amour que l'amour même , reproche à sa maîtresse de n'être insensible à ses vœux , que parce qu'il ne pouvoit guères lui offrir que son cœur , & prétend lui prouver que la constance & la sincérité de sa passion pour elle valoient mieux que tous les trésors qu'il auroit mis à ses pieds , s'il en eût été possesseur. Mais dans la crainte que cette raison ne fit sur elle que peu d'impression , il tâche aussi de lui persuader qu'il auroit pû acquérir des richesses & des honneurs , sans son attachement pour elle.

Pour vous servir je laissay ma fortune
 Qui se monstroit à mon veuil opportune ;
 J'à quelque peu mes vertus paroïssoient ,
 Et pour m'ayder les Grands me connoïssoient.
 Mais comme on voit , quand la cheine brûlante
 Marque en Esté le bourgeon de la plante ,
 Le Vigneron trompé de son labeur ,
 En un moment je perdi le bonheur
 Qui me guidait , pour l'hommage vous rendre
 Que vous pouvez d'un esclave prétendre.

Quoique plusieurs des Elégies du second livre soient adressées à d'autres

qu'à sa maîtresse, Turrin n'y est pas moins occupé de son amour que dans les autres. Ce sont ses amis qu'il entretient de ses feux ardents, mais négligés ou même méprisés. Ce sont ses plaintes & ses soupirs, ses vœux & son désespoir qu'il fait entendre à Ronfard, à François Sayve, & même à l'Abbé de Cîteaux. J'excepte la première Elégie; elle est adressée à Marguerite de Savoie, & contient l'éloge de cette Princesse: il n'eût pas été décent au Poète de lui tenir un autre langage. La seconde Elégie, intitulée, les *Charites prises de Théocrite*, avoit déjà paru seule en 1561. Ce n'est guères qu'une traduction de la seizième Idylle du Poète Grec: je vous en ai parlé ailleurs.

CLAUDE
TURRIN.

Parmi les Sonnets, il y en a un sur la mort de François II. Roi de France, & un autre à la Reine de Navarre à qui l'Auteur semble demander quelque secours temporel; il paroît par la quatrième Elégie du second livre que sa situation autorisoit cette demande. Turrin intitule cette pièce *Discours de ses miseres*. Il compte entre celles-ci son amour pour la Demoiselle de Saillant, parce qu'il n'étoit point écouté, sa passion pour les vers, & son indigence.

Bibl. Fr. seconde édit. t. 4. p. 299.

O iij

CLAUDE
TURRIN.

C'est sans raison qu'il veut rendre les Muses responsables de sa pauvreté. Les aveux qui lui échappent dans la même pièce, le décelent malgré lui. Il avoit aimé la Compagnie, la Musique, la Danse & les autres plaisirs qui ne peuvent s'accorder avec des occupations sérieuses & utiles. Son pere lui avoit conseillé l'étude du Droit; il en avoit pris les premières leçons, & s'en étoit dégoûté; il s'étoit introduit auprès d'un Grand, il l'avoit flaté; il comptoit sur sa protection, & ses complaisances, comme ses assiduités, ne furent payées que d'un mépris; la passion qu'il avoit conçüe, nourrie, fomentée pour celle qui lui fit enfanter tant de vers, l'avoit rendu indifférent, & peut-être même peu propre à remplir des emplois plus honorables & plus lucratifs. Voilà la vraie source des misères dont il se plaint. Les Muses n'y avoient aucune part. Un homme sage qui se contente de s'amuser avec elles, n'en reçoit aucun dommage. Elles méritoient donc peu cette invective qui termine son discours, & qui ne montre que le dépit de l'Auteur.

Muses tenez, tenez cette couronne,

Tenez ce lut, Muses je le vous donne,

Dès maintenant je vous quitte le jeu :

Adieu Phœbus , adieu Muses , adieu ;

Gardez pour vous vostre bel héritage.

Quant est de moy je veux estre plus sage

Doresnavant que je n'ay pas esté.

Gardez pour vous , Muses , la povreté.

Je ne veux plus désormais qu'on me picque

De ces beaux noms *Rêveur & Fantastique* :

J'aime trop mieus d'une honneste sueur

Gagner ensemble & le bien & l'honneur.

Or adieu donc , & si quelque étincelle

De vostre amour , dans mon cœur se decelle ,

Doresnavant je la veus employer

A celle fin , Muses , de foudroyer

Vostre Parnasse , & de perdre la source

Qui du cheval prend le nom & la source.

Ces réflexions venoient trop tard , & ce couroux de l'Auteur étoit trop impuissant pour effraier les Muses. Elles sont accoutumées aux menaces des Ecrivains mécontents , ou qui n'ont jamais scû mériter leur faveur. L'exhortation suivante que Turrin fait à ceux qui seroient tentés , comme lui , de prendre la route du Parnasse , ne pouvoit pas avoir plus de force sur des esprits sensés.

En cependant , afin de n'abuser

Ceux qui voudront leur jeunesse user

Auprès de vous , & qui dedans cette onde

O v

CLAUDE
TERRIN.

Viendront chercher l'une & l'autre faconde,
Avec ces vers dans l'écorce taillés,
J'appens icy mes vestemens mouillés.
Quiconque sois qui t'efforce de boire
Dans ce ruisseau, je te pry' de me croire,
Retourne-t'en, & prens autre chemin,
Si tu ne veus que le mesme venin
Qui me tourna le sens en frenaisie,
En un despit tourne ta fantaisie:
Icy Phœbus & ses sœurs ne sont plus;
Mais au plus creus de ces antres reclus,
Et dans ces bois, icy font demeurance
La povreté, le malheur, l'espérance.

Voilà la plainte d'un aveugle qui, parce qu'il se seroit égaré, faute de guide, iroit s'imaginer que ceux qui étant bien conduits & ayant de bons yeux, s'égageront, comme lui, dans la même route. Du Verdier, dans sa Bibliothèque Françoisse, a copié la plus grande partie de cette quatrième Élégie. Du reste, ni lui, ni l'Auteur de la Bibliothèque des Ecrivains de Bourgogne, ne nous font connoître aucune circonstance de la vie l'Auteur.

CLAUDE DE PONTOUX.

Claude de Pontoux qui félicitoit, sans doute, trop légèrement son ami

Turrin d'avoir trouvé une *parfaite Amie*,
étoit de Châlons en Bourgogne, né
d'une famille noble.

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

Mon doux pays, Châlon ma belle Ville,

dit-il dans un de ses Sonnets,

Et penses-tu que je te veuille oster

L'honneur qu'un jour je te dois apporter ?

Sonn. 123
de son *Idée*.

Il a renfermé presque toute l'histoire de
sa vie dans cet autre Sonnet.

Bourgogne, France, & l'Amour & la Muse
Me feit, me tint, me ravit, m'amusa,
Petit, grandet, jouvenceau, puis uza
Mes plus beaux ans auprès d'une Méduse.

Ibid. Sonnet
43.

Jà quelque peu de doctrine confuse
Ornoit mon chef, quand l'Amour s'opposa
Devant mes yeux, & par eux embrasa
Mon pauvre cœur, qui dedans le feu s'use.

France me print encor plein de vergongne
Entre le sein de ma mere Bourgogne,
Puis me sevrant, me monstre à l'Univers.

Amour me veit d'un trop libre courage,
Me print, & puis me mettant en servage,
M'apprint la Danse & la Muse des vers.

Il ne faut qu'un court Commentaire
pour expliquer ce Sonnet, & suppléer
à ce qu'il ne dit pas. Pontoux distingue

O vj

la Bourgogne de la France, apparemment parce que la première a eu longtemps des Maîtres particuliers. Il fut envoyé pour faire ses études dans quelque Université de la France, peut-être à Paris où il est certain qu'il a fait quelque séjour. Il fit de grands progrès dans les Humanités & dans la langue Grecque, & se tourna ensuite du côté de la Médecine. Il se fit même recevoir Docteur en cette faculté : mais ses ouvrages témoignent qu'il exerça peu cette profession. Les guerres civiles l'ayant obligé de se retirer à Dôle en Franche-Comté, il y connut une Demoiselle qu'il aima, & dont il se forma une idée si avantageuse, qu'il la nomma par excellence l'*Idée*. Ce fut pour elle qu'il composa la plus grande partie de ses poésies, où il se plaint presque toujours des rigueurs de sa maîtresse.

Le voyage qu'il fit en Italie ne diminua presque rien de la force de sa passion. Il avouë cependant qu'il y fit de nouvelles amours, & qu'il y trouva moins de contradiction. Mais son *Idée* étoit toujours présente à son esprit. Ces nouvelles amours l'amusoient, la première passion l'occupoit. Il l'entretint par cette multitude de Sonnets, d'O-

des, de Chançons, & autres petites

pièces qui couloient de sa plume avec CLAUDE DE PONT-TOUX. rapidité, qu'il lisoit ou qu'il envoyoit à ses amis, & dont il fit une partie à Rome, à Padouë, à Venise, & dans les autres villes d'Italie que l'ennui plus que la curiosité l'engageoit de parcourir. Plusieurs des Sonnets sont en Italien, & prouvent que l'Auteur avoit bien appris cette langue.

Il étoit revenu à Paris vers le commencement de l'année 1571. & il y eut la satisfaction de voir la magnifique entrée que Charles IX. fit dans cette Ville le Mardi fixième jour de Mars de la même année. Il assista aussi au couronnement de la Reine Elizabeth d'Autriche, femme de Charles IX. qui fut fait le 25. du même mois, & à son entrée dans Paris qui se fit quatre jours après. Il a décrit les circonstances de cette double entrée dans son *Champ poétique, plein de jouissance & d'allégresse*, poème en vers héroïques, qu'il adressa à Charles IX. Il n'y a aucune invention dans ce poème; mais les faits principaux y sont racontés avec exactitude, & le Poète s'accorde avec l'Historien qui donna de ces deux Entrées, en 1572. une relation en prose

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

très-détaillée. Ce fut pendant ce même séjour à Paris qu'arriva au Poëte ce qu'il raconte dans le deux cens onzième de ses Sonnets :

Il me souvient qu'un jour dedaus Paris estant ,
J'entray dans un Collège où je vey deux pedantes
Au Sophisme assemblés , qui de voix éclatantes
Clabaudaient l'un à l'autre esineus en disputant.

Je voulu voir ce jeu , & sur un banc montant
Pour plus à l'aïse voir leurs querelles ardentes ,
J'ouy dix mille ergots pour preuves évidentes ,
Mille argumens cornyz une heure en m'esbarant.

Or tous ces argumens n'estoient que de l'Idée ,
Et tous deux soustenoient par crie outrecuidée
Cestui son Aristote , & l'autre son Platon.

Messieurs , leur dis-je alors , ces rêveurs n'ont con-
nuë

L'Idée comme moy , qui tant de foys l'ay veüe .
Et pour l'avoir veu , las ! je suis serf de Cloton.

Claude de Pontoux passa le reste de ses jours à Châlons où il mourut vers l'an 1579. dans un âge assez peu avancé. Pontus de Tyard fit imprimer un recueil de vers Latins sur sa mort.

Le premier des ouvrages de Pontoux est de l'an 1552. C'est une traduction faite du Grec en François de la *Harangue de saint Basile le Grand à ses*

jeunes disciples & neveux : quel profit ils pourront recueillir de la lecture des livres Grecs, des Auteurs profanes, Etniques & Payens. L'Epître dédicatoire est du 8.

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

Novembre 1551. & l'ouvrage fut imprimé l'année suivante à Paris in-8°.

Le Pere Nicéron s'est trompé en le mettant dix ans plus tard. C'est cette traduction qui a fait dire principalement à Pontoux, que *quelque peu de doctrine ornoit déjà son chef*, lorsque l'Amour le vint troubler. Il n'avoit certainement pas appris à l'écouter en traduisant cet écrit de saint Basile, & s'il eût toujours suivi les sages préceptes du saint Docteur, il se seroit épargné toutes ces peines, toutes ces agitations dont il se plaint dans ses poësies, & il n'auroit pas scandalisé ses lecteurs par les obscénités dont celles-ci sont remplies. Il ne s'éloigna pas moins de l'esprit qu'il auroit dû puiser dans S. Basile, par sa *Rhétorique gaillarde*, qu'il joignit en 1570. aux *Harangues lamentables sur la mort de divers animaux extraites du Tuscan* (d'Ortenzio Lando) rendues & augmentées en prose Françoisse, où sont représentés au vif les naturels desdits animaux, & les propriétés d'iceux.

Nicer. Mém.
t. 34. P. 160.

La même année il mit quelque in-

CLAUDE
DE PONT-
TOUX.

tervalle à ses occupations profanes. On le pria d'expliquer par quelques vers les *Figures du nouveau Testament* ; il y consentit, & fit des *Huitans* pour l'intelligence de chacune de ces figures ; & en 1573. il envoya à son ami Antoine du Verdier, une Ode Françoisé, que celui-ci publia au-devant de sa *Prosopographie*, qui fut imprimée la même année à Lyon in-4°. Jusques-là Pontoux n'avoit montré qu'à ses amis & à sa maîtresse ses vers amoureux. Pour un Poëte, & un Poëte passionné, c'étoit se faire violence longtems. Cette contrainte le lassâ enfin, & il ne tarda pas à s'en dédommager. Dès 1576. il mit au jour sa *Gélodacrye amoureuse*, contenant plusieurs *Aubades*, *Chansons gaillardes*, *Pavanes*, *Bransles*, *Sonnets*, *Stances*, *Madrigales*, *Chapitres*, *Odes*, & autres espèces de poésie Lyrique.

Ce qui fait, dit-il, que j'ai donné à ce petit livre » le tiltre de Gelodacrye, » pris de deux mots Grecs, *Gelos*, ris, » & *dacrion*, larme, c'est pour ce qu'en » amour il y a des ris & des pleurs, il » y a de la joie & du deuil, il y a de » la faveur & de la disgrâce, il y a du » desdain & de la courtoisie, du miel » & du fiel, du doux & de l'amer. » Il

avoit éprouvé lui-même toutes ces contrariétés, il les décrit dans son recueil; on l'y voit tantôt triste, tantôt joyeux, espérer successivement & se désespérer, maudire l'amour & en faire l'éloge, gronder sa maîtresse & la complimenter, feindre de l'abandonner, protester qu'il veut l'oublier, & rechercher ses bonnes grâces, l'injurier & tirer de Pétrarque, de Bembe & de quelques autres Ecrivains ce qu'ils ont dit de plus tendre pour l'exprimer en vers François, & le lui envoyer. L'Auteur étoit à Lyon lorsqu'il y fit imprimer ces poësies; son Epître dédicatoire à Madelene de Reinçon, Dame de Montfort, &c. est datée de cette Ville le premier jour de Janvier 1576. Le Pere Jacob n'avoit point vû ce recueil, puisqu'il l'appelle un poëme Lyrique: mais l'Auteur de la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne le connoissoit-il mieux, lui qui prétend que *cet ouvrage est moitié prose & moitié vers*? J'ai lû l'édition de 1576. qu'il cite, & je n'y ai rien trouvé en prose que quelques Sentences recueillies à la fin sous différens titres, encore presque toutes ces Sentences sont-elles rimées.

Pontoux ne survécut tout au plus

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

que deux ou trois ans à l'impression de sa *Gélodacrye*. Il employa cet intervalle à revoir ses autres poësies, à les mettre en ordre, & peut-être à en composer de nouvelles. La mort le surprit dans cette occupation. Il n'eut qu'une maladie assez courte, dont il ne profita que pour recommander à quelqu'un de ses amis ce qu'il avoit de plus cher, les poësies qu'il avoit composées pour son *Idée*, & dont il n'avoit donné que la moindre partie dans sa *Gélodacrye*. C'étoit vouloir mourir en Poëte. Sa volonté fut exécutée. Il avoit compté donner trois cens Sonnets sur son *Idée*; on n'en trouva que deux cens quatre-vingt-huit. On n'en perdit aucun, & l'éditeur y joignit tout ce qu'il put recouvrer des vers de son ami, à l'exception de son Ode à Antoine du Verdier, & de ses Huitains sur les figures du nouveau Testament. Ce recueil parut en 1579. à Lyon. Outre les deux cens quatre-vingt-huit Sonnets & quelques autres qui n'ont pas été placés de suite, on y trouve quelques Odes, des Chançons en plus grand nombre, une *Élégie funébre sur le décès & trespas de très-illustre & très-catholique Princesse Madame Isabelle de France, Roïne d'Es-*

pagne, fille de Henri II. Roi de France, & femme de Philippe II. Roi d'Espagne, morte au mois d'Octobre 1568. CLAUDE
DE PON-
TOUX.
 autre *Elégie des troubles & miseres de ce tems*, c'est-à-dire, sur les troubles qui agitoient alors le Royaume, & les défordres qui y regnoient dans toutes les conditions; la traduction en vers François, sous le titre de la *Forest paranétique ou admonitoire*, d'une pièce en vers Latins que Leger Duchesne, lecteur du Roi, avoit adressée à Charles IX. cette traduction est suivie de la pièce de Duchesne; le *Champ poétique* dont je vous ai parlé; *Elégie sur la mort d'un Cochon nommé Grongnet*, pièce badine, mais très-puérile; les *tristes & lamentables vers de Philippe Beroalde sur la mort & passion de notre Sauveur Jesus-Christ au Vendredy-sainct*, rendus de Latin en poésie François; traduction de la prose, *Victima Paschali laudes*; & enfin, *Cantique à Dieu au nom du Roy Charles IX.*

Vous voyez par ce détail, que j'ai eu raison de vous dire que Pontoux n'avoit presque chanté que l'amour. Les maux qu'il avoit éprouvés en suivant cette passion, avoient été trop impuissans pour l'en guérir. Il n'avoit pas pris le seul remède qui soit efficace, la sui-

CLAUDE
DE PON-
TOUX.

te : & c'étoit moins pour préserver les autres de suivre son exemple , que pour entretenir lui-même le feu qui le dévoroit , qu'il revient si souvent aux peines qu'il dit avoir souffertes , & dont il a renfermé une partie dans le quatre-vingt-onzième Sonnet , le seul que je me contenterai de vous rapporter.

Devant un huys mignarder une Lyre ,
Estre au hazard de se faire estriller ,
Et bien souvent jusqu'aux os se mouiller ,
Craindre , espérer , plorer quand il faut rire ;

Vivre & mourir en foulas & martyre ,
D'un coup de bec se laisser engeoller ,
Estre béant lorsqu'il convient parler ,
Laisser le bon pour le mauvais eslire :

Souffrir le froid , le chaud , la soif , la faim ;
Perdre ses pas & sa jeunesse envain ,
Son bien , son temps , or en deuil , or en joye :

Veiller la nuit , & tout le jour courir :
Bref pour tout bien rien que mal n'enourir ,
Sont les plaisirs que l'Amour nous octroye.

Voilà un malade qui détaille fort bien sa maladie , mais qui n'en demeure pas moins malade. Le Pere Jacob , & après lui l'Auteur de la Bibliothèque des Ecrivains de Bourgogne , disent que Pontoux avoit composé deux Tragé-

lies & trois Comédies, *accommodées sur* ~~les Histoires de notre tems~~ ; & le premier CLAUDE
DE PON-
TOUX. croit que ce n'étoit qu'une traduction du Grec en Latin, sans dire de quel Auteur Grec ces traductions ou ces imitations avoient été faites. Cet ouvrage est demeuré manuscrit. Antoine du Verdier le cite pareillement dans sa Bibliothèque Françoisé ; mais il ne dit point que ce fut une traduction. La devise de Pontoux étoit, *Ami de tous*, ce qu'il exprimoit en Grec.

ADRIEN DU HECQUET.

Quoique l'amour profane soit entièrement banni des poësies d'Adrien du Hecquet, quoique la piété de l'Auteur s'y fasse même sentir presque partout, je ne vous conseillerai pas plus de les lire que celles de Pontoux & de quelques autres Poètes dont je viens de vous parler. Du Hecquet s'exprimoit fort mal en notre langue, & sa poësie est communément plate & rampante. L'Auteur étoit un Religieux de l'Ordre des Carmes, qui a beaucoup écrit en vers Latins, & qui a fait en prose dans la même langue & dans la notre plusieurs ouvrages de controverse con-

ADRIEN
DU HEC-
QUET.

Bibl. Belg.
éd. de 1739.
in-4°. t. 1.
p 13.

tre les Hérétiques , & de morale pour instruire les Catholiques. Valere André qui en donne la liste dans sa Bibliothèque Belgique, dit que cet Ecrivain étoit d'Arras , & Docteur en Théologie dont il avoit pris le degré à Cologne. Il s'est trompé sur le premier fait.

Du Hecquet , dans son *Orphéide* , livre inconnu à Valere André & à ses continuateurs , nous apprend qu'il étoit né à Crépi en Artois , près de l'endroit où la Lis prend sa source. Que dès l'âge de cinq ans il fut envoyé successivement à Lillers & à Arras pour y être élevé dans la piété & dans les Lettres ; que le long séjour qu'il fit dans la dernière de ces deux Villes , le fit surnommer d'Arras ; & qu'il continua ses études à Paris , à Cologne & à Louvain,

Humble Crépi tu m'a produitz au monde ,
Je dis au Val qui de larmes abunde ;
Mais je croy bien qu'en toy Dieu m'a fait naistre ,
Pour de son pain au Ciel heureux me paistre...
O lieu plaisant plus qu'autre qu'il soit pas ,
Fut-il plus grand que toy dix mille pas ,....
Non loin de toy , de trois surgeons jolis
Naissance prend la riviere de Lis ,
Puis de saint Paul , le ruisseau qui descend ,
T'orne & te sert d'un arrosoir décent.....
Or n'as-tu veu que ma jeunesse tendre ,

Et m'a fallu pour sciences apprendre ,
 Illir hors toy , lors commençay sçavoir
 Que sans travail bien nul ne peut avoir.
 Sortans hors toy , vers Lillers entre amis ,
 Nay de cinq ans au plus , je fus transfuis :
 Puis en Arras , après six ou sept ans ,
 Amené fus , où demeuray longtems ,
 Et pour raison que là fis ma demeure ,
 Tiltre d'Arras encore me demeure.
 Lettres j'apprins (car homme indocte est vain)
 En toy Paris , en Coulongne & Louvain ,
 Où le tout soit à la gloire de Christ ,
 Le cuer , le corps , toute l'ame & l'esprit.

Il paroît que ce fut à Arras qu'il fit profession dans l'Ordre des Carmes. Valere André ne nous instruit pas plus du tems de sa mort que des circonstances de sa vie. Mais comme son dernier ouvrage est de l'an 1576. on peut présumer qu'il n'a point passé de beaucoup cette année.

Son *Orphéide*, qui contient ses poësies Françoises , est de la fin de l'an 1561. N'allez pas croire à ce titre que je vous annonce un poëme sur Orphée :

Je ne dis rien d'Orpheus en ce mien livre,
 nous avertit l'Auteur ,
 Ny d'Apollo , ny de l'hæbus aussi ,
 Inventé j'ay les propos qu'ici livre
 De mon cerveau.

Quelle est donc la raison du titre que

ADRIEN VOUS venez de lire ? La voici :

DU HEC-
QUET.

Comme Orphéus chantoit tant doucement ,
Aussi je fais mes vers doux & amis ,
Pour te donner , lecteur , contentement ,
Rien que douceur ma Muse n'y a mis.

Ce sont donc des Chants divers , où le Poète reprend les vices sans aigreur , instruit sans austérité , badine quelquefois sans insulte , prend le ton ironique sans rien dire de personnel , loué même sans flatterie. On étoit dans le goût alors dans le pays d'Artois de faire des Chants Royaux , & l'on adjugeoit à Aire des prix à ceux qui y réussissoient le mieux. Du Hecquet suivit le génie de son tems & du pays où il vivoit. Je trouve dix Chants Royaux dans son recueil ; mais il n'est marqué que d'un seul , qu'il ait été couronné à Aire : ce fut le jour de saint Jacques 25. Juillet de l'an 1561. Tous ces chants ont pour but , ou d'exhorter à quelque vertu , ou de combattre quelque vice ; & la base en est toujours quelque passage de l'Ecriture-Sainte. J'en excepte le neuvième & le dixième qui semblent un peu satyriques , & où il y a moins de gravité que dans les autres. Le Poète
avoit

avoit beaucoup lû Jean le Maire, Molinet, Cretin, & ces autres vieux Poëtes qui avoient écrit dans le même genre, & son stile se ressent trop de celui de ses modèles.

ADRIEN
DU HEC-
QUET.

C'est encore à leur exemple qu'il a fait ses six Ballades, le Débat du Gentilhomme & du Laboureur, une liste rimée des *mémorables Journées & Batailles advenuës depuis l'Incarnation de Christ* jusqu'à l'an 1558. & une seconde liste des *Origines & inventions de plusieurs choses très-utiles au monde*. Il déplore dans d'autres pièces la prise de Rhodes, les calamités causées par la guerre, les injustices des Grands & du peuple, les ravages de l'Hérésie. Dans quelques-unes il célèbre le mariage d'Isabelle de France, fille de Henri II. avec Philippe II. Roi d'Espagne, & l'arrivée de cette Princesse en Espagne, la paix conclüe à Vaucelle, le zèle des Espagnols pour la foi, & quelques autres sujets semblables. Mais ce qui domine dans ses poësies, c'est une quantité de petites pièces où à l'occasion de quelque passage de l'Ecriture, l'Auteur instruit son lecteur de quelque dogme ou de quelque verité morale, & attaque les vices qui étoient opposés à

Tome XII,

P

ADRIEN
DU HEC-
QUET.

la sainteté du Christianisme. Je n'ai rien trouvé dans tout cela qui méritât d'être remarqué. L'Auteur termine les deux livres de son Orphéide par cette déclaration qu'il fait à son lecteur, & dont on ne peut s'empêcher de reconnoître la sincérité quand on a lû ses poësies.

Ce m'est tout un, j'écris à mon franc çois
Mètres Latins ou jolis vers François ;
Mais ne me plaît , quel chose que je face
Mouvoir propos , qui homme vivant fasce ;
Encore moins toucher l'art de Venus :
Scurriles mots soient loing , je n'en veux nulz.
En quelque endroit , pour jouïr & pour rire ,
Aucun propos joyeux je puis bien dire ,
Mais qui ne mord , ni ne nuit à personne :
Ainsi partout ma Muse parle & sonne ;
Si qu'un Momus qui ces vers blasinera ,
De cœur meschant , non droit , se montrera.

Rien de plus vrai , si vous en exceptés
les *jolis vers François* ; il n'y en a aucun
qui mérite ce titre d'honneur dans toutes les poësies de notre Artésien.

ALEXANDRE SYLVAIN.

Bibl. Belg. Valere André m'instruit encore moins
éd. de 1739. sur la patrie d'Alexandre Sylvain , que
t. 1, p. 45.

sur celle de du Hecquet. Il se contente de dire qu'il étoit Flamand, & que son vrai nom étoit Van den Boffche. Il a vécu sous Charles IX. & sous Henri III. & a été attaché par quelque emploi à la personne de ces Rois. Il n'en fut pas moins exposé à diverses disgrâces, dont il se plaint dans ses poësies, mais qu'il ne détaille point. J'y vois seulement qu'il s'y plaint d'un *détracteur* qui l'avoit calomnié auprès de quelque personne puissante, ce qui lui avoit attiré une prison aussi longue que dure ; que Madame de la Châtre qui lui avoit toujours accordé sa bienveillance & sa protection, voulut bien se charger de faire connoître son innocence & d'obtenir sa liberté. Le Poète la remercie de ce double bienfait dans une Epître qu'il lui adresse :

ALEXAND
SYLVAIN.

C'est à vous seule, Madame,
Que je dois le corps & l'ame,
L'esprit, la vie & l'honneur,
Puisqu'estes de mon Seigneur
L'ame, l'esprit & la vie ;
Aussi, ce que je n'oublie,
Durant ma longue prison
Vous pleut en toute saison

P ij

ALAXAND. Vers moy & mon innocence.
SYLVAIN,

Il répète à peu près la même chose dans la description d'un songe qu'il feint avoir eu, & qu'il envoya à la même Dame. Sylvain avoit fait sa cour aux Muses dès sa jeunesse, & jusques dans un âge avancé, & il les querelle assez vivement de ce qu'elles l'avoient laissé sans secours, & de ce que son amour pour elles ne l'avoit point préservé des disgrâces où il étoit tombé.

J'ay tout le meilleur de mes ans

Perdu à vos jeux trop plaisans,

leur dit-il dans le premier adieu qu'il leur fait :

A vous j'ay pensé à toute heure,

Et sans imiter le Formis,

A chanter mon estude ay mis,

Dont le seul regret m'en demeure.

Il ajoute qu'il n'y a gagné qu'une *barbe grise* ; puis il dit :

Vous ne m'en ferez plus accroire,

Par autres je veux parvenir,

Sans plus de vous me souvenir :

Adieu les filles de mémoire.

Mais les adieux des Poètes sont comme ceux des Amans , ils ne sont point irrévocables. Malgré ses protestations, ALEXAND.
SYLVAIN. Sylvain continua l'exercice de la poésie , négligea ses propres affaires , s'attira de nouvelles infortunes , & dans un nouveau dépit fit un second adieu qui ne fut peut-être pas plus sincère que le premier. Il finit ainsi ce second adieu :

Moy cependant sans remarquer la fuite
Du tems soudain , estant à vostre suyte
N'ay rien gagné qu'une longue prison
Des yeux obscurs & du poil tout grison.

D'un espoir vain vous nous flattez, ô Muses,
Nous alléchant par cauteles & ruses
Jusques à ce que par un repentir
Du temps perdu regret nous fait sentir.

Le nom avez de chastes & pucelles ,
Et toutesfois l'on voit bien qu'estes celles
Qui nous donnez le stile & les leçons
Pour composer les plus folles Chançons, &c.

Je ne sçai pas si notre Poëte Flammant avoit suivi lui-même ces leçons qu'il reproche aux Muses , je n'en trouve au moins que de légères preuves dans le seul recueil de ses poésies que j'ai eu

ALEXAND. occasion de voir , & qu'il fit imprimer
SYLVAIN. en 1581. à la suite de ses *Epitomes de cent histoires tragiques*. Outre les deux Adieux aux Muses , & le Songe & l'Epître à Madame de la Châtre , ce recueil ne contient que les pièces suivantes : Description de la Charité , selon saint Paul , à la Reine Mere : les quatre Saisons de l'année , à Madame de la Châtre : pièce à la même , sur la mort d'un Perroquet : Ode & Adieu à Madame de Chauffin : douze Sonnets : un Dialogue , intitulé , l'Amant & l'Amour : Vers sur les effets de la vertu & du vice : autres , sur la vanité des hommes : Ode pour consoler une Dame affligée ; c'étoit Magdelene de la Fin : Discours poëtiques des miseres de ce monde : les effets de l'amour honnête & du lascif : Déclaration du saint état de mariage : quelques Chançons & Madrigaux , où je n'ai rien trouvé d'obscène : Chant de l'amitié , de deux Demoiselles sœurs d'alliance : enfin la Description du dernier jour , avec le jugement de Dieu , selon l'Evangile & les Prophètes.

Valere André , après la Croix du Maine & du Verdier , cite du même un poème (ou, comme dit du Verdier)

des poëmes & des Anagrammes, *composés des lettres du nom du Roy & des Roynes, ensemble de plusieurs Princes, Gentilshommes & Dames de France*, imprimés en 1576. & cinquante Enigmes en autant de Sonnets, avec les expositions d'icelles, publiés en 1582. Du Verdier, dans sa Bibliothèque, rapporte trois de ces Enigmes; il auroit pû s'en dispenser: cet échantillon ne fait pas desirer de lire les autres.

ALEXAND.
SYLVAIN.

GUILLAUME DES AUTELZ.

Guillaume des Autelz pouvoit dire, avec plus de raison que Sylvain, que les Muses ne lui avoient guères appris qu'à *composer les plus folles Chansons*: l'Amour est l'objet principal de ses poësies. Le Pere Nicéron dit que ce Poëte étoit né à Montcenis en Bourgogne: il s'est trompé. Des Autelz dit lui-même en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il naquit à Charolle. Ce fut vers 1529. puisque son portrait marque qu'il avoit vingt-quatre ans en 1553. Il étoit fils de Syacre des Autelz, Ecuyer, dont il a fait cette Epitaphe:

Appren, passant, quel fruyt avec son los
Porte vertu: celuy duquel les os

P iiiij

Amour. Ré-
pos de des
Aut. à la fin,
signat. K ij.

GUILLAUME DES
AUTELZ.

Gisent ici, la suivit tout son aage ,
Qui en mourant laissa à son fils seul
La povreté, les affaires , le deul ,
Et bon renom , pour tout son héritage.

Ibid. signat.
K.

Guillaume avoit cependant une terre à *Vernoble* dans le Charollois , mais qui étoit apparemment d'un modique revenu , puisqu'il l'appelle son *petit Champ*, *non tant riche que noble*. Ce lieu étoit situé fort près de *Bissy* , puisque le Château de ce nom pouvoit être vû de *Vernoble*.

Mon petit Champ , non tant riche que noble ,
Tu m'es autant , voyre plus cher tenu ,
Que si en toy je recueillois , *Vernoble* ,
D'un Persien regne le revenu.
Tu es à moy de mes ayeux venu :
Et d'un humble œil tu vois révéremment
Du haut *Bissy* l'orgueilleux bâtiment.

Ibid. signat.
Ec.

Cette proximité faisoit d'autant plus de plaisir au Seigneur de Vernoble qu'elle lui donnoit lieu de fréquenter souvent les Seigneurs de Bissy , & en particulier Pontus de Tyard , dont il étoit proche parent , & qui avoit , comme lui , la même inclination pour la poésie. C'est ce qu'il dit dans une Ode qu'il adressa au dernier.

GUILLAUME DES
AUTELZ.

Notre grande similitude
D'affection & d'étude ,
Et ton superbe Biffy ,
Approché si près d'icy ,
Qu'il peut voir la révérence
Que lui fait ma demeure ;
Et de Nature la loy ,
Qui d'une mesme semence ,
D'assez proche conséquence ,
A produit & toy & moy.....
Etienne ton ayeul , frere
D'*Anne* , mere de ma mere , &c.

Des Autelz étudia le Droit à Valence en Dauphiné ; mais il ne paroît^{54.} pas qu'il ait jamais fait un grand usage de cette science. La poésie Latine & Françoisé l'occupoit plus que l'étude des Loix. Ce fut durant son séjour à Valence, qu'il fit à l'imitation du *Pantagruel* de Rabelais , un petit ouvrage qu'il intitula : *Fanfreluche & Gaudichon mythistoire Baragouine de la valeur de dix Atomes pour la recreation de tous Fanfreluchistes*. Ce livre fut imprimé depuis à Lyon en 1559. & l'on en a encore quelqu'autre édition. L'Auteur de la Bibliothèque des Romans le traite de T. 2. p. 257.

P v

GUILLAU-
ME DES
AUTELZ.

L'avoit-il lû ? Tout m'y a paru extrêmement plat & fade ; il ne ressemble en rien au *Pantagruel* de Rabelais ; & si c'en est une copie ; c'en est certainement une fort mauvaise.

L'Auteur étoit à Lyon lorsque Joachim du Bellay passa par cette Ville pour aller à Rome , & il ne manqua pas de profiter de cette occasion pour chanter dans une Ode les loüanges du voyageur, & lui souhaiter toute sorte de prospérités. Ce fut vers le même tems qu'il alla à Romans en Dauphiné , dont il a fait aussi l'éloge dans une Ode. Cette Ville lui plaisoit cependant moins par elle-même que par la connoissance qu'il y avoit faite d'une Demoiselle , pour laquelle il se sentit une forte inclination.

Amour. rep.
Sonn. 75.

Il l'appelle *Denyze*, & ne la qualifie jamais autrement que *la sainte*. Cette fille avoit vingt ans en 1553. comme on le voit par son portrait , que des Autelz fit graver à côté du sien au-devant de son *amoureux repos* ; & cette date s'accorde avec ce qu'il dit dans le même ouvrage, qu'elle étoit née le 16. Février de l'année en laquelle se fit la Ligue de Cambray , c'est-à-dire , en 1533.

1b. Sonn. 35.

Il avoit quitté le Dauphiné , lorsqu'il

fit imprimer en 1553. l'ouvrage que je viens de citer, puisqu'il dit, au commencement, qu'il y avoit déjà trois ans qu'il étoit éloigné de sa *Sainte*. Il étoit même engagé dans les liens du mariage, ayant épousé *Jeanne de la Bruyere*, à qui il adresse une de ses Epigrammes, à la fin du même livre, dans laquelle il lui promet de *ne plus écrire d'amours*. Il n'avoit pas été oisif depuis son retour, comme on le voit par sa dispute avec Louis Meigret sur l'ortographe & la prononciation Françoisé. Je vous ai rendu compte ailleurs de cette dispute où la vivacité se montra beaucoup plus que la raison. La Croix-du-Maine dit que des Autelz traduisit Lucrece en vers François : cette traduction n'a jamais paru. Il ajoute que l'Auteur vivoit encore en 1570. Il auroit pû dire qu'il étoit encore au monde en 1576. puisqu'on lit un Sonnet de sa façon à la tête de la Gélodacrye de Claude de Pontoux, qui fut imprimé ladite année.

GUILLAUME DES
AUTELZ.

Bibl. Fr.
seconde édit.
t. 1. p. 84
85.

Ce Poète n'étoit pas ignorant dans les langues Grecque & Latine ; mais le goût étoit chez lui fort inférieur à l'érudition. Trop servile imitateur de Ronsard, qu'il appelle son ami, il

P vj.

GUILLAUME DES
AUTELZ.

affecta de même de paroître savant , & se rendit obscur. Son stile d'ailleurs est extrêmement embarrassé ; il semble qu'il avoit juré une guerre perpétuelle au simple & au naturel. Il faut souvent de la méditation pour l'entendre , encore a-t'on beaucoup de peine à le deviner. J'en ai fait l'expérience ; je ne vous conseille pas de la tenter après moi. Vous ne perdrez rien ou presque rien à ne le point lire. Il ne dit que des choses fort communes & triviales.

Je n'ai point vû un petit livre , qu'il intitula le *Mois de May de Guillaume des Autelz* , & qu'il avoit composé dans sa première jeunesse : je ne sçai s'il est en vers ou en prose. Quant à ce qu'il écrit en vers François , je l'ai presque tout parcouru. On n'en a point fait de recueil complet. Lié avec la plûpart des Ecrivains de son tems , & principalement avec ceux de sa Province , on trouve plusieurs pièces de lui dans leurs ouvrages , telles sont un Sonnet au-devant des *Epîtres dorées* d'Antoine Guévares, traduites par Gutteri , de l'édition de 1558. in-4^o. une Epître de G. Teshault , c'est-à-dire , de Guillaume des Autelz , dans les poësies de Charles Fontainè. Je vous ai

cité cette Epître en parlant de Fontaine : un Sonnet, à la suite du second livre des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard : celui qui est au-devant de la *Gélodacrye* de Claude de Pontoux, que je viens de vous citer : quelques vers sur la mort du même Pontoux, dans les poésies du même Pontus de Tyard ; un Sonnet au-devant du *Solitaire* de ce dernier : une Ode responsive à une autre de Charles Rouillon, avec quelques Sonnets parmi les œuvres dudit Rouillon, imprimées à Anvers en 1560. in-8°. dix-huit Stances, chacune de douze vers, au-devant de la traduction d'Hérodien, par Vintemille, en 1580. Ce qu'on a imprimé de lui séparément, consiste dans ce qui suit : la *Paix venue du Ciel, en vers héroïques* : plus, le *Tombeau de l'Empereur Charles-Quint en douze Sonnets*. Cet ouvrage est apparemment de l'an 1558. puisque Charles-Quint mourut le 21. Septembre de cette année. *Remontrance au peuple François de son devoir en ce temps envers la Majesté du Roy* ; à laquelle sont ajoutés trois *Eloges de la Paix, de la Treve & de la Guerre*, en 1559. enfin le *Repos de plus grand travail* ; la *suite du Repos*, & l'*amoureux Repos*. Ces trois derniers

GUILLAU-
ME DES
AUTELZ.
Ci-devant t.
xi.

font les recueils les plus considérables
des poësies de Guillaume des Autelz.

**GUILLAU-
ME DES
AUTELZ.**

Le premier parut en 1550. L'Auteur marque dans sa préface qu'il contient les poësies qu'il a composées depuis sa quinziesme année jusqu'à sa vingtième. Outre diverses sortes de poësies, on y voit un Dialogue en vers dont les personnages sont : Vouloir divin, Ignorance, le Temps & Vérité. Ces êtres métaphysiques sont personifiés, & chacun parle selon son caractère, ou plutôt selon la manière dont l'Auteur a pû les faire parler ; car il faut convenir qu'il n'y a ni dignité dans ce qu'ils disent, ni élévation dans les termes dont ils se servent. C'est le même goût dans un autre *Dialogue moral*, qui fait encore partie de ce recueil, *sur la Devise du Cardinal de Tournon*, Non quæ super terram, joué à Valence devant luy le Dimanche de My-Caresme 1549. Les personnages de celui-ci sont, le Ciel, l'Esprit, la Terre, la Chair & l'Homme.

La suite du *Repos de plus grand travail* parut en 1551. avec la *Replique de Guillaume des Autelz aux furieuses défenses de Louis Meigret*. Cette suite est encore un amas de petites pièces en vers de di-

verses mesures que l'Auteur adresse presque toutes à sa Sainte, c'est-à-dire, à sa Maîtresse; soit qu'il eût mis en ef- **GUILLAU-**
fet son affection dans la Demoiselle que **ME DES**
AUTELZ.

je vous ai nommée plus haut, soit que ce ne fût qu'une *Iris* imaginaire, qu'il s'étoit forgée, afin de pouvoir satisfaire la passion qu'il avoit de rimer. Il n'y a rien à apprendre dans ces deux recueils, ni pour les faits, ni pour les pensées. L'Auteur confirme dans le second ce que je vous ai déjà dit, qu'il étoit cousin de Pontus de Tyard, & celui ci lui donne cette qualité dans une réponse qu'il lui fait, & qu'on lit aussi dans le même recueil. Cette suite finit par un *Adieu à sa Sainte & à ses amis de Romans*, & par une autre pièce, aussi en vers, intitulée, *Pour Platon, de la reminiscence, contre la septième Ode du troisième livre de Ronsard.*

Suite, de
repos p. 101.

L'*amoureux Repos*, d'où j'ai tiré plusieurs circonstances de la vie de l'Auteur, commence par une longue préface en prose, que des Autelz adresse encore à sa *Sainte*, & dans laquelle il se tourne en tous sens pour lui faire goûter le nom qu'il lui donne, & pour tâcher de le faire approuver de ses lecteurs : mais il verbiage beaucoup, & ne per-

GUILLAUME DES
AUTELZ.

suade point. Quant au recueil, on y trouve d'abord cent Sonnets où le Poëte ne parle que de sa *Sainte*, où de son amour pour elle; mais en déclarant presque partout qu'il n'a qu'un amour pur, spirituel & Platonique, lors même que ses desirs, ses demandes, ses vœux, & trop souvent ses expressions semblent faire entendre toute autre chose. Ces Sonnets sont suivis de quelques Odes, toutes réunies sous le titre singulier de *façons Lyriques*; de diverses Epigrammes, & d'une *Elégie à la Toute Divine de Pontus de Tyard*. Parmi les Epigrammes, on lit l'Epitaphe d'Antoine du Moulin, Maconnois, Poëte François, dont je vous ai parlé; mais cette Epitaphe est sans date. Dans les Odes, des Autelz louë Henri II. Catherine, Reine France, Marguerite, sœur du Roi, & Jeanne, Princesse de Navarre, qu'il appelle les *trois Graces Françaises*, Pontus de Tyard, Joachim du Bellay & quelques autres. La dernière de ces Odes est de l'*Accort de Messieurs de Saint Gelais & de Ronsard*. C'est une espèce d'exhortation que le Poëte leur fait à monter leur lyre sur le même ton, & un éloge qu'il rend commun à l'un & à l'autre. On attri-

bue encore à des Autelz la *Récréation* ~~des Tristes~~, recueil de pièces en vers GUILLAUME DES dans lesquelles il y a quelque génie, & AUTELZ. qui a été imprimée à Lyon in-16. sans date. A l'égard du *Parnasse satyrique*, misérable rapsodie, indigne d'un homme de probité, je ne sçai sur quel fondement le Père Garasse Jésuite, en fait présent à notre Auteur; il n'en apporte aucune preuve; & l'on croit que ce sot & impertinent recueil est de Motin. La devise de des Autelz étoit, *Travail en repos.* Doctr. curieux se a la table.

MARC-CLAUDE DE BUTTET.

Marc-Claude de Buttet étoit plus savant que son ami des Autelz. Outre les langues Grecque & Latine, & la connoissance des bons Auteurs, il s'étoit appliqué à la science des Mathématiques & de la Philosophie, & l'on assure qu'il y a excellé. C'étoit un Gentilhomme de Savoye, dont la famille paroît avoir vécu avec honneur à Chamberry, & s'être distinguée par les armes. Il fut envoyé dès sa première jeunesse à Paris, où il fit ses études, & il se félicite de l'éducation qu'il reçut dans cette Ville. Il y acquit la connoissance

**MARC-CL.
DE BUT-
TET.**

du Cardinal de Châtillon , & cette Eminence le présenta à Marguerite de France , qui épousa depuis Emmanuel Philibert , Duc de Savoie. Buttet, déjà bien reçu chez les Grands , & flaté sur ses talens par ses amis , hésita quelque tems sur le parti dans lequel il devoit s'engager. Sa naissance , l'exemple de plusieurs de ses parens , & celui de Louis Buttet , son cousin , en particulier , sembloient devoir le déterminer pour la profession militaire ; mais son amour pour les lettres , surtout pour la poésie , joint à la paix survenue par le mariage de Marguerite de France avec son Souverain , lui firent embrasser un genre de vie plus tranquille & plus conforme à son inclination.

A la première nouvelle qu'il eut que le mariage de la Princesse avec le Duc de Savoie avoit été arrêté , il se mit en devoir de donner sur cette alliance des preuves de son zèle & de sa joie. Il composa un Epithalame de plus de six cens vers héroïques , où il mêla avec assez d'adresse , l'éloge du Roi Henri II. frere de la Princesse , du Cardinal de Châtillon & de quelques autres , avec ceux des deux futurs époux. Ce mariage devoit être célébré avec beaucoup de

pompe; les préparatifs étoient déjà fort avancés; mais l'accident arrivé au Roi dans un Tournoi, & qui le conduisit à la mort, changea ces festes en dueil; le mariage se fit à la hâte, & presque sans cérémonie, & le Poète eut d'abord la pensée de supprimer son Epithalame. Mais suivant l'avis de ses protecteurs & de ses amis, il le présenta, & le fit imprimer & distribuer. J'en ai vû un exemplaire sur velin, imprimé en 1559. avec une Epître en prose à la nouvelle Duchesse de Savoie.

Buttet accompagna la Princesse dans les Etats de son mari, & concentré dans le sein de sa patrie, il paroît qu'il ne s'y occupa presque plus que des Mathématiques & de la poésie, & qu'il fut toujours favorablement accueilli à la Cour de Savoie. Il vivoit encore en 1584. & il promettoit alors quelques ouvrages, qui n'ont point paru. Il se faisoit gloire d'avoir introduit le premier les vers Saphiques François, à l'imitation des Latins. Mais on ne lui a pas su plus de gré de cette ridicule invention qu'à Baif, à Nicolas Rapin, & à quelques autres qui s'en sont dit de même les premiers Auteurs.

La même année qu'il donna son

MARC-CL.
DE BUT-
TET.

Epithalame , il publia auffi fur la paix une Ode pour laquelle on lui avoit accordé un privilége dès le 21. Février 1558. Ces deux pièces ont été réimprimées avec quelques changemens , dans un recueil de ses poësies dont il fit présent au public en 1561. Ce recueil , où Buttet a transporté dans notre langue bien des mots nouveaux tirés du Grec & du Latin , sur lesquels il se justifie fort mal , contient d'abord deux livres d'Odes , vingt-cinq dans le premier , trente-un dans le second : ensuite son *Amalthée* en cent vingt-huit Sonnets , & l'Epithalame dont je vous ai parlé. J'ai tiré de ces pièces les faits que j'ai rapportés. Tout ce que les Odes apprennent de plus , c'est que l'Auteur avoit reçu quelques marques de bienveillance de Henri II. de la Reine & du Cardinal de Châtillon ; qu'il conserva toujours la faveur du Duc & de la Duchesse de Savoie ; qu'il fut ami du Poëte Jean Dorat & de quelques autres Ecrivains de son tems , qui sont peu connus aujourd'hui , & qu'il eut l'estime & l'amitié de Messieurs de Lambert , d'une famille très-distinguée en Savoie , dont l'un fut Evêque de Nicée , & quelques autres brillèrent dans

les armes ou dans les affaires. L'Ode ~~=====~~
 dix-neuvième du premier livre n'est MARC-CL.
 presque qu'une traduction des vers La-DE BUT-
 tins de Dorat , sur la mort de la Reine TET.
 de Navarre. Dans l'Ode seconde du
 second livre , Buttet qui y déplore la
 mort de Charles IX. Duc de Savoie ,
 nous apprend que cet événement lui
 fit abandonner un poème où il avoit
 entrepris de chanter les glorieuses ac-
 tions de ce Prince :

Desja pour toi je commençoi
 Tirer une euvre à ta mémoire
 Où prompt je desvelissoi
 De tes aieux la morte gloire :
 Mais las ! ton survenu trespas
 Renverse l'entreprise à bas , &c.

L'Ode neuvième du même livre est
 sur la perte de Saint Quentin , & sur
 les victoires de François de Lorraine ,
 Duc de Guise , à Calais & à Thion-
 ville. La treizième est adressée à Ron-
 fard , & n'a rien que de fort commun.
 La quinzième qui est sur la mort de
 Henri II. est un Dialogue entre le Poë-
 te & la France : rien de plus insipide.
 L'*Amalthée* vous contenteroit encore
 moins , si vous aviez la patience de la

MARC-CL.
DE BUT-
TET.

lire. Ce n'est qu'un recueil de Sonnets où le Poète ne parle que de sa passion pour son *Amalthée*, qu'il avoit commencé d'aimer dès l'âge de dix-neuf ans. Buttet y est presque toujours désespéré ; & comme il convient à un Poète amoureux de ne mourir que d'amour, pourvû qu'il se porte toujours bien, notre Savoyard veut qu'on ne décore point son tombeau d'aucune autre Epitaphe que de celle-ci qu'il envoie dans ce Sonnet à un de ses amis.

Lambert, mon autre moi, quand la mort qui moissonne

Ce tout également, perdra mon jour plus beau,
Je te pri ne me dresse un superbe tombeau,
Pour ma cendre presser de pesante coulonne.

Tant seulement je veux qu'un marbre l'on maçonne,
Sans grand art, sans chercher terme ni chapiteau,
Qui enferme mon vase, & ce triste écriteau
Arrosé de tes pleurs, ton amitié me donne :

Ci dedans est l'Ainant qui sacra sa jeunesse
Aux neuf Sœurs. Et aima une demi-Déesse,
Bien digne d'être aimé d'un amour aussi fort.

Par ses vers il la fit icy-bas immortelle
Ecrivant ses beautés. Toutefois la cruelle,
Ha trop ingratement, lui a donné la mort.

Il eut le tems cependant de réfléchir sur

cette ridicule Epitaphe , & de mieux ~~connoître~~ la vanité de ses desirs. A la fin de ce recueil , il promet un troisié-
me livre de ses vers , à la loüange du Duc de Savoie , & *pour célébrer la vertu des plus illustres personnes de son pays.* On peut regretter que cet ouvrage, soit demeuré dans les ténèbres : il y a lieu de croire qu'on y auroit appris du moins quelques faits qui auroient pû intéresser. La Croix-du-Maine cite du même, *quelques poëmes contre Barthelemi Aneau, de Bourges : l'Histoire de Job, écrite en vers François; & un autre livre intitulé, la Maison ruinée : tout cela étoit encore manuscrit en 1584. & je ne crois pas qu'aucun de ces écrits ait été imprimé depuis.*

C L A U D E M E R M E T.

Si nous avions les éloges que Buttet avoit promis des personnes de son pays, il y a lieu de croire qu'il n'auroit pas manqué de nous faire connoître Claude Mermet qui , dans le même siècle , s'est fait aussi quelque nom par la poésie Françoisé. Il étoit de Saint Rembert ou Rambert , Ville & Marquisat du pays de Valromey en Bresse. Du

Verdier le qualifie *Notaire Ducal & Es-*
CLAUDE *crivain de Saint Rambert en Savoye , de-*
MERMET. *meurant à Lyon.* On voit en effet par ses
 poësies qu'il quitta le lieu de sa nais-
 sance dans un âge mûr , pour venir de-
 meurer à Lyon , & qu'il étoit encore
 dans cette Ville en 1585. Que devint-
 il depuis ? Quand & en quel lieu est-il
 mort ? C'est ce que j'ignore. J'ai vû sa
 traduction en vers François de la So-
 phonisbe du Trissin , imprimée à Lyon
 en 1585. & dédiée à Etienne de la
 Couz , Abbé de Saint Rambert. Je ne
 vous répéterai point ce que je vous en
 dit ailleurs. Tout ce que prouve cette
 traduction , c'est que l'Auteur sçavoit
 la langue Italienne.

Bibl. Fr. t.
7. P. 393.

Ses autres poësies , imprimées pa-
 reillement en 1585. à Lyon , ne for-
 ment qu'un petit recueil intitulée : le
Temps passé de Claude Mermet , de Saint
Rambert en Savoye , œuvre poërique , sen-
tentieuse & morale , pour donner profita-
ble récréation à toutes gens qui aiment la
vertu. La première partie de ce titre ne
 signifie pas que ce ne sont ici que des
 poësies faites pendant la jeunesse de
 l'Auteur , mais seulement que c'est le
 recueil de ses amusemens , ou des pié-
 ces qu'il a composées dans ses momens
 de

de loisir. Il y en a sur différens sujets , mais presque tous moraux , & qui méritent en effet la qualification d'*œuvre sententieuse & morale*. La poésie y manque ; l'instruction & la vérité en peuvent faire seules l'utilité. L'Auteur entreprend d'y plaider *le bon droit des femmes* , de donner des avis pour *les empêcher d'être mauvaises* , de consoler ceux & celles que leur engagement dans le mariage afflige , & qui y trouvent des sujets de mécontentement. La première pièce est la plus longue : c'est une espèce de poëme ; Mermet y entre dans le détail des soins qui sont commis aux femmes , de leurs peines , de leurs infirmités , des embarras attachés à leur condition. Il en résulte , selon le Poëte , que leurs travaux sont plus grands , plus pénibles , en plus grand nombre que ceux des hommes , & que les derniers sont presque toujours injustes à leur égard : mais tout ce détail ne convient guères qu'à celles sur qui tombent tout ce qu'on appelle les soins du ménage. Le *moyen* qu'il donne *pour les garder d'être mauvaises* , c'est d'avoir pour elles beaucoup de douceur & d'attention , de leur accorder tout ce que la raison & la justice exigent , & d'a-

CLAUDE
MERMET.

voir des égards pour leurs foiblesses.

CLAUDE MERMET. *La Pierre de touche du vrai Ami* est un recueil de Quatrains, qui tous n'expriment guères que cette pensée, qu'on connoît l'ami au besoin. On voit que l'Auteur étoit sensible à l'amitié, non-seulement par ces Quatrains, mais encore par son *Adieu à la ville de Saint Rambert*, dans laquelle il saluë tous les Etats, sans en excepter ceux qui n'auroient pas dû attirer ses regards.

Les autres pièces du même recueil qui ayent quelque longueur, sont : la description & propriété du Réchaud de terre que l'on fabrique auprès de Limoges : *Cas merveilleux d'un jeune Soul-d'Art*, lequel après avoir mangé son Cheval, s'est planté son espié au travers du corps ; & la *Métamorphose du verre au bassin*, de l'année 1573. Le *Cas merveilleux*, &c. est une histoire dont le but est de montrer qu'il est très-dangereux de s'exposer à être réduit à un besoin extrême, & que toute passion conduit ordinairement à cette extrémité. La *Métamorphose* est une pièce badine, qui fut faite à l'occasion de la gelée qui perdit une partie des vignes en 1573. Vous trouverez de plus dans le même recueil un centaine d'Epigrammes,

c'est-à-dire , de Quatrains , de Sixains & de Huitains moraux , entremêlés de quelques historiettes qui ne méritent aucune attention. Du Verdier rapporte plusieurs de ces Epigrammes : je vous y renvoie. Je me contenterai de vous en citer deux pour vous faire connoître le génie de l'Auteur & de sa poésie. La première est sur un Gentilhomme dont les manières sentoient encore le villageois ;

CLAUDE
MERMET.

Tu dis que tu es Gentilhomme
Par la faveur du parchemin ,
Si un Rat le trouve en chemin ,
Tu seras puis simplement homme.

La seconde est sur la rareté des vrais amis :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du Melon ,
Il en faut essayer cinquante
Avant qu'en rencontrer un bon.

Les Epitaphes qu'offre le même recueil ne sont pareillement que de petites pièces ou morales ou badines : j'en excepte la première que Mermet a consacrée à la mémoire de son ami Antoine Armand ,

Q ij

CLAUDE
MERMET.

Icy git un Médecin rare ,
Qui ne fut meurtrier , ny avare ,
Il estoit prompt & diligent
Pour ceux qui n'avoient point d'argent :
Voilà pourquoy , malgré envie ,
Les pauvres regrettent sa vie,

Il feroit à souhaiter que tous les Médecins pussent mériter un pareil éloge. Les Epitaphes d'un bon Marchand , d'une bonne Hôtesse, d'un bon Soldat, d'un bon Laboureur , sont de petites pièces instructives pour ces différens états. Du Verdier cite encore de Claude Mermet une *Pratique de l'Orthographe Françoisse , avec la manière de tenir livre de raison* (c'est-à-dire , de comptes) *coucher cédules , & lettres missives , à Lyon , 1583. in-16.* Cet ouvrage étoit convenable à la profession de l'Auteur,

PHILIBERT BRETIN.

Philibert Bretin, quoique d'une condition qui exigeoit, ce semble , plus de gravité que celle de Mermet , a traité cependant des sujets moins sé-

rieux : ses poësies ne roulent presque que sur l'amour. L'Auteur né à Auxonne , fut reçu Docteur en Médecine à Dijon le 19. Mars 1574. & mourut dans la même Ville le 29. Juin 1595. à l'âge de quarante-cinq ans. Comme Médecin , il a corrigé le Guidon de Chirurgie de Guy de Chauliac , traduit les Aphorismes d'Hippocrate , composé en Latin un Traité des Médecins illustres , qui n'a point été imprimé , & quelques autres ouvrages qui sont pareillement demeurés manuscrits. Il avoit goûté Lucien dans sa première jeunesse , & il en entreprit une traduction *repurgée de paroles impudiques & prophanes* , qui fut imprimée en 1582. il assure dans sa préface que cette version lui avoit coûté six années. Tabourot , dans l'Epître dédicatoire de ses Portraits des Ducs de Bourgogne , qui parurent en 1587. dit que Bretin a traduit en François l'histoire de Bourgogne écrite en Latin par Pontus Heuterus : je ne connois point cette traduction.

Ses *Poësies amoureuses* & ses *Meslanges poëtiques* avoient paru des 1576. Les premières, *réduites en forme de discours de la nature d'Amour* , commencent par un Sonnet & un Huitain de

Q iij

————— *Jan Boudier, Dijonnois, à l'Auteur, &*
 PHILIBERT la réponse de celui-ci : elle est aussi
 BRETIN. en vers. Suit un court avis au lecteur ,
 où Bretin prévient la surprise que l'on
 pourroit avoir de rencontrer dans ses
 poësies des mots Bourguignons, peu
 intelligibles au commun des lecteurs.
 Le Poëte ne veut pas qu'on croie que
 ces mots lui sont échappés ; c'est volon-
 tairement qu'il les a employés pour
 exalter, dit-il , sa langue maternelle ;
 je ne crois pas qu'on lui en ait sçu plus
 de gré. Quelle bigarrure seroit-ce si les
 Poëtes Normands, Picards & autres
 eussent voulu imiter son exemple ? Ce
 premier *Avis* est suivi d'un autre de l'*Au-
 teur à sa Dame*, c'est-à-dire , à sa Maî-
 tresse, daté de Dijon le premier jour
 de l'an 1576. Bretin y proteste à sa
Dame que toutes les poësies qu'elle va
 lire, n'ont été composées que pour lui
 plaire : cet avertissement étoit fort inu-
 tile ; l'intention du Poëte se sent d'elle-
 même en le lisant.

L'ouvrage au reste justifie le titre
 que Bretin lui a donné. Soit qu'il par-
 le en prose à sa Dame, soit qu'il s'ex-
 prime en vers, c'est toujours de la na-
 ture de l'Amour qu'il traite. Il l'exa-
 mine en Physicien, en Médecin, au-

tant ou plus qu'en Poète. De la définition de l'Amour, & de sa forme, il passe à ses effets, les compte & les explique. Il entre dans le détail des desirs que cette passion excite, des souhaits qu'elle donne lieu de former, des troubles qu'elle élève dans l'esprit, des sensations qu'elle cause dans le corps, des peines & des satisfactions vraies ou imaginaires qui l'accompagnent, & qui se succèdent les unes aux autres; des causes physiques & morales des affections amoureuses, de la fin de l'Amour, de la manière de s'y conduire, & des opinions des Poètes sur cette passion. Tout cela est traité fort superficiellement, dans des Chançons, des Sonnets, des Odes, des Acrostiches & autres pièces, de même que dans quelques Epîtres en prose, & d'autres petits Discours, qui sont tantôt en prose, & tantôt en vers. Quelques-uns des Sonnets & plusieurs des Chançons ne paroissent que des imitations d'Anacréon, & de quelques Poètes modernes. Dans une *Piramide renversée, acrostique*, on apprend que la Dame à qui Bretin donnoit tant de préceptes, ou inutiles, ou dangereux, se nommoit *Marguerite Chapelain*. Le Poète

Q iiij

PHILIBERT
BRETIN.

PHILIBERT
BRETIN.

ne nous dit pas qui elle étoit : il l'aimoit, c'est tout ce qu'il vouloit qu'on en sût, & qui a dû fort peu intéresser ses lecteurs.

Ses *Meslanges* ne méritent guères plus d'attention que ses poésies amoureuses. J'y lis, dès le commencement, un *Poëme de l'origine & source de la perfection de l'homme, où se reconnoît*, dit l'Auteur, *la pauvreté de la nature*. Comment le Poète prouve-t'il cette pauvreté? C'est que les animaux ont presque été en tout, selon lui, le premier modèle de l'homme. L'Hirondelle lui a appris à bâtir, le Rossignol à chanter, l'Araignée & les Vers à soie lui ont montré l'art de filer, les poissons l'ont instruit à nager, &c. au lieu que ces animaux ont eu sans maître tous les talens qui leur sont propres, toute l'industrie que nous admirons en eux. Le Poète oublie que tout ce qui respire dans la nature, ne tient ce qu'il a que de l'Etre souverain & infiniment sage qui a tout créé, & de qui vient toute perfection. Je ne le trouve pas plus conséquent, ni meilleur raisonneur, lors même qu'il fait l'apologie de la poésie, dans son *Institution des Fêtes Lyriques, à la louange des Muses*; & tous les complimens dont il gratie-

se celles-ci dans d'autres pièces , toutes les demandes qu'il leur fait , n'ont pas beaucoup servi à lui attirer les faveurs du Parnasse. Il nous donne , comme quelque chose de grand , un *Hymne acrostique* qu'il composa , dit-il , sur le champ , à l'âge de dix-sept ans : & que prouve cette pièce , sinon qu'il avoit quelque facilité à faire de mauvais vers ?

PHILIBERT
BRETIN.

De trois Satyres , qui sont dans le même recueil , les deux dernières sont contre un anonyme qui parloit mal de sa poésie , & qui avoit , sans doute , raison : la première est adressée à un Peintre , qu'il exhorte à se faire honneur de ses ouvrages en les exposant en public , & qui s'en faisoit peut-être beaucoup plus en les supprimant. L'Építaphe de Louis Sachot , de Dole , *Licentié en Chirurgie* , ne m'apprend rien de plus , sinon que ce Licentié mourut jeune , & qu'il avoit des talens qui faisoient beaucoup espérer de lui. Il n'y a que l'Ode à André Thevet , Cosmographe du Roi , qui instruisse de quelque fait. Bretin qui a composé cette Ode à la louange de la *Cosmographie universelle* de ce mauvais Ecrivain , nous apprend qu'il avoit demeuré quelque tems dans la maison de Thevet , & qu'il

Qv

y avoit écrit & dressé une partie de cette Cosmographie. Son Ode devoit passer cet ouvrage, qu'on ne lit plus, & qui ne mérite point d'être lû : mais ceux qui étoient chargés de la donner à l'Imprimeur, l'oublièrent ou la négligèrent, & Bretin se vit réduit à la confondre avec ses autres poësies. Son recueil finit par deux pièces de l'Auteur en vers Latins, adressées à Anatole Adam, Poëte d'Auxonne, qui est très-peu connu. La devise de Bretin étoit tirée de son nom, Φίλη Βέρβητο ; étymologie cependant qui est extrêmement forcée.

FLAMINIO DE BIRAGUE.

Le nom de Flaminio de Birague est plus connu que celui de Bretin, mais il n'est pas plus distingué sur le Parnasse. La naissance n'augmente pas les talens. Birague sorti d'une famille illustre de Milan, qui avoit toujours suivi le parti de la France, étoit peut-être le premier de son nom qui se fut amusé à faire sa cour aux Muses Françaises, mais il n'en reçut que des faveurs très-médiocres. Il étoit neveu du célèbre René de Birague, qui fut suc-

cessivement Ambassadeur au Concile de Trente, Garde des Sceaux sous Charles IX. & Chancelier de France, & qui étant devenu veuve de *Valence Balbiane*, fut promu au Cardinalat en 1578. Flaminio eut pour pere Charles de Birague, frere de ce Cardinal, Conseiller d'Etat, & Chevalier des Ordres du Roi en 1580. Je ne sçai de quelle famille étoit sa mere : dans les poësies qu'il lui adresse, il ne la nomme jamais que *Madame de Birague*. Pour lui, il ne prend point d'autre qualité que celle de Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

FLAMINIO
DE BIRAGUE.

Poës. de Flaminio, de Bir.
fol. 33. 34.
40.

Il aima passionnément une Demoiselle qu'il nomme *Marie*, & à qui il a consacré la plus grande partie de ses poësies. Le reste ne contient que quelques Sonnets, des Quatrains & Huitains, & une Elégie assez longue où il déplore le tems que ses amours lui ont fait perdre, & le peu de satisfaction qu'il y a trouvé : c'étoit ce qu'il auroit dû prévoir avant de s'y engager ; mais la prévoyance & la passion sont ennemies, & se trouvent rarement ensemble. La plupart de ses Sonnets sont adressés aux Princes & aux Dames les plus distinguées de son tems par leur

Qvj

FLAMINIO
DE BIRA-
GUE.

naissance. La sienne pouvoit le mettre en liaison avec les uns & les autres. Il ne dit rien dans toutes ces pièces, qui mérite d'être observé. Plusieurs sont adressées au Cardinal de Birague, son oncle, & c'est à lui que tout le recueil est dédié : c'étoit manquer, ce semble, à la décence, de faire présent à un Cardinal de tant de poésies amoureuses. Ronfard, Blaise de Vigenere, & Blanquet, Poète François, Secrétaire du Roi, ont aussi les hommages du Poète. Flaminio avoit lû avec trop de respect & de docilité les ouvrages du premier ; il l'avoit choisi pour modèle, & il n'en a pris que le galimathias & l'obscurité. Les éloges qu'il accorde à quelques Auteurs de son siècle ne sont pas non plus preuve de son goût ; je vous en rapporterois pour exemple son Sonnet à Blaise de Vigenere, sur sa traduction de Tite-Live, si ses vers n'étoient pas trop mauvais pour être cités.

Parmi quelques Epitaphes qui sont partie du même recueil, telles que celle de *Valence Balbiane*, femme du Chancelier de Birague, de Louis de Birague, Lieutenant pour le Roi en Piémont, & un petit nombre d'autres, on lit celle de Jean de Laval, Marquis de

Nelles , qui avoit épousé François de Birague , fille unique de René de Birague , le même que je viens de vous nommer. Cette Epitaphe n'est qu'un jeu de mots , peu convenable à ce genre de pièces :

Passant pense-tu pas de passer le passage
Qu'en mourant j'ay passé ? pense le même pas :
Si tu n'y penses bien , de vray tu n'es pas sage ,
Car possible , demain passeras au trespas.

Le recueil des poésies de Flaminio de Birague porte le titre de *premieres Oeuvres* ; mais je n'en ai point vû d'autres , & du Verdier ne cite que celles dont je viens de vous parler. On lit au commencement quelques pièces en vers Latins adressées à l'Auteur par Edouard du Monin , & d'autres en François par différens Ecrivains. Ce sont des éloges , & rien de plus.

EDOUARD DU MONIN.

Les vers d'Edouard du Monin ne font aucun honneur à Birague ; ils sont presque intelligibles. L'obscurité la plus profonde , une dureté insupportable , & le galimathias le plus ridicule forment le caractère des écrits de cet

EDOUARD
DU MO-
NIN.

Auteur. On ne peut lire de suite dix de ses vers François, sans y remarquer tous ces défauts. La liberté qu'il a prise de forger un grand nombre de mots nouveaux, tant simples que composés, & l'affectation avec laquelle il a répandu, comme Ronfard, l'érudition à pleines mains, font passer tout ce qu'il a écrit, pour les productions d'un vrai pédant, & nullement pour celles d'un homme d'esprit. Sa poésie Latine ne vaut pas mieux que sa poésie François; elle a les mêmes défauts. Dans sa prose même, qui sembleroit devoir en être exemte, on diroit qu'il n'a voulu parler que par énigmes. La plupart des Auteurs de son tems s'accordent cependant à le combler de louanges, & à le faire regarder comme un homme extraordinaire. Selon Nau-dé dans son *Apologie des grands Hommes accusés de magie*, il sçavoit les langues Latine, Grecque, Hébraïque, Italienne & Espagnole, la Philosophie, la Médecine, les Mathématiques & la Théologie; & il a fait un nombre prodigieux de vers Latins & François. Mais son érudition, quelque estimée qu'elle fût de ses contemporains, quelque étendue qu'elle paroisse en effet

dans ses ouvrages, n'est plus regardée qu'avec dégoût & avec mépris. Rien de moins estimable qu'une érudition toujours déplacée, enveloppée d'ailleurs dans un amas de métaphores qui n'ont rien de juste, rien de naturel, & d'expressions ridiculement recherchées, ou follement inventées dont le sens échappe au lecteur le plus patient. Du Monin se vante dans la préface d'une de ses pièces intitulée *Quasimodo*, d'avoir, à l'âge de vingt ans, vû lire publiquement ses ouvrages à Paris au Collège de Harcourt. Je veux le croire sur sa parole. Mais c'est moins là une preuve du mérite de ses écrits, qu'une marque de la prévention où l'on étoit à son égard, & de l'ignorance de ceux qui enseignoient dans ce Collège.

EDOUARD
DU MO-
NIN.
Nicer. Mémo-
ir. 31.

Cet Auteur étoit né à Gy en Franche-Comté vers l'an 1557. Il vint à Paris fort jeune, y fréquenta l'Université, & s'y fit admirer. La facilité extrême avec laquelle il composoit, soit envers Latins & François, soit en prose, & dont il s'applaudit en plusieurs endroits, l'engagea à publier successivement divers ouvrages que personne n'entendoit, & que tout le monde louoit. Son nom vola bientôt de Ville

EDOUARD
DU MO-
NIN.

en Ville , & le mauvais goût de ses amis soutint quelque tems sa réputation. Il se vante dans une pièce en vers Latins , intitulée , *Pictavica* , que la peste ayant affligé Paris , les Villes les plus considérables de la France le préfèrent de se retirer dans leur enceinte. Sa patrie fut la seule qui montra pour lui une grande indifférence en cette occasion ; il s'en plaint , & attribue ce manque d'attention aux envieux que son mérite , à ce qu'il croyoit , lui avoit attirés. Il choisit la ville de Poitiers pour lieu de sa retraite , & il y fit connoissance avec Scévole de Sainte-Marthe avec qui il eut toujours depuis quelques liaisons.

Il étoit encore à Poitiers , lorsque le Parlement de Dole le sollicita de venir dans cette Ville. Mais d'un autre côté , l'Université de Paris & les amis qu'il s'étoit faits dans cette Capitale de la France , le rappelloient , & il se rendit à leurs vœux. C'est du moins ce qu'il dit dans plusieurs pièces où il n'a oublié aucune de ces époques glorieuses de sa vie. Si l'amour propre ne l'a point porté à exagérer , on doit être surpris qu'un homme si estimé , si recherché , se plaigne continuellement

que l'indigence l'ait suivi partout , & EDOUARD
DU MO-
NIN.
que la *pauvreté* ait toujours été son pé-
dant , pour me servir de son expression. Quoi qu'il en soit , il demeuroit à Paris au Collège de Bourgogne , lorsqu'il fut assassiné le 5. Novembre 1586.

Naudé , dans l'ouvrage déjà cité , dit qu'il avoit vingt-six ans. La Croix-du-Maine lui en donne vingt-sept , & Dorat dit la même chose. Mais il devoit être âgé de vingt-neuf ans , puisque dans son *Manipulus Poëticus* , imprimé en 1579. il parle de son portrait , où il étoit représenté âgé de vingt-deux ans : ce qui prouve qu'il les avoit alors , & qu'en 1586. il en avoit vingt-neuf. Il fut enterré dans l'Eglise de saint Côme , auprès du savant Claude Despen-
ce , & la Croix-du-Maine lui fit en Latin une Epitaphe qui par sa longueur & les louanges dont elle est remplie , peut passer pour un vrai panégyrique. Elle est rapportée par le Pere Nicéron.

Dès la même année , presque dès le même instant , la plûpart des Poètes du tems firent connoître leurs regrets sur la mort de du Monin. François Granchier , *Marchois*, son neveu & escolier , répandit ses larmes , ses regrets &

EDOUARD
DU MO-
NIN.

déplorations, & les notifia à tous les amis du défunt : un anonyme publia dans le même tems une Elégie sur le même sujet, & l'on vit paroître aussi la même année un *Recueil d'Epitaphes en plusieurs langues composés par plusieurs hommes doctes de France sur le même trespas*. Toutes ces poësies sont fort mauvaises. La première pièce du dernier recueil est l'Epitaphie composée par la Croix-du-Maine.

Du Monin méritoit peu assurément que tant d'Ecrivains s'intéressassent à sa perte. Je pourrois justifier le jugement peu avantageux que j'en ai porté, en vous citant plusieurs endroits de ses *nouvelles Oeuvres* imprimées en 1582. Mais je crois que vous m'en dispenserez sans peine. Dès l'entrée de ce livre, dès l'Epître dédicatoire à François de Vergy, Comte de Champlitte, Gouverneur pour Sa Majesté Catholique en Bourgogne, du Monin fatigue & rebute son lecteur par son verbiage dur, entortillé & inintelligible. Je comptois trouver quelque faits dans l'*avant-Discours de l'Auteur sur son François*, où il fait mention des langues, & inconstance humaine, & loin d'y apprendre quelque chose, je n'y ai presque rien compris. Il s'y joue de la manière du monde

la plus ridicule sur ses noms de Jean ,
 d'Édouard & de du Monin, & en don-
 ne des étymologies que personne ne
 fera tenté d'adopter. Les deux discours
 du *Triomphe du Temps* & du *Triomphe*
de l'Eternité, sont imités de Pétrarque
 dont le Poëte François a fait éclipser
 toutes les beautés. Le *Discours philoso-*
phique & historial de la poësie philosophi-
que contient une espèce d'énumération
 des Poëtes Grecs, Latins & François
 qui ont traité de matières philosophi-
 ques. Le sujet étoit beau; un autre que
 du Monin auroit pû le rendre utile &
 agréable; mais je vous assure que cette
 pièce n'a rien qui la distingue des au-
 tres que son ennuyeuse prolixité. J'en
 dis autant des Hymnes de la Musique,
 & de la nuit, de son Ode Pindarique
 avec strophes & antistrophes, de son
Discours de la Quintessence des métaus,
extrait d'un plus ample traité, contre un
Chémiste Flamand, imposteur; de son Epi-
thalame pour le mariage du Duc de
 Joyeuse & de Marguerite de Lorraine;
 & de la vingt-troisième Idylle de Théocrite.
 Du Monin ne se montre ni Poëte,
 ni Philosophe, ni même Ecrivain
 raisonnable dans aucune de ces pièces.
 Il extravague dans ses *Amours de Ron-*

EDOUARD
 DU MO-
 NIN.

EDOUARD
DU MO-
NIN.

delette & dans sa Palinodérotie contenant le regret de tant de soleils passés dans lesdites amours ; & c'est tout ce que je puis vous en dire de plus favorable.

Il n'est point de mon sujet de vous parler de ses poësies Latines , ni moins encore de sa traduction en vers Latins de la première semaine de Salluste du Bartas. Du Monin se fait un mérite de dire que cette traduction ne lui avoit coûté que deux mois , quoiqu'elle contienne environ sept mille vers ; mais ils sont si mauvais , ils rendent si peu exactement l'original que cet ouvrage ne sert nullement à prouver l'habileté du traducteur. Claude du Verdier l'a raillé avec raison sur le titre de *Bereſithias* qu'il a donné à cette version , pour faire voir qu'il ſçavoit un peu d'Hébreu ; rien en effet de plus ridicule & de plus puérile.

JEAN LE MASLE.

Jean le Masle a été un Ecrivain plus ſenſé & de meilleur goût. Quoiqu'ami de Ronſard , comme du Monin , quoiqu'aussi prévenu que lui en faveur de ce Poëte , il ne l'a point imité dans ſes défauts. Il n'a presque traité d'ailleurs

que des sujets utiles, & on peut encore lire aujourd'hui avec quelque satisfaction ce qui nous reste de ses poësies. Il étoit né à Baugé d'une famille honnête, vers l'an 1533. puisque dans son *Discours des incommodités de la vieillesse*, écrit en 1568. au mois de Mars, il dit qu'il n'avoit pas encore trente-cinq ans accomplis. Il apporta, en naissant, de grandes dispositions pour l'étude. Mais ses parens n'eurent pas le plaisir de les cultiver. Le Masle les perdit de bonne heure : un de ses oncles, Mathurin Chalumeau, Sieur de Bernay, Avocat à Angers, suppléa à leur défaut, & lui servit de pere. Le Masle lui en témoigne sa reconnoissance dans les vers qu'il composa sur la mort de cet Avocat :

JEAN LE
MASLE.

Poës. de le
Masle, fol.
39 40. 55,
75. 78.

Fol. 364

Un oncle mien dedans ce tombeau dort,
Qui me voyant orphelin jeune & tendre,
De moy soigneux, me fit la lettre apprendre;
Estant icy mon appuy & support.....
..... Un chascun l'appelloit
Sieur de Bernay, qui fut Advocat droict,
Rond & entier, non touché de fallace:
Car de justice il estoit amateur,
Et de la foy antique observateur,
Fuyant tousjours des Sectaires la trace,

**JEAN LE
MASLE.**

Le sieur de Bernay inspira à son neveu les mêmes sentimens, le même amour de la justice & de l'équité, le même éloignement pour les nouveautés des Hérétiques qui faisoient alors beaucoup de progrès en France, & qui infectoient toutes les conditions.

Fol. 32. 53.
& 68.

Le Masle ne quitta Angers que pour venir à Paris, où il prit les leçons de Jean Dorat, Professeur Royal, & celles du savant Turnebe. Le premier expliquoit alors Pindare & Théocrite. Le disciple goûta les leçons de son maître, & l'amour qu'il avoit témoigné pour la poésie étant encore à Angers, se changea deslors en une véritable passion.

Là je t'ouy du grand Lyriq de Thebe
Interpréter les œuvres doctement,
Et Théocrit : alors soudainement
D'un chaut desir mon ame fut saisie
De suivre icy la douce poésie,
Si bien qu'au trac m'arrestay des neuf sœurs,
Par quelque temps, espris de leurs douceurs.

C'est ce que le Masle écrivoit à Jean Dorat, depuis qu'il fut retourné dans sa Province. Mais comme il avoit peu de bien, & que les Muses ne conduisent que très-rarement à la fortune, il eut assez de sagesse pour se contenter

de s'amuser avec elles , & assez de doc-
 cilité pour suivre les avis de son oncle **JEAN LE**
 qui lui avoit conseillé de s'appliquer **MASLE.**
 sérieusement à l'étude du Droit.

Lors à regret les Muses je quitté ,
 Pour caresser Jason , Balde & Bartolle ,
 Et m'en allay de Bourges à l'école ,
 Où de Cujas , fameux & grand Docteur ,
 Je me rendy disciple & auditeur :
 Là retenu du fil de sa harangue ,
 Par chascun jour je voyois de sa langue
 Couler le miel , & grand plaisir prenois
 A escouter une si docte voix ,
 En apprenant de Themis la science ,
 Dont ce Docteur a tant d'expérience , &c.

Il avouë cendant qu'il chercha à tem- Fol. 2. 3.
 pérer la sécheresse de l'étude des loix 35. 39. 44.
 par les amusemens de la galanterie. Il 48.
 étoit jeune & vif ; l'amour n'eut point
 de peine à entrer dans son cœur ; il l'é-
 couta , soupira successivement pour
 plusieurs Demoiselles qui eurent assez
 de retenue pour ne point répondre à sa
 passion ; il s'en plaignit , il fit parler
 les Muses en sa faveur ; les vers tendres,
 les Elégies plaintives , les chansons
 gayer & joyeuses , coulerent rapide-
 ment de sa plume ; il y perdit son tems
 & sa peine , & ce peu de succès le ren-

JEAN LE MASLE. dit assez sage pour ne plus desirer qu'une alliance chaste & légitime. Il eut même la prudence , vertu rare dans un Poète , & plus encore dans un Poète amoureux , de supprimer tous les vers que la passion lui avoit dictés.

Fol. 2. 3. Or de tous les escrits qu'ay en l'âge premiere
Faits en assez grand nombre , aucun mettre en lumiere
Oncques je n'essayé : ains l'oubly paresseux
A tousjours engloury la mémoire d'iceux :
Veu qu'icy la jeunesse en tout mal advisée ,
Communément du feu d'amour est embrasée ;
Si bien que tous les vers faits en mes jeunes ans
Sont remplis de regrets & de soupirs cuifans.

Fol. 53. 54. Le feu de la guerre civile qui embrasoit alors presque toute la France , s'étant allumé à Bourges , le Masle qui ne se voyoit plus en sûreté dans cette Ville , fut obligé d'en sortir promptement. Il regagna sa patrie , & quelque
Fol. 42. 74. tems après il y épousa la Demoiselle le Bigot , sœur de M. le Bigot , *Lieutenant général au Siege & Ressort Royal de Baugé* , & de Clément le Bigot , Religieux de l'Ordre de Saint Dominique : il a adressé à l'un & à l'autre des poësies Françaises & Latines. Il paroît que ce mariage fut heureux ; du moins le Poète s'en applaudit dans plusieurs de ses

ses Sonnets , où il témoigne beaucoup d'amitié pour sa femme , & la louë de sa vertu , de son attachement pour lui , & des autres bonnes qualités qui font l'ornement des femmes. Depuis ce tems-là , à l'exception d'un voyage qu'il fit en Poitou , & dont on ignore le sujet , il demeura toujours à Baugé , où il exerça la profession d'Avocat avec beaucoup d'honneur & de distinction , suivant en tout l'exemple & les préceptes que son oncle lui avoit donnés.

JEAN LE
MASLE.

Fol. 37.

Il ne falloit pas moins cependant que l'amour naturel qu'on a pour sa patrie , l'alliance que le Poëre y avoit contractée , & l'état qu'il y exerçoit , pour le retenir à Baugé. Le génie de ses habitans lui déplaisoit :

Bien qu'é ce lieu soit beau & delectable

Autant que nul du climat Angevin ,

dit-il dans le trente-septième de ses Sonnets ,

Fol. 39.

Bien qu'il produise , avecques le bon vin ,

Tout ce qu'il faut pour couvrir une table ,

Il ne m'est point plaisant & agréable ,

Veu que le peuple envieux & mutin

S'y estude à médire sans fin ,

Et s'abandonne à tout vice excréable.

Tome XII.

R

JEAN LE
MASLE.

Voilà pourquoy j'abhorre telles gens ,
Si que reclus la plus grand part du temps ,
Me tiens icy en morne solitude , &c.

Fol. 74. Il s'explique sur le même sujet avec encore plus de liberté dans l'Ode qu'il envoya à M. le Bigot qui avoit blâmé le Sonnet , dont je viens de vous rapporter une partie , & dans une Epigramme qu'il composa contre un *Boiteux* qui sollicitoit contre lui les Juges de Baugé , durant le cours d'un procès qu'il ne défendoit que malgré lui.

Fol. 77. 78. Le Masle étoit intéressé personnellement à la défense de ce procès : mais on voit par vingt endroits de ses poësies , qu'il haïssoit la chicane, qu'il étoit plus disposé à céder ce qui lui étoit dû qu'à le répéter avec trop de sévérité. Exempt d'ailleurs de toute ambition , ne prenant que l'équité pour regle de ses actions , & content du gain légitime qu'il pouvoit retirer de son travail , il n'étoit ni courtisan , ni flatteur , & fuioit plutôt qu'il ne cherchoit les occasions d'augmenter sa fortune. Les occupations de son état , le soin de sa famille , & l'exercice de la poésie partageoient tout son tems. Il ne négligoit rien de tout ce que le devoir lui

prescrivoit ; mais quand il s'ennuioit ,
 ou qu'il avoit quelque chagrin , les vers
 le soulageoient & le consoloient.

JEAN LE
 MASLE.

Je demeure enfermé , pensif & solitaire ,
 Tousjours en une estude , où estant de séjour
 Je lis : ou bien j'escry , trompant ainsi le jour.
 D'escire & composer ma main n'est jamais lasse ,
 Et ores que grands biens un Poëte n'amasse
 Au froid mestier des vers , toutesfois je ne puis ,
 Si tost qu'il me survient quelques maux ou ennuis ,
 M'empescher de courir soudain vers Calliope ,
 Pour me desennuier au milieu de sa troppe ,
 Quittant nostre pratique , alleché des douceurs
 Du gentil Apollon & des neuf doctes sœurs.....
 Faisant seulement cas des hommes studieux ,
 Desquels l'esprit aisé voisine les haux cieux.
 De ces rares esprits j'admire donc l'ouvrage ,
 Et à les imiter j'employe de mon âge
 Gran' partie , escrivant , soit en prose , ou en vers ,
 Ores loüant les bons , & ores des pervers
 Les vices reprenant , selon qu'ils en sont dignes ,
 Et qu'incité je suis par les Muses insignes :
 Mon naturel me fait ce doux labeur choisir ,
 Dont pour loyer ne veux que mon propre plaisir.

Fol. 2.

Avec de pareils sentimens , on n'est
 point étonné que le Masle ait été si in-
 différent pour ses ouvrages , & que nous
 n'en ayons que la plus petite partie. Il
 nous parle lui-même des Hymnes , des

Fol. 46. 87.
 & 90. &
 fol. 34.

R ij

JEAN LE
MASLE.

Cantiques chrétiens, & des Satyres qu'il avoit composés, d'un Commentaire qu'il avoit du moins fort-avancé sur la coutume de son pays, d'un grand nombre de poësies qu'il avoit faites dans sa première jeunesse, & de quelques autres écrits, dont il n'indique point les sujets. Rien de tout cela n'a été mis au jour, & dans l'instruction en vers qu'il laissa à son fils *René le Masle*, il ne l'exhorte point à charger le public de ceux de ses écrits qu'il n'avoit pas voulu publier lui-même. Il n'est occupé dans cette instruction qu'à donner à ce fils des avis utiles pour la conduite de sa vie, & à le prévenir contre les pièges que le monde & les passions ne manqueroient pas de lui tendre.

Je ne souhaite pas qu'en pompeuse chevance,
Estats, honneurs, grandeurs, la fortune t'avance ;
Veu que le plus souvent celui-là qui poursuit
La science & vertu, la richesse le fuit :
Car pendant qu'intentif sa pensée il leur donne,
Tout autre avancement & profit l'abandonne.
Mais je n'estime icy félicité, ny heur
Que ce qui nous en est apporté par l'honneur :
Aussi vanter me puis, que sans point estre chiche,
Au monde j'ay vescu, n'estant pauvre, ny riche,
Si riche l'on ne dit cettuy-là qui de peu
Vit heureux & content, & qui jamais n'a peu,

Pour être grand en biens , se mettre en servitude :

Mais toujours libre & franc , a mis tout son étude

A pourfuir la vertu , qui est l'aimable pris ,

Où doivent ardemment aspirer nos esprits , &c.

JEAN LE
MASLE.

Les seuls écrits qui nous restent donc de Jean le Masle , sont en premier lieu , *le Bréviaire des Nobles , contenant sommairement toutes les vertus & perfections requises à un Gentilhomme pour bien entretenir sa Noblesse*. Cet ouvrage en prose , n'est guères qu'un Commentaire de celui qu'Alain Chartier avoit composé sur le même sujet , & dont je vous ai parlé. En second lieu : *Annotations sur le Criton de Platon , de la traduction de Philibert du Val , Evêque de Seez , avec la vie de Platon mise en vers par le Masle* : cet ouvrage a paru en 1582. in-4°. Enfin le recueil de poësies Françoises & Latines , d'où j'ai tiré tout ce que je viens de vous rapporter , concernant Jean le Masle.

L'Auteur , ami de la vertu , & vertueux lui-même , comme je vous en ai donné des preuves , n'a point cherché d'autres Mécènes à son recueil que les *Lecteurs vertueux* : c'est à eux qu'il adresse sa préface en vers , & le langage qu'il y tient n'a pû en être désavoué. C'est le même langage qui regne dans tout

R iij

JEAN LE
MASLE.

le recueil , sans en excepter les soixante-quatre Sonnets, les Epigrammes & les Odes qui en font partie. Quoique le style du Poète ait vieilli , comme le bon sens & la solidité des choses ne vieillissent point , j'ai lû avec plaisir les sept Discours du même , *de l'origine du Droit & Loix civiles* , adressé à M. Hurault , *Seigneur de Cheverny* , Garde des Sceaux de France , & *lors Chancelier de M. le Duc d'Anjou ; de la Noblesse & de son origine* , à François de Belleforest , *Gentilhomme Commingeois ; de l'origine des Angevins , ensemble des Manceaux & autres nations Gauloises* , à frere Jean Porthais , Religieux del'Ordre de S. François ; *de l'excellence des Poètes & de leur honneste liberté* , à Jean Dorat , Poète du Roi ; *des incommodités de la vieillesse* , à M. Gabriel d'Amours , Seigneur du Serrin , & Conseiller du Roi en son grand Conseil ; *de la vraie amitié* , à René Michel , Seigneur de la Roche-Maillet , Gentilhomme Angevin ; *enfin de l'excellence de la Théologie* , à René Benoît , Angevin , Docteur-Régent en Théologie , & Curé de Saint Eustache à Paris. Dans tous ces Discours l'Auteur se montre instruit de la matière qu'il traite , & sage & judicieux dans

la manière de la traiter. Il n'approfondit point ses sujets, il est même trop superficiel, & il manque un peu de critique dans ce qu'il rapporte de l'origine des Gaulois; mais il n'avoit pas entrepris de composer des traités en forme, & en général on ne peut que louer son zèle, & même l'érudition qu'il fait paroître. Dans le Discours sur l'origine des Loix, il fait un bel éloge de M. Hurault de Chiverny; & dans celui sur l'origine des Gaulois, & en particulier des Angevins & des Manchoux, il donne presque toute l'histoire de la vie de Jean Porthais, qui a été en son tems un célèbre Controversiste & un zélé Missionnaire; & sa modestie le porte à avouer que c'est des écrits même de ce Religieux qu'il a tiré la plus grande partie de ce qu'il a mis en vers dans ce Discours. Son Epître à Jean le Frere de Laval, contre les Poëtes lascifs, son Ode des loüanges de la Médecine, à Antoine du Four, *Docteur en icelle science*, suivie de l'Épithaphe de ce Docteur, son Ode à M. du Bouchet, Gentilhomme Angevin, Chevalier de l'Ordre du Roy, sur son mariage avec la Demoiselle de Crissé, & quelques autres pièces ne m'ont pas

JEAN LE
MASLE.

R iij

JEAN LE
MASLE.

paru non plus méprisables. Vous trouverez dans le même recueil quelques Epitaphes, la traduction du Dialogue de Lucien, qui a pour interlocuteurs Diogène & Alexandre, & une satyre qui devoit servir de préface aux pièces du même genre que l'Auteur avoit composées, & qui sont demeurées manuscrites.

PIERRE D'ORIGNY.

Si Pierre d'Origny, Ecuyer, Sieur de Sainte Marie-sous-Bourgen Réthelois, n'a point fait d'autres poésies que son *Temple de Mars tout-puissant*, on doit lui accorder, comme à Jean le Masle, la qualité de Poète sage & vertueux. Ce Champenois paroît avoir été attaché au service de François II. Roi de France. C'est pour ce Prince qu'il a bâti son Temple; c'est à lui qu'il l'a dédié; mais François II. n'est pas la Divinité qui y est honorée; ce n'est point non plus à ce Mars que la Fable qualifie de Dieu, que le Poète veut qu'on dresse des autels, ou qu'on brûle de l'encens. Son but est plus noble, son intention est plus pure. L'édifice construit par d'Origny, dit son ami

Marc-Antoine Picart , dans une Ode
préliminaire , est un Temple plus res-
pectable :

PIERRE
D'ORIGNY

Temple auquel n'habite
La fureur despite
Du boureau d'honneur ,
Ny de sa Bellone
La rigueur felone ,
Ny sanglant malheur.....

Pour le sacrifice
Taureau ne Genisse
N'y sont égorgés ;
Ce qu'on y demande
Pour y faire offrande ,
Ce sont cœurs purgés.

Honneur immortel
Présente à l'Autel
Le cueur vertueux ;
Mais il en rejette
Comme chose abjecte ,
L'homme vicieux , &c.

Le poëme de d'Origny est en effet tout
allégorique. C'est l'honneur qui con-
duit un jeune homme au Temple de
Mars ; qui le défend sur la route con-
tre la peur & la mort qui s'offrent à

R. v

 PIERRE
D'ORIGNY

lui pour l'effrayer & le décourager. Le même guide l'introduit chez le *Conseil*, qui lui donne des avis solides sur la manière dont un jeune Gentilhomme doit se conduire au milieu des douceurs de la paix ou des horreurs de la guerre. Il est aisé de sentir que cette fiction n'a été imaginée que pour donner une instruction indirecte à François II.

C'est dans la même vûë que *bon Conseil* prodigue ses éloges à la France, qu'il choisit dans l'histoire les exploits qui ont le plus illustré quelques-uns des Rois prédécesseurs du jeune Monarque, qu'il s'attache en particulier à lui rappeler une partie de la vie de Charlemagne & de saint Louis; & que s'il s'arrête au regne du Roi Jean, ce n'est que pour lui montrer que ce Prince n'a été malheureux, que parce qu'il n'avoit pas eu soin de prendre de bons conseils, ou qu'il n'avoit pas suivi ceux qu'on lui avoit donnés.

Jean de France estoit Prince en ce monde bien né,

Et en force & Soldarz heureux & fortuné.

Mais le mespris de moy qu'il eust dedans Poitiers,

A presque ruiné ses hoirs & héritiers:

Sa personne captive, & son fils mal mené

Selon le seul vouloir d'un peuple martiné,

Embrouillèrent si bien le Royaume, & si fort.

Que grans maux il en a souffert depuis à tort.
 De ce mesme mespris la mort est ensuivie
 Du bon Duc d'Orléans, qui conceut une envie,
 Laquelle ne dura sans emprendre son feu
 Entre les Principaux du Royaume qu'un peu.
 Si bien qu'en délaissant toute honte & vergogne
 Par vengeance mourut aussi Jean de Bourgogne.
 Quel despit ! puisqu'un Roy contraint par ce mespris,
 Porte le Chaperon d'un Prevost de Paris.
 Quels maux sont advenus en ce monde, depuis
 Que je fus d'eux trestous chassé & mis à l'huis.
 Et toutefois si Jean m'eust voulu croire, adonc
 Rien de tous ces maux-cy advenu ne fut onc.

Aux exemples, *Honneur* & bon Con-
 seil joignent les avis. J'ai déjà observé
 qu'ils m'ont tous paru sages & judicieux.
 Des Maîtres si parfaits pouvoient-ils
 en donner d'autres ? Je me contenterai
 de rapporter les suivans, qui sont com-
 munément moins ignorés que prati-
 qués.

Gardez l'honneur de Dieu, l'union de l'Eglise,
 Et que sous vous le mal en bien on ne déguise.
 Ne pensez la grandeur consister en querelle ;
 Mais présentez raison, vous tenant de coste elle,
 Si en la présentant, quelcun en fait refus ;
 Croyez : Dieu le rendra misérable & confuz.
 Les armes bien souvent prises par convoitise,
 N'ont pas sur leurs voisins si bonne serre & prise,
 Comme l'on penseroit.

R vj

PIERRE
D'ORIGNY

Si le monde apperçoit que vous desirez paix,

Tout le monde voudra se rendre sous le faix

De vostre saint fleuron de céleste équité, &c.

Le regne de François II. fut si court ,
que ce Prince n'eut guères le tems de
mettre ces avis à profit. Mais toute
instruction qui a la vérité pour base ,
n'est pas bornée aux tems & aux per-
sonnes. Pour exciter le Prince à la ver-
tu, le Poète lui peint ainsi celui qui est
le Maître des Rois comme des autres
hommes.

Comme on n'apperçoit point , mais on sent bien Zé-
phire ,

Lorsqu'ès grandes chaleurs doucement il respire :

Ainsi ce Dieu caché en un cœur magnanime ,

Ne se voit , mais se sent de l'ardeur qu'il anime....

Aussi ne demandez en quel Temple il habite ,

Car son Temple , pour vray , est le cœur qu'il incite

A venger l'innocent , l'orphelin , l'oppressé ,

Quand en oppression vers lui s'est adressé.

Ce cœur , ce temple vif , est l'autel acceptable ,

Et le vrai Sanctuaire où ce Dieu redoutable

Reçoit l'humble oraison de l'affligé qui crie ,

Et de tout son pouvoir luy subvenir le prie , &c.

Vous voyez par cet extrait du poème
de Pierre d'Origny , que ce Poète ne
s'est pas mis en peine d'observer l'alter-
native des rimes masculine & féminine.

Il a été plus attentif aux choses, qu'aux regles de notre versification. Son poëme a été imprimé à Reims en 1559. in-8°. La Croix-du-Maine dit que l'Auteur vivoit encore en 1584.

GUY DE LA GARDE.

L'Histoire & Description du Phœnix imprimée dès 1550. est un ouvrage plus mêlé que celui de d'Origny. Il fut composé à l'honneur & loüange de Madame Marguerite de France, sœur unique du Roy, & a pour Auteur Maître Guy de la Garde, Escuyer de Chambonas, Lieutenant du Sénéchal de Provence, au Siège d'Arles. Dans l'Epître dédicatoire en prose au Seigneur Nicolas de Bernay, Aumônier ordinaire de Marguerite de France, la Garde proteste qu'il n'avoit point eu intention, en composant les pièces qui composent ce recueil, de charger le public de ses productions. Il n'avoit voulu que s'amuser dans un tems où il suivoit la Cour du feu Roi, & divertir la Princesse Marguerite à qui toutes les fictions poëtiques étoient agréables. Envain durant le séjour de deux ans qu'il fit à la Cour, on le sollicita de faire imprimer ces

**GUY DE
LA GAR-
DE.**

poësies , on ne put l'y faire consentir. Mais obligé dans la fuite de retourner à la Cour , M. de Bernay lui fit de nouvelles instances , & il se rendit enfin à cette douce violence. L'Epître où il s'explique ainsi , est datée de Paris le 20 Mai 1550.

L'ouvrage est composé de plusieurs pièces , dont il me suffira de vous indiquer le sujet. La première est une *Adresse de Phœbus à son Phœnix* , parce que l'Auteur feint que Phœbus envoie son recueil à la Princesse Marguerite , dont il fait un grand éloge. Cette *Adresse* est suivie d'une longue Epître à la même Princesse : elle est au nom du fleur de la Garde , & on y lit l'argument de son livre , pris du troisième Chapitre de l'Evangile selon S. Jean. Vient ensuite la Description du Phoenix. Le Poète place sa résidence dans un lieu fortuné , digne de faire envie aux mortels , & d'être le séjour des Rois : il lui accorde une longue vie , une beauté au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir de plus admirable , des couleurs bien variées , & dont chacune peut fixer les regards de ceux qui ne sont touchés que du beau : il parle de sa fin , de sa résurrection , & adopte toutes les

ables qu'on a débitées sur cet Oiseau imaginaire. Il a tiré une partie de ce qu'il rapporte, du poëme de Claudien GUY DE
LA GARDE. sur le même sujet ; mais en y ajoutant tout ce que son imagination a pû lui fournir de plus merveilleux.

Je le trouve beaucoup plus ridicule dans l'*explication ou sens mystique* qu'il entreprend de donner du *Phœnix*. Quelle torture ne donne-t'il pas à son esprit pour appliquer tout ce qu'il venoit de dire de cet Oiseau fabuleux, tantôt à la France, qu'il appelle le *Phœnix des Royaumes*, tantôt à la Princesse Marguerite, au Roi son pere, au Prince régnant, dont il fait autant de *Phœnix* ; tantôt à l'immortalité de l'Ame, à la résurrection, à la Religion. Cette explication est en vers de dix syllabes, de même que la Description.

Le Poëte termine son recueil par une pièce en vers de même mesure, adressée encore à Marguerite de France. C'est une *Invective de l'Auteur du Phœnix contre l'Usurpateur d'iceluy*. La Garde nous apprend dans cette pièce que lorsqu'il eut composé les précédentes, il les fit transcrire proprement, & revêtir d'une couverture noire, parce que la Princesse à qui il vouloit of-

GUY DE
LA GAR-
DE.

frir ce recueil, étoit veuve ; mais que pour tempérer cet air lugubre , il y fit mettre divers ornemens , & graver en lettres d'or les titres & qualités de Marguerite de France. Il ajoute , que lorsqu'il se dispoſoit à faire ſon préſent à la Princeſſe , on le lui vola , & qu'il le fit inutilement chercher. C'étoit enlever la Maîtreſſe à un Amant. Que faire dans une diſgrace qu'on n'a pû empêcher ! La Garde ſe ſaiſit du ſeul remède qu'il pouvoit apporter à cette infortune. Il fit faire une ſeconde copie de ſon recueil , enchérit ſur les ornemens de la première , ne l'expoſa plus audaſſe d'être priſe , & ſe hâta de la préſenter à la Princeſſe. Mais quel fut ſon étonnement , lorsqu'il vit la première copie entre les mains de Marguerite , & qu'il apprit que celui de qui elle la tenoit , s'étoit donné pour l'Auteur du dit recueil ! Il ſe récria avec raiſon contre cette injuſtice : il demanda que l'uſurpateur de ſon nom , de ſa gloire & de ſon ouvrage vint ſe préſenter avec lui devant la Princeſſe pour y recevoir la confuſion qu'il méritoit , & ſollicita Marguerite de France à ne point laiſſer un ſi grand attentat impuni , au cas que le coupable pût être connu. Car , dit-il ,

Car trop grand est la faute de celluy
 Qui le labeur usurpe de l'autrui.
 Et si est dit malheureux & infame
 Celluy qui prend d'autrui l'honneur & fame ;
 Et non moins est Larron cil qui desrobe
 L'honneur d'autrui , que luy oster sa robe :
 Et toujours suit sinistre advenement
 La proye qui est ravie injustement.

Par un endroit de l'explication ou sens
 mystique du Phoenix ; on voit que la
 Garde, avant de composer cette *Invective*,
 avoit déjà présenté sur le même
 sujet une Requête à la Princesse ; que
 Marguerite la reçut , la lut , & promit
 de rendre justice au Poëte , mais que
 l'usurpateur ne put être découvert. *Il*
craignoit , dit le Poëte , vostre sentence

Qui eust esté au moins diffamatoire
 De son honneur , & pour un exemplaire
 A tout jamais , contre ceux qui corrodent
 L'honneur d'autrui , & leur travail desrobent.

Dans un Avis aux lecteurs qui est après
 l'Invective, l'Auteur du recueil indi-
 que tous ceux où il est parlé du Phœ-
 nix. Il réitère qu'il a composé cet ouvrage
 à la suite de la Cour du feu Roy ; pri-
 vé de la commodité de livres ; & que dès
 sa jeunesse il avoit esté dédié aux sacrifices

GUY DE
LA GAR-
DE.

tant graves de la Vierge Astrée, qui ne peut souffrir ses sacrificateurs fréquenter le Temple des Muses. C'est-à-dire, que l'étude de la Jurisprudence & l'exercice de la Justice l'avoient occupé dès sa jeunesse, & qu'il n'avoit pû suivre, autant qu'il l'auroit voulu, son inclination pour la poésie. Cet *Avis* est daté de Paris le 15 Juin 1550.

PIERRE BOTON.

Quelque peu d'estime que je fasse de de l'ouvrage de Guy de la Garde, j'en ai encore moins pour la *Camille de Pierre Boton, Masconnois, & ses Resveries & Discours d'un Amant désespéré.* Le Poëte prévient contre lui dès l'entrée de son livre. Son *Avis* au lecteur n'est qu'une insulte qu'il fait à quiconque aura eu la patience de lire son ouvrage. Il charge d'injures tous ceux qui ne lui prodigueront point leurs éloges; & sous prétexte de déplorer les défauts & les vices de son tems, on sent qu'il craint la critique; & que ce n'est que par cette raison qu'il veut qu'on regarde la plûpart des hommes comme prévenus ou dépourvus de jugement. C'est le tour, malignement grossier, qu'il

prend pour se donner le droit de mé-
 priser tous ceux qu'il n'aura pour ap-
 probateurs. S'il modère sur la fin ce
 ton d'aigreur & d'emportement, en
 appelant aux lecteurs judicieux, ce
 n'est presque quē pour faire entendre
 qu'il y en a très-peu de ce caractère.

PIERRE

BOTON.

Cette hauteur & cet air de mépris
 convenoient moins à Boton qu'à tout
 autre : il manquoit du génie de la poë-
 sie, & d'ailleurs il étoit jeune, puis-
 qu'il convient *qu'il ne faisoit qu'entrer
 dans l'Avril de ses ans*, lorsqu'il com-
 posa cet ouvrage. C'est envain que pour
 excuser les défauts dont il est rempli,
 & qu'il est forcé d'avoir, il proteste
 que son dessein étoit de suivre le pré-
 cepte d'Horace avant de publier son
 recueil ; qu'il vouloit attendre que la
 maturité de l'âge le mît en état de le
 revoir & de le corriger ; que ses amis
 l'avoient, malgré lui, livré à l'impres-
 sion. Ces sortes d'excuses ne sont point
 recevables, quand elles seroient aussi
 vraies qu'elles sont communément fauf-
 ses.

Boton a encore plus de tort de dire,
*qu'en tout son livre un amour chaste est
 tellement dépeint, que le vice rougiroit au-
 près de telle pudicité, & qu'il a esté si so-*

bre en ces amours , que l'on n'y trouvera
mot qui ne soit honnête. Quelle idée veut-
PIERRE BOTON.

il par cette protestation nous donner de son goût , de son jugement & même de ses mœurs. Pour moi je ne vois point de quelles autres expressions , que celles qu'il emploie , il auroit pû se servir , s'il eût voulu décrire l'amour le plus passionné & le plus profane. Quant à ce qu'il ajoute , que *sous le nom de sa Camille il a pû cacher la vertu , à laquelle devant que pouvoir parvenir , il nous fait endurer tant de traverses ; c'est une misérable défaite que tout le livre dément.*

La Camille est le récit d'un rêve , composé en prose & en vers. Amoureux dès l'âge de quatorze ou quinze ans , & désespérant de pouvoir obtenir l'objet de sa passion , le Poète cherche la retraite la plus profonde , s'y livre aux soupirs & aux larmes , s'endort , est accueilli , toujours en songe , par diverses beautés qui l'entretiennent d'amour , & à qui il fait part du sien. Ces insipides conversations , alternativement en prose & en vers , sont toutes d'un style si follement figuré , qu'il faudroit aujourd'hui rêver longtems si l'on vouloit trouver de soi-même les expres-

sions & les tours dont l'Auteur se sert.

PIERRE
BOTON.

Après bien des entretiens de cette espèce, des lamentations, des actes de désespoir, le Poète est conduit dans la demeure de l'Amour, qu'il décrit au long, & si obscurément que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre ce qu'il vouloit dire. Il y voit des Amans de toute espèce, & dans toute sorte de situations d'esprit & de cœur, qui fixent ses regards, & qui l'attendrissent. Une espèce de Sorcière interroge sur le sort du nouvel hôte les Puissances infernales, la réponse est favorable, le songe finit, notre Amant se réveille, & doute encore si tout ce qu'il a cru voir & entendre, n'a pas été réel.

Boton n'est pas plus sensé dans les poésies qu'il composa étant bien éveillé. Ce sont cinq Elégies, toutes fort longues & très-mauflades, une multitude de Sonnets entremêlés de plusieurs Odes, le tout justifiant le titre qu'il a donné à ce recueil, *Réveries & Discours d'un Amant désespéré*. Il y fait connoître par ces vers le tems où il les composoit.

Jc chantois mon désastre, & je roulois ces larmes
De mes deux yeux, alors que l'Alcide François
Bouleversoit à bas les murs des Rochelois,

Et lorsqu'il animoit ses Soldats aux allarmes ,

PIERRE S'achettant un beau nom par le fait de ses armes , &c.
BOTON.

Le Poète finit par protester qu'il veut renoncer à l'Amour , se plaignant d'y avoir trop longtems asservi sa jeunesse. Je ne puis vous dire s'il a tenu parole. Dans son avis au lecteur , il promet d'autres fruits de ses études , étant , dit-il , *imbu & favorisé du sacré Aer des Muses , qui le poussera à entreprendre choses plus graves & sérieuses , que non pas ces amours.* On ne connoît de lui que l'ouvrage dont je viens de vous parler , & qui ne méritoit pas assurément les-éloges que lui ont prodigués Jean Bonnefons , Morisot , Girard & autres , dont on lit les vers au commencement de la Camille. Boton se louë aussi lui-même dans des vers Latins qu'il a fait imprimer après son Avis au lecteur , & qui ne prouvent pas que l'indiscrétion de ses amis l'eût beaucoup fâché.

J E A N R U Y R.

Il étoit fort rare dans le siècle où vivoit Boton de voir les Ecclésiastiques mêmes , qui s'amusoient de la poésie , observer dans leurs vers la décence de

leur état. Jean Ruyr, *Charmesien*, n'a pas suivi ce mauvais exemple. Ses Mélanges poétiques, imprimés en 1588. n'offrent rien que de convenable à sa profession. Je ne sçai pourquoi il n'y prend que la qualité de *Secrétaire des vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de saint Diey* : on voit par les *Antiquités de la sainte Vosge*, qu'il fut de plus Chanoine & Chantre de la même Eglise. Il étoit fils de Didier Ruyr, qu'il louë de sa charité dans un de ses Sonnets, & à qui il dit :

JEAN
RUYR.

Votre service a fait beaucoup d'amis ;
 Votre vertu , à laquelle avez mis
 Maints bous exploits , fait que l'on vous honore.
 De moy j'apprends à la postérité
 Que mon estude , & cette Muse encore
 Ont print vigueur en vostre charité.

Il eut pour Précepteur Jean Wiriot , qui a été aussi Chanoine de saint Diez. Dans sa jeunesse, & avant d'embrasser, à ce qu'il paroît, l'Etat Ecclésiastique, il fit des vers profanes, qu'il abjura dans la suite, comme on le voit par sa première Ode, ou *Palinodie des premiers escrits de l'Auteur*. Il y invoque toutes les Divinités du Paganisme pour les solliciter d'anéantir ces pièces, & finit

**JEAN
RUYR.**

par ce vœu, dont les expressions sont singulières.

Jesus soit mon art studieux ,
Le Clou de sa dextre ma plume ,
Mon ancre son Sang précieux ,
Et sa sainte Croix mon volume.

Le Parnasse où je veux dessigner mon repos ,
C'est le cayer de ses divins propos.

Dans sa *Prosopopée à la Muse* , sur l'amitié qui étoit entre lui & Guillaume Beudot , Champenois , il dit encore :

Je quitte à son exemple ,

il parle de son ami :

Les prophanes écrits ,
Pour un sujet plus ample
Dans lequel est compris
L'ordre & la discipline ,
Qui dresse & illumine
Les mœurs & les esprits.

Il s'agit là , sans doute , de quelque ouvrage moral qu'il avoit entrepris ; mais je ne sçai ce que c'est. Ses autres poësies consistent en Sonnets & en Stances sur la patience & la consolation dans les adversités , & sur plusieurs autres points de morale. Dans un autre Sonnet il se félicite du succès de la Ligue ;
ce

ce qui prouve qu'il étoit attaché à cette faction que le faux zèle enfanta & soutint : ce Sonnet est adressé au Cardinal de Vaudemont , de la Maison de Lorraine. Ses Dialogues , entre des Bergers , sur la naissance de Jesus-Christ ; Sa Paraphrase sur l'Antienne pour la paix ; & son *Sympose , ou Dialogisme dressé au festin sacerdotal de Gabriel de Reynette , grand Prevost de saint Diey , auquel vertu , science & honneur débattent qui aura prérogative de saluer les assistans* , sont des pièces qui montrent plus la piété de l'Auteur que son génie pour la poésie. Son *Discours à Maître Jacques Fournier , Docteur en l'un & l'autre Droit , Doyen de saint Diey* , n'est qu'un éloge de ce Doyen. Ruyr paroît avoir été fort attaché à tous ses confreres , & en avoir été fort aimé. C'est à chacun d'eux qu'il adresse cette multitude de petites pièces sur différentes vertus , qui font partie de ses mélanges , & qui n'ont plus d'autre utilité aujourd'hui que de faire connoître ceux qui composoient alors le Chapitre de saint Dié.

JEAN
RUYR.

On trouve dans le même recueil deux traductions dont je vous ai parlé , l'une des *Triumphes de Pétrarque , mis en vers François par forme de Dialogues* ; l'autre

Tome XII. S

JEAN
RUYR.

de l'*Elégie ou Complainte du Noyer*, extraite des œuvres d'Ovide. La première traduction prouve que Jean Ruyr entendoit bien la langue Italienne. Il lui échappoit aussi quelquefois des vers Latins, comme on le voit par ceux qu'il adressa à la Croix-du-Maine sur sa Bibliothèque François. Cet Auteur n'étoit pas le seul Ecrivain de son tems avec qui Ruyr fut en liaison. Puisqu'on lit dans ses Mélanges beaucoup de pièces de diverses personnes, en vers Latins & François, où l'on fait son éloge, c'est une preuve qu'il étoit au moins connu & estimé de ces Ecrivains. Ceux-ci sont fort obscurs aujourd'hui, mais ils passoient alors pour gens d'esprit, & avoient quelque réputation.

PIERRE DE JAVERCY.

Pierre de Javericy, Parisien, n'est pas plus connu maintenant ; mais on l'estimoit dans le seizième siècle, & il avoit mérité l'amitié de Jean-Auguste de Thou, à qui il dédia ses *Récréations puériles mises en vers François*, qui furent imprimées en 1589. Cet ouvrage, entièrement ignoré aujourd'hui, a été longtems entre les mains de la jeunesse,

pour qui l'Auteur l'avoit composé, & alors il n'étoit pas inutile à cet âge. Javer-
 vercy n'y a pour but que de l'instruire
 de ce qu'il feroit honteux de ne pas sça-
 voir. Son intention se découvre dans
 le *Poème des civilités de la Table*, qu'il
 n'a guères que traduit d'un Poète La-
 tin qu'il ne fait connoître que par ces
 deux lettres J. S. & dans sa traduction
 paraphrasée, aussi en vers, de six Dia-
 logues d'Erasme, sçavoir, le *Congé de*
jouer donné aux enfans par leur Maître ;
 le *Jeu de la paume* ; le *Jeu de la longue-*
boule ; le *Devis ou Confabulation du sault* ;
 la *Chasse* ; la *Promenade*.

Il instruit moins ; mais peut-être a-
 t'il plû davantage aux jeunes gens dans
 sa traduction de ces huit Dialogues de
 Lucien ; la *Délivrance de Prométhée* ; la
Métamorphose d'Ino ; la *Naissance de Mi-*
nerve ; la *Naissance de Bacchus* ; la *Naif-*
sance de Mercure ; le *Ravissement de Ga-*
nymede ; la *Querimonie d'Amour contre*
Jupiter ; l'*Origine du discord des trois Dées-*
ses, touchant la Pomme d'or. Javer-
 vercy dit dans son Epître dédicatoire qu'il
 avoit connu le grand-pere de Jacques-
 Auguste de Thou ; ainsi il devoit être
 avancé en âge en 1589. Il ajoute, qu'il
 avoit composé d'autres écrits, mais il
 n'en nomme aucun. S ij

 PIERRE
 DE JAVER-
 CY.

A N O N Y M E.

Le *Recueil de tout soulas & plaisir, & paragon de poesie*, qui avoit paru dès 1562. n'avoit été donné de même que comme un livre de *Récréations* : mais le but de l'Anonyme étoit bien différent de celui de Javericy. Ce dernier n'avoit voulu qu'instruire ; l'Anonyme ne pouvoit que nuire aux bonnes mœurs. Son recueil d'Epîtres, Rondeaux, Ballades, Epigrammes, Dizains & Huitains, ne contient que des poësies amoureuses, souvent remplies d'obscénités grossières. Ce sont toutes pièces de différens Auteurs, quel'Editeur s'étoit contenté de rassembler ; mais il n'avoit puisé que dans des sources corrompues. Il avoit choisi ce qu'il y a de plus libre dans Clément Marot, & dans quantité d'autres Ecrivains qui avoient eu plus de génie que de sagesse, plus de facilité que de retenuë. Peut-être que l'Anonyme est lui-même Auteur de quelques-unes de ces pièces, comme de la *Description de la ville de Chastres près Montlhery*, qui est très-détaillée, & qui peut servir encore aujourd'hui à faire connoître quelle étoit

alors la situation de ce lieu , le nombre de ses Eglises , ses bâtimens , son commerce , &c. L'Auteur de cette Description semble faire entendre qu'il étoit né dans cette petite Ville qui de nos jours a changé de nom pour prendre celui d'Arpajon.

ANONYME

JEAN DES PLANCHES.

Je ne fais pas plus de cas de la *Synathrisie* , aliàs *Recueil confuz* , donné en 1579. par Jean des Planches , Imprimeur à Roüen. C'est encore un amas de *Quolibets* , d'Epitaphes badines ou burlesques , d'obscénités & autres sottises , le tout recueilli de divers écrits. Des Planches dit qu'il l'avoit fait *en s'amusant dans son Imprimerie* : il n'y étoit donc guères occupé. La seule pièce de ce recueil qui méritoit de revoir le jour , est l'*Epitaphe d'un Chat* , par Joachim du Bellay ; mais elle étoit déjà entre les mains de tout le monde. Le collecteur promettoit d'autres recueils ; s'il s'en est tenu à celui-ci , qui étoit déjà de trop , il a bien fait.

JEROSME D'AVOST.

Dans ce recueil & dans le précédent on trouve quelques Anagrammes. C'étoit un genre de poësie fort à la mode alors. Jérôme d'Avost l'aimoit beaucoup, & se plaisoit à s'y exercer. C'étoit un jeune Ecrivain, né à Laval, & qui dès l'âge de vingt ans étoit attaché au service de Marguerite de France, sœur du Roi Henri III. J'ai vu son portrait gravé en 1583. & il est dit qu'il n'avoit alors que vingt-cinq ans. Il fut lié avec nos deux anciens Bibliothécaires, la Croix-du-Maine & du Verdier, & avec les Demoiselles Philippe & Anne du Prat, filles de François du Prat, Baron de Thiern, qui se sont distinguées par leur esprit, & par leur connoissance des langues Latine & Italienne. D'Avost sçavoit les mêmes langues, & il en a donné des preuves dans plusieurs traductions. Je vous ai parlé de celle qu'il a publiée de trente Sonnets de Pétrarque, & de celle de la *Croisade*, poëme du Tasse, dont du Verdier n'a fait imprimer que le troisième Chant. Ses Anagrammes, imprimées en 1583. & qu'on lit aussi à la

Bibl. Fr. t.
7. p 316. &
suiv.

T. 8. p. 22.

suite de sa traduction des Sonnets de Pétrarque, imprimée l'année suivante, n'ont rien de naturel ; & l'explication en vers que l'Auteur donne de chacune, ne pèche pas seulement par sa prolixité, elle manque encore souvent de justesse & de vérité. Je ne vous dis rien du style, vous jugez bien que je l'ai trouvé fort mauvais.

JÉRÔME
D'AVOST.

J'ai lû dans le même recueil diverses pièces que d'Avost qualifie d'Elégies, mais je vous assure qu'elles n'ont rien qui convienne à ce genre de poésie. Ce ne sont communément que des sentimens amoureux, mal rimés, encore plus mal exprimés, adressés à quelques Demoiselles, dont le Poète vouloit, sans doute, captiver la bienveillance, ou des complimens qui ne respirent pas toujours une galanterie fort délicate. Telles sont les pièces que d'Avost n'a pas craint d'envoyer aux deux Demoiselles du Prat. On dit qu'il soupiroit pour l'une ou l'autre ; mais on le laissa soupirer. Anne du Prat aimoit la poésie, & s'y exerçoit, puisque d'Avost lui fait ce compliment :

En vostre docte poésie

Tout est plein de Philosophie ;

Et les vers d'une gravité

S iiii

Telle, qu'ils défont la Parque ;

JÉRÔME
D'AVOST.

Et du passeur l'aislée barque,

Targuez de l'immortalité.

Parmi les autres pièces, plusieurs sont adressées à Jean Dorat & à la Croix-du-Maine sur sa Bibliothèque. Il y a aussi une Elégie sur la mort de l'Historien François de Belleforest, arrivée au commencement de l'an 1583. D'Avost l'appelle *l'honneur & lumière de la France* : il y a longtems que cette lumière est éclipée.

Si vous êtes curieux de connoître les autres ouvrages du sieur d'Avost, vous pouvez consulter les Bibliothèques de du Verdier & de la Croix-du-Maine. Ils lui donnent une traduction des amours d'Isméne & d'Isménias, faite sur une version Italienne : un *Dialogue des graces & excellences de l'homme, & de ses misères & disgraces*, traduit de l'Italien d'Alphonse Ulloa : la version du quatrième Volume des Epîtres de Guevare : celle d'une Comédie de Louis Dominichi, intitulée les deux Courtisannes : les Fleurs de Louis de Grenade, ou Sentences tirées des Ecrits de ce pieux Auteur Espagnol ; & des Quatrains sur la mort. D'Avost, dans ses poésies, ne fait mention que du

Poës. de d'A-
vost, p. 2.

Dialogue , traduit de l'Italien d'Ulloa.

Comme il n'avoit que vingt-six ans lorsque du Verdier & la Croix-du-Maine faisoient cette énumération de ses ouvrages , j'en conclus qu'il aimoit le travail , & que s'il n'est pas mort jeune , ce qu'on ignore , il y a lieu de croire que ses écrits ont dû beaucoup se multiplier. Mais je ne connois que ceux que je viens de citer.

JERÔME
D'AVOST.

Fin du douzième Volume.



BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matieres qui sont traitées dans cet ouvrage : Et afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention , on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir insérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres , dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers sont en petit nombre.

HUITIÈME PARTIE.

Poètes François.

JEAN MAROT, de Caën, sur les deux heureux voyages de Genes & de Venise victorieusement mis à fin , par le très-Chrestien Roy Loys douzième de ce nom, pere du peuple, & véritablement escript par iceluy Jan MAROT , alors Poëte & Escrivain de la très-magnanime Royne Anne,

Duchesse de Bretagne , & depuis Valet de Chambre du très-Chrestien Roy François premier du nom. On les vent à *Paris* , pour *Pierre Rouset, dict le Faulcheur, par Maître Geofroy Tory, de Bourges, Imprimeur du Roy 1532. in-8°. tome 11. pages 24. 25.*

Recueil des œuvres de *Jehan MAROT* illustre Poëte François, contenant Rondeaux, Epistres, Vers espars, Chants Royaux, 1536. in-16. *sans marque du lieu de l'impression, feuillets non chiffrés, avec gravures en bois, ibid. p. 25. 26.*

Jan MAROT, de Caën, sur les deux heureuses voyages de Genes & Venise, victorieusement mys à fin par le très-Chrestien Roy Loys douziesme de ce nom. Alors Poëte de la Royne Anne, Duchesse de Bretagne, & depuis Valet de Chambre du très-Chrestien Roy François premier de ce nom, 1539. avec les œuvres de *Clément Marot*, à *Anvers*, en la maison de *Jean Steels*, in-8°. *ibid.*

Les mêmes œuvres de *Jean MAROT* (les deux voyages & les autres poësies) nouvelle édition, à *Paris*, chez *Coustelier*, 1723. in-12. *ibid.*

Les mêmes, augmentées de quelques pièces, dans le tome V. des œuvres de *Clément Marot* (publiées avec des notes par M. l'Abbé *LENGLET DU FRESNOY*) à la Haye, 1731. in-12. t. 11. p. 34. & suiv. & 85.

Les œuvres de *Clément MAROT*, Valet de Chambre du Roy, desquelles le contenu
S vj.

s'ensuit. L'Adolescence Clémentine, & la suite de l'Adolescence, bien augmentées. Deux livres d'Epigrammes : le premier livre de la Métamorphose d'Ovide ; le tout par luy autrement & mieulx ordonné que par cy-devant, à *Lyon, chez Gryphius* (1538.) in-8°. tome 11. page 61.

Les mêmes œuvres imprimées sur l'édition précédente, avec le même titre, à *Paris, par Anthoine Bonnemere, 1538. ou 1539. in-16.*

L'Adolescence Clémentine, autrement les œuvres de *Clément MAROT*, de Cahors en Quercy, Valet de Chambre du Roy, faictes en son adolescence, avec aultres œuvres par luy composées depuis sa dicte adolescence, reveuës & corrigées selon la coppie de sa dernière reconnoissance, outre toutes aultres impressions par cy-devant faictes, à *Anvers en la maison de Jehan Steels, 1539. 2. vol. in-8°.* (Les deux voyages de Jean Marot sont dans le second, avec une suite des poësies de Clément.)

Les œuvres de *Clément MAROT*, &c. augmentées d'un grand nombre de ses compositions nouvelles, par cy-devant non imprimées, &c. à *Lyon, chez Etienne Dolet, 1543. in-8°.* (au-devant est une Epître en prose de Marot à Dolet, laquelle dans d'autres éditions est un peu changée, & adressée en général aux Imprimeurs de ses œuvres.)

L'Adolescence Clémentine, autrement les œuvres de *Clément MAROT*, Valet de

Chambre du Roy, faictes en son adolescence, avec le résidu despuys faict : le tout selon sa dernière recognoissance, *imprimé à Paris le 15. jour d'Avril 1538. par Denys Janot, Libraire, in-16. avec gravures en bois.*

L'Enfer de Clément MAROT, de Cahors en Quercy, Valet de Chambre du Roy. Item, aulcunes Ballades & Rondeaux appartenants à l'argument ; & en oultre plusieurs aultres compositions dudit Marot, par cy-devant non imprimées, à Lyon, chez Estienne Dolet, 1542. in-8°. (Ce recueil a au commencement une Epître en prose de Dolet à Lyon Jamet, dattée du 1. Janvier 1542.) t. 11. p. 42. & suiv. 66. & suiv.

Les œuvres de Clément MAROT, de Cahors, Valet de Chambre du Roy, plus amples & en meilleur ordre que paravant, à Lyon, à l'enseigne du Rocher, 1545. in-8°. — Les mêmes, avec le même titre, à Paris, par Guillaume le Bret, 1546. in-16. — Les mêmes, à Lyon, chez Guillaume Rouille, 1546. in-16. (imprimées par Estienne Roussin & Jean Ausoult.) — Les mêmes, à Lyon, par Jean de Tournes, 1549. in-16. — Les mêmes, à Paris, par la veufve François Regnault, 1551. in-16. (imprimées par Estienne Mesvriere, à l'hôtel de Vendôme, près le Collège de Boncourt.) — Les mêmes, reveuës & augmentées de nouveau, à Lyon, chez Guilanme Rouille, 1554 in-16. (imprimées chez Jean Ausoult.) — Les mêmes reveuës, augmentées de plusieurs choses, & disposées en beaucoup meilleur ordre que ci-devant.

— Plus quelques œuvres de Michel Marot, fils dudit Marot, à Nyort, par Thomas Portau, 1596. in-16. — Les mêmes, à Lyon, pour Jean Gauthier, 1597. in-16. — Les mêmes, à Lyon, par Jean de Tournes, 1603. in-16. (avec quelques gravures en bois.) — Les mêmes, reveuës & augmentées de nouveau, à la Haye, chez Adrian Moetjens, 1700. (avec l'abrégé de la vie de Clément Marot.) 2. vol. in-12.

Œuvres de Clément MAROT, Valet de Chambre de François I. Roy de France, reveuës sur plusieurs manuscrits, & sur plus de quarante éditions, & augmentées tant de diverses poësies véritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées : avec les ouvrages de Jean MAROT son pere, ceux de Michel Marot son fils, & les pièces du différend de Clément avec François Sagon, accompagnées d'une préface historique & d'observations critiques (par M. l'Abbé LENGLET DU FRESNOY) à la Haye, 1731. quatre volumes in-4°. & six volumes in-12. tome II. pages 61. 62. & suiv. 103. & suiv.

Plusieurs Traictez par aucuns nouveaulx Poëtes, du différent de MAROT, SAGON & EA HUETERIE, avec le Dieu gard dudit Marot, 1538. in-16. sans date ni indication du lieu de l'impression. (Ce recueil contient le coup d'essay de Sagon, avec une réponse à celui qui dict l'Imprimeur avoir beaucoup perdu à l'impression d'icelluy : le Dieu gard de Marot : le Vallet de Marot : la grande Généalogie de Fripelippes : Response à Marot dict Fripelippes : Rescript à Sagon & au Poëte champestre : le Rabais du

caquet de Fripelippes & de Marot : Remontrance à Marot, Sagon, la Huëterie, & au Poëte champêtre : Epistre à Marot, Sagon & la Huëterie : Apologie du grand Abbé des Cornards : Epistre contre Sagon & les siens : les Tréves de Marot & de Sagon, jusques à la fleur des febves : Respon-
se à l'Abbé des Cornards, de Rouën : le différent de Marot & de Sagon : Respon-
se d'un qui ne se nomme point à l'Epistre de
celluy qui ne s'est point nommé, adressée
à Marot, à Sagon & Huëterie, en laquelle
il blasme Sagon, disant qu'il a commencé
le débat de Marot & de luy : le Banquet
d'honneur sur la paix faicte entre Clément
Marot, François Sagon, Fripelippes,
Huëterie, & autres de leurs ligues : l'Adieu
envoyé aux Dames de Court, au mois
d'Octobre 1537. Marot à deux Cordeliers,
avec la réponse d'un Cordelier à Marot ;
ce sont deux Epigrammes. tome 11. pages
88. & suiv.

Le même recueil, sous le même titre,
à Paris, 1539. in-16. (mais on y trouve
de plus, 1. Une Epistre composée par Ma-
rot de la veüe du Roy & de l'Empereur à
Nice. 2. Epistre à Marot par François de
Sagon, pour luy monstrier que Fripelippes
avoit fait sotte comparaïson des quatre rai-
sons dudit Sagon à quatre Oysons. 3. Trois
Dizains, 4. Un Dizain de Jean de Con-
ches, de Valence en Dauphiné, où il louë
l'Epistre de la veüe du Roy, &c. *ibid.*

Les disciples & amys de Marot contre
Sagon, la Huëterie & leurs adhérentz (sça-
voir, Apologie de Maître Nicole GLOTE-

LET, de Victry en Partoys, pour Clément Marot, contre le coup d'Essay faict par ung Cérîte ou Mathelineux, nommé Sagon : pour Marot absent contre Sagon, par *Bonaventure* (DES PERRIERS) Valet de Chambre de la Royne de Navarre : Epistre à Sagon & à la Huëterie, par *Charles FONTAINE* : Responſe à Charles Huët, dict Huëterie, qui feist du Mytourt le Grys, par *Charles DE LA FONTAINE* (c'est Charles Fontaine.) Epistre à Marot par ung sien amy : la Complaincte & Testament de François Sagouyn, dict Sagon, envoyez à Fripelippes, Valet de C. Marot, par C. DE LA FONTAINE : Epitaphes de François Sagouyn dict Sagon : le Valet de Marot contre Sagon : la grande Généalogie de Fripelippes, composée par ung jeune Poëte champestre (*Charles HUET*, dit LA HUETERIE) avecques une Epistre, adressant le tout à Sagon : le tout imprimé à *Lyon*, (sans date) par *Pierre de Sainte Lucie*, dict le Prince, in-8°. tome II. page 92. & suiv.

Le Discours de la vie & mort accidentelle de noble homme Guy Morin, Sieur de Loudon, par *François DE SAGON*, Secrétaire (de Felix de Brie, Abbé de S. Evroult) son vray amy, en vers François ; à la suite du livre intitulé : le Préparatif à la mort : livre très-utile & nécessaire à chascun Chrestien, translaté (par Guy Morin) de Latin (d'Erasme) en François, à *Paris*, imprimé par *Maistre Olivier Mallard, Libraire & Imprimeur du Roy*, pour *Galiot Dupré.* 1537. in-16. t. II. p. 99. & suiv.

La Complaincte des troys Gentilzhom-

mes François, occiz & mortz au voyage de Carrignan, bataille, journée de Cerizolles, par François DE SAGON, à Paris, de l'Imprimerie de Denys Janot, Imprimeur du Roy en langue Françoisse, 1544. in-8°. tome II. page 100.

Epitaphes de la famille de Brie de Serrand, qui se lisent dans la Chapelle du Chasteau de Serrand en Anjou, (par SAGON) dans les *Remarques* de Gilles Ménage sur la vie de Pierre Ayrault, *ibid.* p. 101.

Epître du même SAGON, Curé de Beauvais, à Jean Bouchet (la cent neuvième des Epîtres familiares de Bouchet) *ibid.* p. 92.

Chant de paix chanté par les trois Etats, par le même, en 1538. t. II. p. 99.

Blason du pied, par le même, imprimé avec les Blasons anatomiques du corps féminin; & dans le tome troisième des œuvres de Marot, édit. de 1731. *ibid.* p. 99.

Recueil d'Estrennes pour l'an 1539. en 1539. par le même, *ibid.* p. 99.

Le Triomphe de la grace & prérogative d'innocence sur la conception & trespas de la Vierge esleuë Mere de Dieu, par le même. *ibid.*

Apologie en défense du Roy très-Chretien François I. du nom, fondée sur texte d'Evangile, contre ses ennemis & calomniateurs, par F. SAGON, 1544. t. II. p. 100.

La Réjouissance du Traité de paix en France, publiée l'an 1559. par le même, *ibid.* p. 102.

Poësies de Michel MAROT, 1°. Avec les contredits à Nostradamus par Antoine Couillard, Seigneur du Pavillon près Lorris en Gâtinois : 2°. Avec les poësies de Jean Marot, à Paris, 1722. in-8°. 3°. Avec les poësies de Jean & de Clément Marot, *édit. de Hollande*, 1731. in-4°. & in-12. tome 11. pages 103. 105. 106.

Le Printemps de l'humble Espérant, autrement dict Jehan LE BLOND, Seigneur de Branville, où sont compris plusieurs petitiz œuvres semez de fleurs, fruit & verdure, qu'il a composez en son jeune aage, fort récréatifs, à Paris, en la boutique de Arnoul Langelier, 1536. in-18. t. 11. page 107.

Les Ruisseaux de Fontaine : œuvres contenant Epîtres, Elégies, Chants divers, Epigrammes, Odes & Estrennes pour cette présente année 1555. par Charles FONTAINE. Parisien. Plus y a un Traité du passe-temps des amys ; avec un translat d'un livre d'Ovide, & de vingt-huit Enigmes de Symposius, traduits par ledit Fontaine, à Lyon, par Thibauld Payan, 1555. in-12. (le privilege est du 16. Janvier 1552.) t. 11. p. 125. & suiv.

Les Sentences du Poëte Ausone, sur les dits des sept Sages. Odes & autres compositions, pour inciter à la vertu : le tout nou-

vement traduit & composé pour l'utilité d'un chacun, par M. Charles FONTAINE, Parisien, à Lyon, par Jean Brotot, in-12. (le privilege est daté de Villiers-Cotteretz le 1. Octobre 1555.) *ibid.* p. 132. 138. & suiv.

Odes, Enigmes & Epigrammes adressés pour Etreines au Roy, à la Roynie, à Madame Marguerite, & autres Princes & Princesses de France, par Charles FONTAINE, Parisien, à Lyon, par Jean Citoys, 1557. in-8°. (le privilege est du 1. Octobre 1555.) tome II. pages 136. 137.

Ode de l'antiquité & excellence de la ville de Lyon, composée par Charles FONTAINE, Parisien, (avec plusieurs Epigrammes du même) à Lyon, par Jean Citoys, 1557. in-8°. t. II. p. 135. 136. (Voyez ci-dessus ses pièces pour Clément Marot, & plus bas, la contr'Amie de Court.)

Le Jardin d'amour, avec la Fontaine d'amour, contenant Elégies, tant inventées que traduites (d'Ovide) Epistres, Epigrammes, & autres choses fort plaisantes & recreatives: le tout nouvellement imprimé (par Charles FONTAINE, Parisien) à Lyon, par Benoît Rigaud, 1588. in-16. t. II. p. 139. 140.

La parfaite Amie, nouvellement composée par Antoine HEROT (depuis Evêque de Digne) dict la Maison-neuve, avec plusieurs autres compositions dudit Auteur, sçavoir, l'Androgyne de Platon, traduit de Latin en (vers, François; avec une Epistre de l'Auteur au Roy François.

428 BIBLIOTHEQUE

premier de ce nom : aultre invention extraicte de Platon, de n'aymer point sans estre aymé ; & complaincte d'une Dame surprinse nouvellement d'amour, à *Troyes*, par *Maître Nicole Paris*, 1542. in-8°. (les deux pièces imitées de Platon, sont aussi dans le *Sympose* de Platon, traduit du Grec par Louis le Roy, à *Paris*, 1559. in-4°.)
tome II. pages 141. 145. & suiv.

L'Amie de Court inventée par le Seigneur de BORDERIE, à *Paris*, en la *Boutique* de Gilles Corrozet, 1542. in-8°. (le privilège est du 9. Mars 1541.) t. II. p. 148. & suiv.

Opuscules d'amour, par HEROËT, LA BORDERIE, & autres divins Poëtes, à *Lyon*, par *Jean de Tournes*, 1547. in-8°. (Ce recueil contient, 1°. tout ce que l'on vient de citer d'Heroët & de Borderie. 2°. La contre-Amye de Court, par Charles FONTAINE (contre l'Amie de Court de Borderie) t. II. p. 151. & suiv. 2. L'Expérience de M. Paul ANGIER, Carentennois, contenant une briefve défense en la personne de l'honneste Amant pour l'Amye de Court, contre la contre-Amye, t. II. p. 153. & suiv. 3°. Le nouvel Amour inventé par le Seigneur PAPILLON, *ibid.* p. 154. 155. 4°. Le Discours du voyage de Constantinople, envoyé dudit lieu à une Damoysselle de France, par le Seigneur de BORDERIE, *ib.* p. 156. & suiv. Le même voyage de Constantinople, dans un recueil de vers, in-16. à *Lyon*, par *Thibauld Payen*, 1549. t. II. p. 154

Le Tuteur d'Amour, auquel est comprise

la fortune de l'Innocent en amours. Ensemble un livre où sont Epistres, Elégies, Complaintes, Epitaphes, Chants royaux, Ballades, Rondeaux & Epigrammes, le tout composé par Gilles d'AURIGNY, dit le Pamphile, in-16. sans date, ni indication du lieu de l'impression. — Le même, sous ce titre : le Tuteur d'Amour, auquel est comprise la fortune de l'Innocent en amours, ensemble un livre, où sont Epistres, Elégies, Complaintes, Epitaphes, Chants royaux, Ballades, Rondeaux & Epigrammes : le tout composé par Gilles d'AURIGNY, dit le Pamphile, à Lyon, par Jean de Tournes, 1547. in-8°. — Le même, revu, corrigé & augmenté de plusieurs des œuvres de l'Auteur trouvées après sa mort, ensemble quelques Epitaphes sur son trespas, à Paris, au clos bruneau, par la veuve Guillaume le Bret, 1553. in-16. t. II. p. 167. & suiv.

La Peinture de Cupidon, par l'Innocent esgaré, (d'AURIGNY) à Poitiers, chez les de Marnes, 1545. *ibid.* p. 178.

Contemplation sur la mort de Jesus-Christ, par laquelle est montrée la différence qui est entre Adam céleste, & Adam terrestre, par le même 1547. t. II. p. 178.

Trente Psalmes de David, traduits en vers par le même, *ibid.* p. 178.

L'Oraison de Mars aux Dames de la Court, ensemble la Responce des Dames à Mars par Claude COLET, de Rumilly en Champagne, nouvellement revuë & cor-

rigée, outre la précédente impression. Plus y sont adjoutées de nouveau aulcunes aultres œuvres dudit Autheur, imprimé à Paris, chez Chrestien Wechel, 1548. in-8°.

Mars aux Dames de la Court, nouvellement faict & imprimé, 1544. in-12. *sans indication du lieu de l'impression, & sans nom de Libraire.* C'est la premiere édition, t. 11. p. 179. & suiv.

Les Controverses des sexes masculin & féminin, par Gratien DU PONT, Seigneur de Drufac, Toloze, 1534. in-fol. Gothique.
 — Les mêmes, avec la Requête du sexe masculin contre le sexe féminin, les Plaidoyers pour l'un & l'autre, & l'Arrest prononcé par Dame Raison, 1536. in-16.
 — Les mêmes, à Paris, par Jean Dupré, 1541. in-8°. t. 11. p. 184. & suiv.

Anti-Drufac, ou Livret contre Drufac, faict à l'honneur des femmes nobles, bonnes & honnestes, par maniere de Dialogue, par François ARNAULT, Seigneur de Laborie, à Toulouse, 1564. t. 11. p. 191.

Autres Controverses des sexes masculin & féminin, par François CHEVALLIER (de Bourdeaux, Collégié au Collège de Foix à Toulouse) 1536. in-16. t. 11. p. 192.

Le second Enfer d'Estienne DOLET natif d'Orléans, qui sont certaines compositions faictes par luy-mesme, sur la justification de son second emprisonnement, à Lyon, 1544. in-16. t. 11. p. 196. 197. & suiv.

Bref Discours de la République Française, désirant la lecture des livres de la sainte Escriture, luy estre loisible en langue vulgaire, par le même, *ibid.* p. 197.

L'Enfer de Cupido, par le Seigneur DES COLES, première impression, à Lyon, par Macé Bonhomme, 1555. in-8°. avec gravures en bois, t. 11. p. 204. & suiv.

Le Papillon de Cupido, inventé & composé par Maître Jehan MARTIN, Seigneur de Choyfi, Disjonnois, à Lyon, chez Thibaud Payen, 1543. in-8°. (La Croix-du-Maine en cite une autre édition faite la même année in-8°. à Paris, par Jacques Fezandat, pour Nicolas Duchemin, & dit que c'étoit la seconde édition de ce poëme faite à Paris,) t. 11. p. 207. & suiv.

Le Livre des visions fantastiques, à Paris, 1542. in-8°. t. 11. p. 210. & suiv.

Le Casteau d'Amours, par Pierre GRINGORE, in-8°. Gothique, (sans nom de lieu, ni d'Imprimeur; mais on voit à la fin par accrostiche le nom de l'Imprimeur, Philippe Pigouchet; celui du Libraire, Simon Vostre, & celui de l'Auteur, Gringore.) — Item, à Paris, Jean Trepperel, in-8°. sans date. (Du Verdier en cite une édition de Paris, in-8°. 1500. & une de Lyon, chez François Juste, in-12.) t. 11. p. 216. & suiv.

Les folles Entreprises par le même, à Paris, Pierre le Dru, 1505. in-8°. avec gravures en bois. — Item, sous le même titre,

on lit à la fin : *cy finist le livre des folles Entreprises , imprimé à Paris , l'an mil cinq cens & sept , le vi. jour de Janvier , in-12.)*

— Item, sous ce titre : les folles Entreprises qui traitent de plusieurs choses morales , imprimées nouvellement à Paris , (en 1510.) in-8°. sans nom d'Imprimeur , t. 11. p. 217. 218.

Les Abus du monde , par le même , à Paris , par Pierre le Dru , 1504. le 10. jour d'Octobre , in-8°. (Le P. Nicéron en cite une édition chez le même en 1509. in-8°.)

— Item , à Lyon , par Anthoine du Ry , in-16. sans date , *ibid.* p. 219. 220. —

L'Espoir de paix , par le même , in-16. *au second feuillet est ce titre plus ample : l'Espoir de paix , & y sont déclarés plusieurs gestes & faicts d'aucuns Papes de Rome ; lequel Traité est fait à l'honneur de très-Chrestien Louis XII. de ce nom , Roy de France , rédigé & composé par Pierre GRINGORE. Et à la fin on lit : imprimé pour Gringore le 8. Février 1510. t. 11. p. 222.*

La Chasse du Cerf des Cerfs , composée par Pierre GRINGORE , in-16. sans date , *ibid.* p. 222.

Le jeu du Prince des Sots & Mere sotte , joué aux Halles de Paris , le Mardi gras , l'an 1511. t. 11. p. 222.

Les Fantaisies de Mere sotte , par le même , in-8°. sans date , ni nom de lieu ; avec gravures en bois : le privilege est du 17. Octobre 1516. — Item, sous ce titre : les Fantaisies

taïfies de Mere fotte , contenant plusieurs belles hyftoires moralifées , imprimées nouvellement à Paris , (par la veuve Jehan Trepperel & Jean Jehannot , 1525. in-4°. avec gravures en bois , *ibid.* p. 223. 224.

Les mêmes propos compofés par Pierre GRINGORE , Hérault d'armes de illuftre , très-hault , très-puiffant Prince Anthoine par la grace de Dieu Duc de Calabre , Lorraine & Bar , Comte de Provence & de Vaudémont , &c. nouvellement imprimés à Paris par Phelippe le Noir , Libraire & Relieur en l'Univerfité de Paris , l'an 1522. le 7. de Décembre in-8°. Goth. avec figures. — Item , à Lyon , Olivier Arnoullet , le 16. Juin 1635. in-16. *ibid.* p. 224. 225. & *fuiv.*

Entreprinfe de Venife , avecque les Cités , Châteaux , Fortereffes & Places que ufurpent les Vénitiens , des Roys , Princes & Seigneurs Chreftiens , par le même , in-18. vers 1509. Il n'y a que fept feuillets , t. XI. p. 222.

Les Ditz & Auctoritez des fages Philofophes , par le même , in-8°. huit feuillets , sans date , *ibid.* p. 223. 224.

Les Proverbes dorés , attribués au même , in-16. On lit à la fin : *cy finient les cent nouveaulx Proverbes dorés & moraux* , *ibid.* p. 223.

Notables Enseignemens , Adages & Proverbes , faits & compofés par Pierre GRINGORE , dit Vauldémont , Hérault d'armes

434 BIBLIOTHEQUE
 de haut & puissant Seigneur M. le Duc de
 Lorraine , nouvellement reveus & corrigés,
 avecques plusieurs aultres adjoustés , oultre
 la précédente impression , avec privilege du
 Roy nostre Sire. *On les vend à Paris en la*
ruë saint Jacques , à l'enseigne de l'Eléphant ,
devant les Mathurins , in-12. Le privilege est
du 15. Novembre 1527. tome 11. pages 228.
 229.

Les Faintises du monde , *Paris , Galiot*
Dupré , 1532. in-16. — Le même , sous
ce titre : les Faintises du monde qui regne ,
in-8°. sans date , — Item , in-4°. — It.
à Paris , Michel le Noir , in-4°. t. 11. p.
 223. 228. & suiv.

Les Ditz de Maistre Aliborum qui de tout
 se mesle , attribués à GRINCORE , in-8°. *trois*
feuillet , sans date , ni marque du lien
de l'impression. t. 11. p. 229. 230.

Les Visions de Mere sotte , par le même ,
Paris , Denys Janot , 1534. (selon du Ver-
dier.) t. 11. p. 229.

Paraphrase & dévoute exposition sur les
 sept très-précieus & notables Pseaumes du
 Royal Prophète David , non sans cause
 ditz pénitentiels ; car dévotement récités
 & prémédités réduysent les Pénitents de
 l'estat du péché à l'estat de grâce & vertu ,
 mis en ryme Françoisse par *Pierre GRINGO-*
RE , par le commandement de Madame
Renée de Bourbon , Duchesse de Lorraine ,
Paris , 1541. in-16. t. 11. p. 223.

Heures de Nostre-Dame , translatées de

Latin en François, & mises en ryme: additionnées de plusieurs Chants Royaulx figurés & moralisés sur les mysteres miraculeux de la Passion de nostre Rédempteur J. C. avec plusieurs bellès Oraisons & Rondeaulx contemplatifs, composés par *Pierre GRINGORE*, dict Vaudémont, Hérault d'armes, &c. par le commandement de Madame Renée de Bourbon, Duchesse de Lorraine, à *Paris*, *Jehan Petit*, in-4°. avec figures. (On en a beaucoup d'éditions.) *ibid.* p. 223. 230.

La Complainte de la Cité Chrestienne, faite sur les Lamentations de Jérémie, par le même, *Paris*, *Pierre Bige*, in-16. (selon du Verdier.) t. 11. p. 229.

Le Blason des Hérétiques (cité par le même.) *ibid.*

Le Chasteau de Labour, par le même, (attribué mal-à-propos à Octavien de Saint Gelais) à *Paris*, par *Gillet Couteau* demourant en la rue Garnier-Saint-Ladre près la faulse porte Saint Martin, in-4°. sans date, avec gravures en bois, *ibid.* p. 332. & suiv.

Contredits du Prince des sotz, autrement dit Songe creux, à *Paris*, in-18. sans date, (au moins dans l'exemplaire que j'ai vu,) (par *Pierre GRINGORE*.) — Le même, sous ce titre: Contredits de Songe creux, à *Paris*, par *Nicolas Couteau*, Imprimeur, pour *Galiot Dupré*, achevé d'imprimer le 2. jour du mois de May, 1530. in-12. t. 11. p. 238. & suiv.

436. BIBLIOTHEQUE

Epistre de Clorinde à Rhéginus . par le même, in-8°. *sans date*, *ibid.* p. 241.

Rondeaulx en nombre trois cens cinquante singuliers & à-tous propos, *nouvellement imprimés à Paris*, in-18. *sans date*, en caractères Gothiques, t. 11. p. 241. 242.

L'Amoureux tranſy ſans eſpoir, *nouvellement imprimé à Paris*, par Jean BOUCHET, Procureur à Poitiers, à Paris, par Jehan Janot, in-4°. Gothique, 1507. t. 11. p. 245. 248. & ſuiv.

Les Angoyſſes & remedes d'amour du Traverſeur en ſon adoleſcence (Jean BOUCHET, Procureur à Poitiers) à Poitiers, par Jehan & Enguilbert de Marneſ, freres, 1537. in-16. caractères Italiques. — Les mêmes, à Lyon, par Jean de Tournes, 1550. in-16. — Item, avec l'hiſtoire d'Euryale & de Lucreſſe, à Rouen, 1599. in-12. t. 11. p. 249. & ſuiv.

Les Regnars traversant les périlleuſes voyes des folles fiances du monde, composées par Sébaſtien BRAND, lequel compoſa la Nef des fols, dernièrement imprimées à Paris, & autres pluſieurs choſes composées par autres facteurs, *imprimé à Paris*, pour Anthoine Vêrard, petit in-fol. *ſans date*, Gothique, avec fig. en bois. (Cet ouvrage n'eſt pas de Sébaſtien Brand, mais de Jean BOUCHET,) t. 11. p. 254. & ſuiv.

Opuscles du Traverſeur des voyes périlleuſes (Jean BOUCHET) *nouvellement par luy reveuz, amandez & corrigez*, Epi-

stre de Justice à l'instruction & honneur des Ministres d'icelle. Le Chappelet des Princes. Ballades moralles. Déploration de l'Eglise excitant les Princes à paix, à Poitiers, par Jacques Bouchet à la Celle le 9. d'Avril 1526. in-4°. Gothique, tome 11. pag. 262. & suiv.

Le Temple de bonne renommée, & repos des hommes & femmes illustres, trouvé par le Traverser des voyes périlleuses, (Jean BOUCHET, en plorant le très-regretté décès du feu Prince de Thalemont, unique filz du Chevalier & Prince sans reproche, à Paris, pour Galiot Dupré, le 2. Janvier, 1516. in-4°. Gothique, t. 11. p. 267. & suiv.

Le Panégyric du Chevallier sans reproche (Louis de la Trimouille) en prose & en vers, par Jean BOUCHET, à Poitiers, par Jacques Bouchet le 28. Mars 1527. in-4°. Gothique, t. 11. p. 274. & suiv. (Les Epîtres en vers qui font partie de ce recueil, ont paru séparément en 1536.) *ibid.* p. 280.

Le Labirynthe de fortune & séjour des trois nobles Dames, composé par l'auteur des Renards traversans & Loups ravissans, surnommé le Traverser des voyes périlleuses, (Jean BOUCHET) à Poitiers, par Jacques Bouchet à la Celle & devant les Cordeliers, le 26. de Mars 1524. privilege du 6. de Novembre 1522. in-4°. Gothique. — Le même Livre réimprimé à Paris, in-4°. Gothique, sans date, par Philippe le Noir. — Le même réimprimé in-4°. Gothique, sans date, à Paris, pour Alain Lo-

Les Triumpheſ de la noble & amoureuse Dame, & l'art de honneſtement aymer, compoſé par le Traverſeur des voyes périlleuſes, nouvellement imprimé à Paris, 1537. in-8° Gothique, (en proſe & en vers.)

— Le même, à Paris, par Etienne Groulleau, avec une Analyſe des trois parties de ce livre, 1555. in-8°. non Gothique.

— Le même, à Paris, par Guillaume de Boſſozel, 1536. in-fol. Gothique — Le même, *ibid.* pour Ambroïſe Girault, le 21. jour de Juin, 1536. in-fol. Gothique. t. 11. p. 284. & ſuiv.

Le Jugement poétique de l'honneur féminin & ſéjour des illuſtres, claires & honneſtes Dames, par le Traverſeur (Jean BOUCHET) à Poitiers, le 1. jour d'Avril 1538. par Jean & Enguilbert de Marnes, freres, in-4°. Gothique. t. 11. p. 291. & ſuiv.

Les anciennes & modernes Généalogies des Roys de France, & meſinement du Roy Pharamond, avec leurs Epitaphes & effigies, par Jean BOUCHET, à Poitiers, par Jacques Bouchet, le 27. de Novembre, 1531. in-4°. Gothique, proſe & vers. — Le même, à Paris, chez Galiot Dupré, 1536. in-16. — Le même, ſous ce titre : les Généalogies, Effigies & Epitaphes des Roys de France, récemment reveuës & corrigées par l'Auteur meſme : avecque pluſieurs autres opuſcules, le tout mis de nouveau en lumière par le dict Auteur, à Poitiers, chez Jacques Bouchet, & Jehan & Enguilbert de Marnes, freres, 1545. in-16.

fol. (Les opusculs ajoutés sont :) 1. Épitaphes de plusieurs Princes & autres personnes particulieres. 2. Le Chappellet des Princes. 3. Rondeaux. 4. Ballades morales. 5. Épître de la déploration de l'Eglise. 6. Dizains sur les Apophtegmes des sept Sages de Grece, & de leurs meurs & vie. 7. Des Angoisses d'amours. 8. Quatrains & Cinquains donnant mémoire des temps d'aucuns mémorables faictz. 9. Patrons selon l'ordre de A. B. C. pour les filles qui veulent apprendre à écrire. tome 10. pages 162. & suiv. 24. & suiv.

Triumphes du très-chrestien, très-puissant & invictissime Roy de France, François premier de ce nom, contenant la différence des Nobles. par Jean BOUCHET, à Poitiers, 1550. in-fol. t. 11. p. 300. & suiv.

Épîtres morales & familiares du Traverser, (Jean BOUCHET) à Poitiers, chez Jacques Bouchet, & Jean & Enguibert de Marnef, freres, 1545. in-fol. t. 11. p. 303. & suiv.

Fiction poétique en forme d'Épître à la louange de Jean Bouchet, par Pierre GERVAISE, Assesseur de l'Official de Poitiers. (C'est la vingt-deuxième des Epîtres familiares de Bouchet.) t. 11. p. 329. & suiv.

La Nef des fols, traduite par Pierre RIVIERE, Poitevin, Avocat : & le Recueil des vertus, en vers, par le même, *ibid.* p. 332. & suiv. (Voyez aussi le tome 10.

T iiij

Epître à Jean Bouchet , par *Germain EMERY* , ou *AYMERY* , Licentié ès Loix , & Avocat à Poitiers. (C'est la quarantième des Epîtres familiares de Bouchet.) *tome 11. page 338.*

Epître à Jean Bouchet (la quarante-quatrième des Epîtres familiares de celui-ci ,) par *Jean PARMENTIER* , de Dieppe. *t. 11. p. 338.*

Autres Poësies du même , recueillies & publiées par *Pierre CRIGNON* , contenant la Moralité très-élégante à dix personnages , à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie , à *Paris* , 1531. in-4°. *ibid. p. 342.*

Epître à Jean Bouchet , par *Pierre COTTEREAU* , Chanoine prébendé en l'Eglise de Paris. (C'est la cent vingt-troisième des Epîtres familiares de Bouchet.) *t. 11. p. 347.*

Autre Epître à Bouchet , par *François Thibault* , Licentié ès Droits , & Avocat à Poitiers , *ibid.* Le Débat de l'esprit amoureux , du même , cité par Bouchet. *ibid.*

Deux Epîtres à Jean Bouchet (parmi les Epîtres familiares de celui-ci ,) par *Germain-Colin BUCHER*. *t. 11. p. 348. & suiv.*

Réponse (en vers) de *Jacques LE LIEUR* , Orateur & Poëte de Roüen , à Jean Bouchet : parmi les Epîtres familiares de celui-ci. Et trois Chants Royaux du même , ci-

tés par Bouchet. tome II. pages 352.
353.

Epître de Maître Jean BRECHE, Avocat à Tours, à Jean Bouchet, Procureur à Poitiers, (parmi les Epîtres familiares de Bouchet,) *ibid.* p. 353.

Le Manuel Royal ou Opuscules de la doctrine & condition du Prince, partie en prose, partie en rime; avec le Commentaire de Plutarque de la doctrine du Prince: ensemble les quatre-vingt Préceptes d'Isocrate, du régime & gouvernement du Prince, par le même, à Tours, 1541. in-4°. *ibid.* p. 354.

L'honneste exercice du Prince, livre premier en vers, par le même, 1544. *ibid.* p. 355.

Dialogue de Narcisse ou Narcissus, & d'Echo, par Jacques GODARD, Curé & Chanoine de la Chastre en Berry, à Poitiers, 1539. t. II. p. 356.

Petit Traité, du même, aussi en vers, contenant la déploration de toutes les prises de Rome depuis sa fondation par Romulus jusqu'à la dernière prise par les Espagnols, à Paris, 1528. in-8°. *ibid.*

Epître Latine & Française, du même, à Maître Jean des Fosse, Lieutenant du Bailly en Berry. *ibid.*

Deux Epîtres en vers, de Jean d'AUTHON, Abbé d'Angle, Historiographe de Louis-

Tv

XII. l'une dans le *Panegyric du Chevalier sans reproche* par Jean Bouchet ; l'autre à la fin du *Labyrinthe de fortune*, par le même. tome 11. pages 360. 361.

Epîtres (du même) envoyées au Roy très-Chrestien de-là les Monts par les Estats de France , avec certaines Ballades & Rondeaux sur le faict de la guerre de Venise composées , à Lyon , 1509. in-4°. *ibid.* p. 361.

L'Exil de Genes la superbe , faict par frere Jean d'AUTHON , Historiographe du Roy , in-4°. 1508. *ibid.* p. 362.

Triumphes de France , translatés de Latin en François , selon le texte de Curre Mamertin , par Jean DIVRY , Bachelier en Médecine à Paris , à Paris , par Jean Barbier pour Guillaume Eustace , 1508. in-4°. t. 11. p. 364. (avec quelques autres poësies du même Divry.)

Poëme , du même , sur l'origine & les conquestes des François , depuis le partement de Francion fils d'Hector de Troyes jusqu'à présent , 1508. *ibid.* p. 366. 367.

Les Faits & Gestes de très-révérend Pere en Dieu Monsieur le Légat , translatez de Latin en François par Maistre Jehan DIVRY , Bachelier en Médecine , selon le texte de Fauste Andrelin : avec l'Epitaphe de Guy de Rochefort , Chancelier de France , translatée du même. *ibid.* p. 368.

Epître aux Romains attribuée au même ,

imprimée avec l'*Exil de Genes la superbe*,
de Jean D'AUTHON. *ibid.* p. 368. 369.

L'Esperon de discipline pour inciter les humains aux bonnes lettres, stimuler à doctrine, animer à science, inviter à toutes bonnes œuvres vertueuses & morales, par conséquent pour les faire cohéritiers de J. C. expressément les nobles & généreux ; lourdement forgé & rudement limé par noble homme Fraire *Antoine DU SAIX*, Commandeur de Saint Antoine de Bourg-en-Bresse.

La seconde partie de l'Esperon de discipline, en laquelle est traité de la nourriture & instruction des enfans, mesmement nobles & généreux, qui pour l'origine, entretien & consummation de vraye noblesse extraicte de bonnes mœurs & gestes magnanimes, doibvent requerir science ; à ce que le sens qu'on quiert, soit en son temps à eulx acquis, 1532. in-8°. *sans indication du lieu de l'impression. tome II. p. 376. & suiv.*

Petitz Fatras d'ung Apprentis, surnommé l'Esperonnier de discipline (par le même) à Lyon, par *Olivier Arnoullet*, le 8. de Février, 1538. in-8°. — Item, deux autres éditions, l'une in-12. l'autre in-16. l'une en 1537. l'autre sans date : toutes deux sans indication du lieu de l'impression ; & à la suite de deux *Traités de Plutarque*, traduits en François par *DU SAIX. ibid.* p. 374. 394. & suiv.

Le Blason de Brou. (ou pièces en vers
T. vj)

444 BIBLIOTHEQUE
du même, sur l'Eglise de Brou) Temple
nouvellement édifié au pays de Bresse par
très-illustre Princesse Marguerite d'Autri-
che, Duchesse de Savoye, & Comtesse
de Bourgoigne, à Lyon, in-8°. par Claude
Nourry, sans date. *ibid.* p. 374.

L'Opiate de sobriété composée en Ca-
resme pour conserver la santé de Religion,
à Lyon, 1553. in-4°. *ibid.* p. 375.

Marquetis de diverses pieces assemblées,
par Antoine DU SAIX, contenant Epigram-
mes & Emblèmes, à Lyon, 1559. in-8°. *ibid.* p. 375..

Epître à une Dame. Dialogue de Cupi-
don & de Venus. Et conformité de l'A-
mour au navigage, par Jacques COLIN,
Lecteur & Secrétaire du Roi François I.
& Abbé de saint Ambroise de Bourges,
à la suite de sa traduction de quelques en-
droits des Métamorphoses d'Ovide, donnée
sous ce titre : le Procès d'Ajax & d'Ulysses
pour les armes d'Achilles, contenu au trei-
zième livre de la Métamorphose d'Ovide,
translaté en langue François, à Lyon, par
Pierre de Tours devant Nostre-Dame de
Confort, 1547. in-8°. Et dans le recueil in-
titulé : le Livre de plusieurs pièces, c'est-
à-dire, faict & recueilly de divers Au-
teurs, comme de Clément Marot, & au-
tres, à Lyon, par Thibault Payen, 1549.
in-16. t. II. p. 401. & suiv.

Les Marguerites de la Marguerite des
Princesses, très-illustre Royné de Navarre,
à Paris, par la veufue François Regnaud,

1554. 2. vol. in-16. tome 11. pages 409. & suiv.

La Fable du faux Cuyder, contenant l'histoire des Nymphes de Diane, transformées en Saules, faite par une noble Dame de la Court (Marguerite DE VALOIS) envoyée à Madame Marguerite, fille unique du Roy de France. Avec autres compositions (tant de Marguerite de Valois, que de quelques anonymes) à Lyon, par Jean de Tournes, 1547. in-8°.

La même Fable du faux Cuyder, & autres pièces de la même, dans le recueil intitulé : le Livre de plusieurs pièces, à Lyon, par Thibauld Payen, 1549. in-16. t. 11. p. 413. 414. 421.

Déploration de Venus sur la mort du bel Adonis : avec plusieurs autres compositions, (par Antoine DU MOULIN Masconnois, & autres) à Lyon, 1548. in-8°. & en partie dans le Livre de plusieurs pièces. t. 11. p. 422. & suiv.

Le Chant des Seraines, avec plusieurs autres compositions nouvelles, par E. F. (Etienne FORCADEL) à Lyon, par Jean de Tournes, 1548. in-8°. t. 11. p. 425. — Le même recueil augmenté de plusieurs pièces. *ibid.* 1551. in-8°. — Le même, sous ce titre : Œuvres poétiques d'Estienne FORCADEL, Jurisconsulte, dernière édition revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, à Paris, chez Guillaume Chaudiere, 1579. in-8°. t. 11. p. 422. & suiv. 425, & suiv.

La Poësie Françoisé de *Charles DE SAINTE MARTHE*, natif de Fontevrault en Poitou, divisée en trois livres. Le tout adressé à très-noble & très-illustre Princesse, Madame la Duchesse d'Estampes, & Comtesse de Poinctievre. Plus un Livre de ses amys, imprimé à Lyon, chez le Prince, 1540. in-8°. tome II. pages 433. & suiv.

Épître de Bigotius (*Guillaume BIGOT*, de Laval au Maine, Médecin & Philosophe) à Charles de Sainte Marthe, à la fin du recueil précédent. *ibid.* p. 439.

Les Loüanges de Jesus-Christ nostre Sauveur, poëme, par *Victor BRODEAU*, de Tours, Secrétaire & Valet de Chambre de François I. & de Marguerite de Valois, sa sœur, à Lyon, 1540. in-8°. par *Sulpice Sabon* & *Antoine Constantin*. t. II. p. 441. 442.

Saulfaye : Eglogue de la vie solitaire, par *Maurice SCEVE*, à Lyon, par *Jean de Tournes*, 1547. in-8°. — La même, sous le seul titre d'Eglogue de la vie solitaire, dans le Livre de plusieurs pieces, à Lyon, par *Thibault Rayen*, 1549. in-16. t. II. p. 445.

Arion, Eglogue sur la mort de François, Dauphin de France, fils de François I. qui mourut à Tournon, par le même, à Lyon, par *François Juste*, 1536. *ibid.* p. 445.

Les Blasons du front, du sourcil, de la gorge (par le même) avec les Blasons anatomiques du corps féminin, composés par plusieurs Poëtes François, à Lyon, *Fran-*

FRANÇOISE. 447

pois Juste, 1537. *ibid.* page 448.

Délie, objet de plus haute vertu, par le même, à Lyon, chez *Sulice Sabon*, pour *Antoine Constantin*, 1544. in-8°. Le privilège est du 30. Octobre 1543. t. II. p. 446. & suiv.

Microcosme (poème, du même, en trois livres) à Lyon, par *Jean de Tournes*, 1562. in-4°. t. II. p. 448. & suiv.

Les Diaphores, poésies de *Pierre LOYAC*, in-8°. (vers 1620.) t. II. p. 452. 453.

La Tricarite. Plus quelques Chants en faveur de plusieurs Damoëzelles, par C. (Claude) DE TAILLEMONT, Lyonois, à Lyon, par *Jean Temporal*, 1556. in-8°. t. II. p. 454. & suiv.

Colloque social de Paix, Justice, Miséricorde & Vérité pour l'heureux accord des très-augustes Roys de France & d'Espagne, par *Jean DE LA MAISON-NEUFVE*, en 1559. selon du Verdier. t. II. p. 456.

L'Adieu des neuf Muses, aux Roys, Princes & Princesses de France, à leur département du festin nuptial de François de Valois, Roy Dauphin, & de Marie d'Esuart, Roïne d'Escoffe, par le même, en 1558. selon du Verdier. *ibid.* p. 456.

Œuvres poétiques de *Mellin DE SAINT GELAIS*, à Lyon, par *Antoine de Harfy*, in-8°. 1574. — Les mêmes, à Lyon, chez *Benoît Rigaud*, 1582. in-8°. — Les mê-

448 BIBLIOTHEQUE

mes, nouvelle édition, augmentée d'un très-grand nombre de pièces Latines & Françoises, à Paris, (Coutelier) 1719. in-12. tome II. pages 457. & suiv.

Les œuvres de *Hugues SALEL*, Valet de Chambre ordinaire du Roy, imprimées par le commandement dudit Seigneur, à Paris, *Etienne Roffet, dit le Faucheur*, in-8°. sans date; mais le privilege est daté d'Abbeville, le 23. Février 1539. t. 12. p. 5. & suiv. — Les mêmes, sous le même titre, à Lyon, par *Benoît Rigaud*, in-16. 1573. *ibid.*

Recueil d'aucunes œuvres de *M. SALEL*, Abbé de Saint Chéron, non encore imprimées, à la suite des Amours d'Olivier de Magny, à Paris, par *Estienne Groulleau, Libraire & Imprimeur*, in-8°. 1553. — Les mêmes, à la suite des Amours d'Olivier de Magny, à Lyon, par *Benoît Rigaud*, in-16. 1573. t. 12. p. 11. & suiv.

Vers de la nativité de *M. le Duc*, premier fils de Monseigneur le Dauphin de France, par le même, imprimés à Paris, par *Jacques Nyverd*, l'an 1543. *ibid.* p. 14.

Les Amours d'Olivier de *MAGNY*, Querelinois, & quelques Odes de luy: ensemble un recueil d'aucunes œuvres de *M. Salel*, Abbé de saint Chéron, non encore veuës, à Paris, par *Estienne Groulleau, Libraire & Imprimeur*, in-8°. 1553. t. 12. p. 24. & suiv. — Les mêmes, à Lyon, par *Benoît Rigaud*, 16. 1573. *ibid.*

Les Gayetez d'Olivier DE MAGNY, à Pierre Paschal, Gentilhomme du bas pays de Languedoc, à Paris, pour Jean Dallier, 1554. in-8°. *ibid.* p. 25. & *suiv.*

Les Soupîrs d'Olivier DE MAGNY., à Paris, pour Jean Dallier, 1557. in-8°. (avec un Sonnet de Jean de Pardaillan, au commencement de ces Soupîrs.) *ibid.* p. 28. & *suiv.*

Les Odes d'Olivier DE MAGNY, de Cahors en Quercy (divisées en cinq livres) à Paris, chez André Wechel, 1559. in-8°. (Le privilège est daté de Reims le 11. Juin 1557.) t. 12. p. 32. & *suiv.*

Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, fille du Roy très-Chrestien Henri II. imprimée à Paris, chez Arnould l'Angelier, l'an 1553. avec plusieurs autres vers Lyriques dudit Auteur (selon la Croix-du-Maine.) *ibid.* p. 40.

Livret de folastries, à Janot Parisien. Plus quelques Epigrammes Grecs, & des Dithyrambes chantés au Bouc d'Etienne Jodelle, Poète Tragique (par Ambroise DE LA PORTE, Parisien) à Paris, 1553. in-8°. t. 12. p. 27.

Les premières Poësies de Jacques TAHUREAU, dédiées à M. le révérendissime Cardinal de Guyse, à Poitiers, par les de Marnez & Bouchetz, freres, in-8°. 1554. (Cette édition est belle.) t. 12. p. 44. & *suiv.* 46. 47.

Sonnetz , Odes & Mignardises amoureuses de l'Admirée , par le même Auteur : même édit. & de la même année. *ibid.* p. 45. & suiv.

Sonnetz , Odes & Mignardises amoureuses de l'Admirée , par Jacques TAHUREAU , à Lyon , par Benoît Rigaud , 1574. in-16. *ibid.*

Les Poësies de Jacques TAHUREAU , du Mans , mises toutes ensemble , & dédiées au révérendissime Cardinal de Guyse , à Paris , pour Robert le Mangnier , 1574. in-8°. (avec des vers de Jean-Antoine de Bayf à la louïange de l'Auteur.) *ibid.*

La Médée , Tragédie , & autres poësies de Jean DE LA PERUSE , à Poitiers , par les de Marnefz. & Bouchetz , freres , 1556. in-4°. t. 12. p. 56. & suiv.

Les Œuvres de Jean DE LA PERUSE , avec quelques autres diverses poësies de Claude Binet , Beauvaisin , 1573. à Paris , par Nicolas Bonjons , in-16. *ibid.* p. 58. & suiv.

Ode à Jean de la Péruse , par Jean BOICEAU , Sieur de la Borderie , Avocat à Poitiers , (parmi les œuvres de la Péruse.) t. 12. p. 63. 64.

Eclogue pastorale sur le vol de l'Aigle en France par le moyen de paix , où sont introduits des Bergeres , Paix & France , par le même BOICEAU , à Lyon , 1539. in-16. (selon du Verdier.) *ibid.* p. 62. 63.

Ode à Jean de la Péruse, par *Pierre-Martin BLONDEL*, parmi les poésies de la Péruse. tome 12. pages 68. 69.

Rymes de gentile & vertueuse Dame D. *Pernette DU GUILLET*, Lyonnoise, (avec une Epître en prose aux Dames Lyonnoises, par *Antoine DU MOULIN*, Mâconnois; & à la fin les Epitaphes de du Guillet, par *Maurice SCEVE*, & autres,) à Lyon, par *Jean de Tournes*, 1545. in-8°. t. 12. p. 70. & suiv. 75. 76. — Les mêmes, avecque le Triumphe des Muses sur amour, & autres nouvelles compositions, à Paris, 1546. de l'Imprimerie de *Jeanne de Marnef*, in-16. *ibid.* p. 75. — Les mêmes, en 1552. in-8°. à Lyon, par *Jean de Tournes*, (selon du Verdier.) *ibid.* p. 76.

Euvres de *Louize LABÉ*, Lionnoize, à Lion, *Jean de Tournes*, 1556. in-16. pages 176. non chiffrées. — Les mêmes, à Rouen, chez *Jean Garou*, 1556. in-16. t. 12. p. 82. & suiv.

Pour Marot absent contre Sagon, par *Bonaventure DES PERIERS*: piece de cent soixante-dix vers, imprimée dans le Recueil, intitulé: les Disciples & amis de Clément Marot contre Sagon, la Huëterie & leurs adhérens, à Lyon, 1537. in-8°. t. 1. p. 92. & t. 12. p. 88.

Recueil des œuvres de feu *Bonaventure DES PERIERS*, Vallet de Chambre de très-Chrestienne Princesse Marguerite de France, Royné de Navarre, (publié par *Antoine du Moulin*, Mâconnois,) à Lyon,

Jean de Tournes, 1544. in-8°. — Le même, à Roüen, sans date, in-8°. tome 12, pages 93. & suiv.

Le Cantique de Moyse, par le même; imprimé avec les Psâlnes, traduits par *Jean POITEVIN*, à Poitiers, 1551. in-8°. & diverses autres fois: & dans l'édition des œuvres de Clément Marot, à la Haye, 1700. t. 12. p. 95.

Les quatre Princesses de vie humaine, c'est-à-sçavoir, les quatre Vertus Cardinales, selon Sénèque, translatées de Latin en rime Françoisë, par le même, (dans le Recueil publié par du Moulin; & avec l'Andrienne de TERENCE, traduite en vers par des Periers,) à Lyon, 1555. in-8°. t. 12. p. 94.

Le Siècle d'or, & autres vers divers (par Berenger DE LA TOUR, natif d'Albenas,) à Lyon, par *Jean de Tournes* & *Guillaume Gazeau*, 1551. in-8°. t. 12. p. 96. 97.

Choréide, autrement Louënge du Bal, aux Dames, par B. DE LA TOUR, d'Albenas, à Lyon, par *Jân de Tournes*, 1556. in-8°. (La Naséide, poëme, est dans ce Recueil. t. 12. p. 96. 99. 100.

L'Amie des Amies, imitation d'Arioste, divisée en quatre livres, par le même; avec d'autres poësies du même, (entr'autres, le premier livre de la Moschéide,) à Lyon, de l'Imprimerie de Robert Grandjon, 1558. in-8°. tome 12. pages 101. 102.

L'Amie rustique par le même, (selon du Verdier & la Croix-du-Maine.) t. 12. p. 96.

Epigrammes & Epitaphes par *Laurent DE LA GRAVIERE*, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuse, (à la suite de sa traduction en vers de cinq Eclogues du Manruan, & de quelques Epigrammes de Jean Voulte & de Salmon Macrin,) à *Lyon*, par *Jean Temporal*, in-8°. 1558. t. 12. p. 104. & suiv.

Le Ravissement d'Orythie, composé par B. Tag. (*Barthelemi TAGAULT*,) à M. Roger de Vaudetar, Conseiller en la Court de Parlement, & Seigneur de Pouilly, à *Paris*, chez *André Wechel*, 1558. in-8°, t. 12. p. 106. 107.

L'importunité & malheur de noz ans : poëme, par M. B. (*Balthasar*) BAILLY, Conseiller à Troyes (& Echevin,) de l'Imprimerie de *Claude Garnier*, à Troyes, le 24. Juillet 1576. in-8°. t. 12. p. 107. 108.

Les Estrennes de *Estienne THEVENET*, dédiées à M. Charles de Dormans, Conseiller du Roy, & Maistre ordinaire en sa Chambre des Comptes à Paris, Seigneur Chastelain de Bièvre, &c. à *Paris*, par *Denys Dupré*, 1574. in-8°. t. 12. p. 109. 110.

Les premieres œuvres de *Martin SPIFAME*, Gentilhomme François, Seigneur du grand Hostel & d'Aziz, dédiées au très-Chrestien Roy de France & de Pologne, *Henri III.* (avec une Harangue, en pro-

454 BIBLIOTHEQUE

se, de la parfaite amitié, & en quoy elle differe des autres, laquelle l'Auteur feint réciter en la présence d'une parfaite Amye & parfait Amy, qu'il introduist à ceste fin,) à Paris, pour la vefve Lucas Breyer, 1583. in-12. tome 12. pages 111. & suiv.

Nuptiale Sestine à l'honneur de Pierre de Rosel, Conseiller au Présidial de Nismes, & de Demoiselle Françoisse de Savaz, sa femme, par Philibert BUGNYON, Docteur ès Droits, Avocat en la Sénéchaussée, Siège présidial de Lyon, & Parlement de Dombes; depuis Conseiller du Roy, & son Avocat en l'Electiion de Lyon & pays Maconnois, à Avignon, 1554. t. 12. p. 116.

Érotasmes de Phidie & Gélafine. Plus le Chant panégyricque de l'Isle Pontine, avec la gayeté de May (sans nom d'Auteur, mais par le même BUGNYON,) à Lyon, par Jean Temporal, 1557. in-8°. Le privilege est du 14. Mars 1555. t. 12. p. 114. & suiv.

Déploration Elégiaque sur le trespas de feu Jean de la Valette, Grand-Maître des Chevaliers de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem, par le même, à Lyon, 1568. in-8°. t. 12. p. 116.

Déploration sur le trespas d'excellente Princesse Isabelle (ou Elisabeth) de Valois, Reine d'Espagne, par le même, à Lyon, 1568. *ibid.*

Souhait du peuple François sur l'heureux retour du Roy de Pologne (Henri III.)

par le même, à *Lyon*, 1574. avec la continuation du même souhait. *ibid.*

De la Paix & du profit qu'elle apporte, par le même, à *Lyon*, 1577. *ibid.*

L'Olive & autres œuvres poétiques de *Joachim DU BELLAY*, Gentilhomme Angevin, à *Paris*, de l'Imprimerie de *Fédéric Morel*, 1568. in-8°. tome 12. pages 124. & suiv.

Le quatrième livre de l'Enéide de *Vergile*, traduit en vers François : la Complaincte de *Didon* à *Enée*, prise d'*Ovide* ; & autres œuvres de l'invention du Traducteur, par *Joachim DU BELLAY*, à *Paris*, pour *Vincent Certenas*, 1552. in-8°. & 1561. in-4°. avec le cinquième livre de l'Enéide, &c. *ibid.* p. 137.

Les Regrets & autres œuvres poétiques de *Joachim DU BELLAY*, Angevin, à *Paris*, *Fédéric Morel*, 1558. in-4°. & 1565. in-4°. t. 12. p. 127. & suiv.

Le premier livre des Antiquitez de *Rome*, contenant une générale description de sa grandeur, & comme une déploration de sa ruine, par *Joachim DU BELLAY*, Angevin. Plus un Songe ou vision sur le même subject, du même Auteur, à *Paris*, *Fédéric Morel*, 1558. in-4°. & 1562. in-4°. t. 12, p. 126.

La Deffence & illustration de la langue Française, avec l'Olive augmentée : l'Antérotique de la vielle & de la jeune *Amye* :

456 BIBLIOTHEQUE

Vers Lyriques. Le tout par J. D. B. A.
(*Joachim DU BELLAY*, Angevin,) à *Paris*, par *Arnoul l'Angelier*, 1553. in-8°. &
1561. in-4°. tome 12. pages 124. & suiv.
132. & suiv.

Recueil de poésie, présenté à très-illustre
Princesse Madame Marguerite, sœur uni-
que du Roy, & mis en lumière par le com-
mandement de ma dicte Dame, reveu &
augmenté depuis la premiere édition, par
le même, à *Paris*, chez *Guillaume Cavel-
lat*, 1553. in-8°. Le privilege est de 1549.
& l'Epître dédicatoire du mois d'Octobre,
même année. — Le même Recueil, re-
veu & augmenté, oultre les précédentes
impressions, par l'Auteur *Joachim DU BEL-
LAY*, Gentilhomme Angevin, à *Paris*, de
l'Imprimerie de *Fédéric Morel*, 1558. in-8°.
& 1561. in-4°. t. 12. p. 126. & suiv.

Entreprise du Roi-Dauphin pour le Tour-
noy, par le même, à *Paris*, 1559. in-4°.

Hymne au Roy, sur la prise de Calais,
par le même, à *Paris*, 1559. in-4°. t. 12.
p. 137.

Discours au Roy sur la Trêve de l'an
1555. par le même, à *Paris*, 1559. in-4°. ib.

La Monomachie de David & Goliath,
avec plusieurs autres œuvres poétiques,
par le même, à *Paris*, 1561. in-4°.

Epithalame sur le mariage de *Philibert
Emmanuel*, Duc de *Savoye*, & *Margue-
rite de France*, Duchesse de *Berry*; & En-
treprise

reprise du Roy-Dauphin pour le Tournoy,
par le même, à Paris, 1561. in-4°.

Ode sur la naissance du petit Duc de
Beaumont, par le même, à Paris, 1561.
in-4°. *ibid.*

Divers Jeux rustiques, & autres œuvres
poétiques de Joachim DU BELLAY, Ange-
vin, à Paris, Frédéric Morel, 1558. in-4°.
tome 12. pages 124. & suiv.

Les œuvres Françoises de Joachim DU
BELLAY, Gentilhomme Angevin, & Poète
excellent de ce temps, reveuës, & de
nouveau augmentées de plusieurs poësies,
non encores auparavant imprimées, au Roy
très-Chrestien (Charles IX.) à Paris, Fé-
déric Morel, 1574. in-8°. (L'Epître dédi-
catoire au Roy, est de Guillaume Aubert :
elle est datée du 20. Novembre 1568. Les
poësies sur la mort de du Bellay sont à la
fin de cette édition.) *Le volume contient*
560. feuillets. — Les mêmes œuvres (sous
le même titre) au Roy très-Chrestien Hen-
ry III. (avec la même Epître de Guillau-
me Aubert, & les poësies sur la mort de
du Bellay,) à Paris, par Frédéric Morel,
1584. in-12. *Ce volume contient 583. feuil-*
lets. — Les mêmes œuvres, sous le mê-
me titre, à Roüen, pour George l'Oyselet,
1592. in-12. (On trouve de plus dans cette
édition que dans les précédentes, un Sonnet
de Dauphine des Jardins, de Provence.)
— Les mêmes œuvres, sous le même ti-
tre, à Roüen, 1597. in-12. 528. feuillets.
f. 12. p. 124. 126. 132. & suiv. 138.

Tome XII.

V

La Mesnagerie de Xénophon : les Reigles de mariage de Plutarque : Lettre de consolation de Plutarque à sa femme. Le tout traduit de Grec en François par feu M. *Etienne DE LA BOETIE*, Conseiller du Roy en sa Court de Parlement à Bordeaux : ensemble quelques vers Latins & François de son invention. Item, un Discours sur la mort dudit Seigneur de la Boëtie, par M. de Montaigne, à Paris, *Fédéric Morel*, 1571. in-8°. (Il n'y a point de vers François dans ce recueil, quoiqu'ils soient annoncés dans le titre.) tome 12. page 142.

Vers François de feu *Etienne DE LA BOETIE*, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bordeaux, à Paris, par *Fédéric Morel*, 1572. in-8°. (Avec une Epître en prose de Montagne, éditeur de ce recueil, comme du premier, à M. de Foix, Ambassadeur à Venise.) t. 12. p. 145. & suiv.

Vingt-neuf Sonnets du même *Etienne DE LA BOETIE*, dans le premier livre, ch. 28. des *Essais* de Michel de Montagne, édit. in-4°. d'Abel l'Angelier, à Paris, 1588. & dans le tome 1. de l'édition in-4°. faite en 1725. à Trévoux, sous le titre de Paris. ib. p. 146. 147.

Les Eglogues & autres œuvres poétiques de Jacques BÉREAU, Poètevin, à Poitiers, par Bertrand Noscereau, Maître Imprimeur en ladite Ville, 1565. in-4°. Les pages de ce volume ne sont point chiffrées. t. 12. p. 149. & suiv.

Hymne sur le mariage de François, Dauphin de France, & de Marie de Stuard, Roine d'Ecoffe, par Jacques GREVIN, de Clermont en Beauvaisis, Docteur en Médecine, à Paris, 1,58. tome 12. page 1,8.

Les Regrets de Charles d'Autriche, Empereur, cinquième du nom : ensemble la Description du Beauvaisis, avec quelques autres œuvres, par le même, à Paris, 1558. in-8°. *ibid.*

L'Olympe de Jacques GREVIN, de Clermont en Beauvaisis : ensemble les autres Euvres poétiques dudit Auteur, à Gérard l'Escuyer, Prothénotaire de Boulin, à Paris, de l'Imprimerie de Robert Etienne, 1560. in-8°. (Les Jeux Olympiques, & le premier livre de la Gélodacrie, du même, avec l'Epitaphe de Henri II. ses Elégies, partie de ses Odes, sa Pastorale sur le mariage de Marguerite de France, Duchesse de Savoye, sont dans ce volume.) t. 12. p. 157. & suiv. 162.

Le Théâtre de Jacques GREVIN, de Clermont en Beauvaisis, à très-illustre & très-haute Princesse Madame Claude de France, Duchesse de Lorraine : ensemble la seconde partie de l'Olympe & de la Gélodacrye (avec un Discours en prose sur les Théâtres, quelques Odes, Epithalames, Sonnets, Epitaphes, & des traductions en vers Grecs & Latins de quelques pièces de Grevin,) à Paris, pour Vincent Sertenas, 1562. in-8°. (le portrait gravé de l'Auteur est au-devant de ce volume : les pièces de Théâtre sont, César,

460 BIBLIOTHEQUE
Tragédie ; la Trésoriere & les Esbahis ;
Comédies.) tome 12. pages 154. 155. 160.
161.

Proëme en vers sur l'Histoire des François & hommes vertueux de la Maison de Médicis, à la Reine, mere du Roy, (par le même) imprimé à Paris, par Robert Etienne, 1567. in-4°. *ibid.* p. 163.

Emblèmes d'Adrian le Jeune, dit Junius (du Jon) mises en vers François, par le même, à Anvers, Plantin, 1567. in-16. *ibid.*

Emblèmes de Jean Sambucus, traduites en vers François, par le même, à Anvers, Plantin, 1568. in-12. selon la Croix-du-Maine, de même que l'ouvrage précédent. t. 12. p. 163.

Les Œuvres de Nicandre, Médecin & Poëte Grec, traduites en vers François : ensemble deux livres des venins, auxquels il est amplement discoursu des bestes venimeuses, thériacques, poisons & contrepoisons, par Jacques GRIVIN, de Clermont en Beauvaisis, Médecin à Paris, à Anvers, de l'Imprimerie de Christophle Plantin, 1567. in-4°. (avec une Epître préliminaire en vers à Jacques de Gorris, Médecin.) *ibid.* p. 163. 164.

Le recueil des Inscriptions, Figures, Devises & Mascarades ordonnées en l'Hôtel-de-Ville à Paris, le Jcudy 17. de Février 1558. devant le Roy Henri II. à son retour de la Comté d'Oye heureusement

conquêtée. Autres Inſcriptions en vers Hé-
roïques Latins , pour les images des Prin-
ces de la Chreſtienté , (un Diſcours en
proſe , & pluſieurs piéces en vers François)
par Etienne JOELLE , Pariſien , à Paris ,
Wechel , 1558. in-4°. t. 12. p. 174. & ſuiv.
177. & ſuiv.

Les Œuvres & Meſlanges poétiques d'E-
tienne JOELLE , Sieur du Lymodin , pre-
mier volume , (avec une Préface histori-
que & critique de Charles de la Mothe ,
Conſeiller au grand Conſeil ,) à Paris ,
chez Cheſneau & Patiffon , 1574. in-4°. t. 12.
p. 168. & ſuiv. 182. & ſuiv.

Les mêmes Œuvres reveuës & augmen-
tées , à Lyon , 1597. in 8°. *ibid.* — Les
mêmes , en 1583. ſelon M. de la Monnoye ,
en ſes notes ſur les Jugemens des Savans de
M. Baillet , tome iv.

Ode de la Nobleſſe , par le même (*ſelon du*
Verdier) à Poitiers , 1577. in-8°. t. 12. p. 184.

Ode à André Thevet , par le même , à la
tête du livre de celui-ci , intitulé : les ſingu-
larités de la France Antarctique , &c. à
Paris , 1558. in 4°. *ibid.*

Les Œuvres de Pierre DE RONSARD , Gen-
tilhomme Vendomois , rédigées en ſix to-
mes (avec des Commentaires) à Paris ,
chez Gabriel Buon , 1567. in-4°. (Le pre-
mier contenant ſes amours , diviſées en
deux parties : la première commentée par
Marc-Antoine de Muret ; la ſeconde , par
Remy Belleau. Le ſecond , ſous ce titre : les

Odes de Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, au Roy Henry de ce nom. Le troisiéme, les Poèmes de P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois. (On y trouve partie des Epitaphes & des Sonnets, & l'Abrégé de l'Art poétique François, en prose, à Alphonse Delbene, Abbé de Hautecombe.) Le quatriéme contient les Hymnes en quatre livres. Le cinquiéme, les Elégies, avec les Mascharades. Le sixiéme, Discours des Miseres de ce temps, à la Reine, Mere du Roy ; la Réponse, en vers, à quelques Ministres ; la seconde Réponse, en prose, sous le titre d'*Epistre au lecteur*, &c. avec la Paraphrase du *Te Deum*, quelques Elégies, &c.

Les Œuvres de Pierre DE RONSARD, revuës & augmentées en cette édition, divisées en dix tomes, avec la vie de ce Poëte, par Claude Binet ; son Oraison funebre par Jacques Davy du Perron, à présent Evêque d'Evreux ; & le tombeau de Ronsard, recueilli de divers Auteurs, en vers Grecs, Latins & François ; le tout recueilli, & mis au jour par Jean Galandius, Principal du Collége de Boncour, à Paris, Nicolas Buon, 1604. in-12. 10. tomes.

— Les mêmes œuvres, avec ses derniers vers, sa vie par Claude Binet, & son Oraison funebre par M. du Perron, in-folio, à Paris, 1609. tome 12. pages 210. & suiv.

— Les mêmes, à Paris, chez Nicolas Buon, 1623. in-fol. 2. vol. avec l'Oraison funebre par du Perron ; le Discours de la vie de Ronsard, par Claude Binet ; le Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elegies, Fragmens, & autres pièces retranchées aux

éditions précédentes des œuvres de Ronsard ; & quelques autres non imprimées cy-devant : plus le Tombeau de Pierre de Ronsard , ou Recueil de vers Grecs , Latins , François , Italiens , sur sa mort. ibid.

OBSERVATION.

(Le recueil des pièces retranchées , avoit déjà été donné en 1617. in-12. à Paris , chez Nicolas Buon , pour servir de suite à l'édition des œuvres du Poëte faite par Gabriel Buon , en neuf vol. in-12.)

Discours de la vie de Pierre de Ronsard , Gentilhomme Vandomois , Prince des Poëtes François , avec une Eglogue représentée en ses obseques , par Claude Binet. Plus , les vers composez par ledict Ronsard peu avant sa mort : ensemble son Tombeau recueilli de plusieurs excellens personnages , à Paris , chez Gabriel Buon , 1586. in-4°. t. 12. p. 243. & suiv. 251. 252.

Les derniers vers de Pierre de Ronsard , Gentilhomme Vandomois , avec une Epître en prose de Claude Binet , à la noble & vertueuse Compagnie qui a honoré les obseques de M. Ronsard , Prince des Poëtes François , à Paris , Gabriel Buon , 1586. in-4°. *ibid.*

Complainte funebre sur la mort de M. de Ronsard , par M. Habert , à Paris , chez Jean Richer , 1586. in-4°.

Elégie à la France sur le larmoyable trespas de Pierre de Ronsard , Gentilhomme Vandomois , unique Poëte François , par

464. BIBLIOTHEQUE
D. J. E. M. à Paris, pour Berenguié Chala-
bre, 1, 86. in-12.

Responſe aux calomnies contenuës au
Discours & ſuyte du Discours ſur les Miſe-
res de ce ce temps, faits par Meſſire Pierre
Ronſard, jadis Poëte, & maintenant Prebſ-
tre. La premiere par A. Zamariel (*Antoine*
DE LA ROCHE-CHANDIEU.) Les deux autres,
par B. DE MONT-DIEU, où eſt auſſi conte-
nuë la Métamorphoſe dudit Ronſard en
Prebſtre, (*à Orléans*) 1503. in-4°. tome
12. pages 234. & ſuiv.

Seconde Reſponſe de F. DE LA BARONIE
(*Florent Chreſtien*) à Meſſire Pierre de
Ronſard, Preſtre-Gentilhomme Vando-
mois, Eveſque futur. Plus le Temple de
Ronſard où la Légende de ſa vie eſt brief-
vement deſcrite, (*à Orléans*) 1563. in-4°. *ibid.* & 236. 237.

Remonſtrance à la Royne, Mere du Roy,
ſur le Discours de Pierre de Ronſard des
miſeres de ce temps, nouvellement mis en
lumiere, à Lyon, par François le Clerc,
1563. in-12. t. 12. p. 232. & ſuiv. 239.
240.

Apologie, ou Deſſenſe d'un homme
Chreſtien pour impoſer ſilence aux ſottes
repréhenſions de M. Pierre Ronſard, ſoy
diſant non-ſeulement Poëte, mais auſſi
maître des Poëtaſtres, par laquelle l'Au-
teur reſpond à une Epiſtre ſecretement miſe
au-devant du Recueil de ſes nouvelles poë-
ſies, 1564. in-4°. en proſe, (*Cette Apologie*
eſt de Florent CHRESTIEN.) t. 12. p. 240. & ſ.

Diverses Poësies de *Claude BINET*, Beauvaisin, dédiées à très-excellent Seigneur René de Voier, Vicomte de Paulmy & de la Roche-Janes, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentihomme ordinaire de sa Chambre : à la suite des Œuvres de Jean de la Péruse, 1573. à Paris, in-16. tome 12. pages 251. & suiv.

Préface du même, à la tête des Œuvres de la Péruse, l'Argument de la Tragédie de Médée, & Sonnet sur le même sujet. *ibid.* 252. 253.

Diverses Poësies du même, parmi celles qui ont été faites sur la Puce de Madame des Roches, à Paris, pour Abel l'Angelier, 1583. in-4°. & dans le Recueil des Œuvres de Pasquier. *ibid.* p. 255. 256.

L'Apologie de la main, en prose, dans le Recueil intitulé : la Main de Pasquier : dans les Oeuvres de celui-ci. *ibid.* p. 257.

Ode sur la naissance & sur le baptême de Madame Marie-Elisabeth de Valois, fille unique de France, à Paris, chez Dalier, 1572. *ibid.* p. 257.

L'Adieu de France au Roy de Pologne, & l'Adieu du Roy de Pologne à la France, à Paris, 1573. *ibid.*

Adonis, ou le Trespas du Roy Charles IX. Eglogue selon la Croix-du-Maine. *ibid.*

Rencontre merveilleuse sur les noms tournés du Roy & de la Roynes, selon le même. *ib.*

466. BIBLIOTHEQUE

Les Daulphins, ou le Retour du Roy ,
Eglogue marine , avec le chant des Sereï-
nes , qui est une Epithalame sur le mariage
du Roy Henry III. à *Paris*, chez *Féderic Mo-*
rel , 1575. *ibid.*

Les Plaisirs de la vie rustique & solitai-
re , à *Paris* , 1583. *ibid.*

Les Oracles des onze Sybilles , extraits
d'un livre antique , mis en vers Latins par
Jean Dorat , & en vers François , par *Cl-*
BINET , avec les figures desdites Sybilles
pourtraites au vif par Jean Rabel , à *Pa-*
ris , 1586. *in-fol.*

Hymne Généthliaque sur la naissance de
M. le Conte de Soissons fils , à M. le Prin-
ce de Condé , Loys de Bourbon , & Fran-
çoise d'Orléans , illustre Princeesse , par *Flo-*
rent CHRESTIEN , à *Paris* , 1567. *in-8°.* *to-*
me 12. page 29.

Le Jugement de Paris , Dialogue joié à
Anguien-le-François , à la naissance du fils
de M. le Prince de Condé. Plus un Cartel
avec quelques Stances & Sonnets faits pour
les Tournois à Valery en l'an 1567. par le
même , à *Paris* , 1567. *in-8°.* *ibid.* *p. 259.*

Le Compte du Rossignol , (mal attribué
au même ,) à *Lyon* , par *Jean de Tournes* ,
1547. *in-8°.* *ibid.* *p. 261. & suiv.*

Cinquante Quatrains , contenant précep-
tes & enseignemens utiles pour la vie de
l'homme , composés à l'imitation de *Pho-*
cilides , *Epicharmus* , & autres Poëtes Grecs ,

par Gui DU FAUR DE PIBRAC , à Paris , 1574. in-4°. tome 12. pages 266. & suiv.

— Les mêmes augmentés de soixante-seize Quatrains , imprimés un grand nombre de fois , ou seuls , ou avec la traduction de divers Ecrivains. *Voyez ce que nous en disons dans le corps de l'Ouvrage. ibid.*

Les Quatrains des sieurs PYBRAC , FAVRE & MATHIEU : ensemble les plaisirs de la vie rustique (extrait d'un plus long poëme de Pibrac) enrichis de figures en taille-douce , dédiés à Monseigneur le Dauphin , à Paris , chez Etienne Loyson , 1667. in-8°. *ibid.* & 267. 280. & suiv.

Les Quatrains de M. DE PIBRAC changés en Sixains , à la manière dont on parle aujourd'hui , avec des Annotations qui expliquent les endroits les plus difficiles , pour l'instruction des enfans , à Paris , chez Jacques L'anglois , 1687. in-8°. *ibid.* 268.

La belle Vieillesse , ou les anciens Quatrains des sieurs DE PIBRAC , DU FAUR & MATHIEU , sur la vie , sur la mort , & sur la caducité des choses humaines , nouvelle édition augmentée de remarques critiques , morales & historiques , sur chacun de ces Quatrains , par l'Auteur des Remarques sur M. le Duc de la Rochefoucault (M. l'Abbé de la Roche ,) à Paris , 1746. in-12. *ibid.* 268. & suiv. 285. & suiv.

Les Plaisirs de la vie rustique , poëme de M. DE PIBRAC ; avec une traduction en vers Latins , par Sébastien Roullard , à

V vj

468. BIBLIOTHEQUE
Paris, chez Pierre Label, 1598. in-8°. tome
12. p. 271. & suiv.

Les Entretiens spirituels d'*Antoine Favre*,
Président D. G. divisés en trois centuries.
de Sonets. La premiere de l'Amour divin.
& de la Pénitence. La seconde, du très-
sainct Sacrement de l'Autel. La troisiéme,
du sainct Rosaire, avec une centurie de
Quatrains, dédiéz à Madame Marguerite,
Princesse de Savoye, à *Paris, chez Pierre*
Chevallier, 1602. in-8°. (Dans le privilege
on nomme M. Favre Président de Grenoble ::
je crois qu'il faut du Genevois.) t. 12. p.
278. & suiv.

Les Gordians & Maximins, ou l'Ambi-
tion, Tragédie en vers, in-8°. 1596. par
le même, selon *M. de Beauchamp, en ses*
Recherches sur le Théâtre François. t. 12. p.
278.

Tragédies de *Pierre Matthieu*, &c.
Voyez le corps de l'Ouvrage. t. 12. p. 281. &
suiv.

Tablettes ou Quatrains de la vie & de
la mort, par le même, & Quatrains de
la vanité du monde, attribués au même.
ibid. p. 285. & suiv.

Agamemnon, Tragédie : avec deux li-
vres de Philosophie & d'Amour, par *Char-*
les Toutain, à Paris, 1557. in-4°. t. 12. p.
288. & suiv.

Sonets, du même, avec les Foresteries
de *Jean Vauquelin de la Fresnaye, à Pa-*

ris, 1555. in-4°. *ibid.* page 291.

Martiales du Roy au Château d'Alaize, par le même, à Paris, 1581. *selon la Croix-du-Maine.*

Les Amours & nouveaux eschanges des Pierres précieuses, vertus & propriétés d'icelles, par Remy BELLEAU : avec un Discours de la vanité, pris de l'Ecclesiaste de Salomon ; & des Eglogues sacrées, prises du Cantique des Cantiques de Salomon, par le même, à Paris, 1576. in-4°. t. 12. p. 295. & *suiv.*

La Bergerie de Remi BELLEAU, divisée en une première & seconde journée, à Paris, 1572. in-8°. *ibid.* p. 297. & *suiv.*

Chant de la paix, par le même, à Paris, 1559. in-4°. *ibid.* p. 298.

Epithalame de M. le Duc de Lorraine & de Madame Claude, fille du Roy Henry II. par le même, à Paris, 1559. in-4°. *ib.* p. 298.

Ode pastorale sur la mort de Joachim du Bellay, Angevin, par le même, à Paris, 1560. in-4°. & à la suite du Recueil des œuvres de du Bellay, *ibid.* p. 298.

Tombeau de M. François de Lorraine, Duc de Guise, par le même, à Paris, 1566. in-4°. *ibid.* p. 298.

Larmes sur le trespas de M. René de Lorraine, Marquis d'Elbeuf, & de Louise de

Rieux sa femme, à *Paris*, 1566. in-4°. *ib.*
p. 298. & 299.

Les Œuvres poétiques de *Remi BELLEAU*
(contenant, outre ce qui vient d'être détaillé, la Reconnuë, Comédie, & ses traductions d'Aratus & d'Anacréon, mentionnées ailleurs,) à *Paris*, 1578. in-8°. & 1585. in-12. à *Lyon*, 1592. in-8°. & à *Roüen*, 1604. in-12. deux tomes. *ibid.* p. 291. & suiv.

L'Innocence prisonniere, & la Vérité fugitive, poèmes. *On en ignore la date.* *ib.*
p. 299.

Ode au-devant des Coutumes du Perche, à la suite de l'Histoire des Comtés d'Alençon & du Perche, par *Gilles BRY*, sieur de la Clergerie, à *Paris*, 1620. in-4°. *ib.*
p. 292. & 299.

Les Euvres poétiques de *Jacques DE COURTIN DE Cissé*, Gentilhomme Percheron, (contenant les amours de *Rosine*, en deux livres; diverses Odes; & les Hymnes de *Synése Cyrenéan*, Evêque de *Ptolémaïde*, traduits de Grec en vers François,) à *Paris*, par *Gilles Beys*, 1, 81. in-12. t. 12. p. 302. & suiv.

Du même, quelques pièces dans le Recueil intitulé : *la Puce des grands jours de Poitiers.* t. 12. p. 302.

Les Œuvres poétiques de *Jacques PELETIER*, du Mans, (*Moins & Meilleur*,) à *Paris*, de l'Imprimerie de *Michel de Vaf-*

cosan, 1547. in-8°. tome 12. pages 310. & suiv.

Les Amours des Amours , du même , contenant quatre-vingt-seize Sonnets : l'Amour volant , le Parnasse , l'Uranie , l'Air , les trois Régions de l'Air , la Rosée , le Frimas , la Pluye , la Gresle , la Neige , les Vents , la Foudre , la Lune , Mercure , le Soleil , Mars. Vers Lyriques , le Rossignol , la Description des quatre Saisons de l'année , Epître à M. le Maréchal de Brissac , à Lyon , *Jean de Tournes* , 1555. in-8°. *ib.* p. 312.

Opuscules en vers , du même , sçavoir , Chanson , Epigrammes , Sonnets , Ode , Epithalame , Ode à Louyse Labé , Lyonnoise , le Désespéré , le Content , l'Aloüete , à Lyon , *Jean de Tournes* , 1555. in-8°. (à la suite de l'Art poétique François , du même.) *ibid.* p. 312. 313.

La Savoye , ou Description du pays de Savoye , en trois livres , par le même , à Annecy , 1572. in-8°. *ibid.*

Euvres poétiques de *Jacques PELETIER* , du Mans , intitulez Louanges , avec quelques autres Ecrits du même Auteur , ancora non publiez , à Paris , chez *Robert Goulombel* , 1581. in-4°. *ibid.* p. 313. 314.

Les Œuvres poétiques de *Claude TURPIN* , Dijonnois , divisé en six livres. Les deux premiers sont d'Elégies amoureuses , & les autres de Sonets , Chançons , Eclogues & Odes. A sa Maîtresse , à Paris , chez

Jean de Bordeaux, 1572. in-8°. tome 12. pages 315. & suiv.

Huitains François pour l'interprétation & intelligence des figures du Nouveau-Testament, par *Claude DE PONTOUX*, Châlonnois, à *Lyon*, *Guillaume Rouille*, 1570. in-8°. t. 12. p. 328.

Ode Françoisse sur la Prosopographie d'Antoine du Verdier, par le même, imprimée dans ce dernier ouvrage, à *Lyon*, 1573. in-4°. t. 12. *ibid.*

Gélodacrye amoureuse contenant plusieurs Aubades, Chansons gaillardes, Pavanes, Bransles, Sonnets, Stanfes, Madrigales, Chapitres, Odes, & autres espèces de poésie Lyrique, par le même, à *Paris*, par *Nicolas Bonfons*, 1579. (c'est en 1576.) in-16. *ibid.* 328. & suiv.

Les Œuvres de *Claude DE PONTOUX*, Gentilhomme Chalonnois, Docteur en Médecine, dont l'Idée contenant environ trois cens Sonnets n'a esté par cy-devant imprimée, à *Lyon*, par *Benoît Rigaud*, 1569. in-16. t. 12. p. 323. & suiv. 330. & suiv.

Orphéide, œuvre excellent & singulier contenant plusieurs Chantz Royaux, Ballades, notables inventions, & matieres d'honneur & vertu. Autheur Frere *Adrien DU HECQUET*, de l'Ordre des Carmes du Couvent d'Arras, Docteur en Théologie. Tout cest œuvre comprins en deux livres, declare en certains endroitz plusieurs bons.

passages de l'Escriture divine , à *Anvers*, de l'Imprimerie d'*Amé Tavernier* , in-8°. Le privilège est du 30. Octobre 1561. tome 12. pages 334. 335. & suiv.

Epitomes de cent Histoires tragiques , (en prose) partie extraites des Actes des Romains , & autres de l'invention de l'Auteur , avecque les demandes , accusations & deffenses sur la matiere d'icelles : ensemble quelques Poëmes. Le tout par *Alexandre* (van den Bossche dit) *SYLVAIN* , à *Paris* , *Nicolas Bonfons* , 1581. in-8°. (Quelques-unes de ces poësies avoient déjà paru séparément.) t. 12. p. 339. & suiv. 342.

Poëmes & Anagrammes , composés des Lettres du nom du Roy & des Roynes , ensemble de plusieurs Princes, Gentilshommes & Dames de France , par le même , à *Paris* , *Guillaume Julian* , 1576. in-4°. *ibid.* p. 343.

Cinquante Enigmes en autant de Sonnets , avec les expositions d'icelles , par le même , à *Paris* , *Gilles Beys* , 1582. in-8°. *ibid.* p. 343.

Repos de plus grand travail , (contenant diverses sortes de poësies) par *Guillaume DES AUTELZ* , à *Lyon* , *Jean de Tournes* , 1550. in-8°. p. 141. *ibid.* chez *Thibaud Payen* , 1560. in-16. t. 12. p. 349. & suiv.

Suite du Repos de plus grand travail , par le même , à la fin de sa Replique aux furieuses défenses de *Louis Meigret* , à *Lyon*,

474. BIBLIOTHEQUE
Jean de Tournes & Guillaume Gazeau ,
1551. in-8°. *ibid.*

Amoureux Repos de *Guillaume d's Autelz*, Gentilhomme Charrollois, à *Lyon*,
par *Jean Temporal*, 1553. in-8°. *ibid.*

La Paix venuë du Ciel, en vers héroïques. Plus le Tombeau de l'Empereur Charles-Quint en douze Sonnets, par le même, à *Paris*, in-4°. (1558.) t. 12. p. 349.

Remonstrance au peuple François de son devoir en ce temps envers la Majesté du Roy, à laquelle sont adjoutez trois Eloges, de la Paix, de la Trêve & de la Guerre, (le tout en vers) par le même, à *Paris*, *André Wechal*, 1559. in-4°. *ibid.* p. 349.

Ode responsive à une autre de Charles de Rouillon, & quelques Sonnets. Avec les Odes de Rouillon, imprimées à *Anvers* par *Plantin* en 1560. in-8°. t. 12. p. 349.

Récréation des Tristes, Recueil de pièces en vers, in-16. à *Lyon*, sans date. On attribué ce recueil à des Autelz, *ibid.* p. 353.

Diverses Poësies imprimées avec différens ouvrages de ses contemporains. Voyez son article.

Epithalame, ou Noces de très-illustre & magnanime Prince Emmanuel Philibert, Duc de Savoye, & de très-vertueuse Princesse Marguerite de France, Duchesse de Berry, sœur unique du Roy, par *Marc-*

Claude DE BUTTET, Savoisien, à Paris, de l'Imprimerie de Robert Etienne, 1559 in-4°. & dans le recueil suivant. tome 12. page 355.

Le premier livre des vers de *Marc-Claude DE BUTTET*, Savoisien, dédié à très-illustre Princesse Marguerite de France, Duchesse de Savoie & de Berri. Auquel a esté ajouté le second, ensemble l'Amalthée, à Paris, de l'Imprimerie de Michel Fezandat, 1561. in-8°, *ibid.* p. 356. & suiv.

Le Temps passé de *Claude MERMET*, de saint Rambert en Savoye Œuvre poétique, sententieuse & morale, pour donner profitable récréation à toutes gens qui aiment la vertu, à Lyon, pour François Arnoullet, 1585. in-8°. Le privilège est de Lyon le 28. Aoust 1584. Du Verdier cite une édition précédente, à Lyon, par Leonard Odet, 1583. t. 12. p. 360. & suiv.

Poësies amoureuses réduittes en forme d'un Discours de la nature d'amour, par *Filber BRETIN*, Bourgongnon, Auffonois. Plus, les Meſlanges du meſme Auteur, *ΦΙΛΗ ΒΑΡΕΙΤΩ*, à Lyon, par Benoît Rigaud, 1576. in-8°. t. 12. p. 365. & suiv.

Les premieres Œuvres poétiques de *Flaminio DE BIRAGUE*, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, à Monſeigneur l'illuſtriſſime & révérendiſſime le Cardinal de Birague, Chancelier de France, 1581. in-16 ſans marque du lieu de l'Impreſſion. (Du Verdier dit que cette Edition eſt de Paris.) tome 12. pages 371. & ſuivantes.

Nouvelles Œuvres de *Jean-Edouard du Monin*, Poète Philosophe, B. G. (Bourguignon de Gy) contenant Discours, Hymnes, Odes, Amours, contr'Amours, Eglogues, Elégies, Anagrammes & Epigrammes, à *Paris*, chez *Jean Parant*, in-12. *(sans date.* Il y a une édition de ce livre qui porte au frontispice l'année 1582. Elle est toute conforme à celle-ci pour le format, le nombre des pages, le caractère, & même les fautes d'impression, excepté que la priere Latine en forme d'œuf est ici en noir, & qu'elle est en rouge dans les exemplaires qui portent la date de 1582. *tome 12. pages 378. & suiv.*

Les nouvelles Récréations poétiques de *Jean le Masle*, Angevin, contenans aucuns discours non moins récréatifs & plaisans, que sententieux & graves. Au premier desquels est traité des loüanges du Droit & Loix civiles, ensemble de leur origine. Au second, de l'origine & excellence de la Noblesse. Et au troisiéme, de l'origine des Gaulois, ensemble des Angevins & Manceaux, avec plusieurs Sonnets, Odes & autres œuvres dudit le Masle, à *Paris*, pour *Jean Poupy*, 1580. in-18. ou petit in-12. t. 12. p. 381. 389.

Les deux Discours de l'origine du Droit & de la Noblesse, imprimés séparément en 1578. in-8°. à *Paris*, par *Nicolas Bonfons*, selon du Verdier. *ibid.*

Annotations sur le Criton de Platon, de la traduction de Philibert du Val, Evêque de Seez : avecque la vie de Platon mise en

vers, par le Masle, à Paris, Jean Poupy, 1582. in-4°. *ibid.* p. 389.

Le Temple de Mars tout-puissant, dédié à François deuxiesme de ce nom, très-Chrestien Roy de France, par Pierre d'ORIGNY, Seigneur de Sainte Marie, à Reims, 1559. in-8°. (pages 64.) t. 12. p. 392. & *suiv.*

L'Histoire & Description du Phœnix, composé à l'honneur & louange de très-haute & très-illustre Princesse Madame Marguerite de France, sœur unique du Roy, par Maître Guy DE LA GARDE, Escuyer de Chambonas, Lieutenant du Seneschal de Provence, au siege d'Arles, à Paris, de l'Imprimerie de Regnauld Chaudiere & Claude son filz, 1550. in-8°. t. 12. p. 397. & *suiv.*

La Camille de Pierre BTON, Masconnois, ensemble les Resveries & Discours d'un Amant désespéré, à Paris, par Jean Ruelle, 1573. in-8°. t. 12. p. 402. & *suiv.*

Les Triomphes de Pétrarque, mis en vers François par forme de Dialogues; avec autres Mellanges de diverses inventions, dédiés aux sieurs vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de saint Diey, par Jean Ruys, Charmésien, Secrétaire desdits Sieurs, à Troyes, chez Claude Garnier, 1588. in-8°. t. 12. p. 406. 407. & *suiv.*

Récréations puériles mises en vers François, par Pierre DE JAVERCY, Parisien, à non moins studieux d'honneur & de ver-

tu, que bien né adolescent, Jean-Auguste de Thou, Gentilhomme Parisien, à Paris, de l'Imprimerie de Pierre Chevillot, 1589. in-8°. tome 12. page 410.

Le Recueil de tout soulas & plaisir, & Paragon de poésie, comme Epîtres, Rondeaux, Ballades, Epigrammes, Dizains & Huitains, nouvellement imprimé, à Paris, par Jean Bonfons, 1562. in-16. t. 12. p. 412.

La Synathrisie, aliàs Recueil confuz, fait par Jean DES PLANCHES, à Roüen, par Michel Tertulier, 1579. in-8°. t. 12. p. 413.

Poësies de Hierosme d'Avost, de Laval, en faveur de plusieurs illustres & nobles personnes, à Paris, pour Abel l'Angelier, 1583. in-8°. t. 12. p. 414.

Quatrains de la Mort, par le même, imprimés à Paris, chez Jean le Clerc, selon la Croix-du-Maine.

Fin du Catalogue.

ERRATA.

Tome xi. page 17. ligne 7. Presties : lisez, Prestres.

Ibid. p. 48. l. 3. me; lisez, ne.

P. 119. 124. 132. 152. Teshault : ajoutez, c'est-à-dire, Guillaume des Autelz.

P. 130. vous avez plus haut : lisez, vous avez vû plus haut.

P. 151. l. 7. quelle : lisez, quel.

P. 322. l. 6. fait y sçavoir : lisez, y fait sçavoir.

P. 339. l. 12. éditeur ce : lisez, éditeur de ce que, &c.

P. 358. l. 2. par soixante & plus : lisez, par soixante ans & plus.

P. 423. ligne pénultième, compositeur : lisez, compétiteur.

Tome xii. page 23. ligne 9. près : lisez, prêt.

P. 35. l. 21. & 22. & je vous les ai fait connoître : lisez, & que je vous ai fait connoître.

P. 46. l. 6. quand il sortit : lisez, quand il en sortit.

P. 60. l. 10. diverses : lisez, divers.

P. 161. l. 26. démêlés : lisez, démêlées.

Ibid. l. 28. relevées : lisez, relevés.

P. 201. ligne dernière, roupe : lisez : troupe.

• • • • •

[illegible]

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes onzième & douzième de la *Bibliothèque Françoisé*; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & j'ai cru que l'ouvrage seroit très-utile, & feroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains François. De la Bibliothèque du Roi, le vingt-trois Janvier 1748.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux: leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JEAN MARIETTE fils, Imprimeur & Libraire de Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Bibliothèque Françoisé*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant: Nous lui

avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *douze années consécutives*, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; que l'Impetrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril mil sept cens vingt-

cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-quatrième jour d'Avril, l'an de grace mil sept cents trente-neuf, & de notre Regne le vingt-quatrième. Par le Roi en son Conseil

SAINSON.

Registré, ensemble la cession, sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 219. fol. 199. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, ce deuxième Mai 1739.

Signé, L A N G L O I S, Syndic.

Je reconnois que Monsieur Hyppolite-Louis Guerin a la moitié dans le présent Privilège. A Paris, ce 28. Avril 1739.

Signé, M A R I E T T E.





